



LES
NATIONS CATHOLIQUES
ET LES
NATIONS PROTESTANTES

COMPARÉES SOUS LE TRIPLE RAPPORT

DU BIEN-ÊTRE, DES LUMIÈRES ET DE LA MORALITÉ

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

—
TOME PREMIER
—

—
PARIS

CHEZ MEYRUEIS ET C^{ie}, LIBRAIRES

2, RUE TRONCHET

—
1854



Avis important.

L'auteur de cet ouvrage se réserve le droit de le faire traduire en toutes les langues. Il poursuivra, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de ses droits.

Le dépôt légal de l'ouvrage a été fait, à Paris, au ministère de l'Intérieur, et toutes les formalités prescrites par les traités sont remplies dans les divers États avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

LES
NATIONS CATHOLIQUES
ET LES
NATIONS PROTESTANTES

COMPARÉES SOUS LE TRIPLE RAPPORT

DU BIEN-ÊTRE, DES LUMIÈRES ET DE LA MORALITÉ

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

TOME PREMIER

PARIS
CHEZ MEYRUEIS ET C^o, LIBRAIRES

2, RUE TRONCHET

1854

L'auteur de cet ouvrage se réserve le droit de le faire traduire en toutes les langues.



LES
NATIONS CATHOLIQUES
ET LES
NATIONS PROTESTANTES

COMPARÉES SOUS LE TRIPLE RAPPORT

DU BIEN-ÊTRE, DES LUMIÈRES ET DE LA MORALITÉ

PLAN DE L'OUVRAGE.

Le bon est la conséquence du vrai, le mal est la conséquence du faux ; double expression d'un axiome unique : Le vrai et le bon sont intimement unis, ou, pour mieux dire, ils ne font qu'un.

Ce que nous entendons par vrai, tout le monde le comprend ; mais qu'entendons-nous par bon ? Il ne sera peut-être pas inutile de le dire.

La moralité, les lumières, le bien-être sont, à nos yeux, trois choses bonnes en elles-mêmes, et pour toute l'humanité.

Si le lecteur nous conteste cette assertion, il fera bien de s'arrêter ici, car tout notre travail repose sur elle comme sur un axiome.

L'Évangile a proclamé la même vérité en des termes plus saisissants : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, » a dit le Christ. « Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits, ni un « mauvais arbre porter de bons fruits. « Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues « sur des chardons? »

S'il en est ainsi, partout où le bien-être, les lumières et la moralité seront réunis, on pourra dire : ici se trouve la vérité ; et où la misère, l'ignorance et le vice seront assemblés, ici règne l'erreur. Sans doute, si l'on trouvait dans le monde tout le bien sur un hémisphère, et tout le mal sur l'autre, la démonstration irait jusqu'à l'évidence. Mais si, sans atteindre à cette complète séparation du bien et du mal, on trouvait cependant, dispersés sur tous les points du globe, des peuples moraux, éclairés, prospères, dans une certaine mesure, ne pourrait-on pas dire encore : ici règne la vérité? Si, en même temps, à côté de ces peuples, s'en rencontrent d'autres comparativement misérables, ignorants, immoraux, ne sera-t-on pas en droit d'ajouter : ici règne l'erreur? Ensuite, si cette double expérience se renouvelle sur plusieurs points du globe, ces simples probabilités ne deviendront-elles pas des certitudes? Nous le pensons, et c'est en nous appuyant sur ce principe, que nous allons traiter notre sujet.

Depuis trois siècles, un grand procès s'instruit dans la chrétienté. Le Catholicisme et la Réforme, opposés dans leurs principes, disent cependant avec la même assurance : « Je suis la vérité. » Il faut bien que l'un des deux se trompe ; mais lequel? C'est aux conséquences de ces deux doctrines qu'il appartient de nous répondre.

Où seront la moralité, les lumières et le bien-être, là sera la vérité. Où seront la misère, l'ignorance et le vice, là se trouvera l'erreur. Étudions donc successivement les peuples protestants en rapprochant de chacun d'eux son voisin catholique, et le résultat de la comparaison nous fera connaître où est l'erreur, où est la vérité.

Ici se présente une objection : on nous dira que ni tout le bien ni tout le mal n'est le produit d'une foi religieuse ; que, le climat, la race, mille autres causes contingentes peuvent concourir à développer ou détruire les richesses, les lumières et les mœurs d'une nation. Cela est vrai, mais d'une vérité moins étendue qu'on ne pense. D'abord, la plupart de ces causes contingentes de la civilisation d'un peuple, telles que la législation, sont elles-mêmes les produits du principe religieux ; en second lieu, les climats et les races perdent ici leur importance, dès qu'on compare des hommes placés sous la même latitude, et sortis d'une même souche. Enfin, dussions-nous faire leur part, à toutes ces circonstances accessoires, il resterait toujours à faire aussi la part de la circonstance la plus grave, la conviction religieuse, cette conviction fût-elle complètement erronée. A moins de déclarer l'homme une pure machine, vain jouet des influences extérieures, il faut bien admettre que nous nous déterminons par des motifs bons ou mauvais, vacillants ou solides. Qu'on donne à ces motifs le nom que l'on voudra, nous les appelons ici des principes religieux, et nous affirmons qu'ils ont une grande influence sur la direction de la vie.

Au reste, pour diminuer les chances d'erreur provenant de la différence des positions géographiques, des institutions politiques, des origines, etc., nous prendrons

les deux termes de chacune de nos comparaisons dans deux peuples placés autant que possible dans les mêmes circonstances de latitude, de gouvernement et de nationalité. Quand, malgré tous nos efforts, resteront des différences, nous en tiendrons compte dans nos appréciations.

Nous allons donc mettre en parallèle : l'*Amérique du Nord* avec l'*Amérique du Sud* ; l'*Irlande* avec l'*Écosse* ; les *cantons suisses protestants* avec les *cantons suisses catholiques* ; l'*Autriche* avec la *Prusse*, etc.

Si ces diverses comparaisons nous donnent toutes le même résultat, il faudra bien en conclure que le problème plusieurs fois posé, et donnant toujours une solution semblable, nous a enfin conduit à la découverte de la vérité.

Cependant, nous ne nous tiendrons pas encore pour satisfait ; nous reprendrons la question sous une autre forme. Remontant trois siècles en arrière, et choisissant deux peuples, l'un essentiellement protestant, l'autre essentiellement catholique, nous étudierons séparément pour chacun, son point de départ, ses développements et son point d'arrivée, pour savoir lequel a monté, lequel a descendu sur l'échelle de la civilisation, sous la conduite de sa foi religieuse. L'Angleterre et l'Espagne seront les éléments de cette nouvelle démonstration. Ensuite, pour connaître la valeur intrinsèque des deux religions, nous verrons ce que sont devenus ses partisans sous la faveur ou la persécution, ce qui nous conduit à étudier les catholiques en Italie, et les protestants en France. Enfin, nous comparerons les résultats obtenus par ces deux Églises, dans les champs respectifs de leurs missions.

Quelle que soit la conclusion à laquelle nous arriverons, nous pouvons supposer d'avance que d'autres sont arrivés à la conclusion contraire; nous devons donc ici peser leurs arguments.

Nous ne nous dissimulons pas que ce travail nous expose à un danger : la partialité; nous entendons cette partialité inconsciente, résultant de la foi religieuse de l'écrivain. Pour y échapper, l'auteur de cet écrit se tiendra, autant que possible, derrière des autorités. Il se gardera de discuter. Il présentera des faits; l'énoncé de ces faits ne sera pas même son œuvre. Les autorités ne seront prises ni parmi ses amis ni parmi ses coreligionnaires; mais le plus souvent parmi les écrivains animés d'une foi différente de la sienne, ou, du moins, parmi des écrivains sans préoccupation religieuse. Ce seront des staticiens, des géographes, des naturalistes, qui viendront fournir, à leur insu, leurs témoignages dans ce débat.

Nous ne voyons plus qu'un seul point sur lequel on puisse attaquer notre travail : c'est le choix des documents. On pourrait nous dire que les mêmes écrivains, cités à d'autres pages, auraient peut-être amené des résultats contraires. Ici, nous ne pouvons qu'affirmer que telle n'est pas notre persuasion. Nous sommes profondément convaincu qu'il serait impossible d'arracher aux mêmes écrivains des paroles pour contredire les résultats qu'ils nous ont donnés. Nous avons travaillé avec une bonne foi qui, à cet égard, est pour nous le garant de la vérité de nos conclusions. Qu'on essaie de lire en entier nos auteurs, et d'en extraire des passages allant en sens contraire de ceux que nous leur avons empruntés, et nous avons l'assurance que la main la plus habile n'en

tirera pas un ouvrage qui contrebalance nos assertions. Enfin, pour être complètement dans la vérité, nous devons dire qu'il serait sans doute possible de glaner dans le champ des nations protestantes ou catholiques, que nous avons parcouru, un peu d'ivraie au milieu du froment, et quelques épis sur un sol stérile. Tout le bien n'est pas dans un camp, tout le mal n'est pas dans l'autre; en d'autres termes, il faut appliquer ici l'adage populaire : « Il n'y a pas de règle sans exception. » Mais nous affirmons que l'état général de chacun de ces peuples est tel que nous l'avons dépeint; et s'il reste encore quelque doute au lecteur, l'ouvrage, nous l'espérons, viendra les dissiper.

Ce n'est pas ici une œuvre littéraire : l'auteur n'y entre guère que pour le choix et le classement des documents. Son travail se compose en grande partie des travaux d'autrui. C'est là, précisément, ce qui donne le plus de solidité à ses conclusions. Plus nos autorités sont nombreuses et diverses, plus la cause qu'elles défendent ensemble devient inattaquable.

Ce n'est pas de nous, rédacteur de ce livre, qu'il s'agit, c'est de la vérité; il importe peu que nous restions dans l'ombre, pourvu qu'elle soit mise en évidence; et, pour cela, mieux valent les flambeaux réunis de cent écrivains divers, que nos simples affirmations.

A côté de la variété et de la multiplicité de nos auteurs cités, ce que nous devons faire surtout remarquer, et ce que nous avons déjà indiqué, c'est qu'ils apportent leur contingent de preuves à notre cause sans le savoir, sans le vouloir; ce n'est ni notre thèse, ni même la leur qu'ils défendent; ils ont parlé sans songer à l'usage que nous ferions de leurs paroles. De semblables témoignages ne

sont-ils pas dignes de toute confiance? Aussi, avon-nous toujours cherché nos autorités de préférence dans le camp opposé de l'armée à laquelle ils auraient naturellement dû appartenir.

Ce travail peut se composer de notions de statistique ou de descriptions morales. La première méthode a plus de précision; la seconde, plus d'intérêt. Le mieux nous a paru de les réunir; de demander à la statistique ses chiffres, comme aux voyageurs leurs impressions. Nous contrôlerons les uns par les autres, et c'est sur l'accord des deux que nous ferons reposer notre conviction. Toutefois, nous devons prévenir que nous donnerons moins de place à la statistique; d'abord, parce qu'elle a tout dit, quand elle a donné quelques nombres; ensuite, parce que, sèche de sa nature, elle ne laisse pas dans les esprits des souvenirs durables. Nos citations descriptives prendront beaucoup plus de place, et la diversité des mains qui les auront tracées, leur assurera la confiance qu'une autorité unique ne leur aurait pas acquise. Le simple voyageur, le studieux géographe, le savant naturaliste, l'homme d'État, viendront tour à tour jeter un coup de pinceau sur cette toile, et s'il en résulte un tableau harmonieux, il en faudra bien conclure que cet ensemble d'impressions égale en précision la statistique elle-même.

Avant de descendre dans l'étude des détails, prenons, du haut du sujet, une vue de l'ensemble; avant de parler d'un peuple en particulier, disons quelques mots du monde catholique et du monde protestant.

VUE D'ENSEMBLE.

C'est à la statistique que nous demanderons nos premières notions générales. Mais avant d'entrer en matière, classons en deux catégories, selon leurs religions, les peuples dont nous avons à nous occuper.

NATIONS CATHOLIQUES.

Amérique du Sud.
Irlande.
Suisse catholique.
Autriche.
Belgique.
Espagne.
Italie.
France.

NATIONS PROTESTANTES.

Amérique du Nord.
Écosse.
Suisse protestante.
Prusse.
Hollande.
Angleterre.

Ces deux familles peuvent être étudiées sous trois points de vue : le Bien-être, les Lumières et la Moralité.

BIEN-ÊTRE. — Sous ce titre nous ferons entrer tout ce qui peut concourir à la prospérité matérielle d'une nation : Agriculture, Industrie, Commerce. Disons un mot sur chacune de ces subdivisions.

Voici ce que nous lisons dans un ouvrage de M. Moreau de Jonnés, savant staticien :

Étendue des cultures.

Grande-Bretagne.	un 3 ^e .
Italie.	un 3 ^e .
Prusse.	un 3 ^e .
Pays-Bas.	un 3 ^e .
Autriche proprement dite.	un 3 ^e .

Cette égalité n'est qu'apparente. « Le territoire britannique, dit M. Jonnés, est presque entièrement dé-

pouillé de bois, et frappé de stérilité dans un quart de sa surface¹. » D'ailleurs, la fertilité naturelle de l'Angleterre n'a rien à comparer à celle de l'Italie. En second lieu, le midi de l'Allemagne, l'Autriche, est aussi bien mieux partagé à cet égard que le nord, la Prusse. L'étendue de culture étant la même proportionnellement à l'étendue des États, il y a donc supériorité de civilisation du côté le moins favorisé par la nature. En d'autres termes, l'agriculture est plus avancée, mieux entendue en Angleterre et en Prusse, qu'en Italie et en Autriche; c'est-à-dire que l'avantage est du côté protestant.

L'industrie d'un pays ne peut pas se mesurer exactement sur ses Exportations, car celles-ci comprennent les marchandises d'entrepôt. Toutefois dans notre sujet, cette confusion est sans importance, car ce que nous enlèverions à l'industrie, nous devrions l'ajouter au commerce.

Nous prendrons donc les Exportations pour mesure approximative de l'industrie; ensuite, en les ajoutant aux Importations, nous prendrons leur somme pour mesurer l'étendue du commerce.

La liste suivante est extraite du même ouvrage de M. Jonnès; nous en avons retranché toutefois les pays étrangers à notre comparaison, tels que la Russie, et nous avons partagé la liste en deux parties, pour n'avoir pas à comparer des nations qui tiennent le premier rang avec celles qui sont au dernier sur l'échelle de l'industrie.

Exportations.

Première catégorie.

Hollande. . . (en 1835). . . .	75 f. par habitant.
Iles Britanniques (1835). . . .	60 —

¹ T. 1, p. 41 et 44.

États-Unis. . . (en 1834). . .	32 f. par habitant.	
Wurtemberg . . (1822). . .	27	—
France. . . . (1835). . .	25	—
Portugal . . . (1830). . .	20	—

Seconde catégorie.

États-Danois . (en 1834). . .	16	—
Suède et Norwége (1834). . .	15	—
Royaume de Naples (1828). . .	7	50 c. —
États-Romains . (1830). . .	7	—
Espagne . . . (1829). . .	4	50 c. —
Autriche . . . (1829). . .	3	50 c. —

Dans la première catégorie, quatre États protestants commencent la liste, deux États catholiques la terminent. Dans la seconde, deux États protestants sont en tête, quatre catholiques sont aux derniers rangs. Si nous réunissons les deux listes :

Dans la 1^{re}, 4 États protestants ont l'avantage sur 2 États cathol.

Dans la 2^e, 2 États protestants ont l'avantage sur 4 États cathol.

ENSEMBLE 6 États protestants ont l'avantage sur 6 États cathol.

En résumé, les six nations protestantes se montrent plus industrieuses que les six nations catholiques. L'équilibre sera-t-il rétabli en ajoutant les Importations aux Exportations, pour former la somme du commerce général ? Interrogeons un autre auteur.

Nous copions dans M. Schnitzler le tableau suivant :

Importance absolue des principales puissances commerciales ¹.

Empire brit.	1,443,638,241 + 2,002,051,641 = 3,445,689,882
France . . .	871,600,000 + 902,600,000 = 1,774,200,000
États-Unis .	749,478,710 + 608,467,885 = 1,357,946,595

¹ Schnitzler, t. iv, p. 269.

Monar. antr.	325,449,326	+	319,827,168	=	645,276,494
Belgique.	212,401,858	+	162,178,520	=	374,580,378
Espagne.	114,490,000	+	65,547,000	=	180,037,000

Dans cette liste, en tenant compte des populations, deux États doivent être déplacés : 1° les États-Unis dont la population n'est que moitié de celle de la France; 2° la Belgique dont la population n'est que la quinzième partie de celle de l'Autriche. En opérant ces deux déplacements, nous transformons l'ordre de l'importance *absolue* du commerce de ces nations, en celui de leur importance *relative*, la seule qu'il importe de connaître dans notre sujet, et dès lors nous avons l'ordre suivant :

- Empire britannique.
- États-Unis.
- France.
- Belgique.
- Monarchie autrichienne.
- Espagne.

Ce résultat confirme celui que nous a donné M. Moreau de Jonnés : Les deux premières nations dans l'ordre de l'importance commerciale relative, sont deux nations protestantes; les deux dernières, deux nations catholiques. Oserait-on ajouter que les deux nations intermédiaires, bien que catholiques, le sont moins exclusivement?

Quoi qu'il en soit de cette dernière observation, il résulte de tout ce qui précède, qu'à en juger par l'état de l'agriculture, la prospérité de l'industrie, l'étendue du commerce, l'avantage est toujours du même côté; or, ces éléments constituant le Bien-être; il y a donc plus de Bien-être chez ces nations protestantes qu'au milieu de ces nations catholiques. Toutefois ne prononçons pas

d'après des données si générales; attendons pour nous former une opinion d'avoir étudié chacune de ces nations en particulier; et pour le moment passons à notre second point de comparaison, les lumières.

LUMIÈRES. — Le nombre des élèves dans les écoles primaires peut être donné comme mesure de la diffusion des lumières dans les masses populaires; mais il ne préjuge pas la question des lumières dans les classes supérieures. Il peut convenir à la politique d'un gouvernement d'accorder à son peuple des connaissances élémentaires, tout en mettant des entraves à la propagation des sciences. Toutefois nous sommes obligé de nous contenter des moyens que la statistique nous fournit; elle peut compter les élèves, elle ne peut pas mesurer les intelligences.

Présentons d'abord le document le plus simple, le plus court; nous le contrôlerons ensuite par un plus complet.

On lit dans M. Schnitzler :

Instruction primaire.

En Saxe, un élève sur :	6 habitants.
Dans les Pays-Bas, un sur	6 —
En Prusse, un sur.	6 1/6 —
Grande-Bretagne (Anglet. et Galles), un sur.	8 —
En Belgique, un sur.	9 —
En Autriche, un sur.	10 1/2 —
En France, un sur	11 ¹ —

Les quatre premières nations sont protestantes; les trois dernières catholiques. Si nous prenons les deux moyennes, nous aurons :

1 élève sur 6 1/2 protestants,

1 élève sur 10 catholiques.

¹ T. II, p. 343.

En d'autres termes, les protestants qui savent lire et écrire sont aux catholiques dans le rapport de 13 à 20.

M. Jonnés viendra-t-il confirmer ou contredire M. Schnitzler?

Nous lisons dans ce dernier :

Iles Britanniques.	1	élève sur 6 habitants en	1833.
Suisse, canton de Vaud.	1	— 6	— 1828.
Bade	1	— 7	— 1825.
Bavière.	1	— 7	— 1825.
Wurtemberg.	1	— 8	— 1827.
Pays-Bas.	1	— 10	— 1826.
Prusse	1	— 10	— 1825.
Hollande.	1	— 8	— 1835.
Empire d'Autriche.	1	— 16	— 1822.
France.	1	— 17	— 1834.
Danemark	1	— 30	— 1825.
Royaume de Naples	1	— 45	— 1818.
— de Pologne.	1	— 100	— 1823.
Portugal	1	— 109	— 1819.
Hongrie.	1	— 350	— 1835.
Espagne	1	— 350	— 1803 ¹ .

De ce tableau copié dans Jonnés, nous avons retranché les pays qui faisaient double emploi, comme l'Écosse et l'Irlande rentrant dans les Iles Britanniques.

Un seul coup d'œil jeté sur cette liste de seize États nous fait reconnaître que, à une exception près de chaque côté, la première moitié est protestante, et la seconde catholique. On peut même rendre compte de l'anomalie relative à la Bavière en faisant observer que ce peuple catholique placé au milieu de peuples protestants, a dû recevoir la lumière qui lui venait de toutes parts, et suivre l'impulsion générale. Mais cherchons une mesure plus exacte,

¹ T. II, p. 333 et 334.

mettons la Bavière parmi les peuples catholiques et le Danemark parmi les protestants; ne comptons plus les peuples, mais les individus, et nous aurons pour moyenne :

1 élève sur 124 catholiques,
et 1 élève sur 10 protestants.

Pour être encore plus exact, réduisons le rapport catholique à 1 sur 100, en raison des dates plus anciennes pour quelques-unes des contrées qui concourent à l'établir, et nous aurons alors même cet étonnant résultat, dix fois plus d'élèves dans l'ensemble des pays protestants, que dans l'ensemble des pays catholiques.

Ce rapport donné par Jonnés est infiniment plus favorable aux protestants, que le rapport de 13 à 20 trouvé chez Schnitzler, parce qu'il s'étend à plus de peuples, et surtout à des peuples catholiques, plus éloignés du rayonnement des lumières protestantes, tels que l'Espagne, le Portugal, l'Italie. On ne peut pas dire de ces contrées ce qu'on pourrait dire de la Bavière, en empruntant les paroles de M. G. de Beaumont, et de M. A. de Tocqueville : « chez une nation entourée de voisins éclairés l'instruction est une nécessité politique. » (Système pénitentiaire, 1^{re} partie, ch. III.)

Un signe correspondant à celui du nombre des élèves dans les écoles, est le nombre des lecteurs de journaux. Voici l'ordre dans lequel les place Jonnés dans les diverses nations d'Europe.

Journaux.

Danemark.	80 jour.	1 ex. pour	24,000 habit.
Pays-Bas	150 —	1 —	40,000 —
Suisse.	54 —	1 —	40,000 —
Allemagne.	305 —	1 —	40,000 —

Prusse.	300 jour.	1	ex.	pour	44,000	habit.
Suède et Norwége.	82	—	1	—	44,000	—
Écosse.	41	—	1	—	50,000	—
France.	490	—	1	—	66,000	—
Angleterre.	179	—	1	—	71,000	—
Iles Britanniques.	274	—	1	—	88,000	—
Irlande.	54	—	1	—	135,000	—
Portugal	17	—	1	—	200,000	—
Pologne (1830)	13	—	1	—	300,000	—
Grèce	3	—	1	—	300,000	—
Autriche	80	—	1	—	400,000	—
Italie	29	—	1	—	750,000	—
Espagne avant 1833.	16	—	1	—	900,000	—
Russie.	31	—	1	—	1,500,000	—

Ce tableau est une reproduction exacte de celui de Jonnés. En vue de notre sujet, nous devons le modifier comme suit : 1° ne tenons pas compte du nombre des journaux, mais uniquement du nombre des exemplaires, parce que tel journal se tire à un nombre infiniment plus grand d'exemplaires que tel autre; 2° supprimons la Grèce et la Russie qui ne sont ni catholiques ni protestantes; 3° l'Allemagne, parce que cette population mixte pourrait donner sujet à contester dans quelle classe elle doit être placée; enfin, les Iles Britanniques dont les trois fractions sont déjà sur la liste.

Ainsi purgé de ses éléments étrangers à notre sujet, ce tableau nous montre que quant à l'étendue de la publicité des journaux, les six premiers États sont protestants; les six derniers catholiques.

Maintenant, pour obtenir une moyenne exacte, faisons entrer dans notre calcul la France et l'Angleterre placées entre les deux extrêmes, et nous aurons :

1 exemplaire pour 315 protestants,
1 exemplaire pour 2,715 catholiques.

Ce qui fait neuf exemplaires répandus chez les protestants, et un seul chez les catholiques. Ce rapport confirme et vérifie celui que nous avons trouvé relativement aux élèves, de 10 à 1. Ce rapprochement prouve aussi que les lumières acquises sont en général mises à profit ; car nous voyons que dix écoliers donnent plus tard neuf lecteurs.

Contrôlons encore Jonnés par Schnitzler.

On lit dans ce dernier auteur :

« Au 1^{er} janvier 1844, il paraissait en tout 541 journaux, dont 119 à Londres, 237 dans la province, 11 dans le pays de Galles, 93 en Écosse (dont la capitale, Édimbourg, se place immédiatement après Londres), et 71 en Irlande (dont 30 à Dublin).

« En Allemagne, (pays en majeure partie protestant), le nombre des journaux est encore plus grand que dans la plupart des autres pays. Il y paraît, dit-on, plus de 850 publications périodiques de tout genre. « Toutefois, en Autriche (contrée essentiellement catholique), il paraissait, dans l'année 1841, seulement 31 journaux politiques, plaçant 5,350 exemplaires, et 52 journaux non politiques, en plaçant 4,000. Si l'on ajoute tous les abonnements à des journaux étrangers, il ne se distribuait, dans toute cette vaste monarchie (Hongrie non comprise), que 25,500 exemplaires par jour (officiel).

« En Espagne, il paraissait, au 1^{er} janvier 1837, 135 journaux, dont 108 bulletins officiels; en ne les comptant pas, c'était 27 journaux de Madrid, et 60 des provinces.

« Le Danemark et la Suède possèdent, proportionnellement à leur population, un très-grand nombre de journaux.

« Aux États-Unis, le total était, en 1843, de 1,641 journaux, dont 148 paraissant tous les jours ; 1,141, toutes les semaines ; 125, deux ou trois fois par semaine ; et 227, à des époques plus éloignées¹. »

En résumé, Schnitzler donne l'avantage, pour le nombre d'exemplaires répandus, à l'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, tous pays protestants, sur l'Autriche, l'Irlande et l'Espagne, contrées catholiques.

Ce résultat général de Schnitzler confirme donc celui plus précis de Jonnés.

Nous avons vu plusieurs fois nos études sur l'ensemble des peuples, venir vérifier celle sur les individus. Il y a là plus qu'une simple probabilité d'exactitude, il y a une démonstration complète, une preuve évidente que le résultat n'est pas dû à une circonstance accidentelle, mais bien à une loi. Si, par exemple, en cherchant la moyenne, nous avons à faire entrer, comme élément, un rapport très-avantageux au protestantisme emprunté à une seule nation, rapport qui viendrait chaque fois influencer démesurément sur la moyenne définitive, on pourrait dire avec raison que ce résultat final est dû à un peuple particulier. Mais il n'en est pas ainsi : ce n'est pas seulement en cherchant les moyennes, que nous avons été conduit à donner la supériorité au protestantisme, c'est encore en tenant un compte spécial de chacun des termes de la série. Nous avons vu, sur des listes de 12 ou 15 peuples, tous les peuples protestants passer les premiers, tous les peuples catholiques se ranger à la fin. Quand une opération arithmétique est vérifiée par la

¹ T. II, p. 369 et 370.

preuve faite de dix manières différentes, quelqu'un songe-t-il à douter de son exactitude ?

Toutefois, nous agirons comme si cette opération arithmétique, dix fois prouvée, pouvait encore être fausse, et nous suspendrons notre jugement sur les lumières comme nous l'avons suspendu sur le bien-être, jusqu'à ce que nous l'ayons vu confirmé ou contredit par nos études ultérieures sur chaque peuple en particulier. Passons donc, dès à présent, au dernier point.

MORALITÉ. — Tandis que nous avons jugé du bien-être et des lumières par leur présence, n'est-il pas étrange que ce soit par le côté négatif que nous ayons à résoudre la question de moralité ? C'est une triste nécessité de notre nature que d'avoir à compter qui de nous a le moins de misères morales, pour savoir qui a le plus de vertu !

Quoi qu'il en soit, ces misères morales se manifestent sous deux aspects principaux, les crimes violents et les vices honteux ; les assassinats et les mauvaises mœurs. Un mot sur chacun de ces deux points.

Bien des causes faisant varier l'appréciation des juges, nous ne compterons pas seulement les crimes consommés, mais aussi les crimes qui n'ont eu qu'un commencement d'exécution. Seuls les premiers n'indiquent que la sévérité de la loi humaine ; joints aux seconds, ils mesurent mieux la perversité de l'homme. Voici donc ce qu'on lit dans Jonnès :

« Justice.

Assassinats et leurs tentatives en Europe.

Ecosse	1835.	1 sur 270,000
Angleterre.	1 sur 178,000
Pays-Bas	1824.	1 sur 163,000
Prusse	1824.	1 sur 100,000

Autriche	1809.	1 sur	57,000
Espagne	1826.	1 sur	4,113
Naples.		1 sur	2,750
Etats-Romains		1 sur	750 ¹ »

Dans ce tableau décroissant de moralité, extrait de Jonnès, les quatre premiers États sont protestants, les quatre derniers catholiques. Pour avoir une mesure plus précise, prenons la moyenne, et nous aurons un assassinat ou une tentative sur 180,222 habitants, dans l'ensemble de ces quatre nations protestantes; et un assassinat ou une tentative sur 16,153 habitants, dans ces quatre nations catholiques; en d'autres termes onze fois plus de crimes chez les peuples catholiques romains.

Passons au second point, aux mœurs proprement dites, que nous mesurons toujours par ce qu'il leur manque.

Nous reconnaissons que les naissances illégitimes ne sont pas un signe bien certain de l'immoralité d'une nation. Ici le mariage légal est entouré de tant de difficultés, que beaucoup d'unions s'en passent. Là les *sigisbés*, c'est-à-dire les amants à côté du mari, sont si bien admis par l'opinion publique, que l'immoralité ainsi légalisée ne fait que changer l'impureté en adultère. Ailleurs, c'est la prostitution qui efface les traces des unions illégitimes. Dans tous ces cas, le remède est pire que le mal. Mais comme nous n'avons pas la prétention de donner des mesures exactes dans de tels sujets, nous nous contenterons de citer les indices que nous donne la statistique; plus tard nous pourrions en vérifier les résultats par d'autres moyens.

¹ Jonnès, t. II, p. 257.

Voici donc le tableau des naissances illégitimes chez les nations dont nous avons à nous occuper.

Ici nous ne placerons plus les peuples dans l'ordre des chiffres, mais nous ferons deux catégories : l'une catholique, l'autre protestante. Nous ne nous en tiendrons pas non plus uniquement aux nations que nous devons comparer entre elles plus loin ; mais nous réunirons toutes les données que nous avons pu découvrir dans divers auteurs. L'emploi des moyennes était de rigueur dans un sujet si compliqué, et en l'appliquant à des éléments plus nombreux, nous avons plus de chances d'approcher de la vérité.

Enfants naturels.

Leur rapport avec les enfants légitimes.

NATIONS CATHOLIQUES.		NATIONS PROTESTANTES.	
France.....	43,98	Iles Britanniques (en 1830), d'après	
Lombardie.....	23	Jouët.....	49
Galicie.....	42	Prusse (de 1820 à 1834).....	43,12
Bohême.....	6	Suède... 45	} moyenne... 16,25
Autriche proprement dite....	3	Ou..... 47,50	
	<hr/> 57,98		<hr/> 48,37
Divisé par 5 donne p. moy..	41,59	Divisé par 3 donne p. moy...	16,12

En négligeant les fractions, le rapport des enfants naturels, chez ces nations catholiques et ces nations protestantes, est donc de 16 à 11. Si nous n'avions pas tenu compte de la Lombardie où, bien évidemment, le nombre des enfants naturels n'est pas une juste mesure des mœurs (par la raison ci-dessus indiquée), nous aurions eu, pour résultat définitif, deux fois plus d'enfants illégitimes chez les peuples catholiques que chez les peuples protestants. Pour nous en tenir à la réflexion que présente l'auteur dont nous avons extrait ces renseignements : « Ces don-

nées ne font pas grand honneur aux mœurs de l'Autriche (catholique)¹. »

Après avoir parcouru sommairement les données statistiques du bien-être, des lumières et de la moralité, séparément, nous aimerions trouver un signe qui tint de ces trois sujets, et qui les résumât. Il nous a paru que les caisses d'épargnes répondaient à ce *desideratum*. Elles indiquent en effet la richesse du peuple, son esprit d'ordre, aussi bien qu'une sage économie de ses ressources. Sans y attacher trop d'importance, citons donc le même auteur sur ce sujet.

Caisses d'épargnes.

« C'est en Angleterre que les caisses d'épargnes furent d'abord élevées à la hauteur d'une institution. En 1841, il y en existait 563. Le montant des dépôts dépassait 400 millions de francs, appartenant à 841,204 déposants. En 1839, il n'y avait eu que 748,396 déposants, dont 734,089 individuels, et 14,308 (!) sociétés de charité ou de secours mutuels. La moyenne des dépôts des individus était de 725 francs; celle des associations de charité, de 1,525.

« Après l'Angleterre, le pays qui s'est le plus distingué sous ce rapport, c'est la Suisse (pays en majeure partie protestant).

« Dans la monarchie autrichienne, les publications officielles ont enregistré, pour 1841, 11 caisses d'épargnes (chacune avec beaucoup de succursales). L'année (1841) a commencé avec un dépôt de près de 100 millions². »

Ainsi, la première place appartient à un pays protes-

¹ Schnitzler, t. I, p. 284 et 285. — ² T. II, p. 268.

tant ; la seconde, à un pays mixte ; la troisième, à un pays catholique.

Ce n'est pas la première fois que nous arrivons à ce triple résultat.

Mais il est temps d'abandonner ces généralités. Ne leur donnons pas trop de valeur ; attendons, pour y croire, ou pour nous en défier, d'avoir étudié chaque peuple en particulier ; non plus autant par les données de la statistique, dont le lecteur pourrait craindre que notre esprit prévenu choisit mal les éléments, mais surtout en donnant l'opinion clairement exprimée des voyageurs et des savants.

Nous avons jeté un coup d'œil sur l'ensemble du globe ; fixons nos regards à cette heure sur un seul hémisphère : les deux Amériques ; plus tard, nous les porterons sur des lieux encore plus circonscrits.

LES

DEUX AMÉRIQUES COMPARÉES.

Dans le plan de notre ouvrage, les deux Amériques appellent naturellement une comparaison. Toutefois, nous devons éliminer de ce parallèle les éléments qui, par leur nature, restent en dehors du sujet; ainsi, dans le Nord, les colonies russes et autres peu importantes; dans le Sud, les indigènes, étrangers à tous cultes chrétiens, pour ne mettre en présence, d'une part, que les États-Unis, essentiellement protestants; et de l'autre, le Brésil, le Pérou, le Chili, etc., États tous catholiques et d'origine espagnole.

Mais avant d'en venir aux peuples, disons un mot des contrées. La différence des climats n'entraîne pas une différence correspondante chez les habitants.

« Les mêmes nations, dit M. de Tocqueville, se sont montrées, à différentes époques de leur histoire, chastes

ou dissolues. La régularité ou le désordre de leurs mœurs tenait donc à quelques causes changeantes, et non pas à la nature du pays qui ne changeait point ¹. »

L'influence du climat, fût-elle considérable ailleurs, les faits constatent qu'elle l'est beaucoup moins en Amérique. « Les causes physiques n'influent pas autant qu'on le suppose sur la destinée des nations, nous dit le même écrivain. J'ai rencontré des hommes de la Nouvelle-Angleterre, prêts à abandonner une patrie, où ils auraient pu trouver l'aisance, pour aller chercher la fortune aux déserts. Près de là, j'ai vu la population française du Canada se presser dans un espace trop étroit pour elle, lorsque le même désert était proche, et tandis que l'émigrant des États-Unis acquérait, avec le prix de quelques journées de travail, un grand domaine, le Canadien payait la terre aussi cher que s'il eût encore habité la France. Ainsi, la nature, en livrant aux Européens le Nouveau-Monde, leur offre des biens dont ils ne savent pas toujours se servir. J'aperçois, chez d'autres peuples de l'Amérique, les mêmes conditions de prospérité que chez les Anglo-Américains, moins leurs lois et leurs mœurs ; et ces peuples sont misérables. Les lois et les mœurs des Anglo-Américains forment donc la raison spéciale de leur grandeur, et la cause prédominante que je cherche ². »

S'il faut tenir compte des climats, l'avantage est du côté de l'Amérique du Sud, où se trouvent un ciel pur, un sol fertile, des cours d'eau majestueux, les plus longs qui soient au monde. « Au Brésil, dit Rougemont, la région maritime est d'une extrême fertilité. La surface du plateau a un sol beaucoup moins productif, mais riche

¹ De Tocqueville, t. IV, p. 84, 87. — ² T. II, p. 250.

en diamants et en métaux ¹. » « Le terrain, ajoute d'Orbigny, serait susceptible d'une culture facile et très-productive, comme à Buenos-Ayres, où, lorsqu'on a voulu semer, le froment a produit jusqu'à cinquante pour un; mais le temps de l'agriculture n'est pas encore venu ². » « Dans les provinces de Rio-Janeiro, d'après Malte-Brun, tous les fruits et les grains d'Europe réussissent certainement, mais on en néglige la culture; le raisin y donne de très-bon vin, mais on aime mieux boire de l'eau auprès des plus riches mines d'or. Les bêtes à corne, obligées de chercher elles-mêmes leur nourriture, y périssent souvent de faim ³. » « Le Pérou, le Mexique, selon Balbi, quoique situés entre les tropiques, doivent à leur élévation une température printanière ⁴. »

De l'autre côté, au contraire, un ciel brumeux, un terrain bien moins fertile, et des obstacles de tous genres, à l'établissement des colons. On le comprend, les avantages naturels d'une contrée donnent droit d'attendre de la part de ses habitants, une civilisation plus rapide et plus haute. Plus un sol est fertile, plus le peuple qui le négligerait serait coupable; comme la stérilité primitive d'une terre, plus tard couverte de moissons, ferait ressortir l'habileté du peuple qui la féconderait. Si donc, sous un beau ciel, dans les circonstances les plus heureuses, nous trouvons un peuple ignorant, paresseux, misérable et immoral, nos conclusions contre le principe inspirateur de sa conduite en seront singulièrement fortifiées.

Mais entrons dans notre sujet, la comparaison des États-Unis de l'Amérique du Nord avec les diverses Républiques du Sud.

¹ Rougemont, p. 679. — ² D'Orbigny, t. 1, p. 472. — ³ Malte-Brun, t. xi, p. 684. — ⁴ Balbi, p. 944.

Nous l'avons dit : les États-Unis sont protestants, les Républiques du Sud sont catholiques. Avant de décrire leur état actuel, racontons leur origine, et commençons par celle des Anglo-Américains.

« Les émigrants qui vinrent s'établir sur les rivages de la Nouvelle-Angleterre appartenaient tous aux classes aisées de la mère patrie. Leur réunion sur le sol américain, présenta, dès l'origine, le singulier phénomène d'une société où il ne se trouvait ni grands seigneurs, ni peuple, et, pour ainsi dire, ni pauvres, ni riches. Il y avait, à proportion gardée, une plus grande masse de misères répandues parmi ces hommes, que dans le sein d'aucune nation européenne de nos jours ¹. »

« Les émigrants, ou, comme ils s'appelaient si bien eux-mêmes, les pèlerins, appartenaient à cette secte d'Angleterre à laquelle l'austérité de ses principes avait fait donner le nom de puritaine.

« A peine débarqués sur ce rivage inhospitalier, que Nathaniel Morton vient de décrire, le premier soin des émigrants est donc de s'organiser en société. Ils passent immédiatement un acte qui porte : « Nous, dont les noms suivent : qui, pour la gloire de Dieu, le développement de la foi chrétienne et l'honneur de notre patrie, avons entrepris d'établir la première colonie sur ces rivages reculés, nous convenons dans ces présentes, par consentement mutuel et solennel, et devant Dieu, de nous former en corps de Société politique, dans le but de nous gouverner et de travailler à l'accomplissement de nos dessein, et en vertu de ce contrat, nous convenons de promulguer des lois, actes, ordonnances, et d'instituer, selon

¹ De Tocqueville, t. 1, p. 23 et 24.

les besoins, des magistrats auxquels nous promettons soumission et obéissance ¹. »

« Les législateurs, dans ce corps de lois pénales, sont surtout préoccupés du soin de maintenir l'ordre moral et les bonnes mœurs dans la société ; ils pénètrent ainsi sans cesse dans le domaine de la conscience, et il n'est presque pas de péchés qu'ils ne parviennent à soumettre à la censure du magistrat ². »

« Ce qui distinguait surtout ces émigrants, dit Malte-Brun, de tous les autres, c'était le but même de leur entreprise. Ce n'était point la nécessité qui les forçait d'abandonner leur pays, ils y laissaient une position sociale regrettable, et des moyens de vivre, assurés. Ils ne passaient point non plus dans le Nouveau-Monde, afin d'y améliorer leur situation ou d'y accroître leurs richesses ; ils s'arrachaient aux douceurs de la patrie, pour obéir à un besoin purement intellectuel : en s'exposant aux misères de l'exil, ils voulaient faire triompher une idée ³. »

Enfin, écoutons Michel Chevalier : « Les Anglo-Américains, sortis d'Europe les derniers, c'est-à-dire après que les Espagnols eurent assis leur domination dans l'Amérique du Sud et dans l'Amérique équinoxiale, ne quittèrent le vieux monde qu'après qu'il eut été entièrement labouré par la révolution intellectuelle dont Luther a été le Mirabeau, et dont, en Angleterre, Henri VIII fut le Robespierre et le Napoléon. Ce grand événement avait déjà semé, dans l'esprit humain, les germes que les siècles suivants devaient voir éclore. L'Angleterre était déjà grosse des habitudes de travail, de méthode et de légalité, qui

¹ T. I, p. 28 et 29. — ² T. I, p. 34. — ³ T. XI, p. 222.

devaient en faire la première nation industrielle et politique de l'ancien monde. Ils partirent donc avec le principe de ce qui devait leur assurer la suprématie politique et industrielle dans le nouveau¹. »

Telle est l'origine des États-Unis de l'Amérique du Nord. Nous ne suivrons pas les phases diverses de l'histoire de ce peuple ; cela n'entre pas dans notre sujet. Nous n'avons qu'une chose à faire, après avoir indiqué le point de départ, c'est de montrer le but atteint. Encore ici laissons parler les témoins oculaires.

« Les États-Unis sont la première puissance du Nouveau-Monde. Leur marine marchande n'est inférieure qu'à celle de la monarchie anglaise ; leurs monuments, leurs canaux, leurs établissements scientifiques et littéraires rivalisent avec les constructions et les établissements correspondants de l'Europe. Leur population, déjà considérable par elle-même, l'est encore plus lorsqu'on la compare avec celle des autres États de l'Amérique, sur lesquels elle influe doublement par sa masse et par l'entreprenante activité de son gouvernement. Les États-Unis enfin sont à la tête de la civilisation qui marche rapidement d'un bout à l'autre de cette partie du monde.

« Il est difficile de se représenter les progrès extraordinaires de la population de l'Union, le développement prodigieux que présentent l'agriculture, les fabriques et le commerce, la fondation de nouvelles villes, l'ouverture de nouveaux canaux, la construction de nouvelles routes. Des villages, et même de simples hameaux, deviennent, en quelques mois, des villes importantes par la construction d'un chemin de fer, par l'ouverture d'un

¹ P. 374, 375.

canal, ou par l'exploitation d'une mine nouvelle¹. »

« Nulle part, en Amérique, le philosophe ne contemple un spectacle plus imposant que celui que lui offre l'étonnante prospérité de la Confédération anglo-américaine. C'est un véritable phénomène encore sans exemple dans l'histoire des nations. Grande et florissante dès son enfance même, cette puissante confédération démontre tout ce que peut la liberté soutenue par de sages institutions, l'esprit de concorde, l'amour de la patrie, le respect pour la loi et pour la religion, l'activité et le travail assidu. Elle compte à peine un demi-siècle d'existence politique, et déjà des villes riches et populeuses s'élèvent sur tous les points de ses côtes immenses; et ses antiques forêts sont remplacées par des campagnes bien cultivées que parent les plus riches dons de la nature et alimentent des usines nombreuses. Des édifices magnifiques, des temples somptueux, des maisons élégantes, des places superbes décorées de beaux monuments, des canaux et des chemins de fer d'une longueur extraordinaire, des magasins immenses; des chantiers nombreux, des ateliers de toute espèce s'élèvent sur l'emplacement même des misérables cabanes des anciens habitants; et des milliers de vaisseaux, chargés de tous les produits des manufactures des peuples les plus industriels, et des productions de tous les climats, sillonnent les eaux de ses fleuves, qui ne portaient naguère que l'informe pirogue du sauvage. On ne peut admirer assez les rapides progrès qui signalent, chaque année, l'existence de cette nouvelle Europe, riche de toute l'instruction et de toute l'activité de l'ancienne, et qui semble même vouloir la surpasser. Sans colonies lointaines,

¹ Balbi, introduction, p. 63 et 64.

elle a donné un immense développement à sa marine marchande qui ne le cède qu'à la marine anglaise, et qui est déjà supérieure à celle de toutes les autres nations du globe. Jamais de semblables merveilles n'ont été enfantées en si peu de temps, même par les plus puissants monarques, et après plusieurs règnes de gloire. Là où régnait la barbarie, fleurit aujourd'hui la civilisation ; la puissance de sages lois a été substituée aux violences de la force brutale, de nombreux instituts philanthropiques, et les consolations d'une religion de paix soulagent et confortent l'humanité, dans ces lieux mêmes où elle eut tant à souffrir de la barbarie et des superstitions atroces des anciens habitants¹. »

« Ici, c'est tout à fait un tableau mouvant, une scène d'action perpétuelle, sans aucun moment de repos ; des villes et des Républiques entières y naissent plus rapidement qu'on n'élève un édifice en Europe. La Nouvelle-Angleterre est le premier foyer de l'esprit commercial et maritime ; c'est le siège de la civilisation la plus généralement répandue : instruit et laborieux, le peuple y sait apprécier et défendre ses droits politiques. Le sombre presbytérianisme n'y montre plus son influence que dans l'austérité des mœurs et dans le respect pour le culte, marques caractéristiques des habitants de la Nouvelle-Angleterre². »

Enfin, citons un écrit tout moderne :

« Aujourd'hui, la République des États-Unis, dont l'origine est si récente, n'a pas d'égale en puissance dans le Nouveau-Monde et dans l'ancien. Parmi les vieilles puissances de l'Europe, elle marque déjà sa place au pre-

¹ Balbi, 975, 976. — ² Malte-Brun, t. XI, p. 240, 241.

mier rang. Prodigeux accroissement qui peut passer, à bon droit, pour la merveille des temps modernes. D'autres peuples sont partis peut-être de plus bas, pour monter au faite de la puissance, les Romains, par exemple; mais leur élévation, on doit le remarquer, n'a été que l'œuvre lente et graduelle des siècles..... tandis que la République américaine a quintuplé sa population, triplé son territoire, et décuplé au moins sa puissance productive en un demi-siècle, et cela, sans armée, sans guerre, sans conquêtes, grâce au seul développement graduel et pacifique de ses facultés naturelles, fécondées par le travail. Raynal écrivait en 1781 : *Si dix millions d'hommes trouvent jamais une subsistance assurée dans ces provinces, ce sera beaucoup...* En moins de quarante ans, le *jamais* de Raynal était arrivé; et maintenant, c'est-à-dire soixante-cinq ans après, les dix millions qu'il donnait comme la limite extrême du possible, sont plus que doublés. Bien plus, la progression ascendante conserve son étonnante rapidité, et promet, non-seulement des dizaines, mais des centaines de millions. L'événement a donc mis en défaut toutes les prévisions, et dépassé toutes les espérances ¹. »

A ce tableau général de l'Amérique protestante du Nord, qu'oppose l'Amérique catholique du Sud? Le voici rapporté par des auteurs catholiques romains :

« Dans les Républiques méridionales de l'Amérique qui ont conservé le sang et la morgue oisive des Espagnols, les constitutions s'anéantissent d'heure en heure par la volonté de quelque dictateur; les peuples, après une fugitive apparition dans la carrière de la civilisation,

¹ *Revue Britannique*, 1848, juillet, août.

se replongent dans l'ombre de la barbarie, et ne savent même plus qu'ils ont été libérés pendant un jour. La société, enfin, trébuche aux premiers pas qu'elle veut faire en avant, et reste accroupie au bord de la route sur laquelle s'élançait, radieuse et fière, la civilisation moderne. Tout cela est un désolant ensemble d'ignorance, de désordre, de misère ¹. »

« Dans les pays occupés par les descendants des colons européens, l'éducation publique est fort défectueuse, et l'éducation particulière généralement assez négligée. L'agriculture, si l'on en excepte quelques localités, est dans un état déplorable. Quant aux manufactures, elles y sont dans l'enfance. Les sentiments naturels sont au niveau de cette éducation. A peine un individu est-il atteint de la lèpre, qu'on l'arrache à sa famille pour le jeter dans un hospice spécial, et là, privé de toute communication avec l'extérieur, abandonné à la brutalité d'un impatient mercenaire, le malheureux se voit perdu sans ressource, le désespoir s'empare de lui, le mal redouble, et il succombe victime de l'ignorance et des préjugés de son pays.

« Dans le Cundinamarca, on trouve l'usage barbare de voyager à dos d'homme, comme ailleurs on voyage à dos de mulet. Les malheureux Cargueros, vêtus légèrement et armés d'un long bâton, voyagent pendant plusieurs jours consécutifs à travers un pays rocailleux et bouleversé, portant sur leurs épaules un fardeau qui s'élève environ à cent kilogrammes. Deux courroies, qui ceignent les épaules, supportent une chaise sur laquelle le voyageur s'assied, et quand il trouve que sa monture va trop lentement, ou n'a pas le pied assez sûr ni le trot assez

¹ Janvier et février, 244.

doux, il ne craint pas de lui cingler un coup de cravache, ou de lui promener les éperons sur le flanc¹. »

Veut-on contempler, non plus la campagne, mais une grande ville? qu'on jette un coup d'œil sur Rio de Janeiro, capitale du Brésil : « Ici, l'usage des cimetières n'a pas encore prévalu..... Il arrive donc nécessairement ce qui avait lieu dans les charniers de nos grandes villes. De nouvelles funérailles mettent sans cesse à découvert de nouveaux ossements qui ne sont pas toujours recueillis avec le respect qu'on doit aux morts. Quelquefois, comme le dit M. Walsh, le sol a été si fréquemment remué, qu'il est impossible de trouver une place nouvelle, et que la fosse que l'on parvient à faire n'est pas suffisante pour contenir le cadavre; une partie du corps dépasse alors nécessairement le niveau du sol, et le fossoyeur est obligé d'employer un instrument semblable à la demoiselle de nos paveurs pour le faire entrer dans sa sépulture. La multitude regarde cela avec la plus parfaite indifférence². »

« Pour donner une idée complète de l'étrange système qui avait été adopté par cette métropole, à l'égard des colonies portugaises, nous rappellerons que, vers 1800, une filature de coton, ayant été organisée près de Bahia, elle fut détruite par ordre du gouverneur, et le propriétaire envoyé en Europe pour être jugé d'après les lois qui défendaient l'introduction des manufactures³. »

Voulez-vous connaître ce que les Argentins ont fait, tandis que les Anglo-Américains construisaient des chemins de fer? — Lisez : « Dans la République Argentine, au lieu de se frayer de nouvelles routes, dit d'Orbigny, et

¹ *Univers pittoresque*, au mot *Colombie*, p. 21. — ² *Idem*, p. 439. — ³ Cité de Warden, *Chronologie historique de l'Amérique*, t. XIII, p. 409.

de s'ouvrir de nouvelles communications au milieu des déserts, les Européens oublient celles qu'ils y possédaient depuis des siècles, et sont, à la honte de la civilisation, refoulés par les hordes sauvages, jusqu'aux portes de leurs villes ¹. »

« Dans les campagnes, comme à la ville, toutes les personnes qui ne tiennent pas un rang dans la société vont pieds nus. Les souliers ne sont en usage que depuis très-peu de temps. Il n'est pas rare de voir une femme assez bien vêtue, marcher sans en avoir. L'usage des bas a fait moins de progrès, parce qu'il entraîne à plus de dépenses ². »

« Les enfants vont entièrement nus jusqu'à six à huit ans dans l'intérieur des maisons. A peine leur met-on une simple chemise de coton, quand ils doivent sortir, aussi restent-ils toujours étrangers à la pudeur. »

« A Lesquina, commence un changement de mœurs. Ce n'était plus la franche hospitalité du Nord ; mais cette insolence et cette haine invétérée contre les étrangers qu'on trouve dans la province d'Entre-Rios, où j'allais entrer ³. »

« Caballa-Matia est une réunion peu nombreuse de pauvres cabanes où vivaient des hommes défiants et peu communicatifs, à la face d'apparence aussi féroce que celle des jaguars leurs voisins ⁴. »

« Les habitants de Bajada n'aiment pas la culture, et aucune de leurs maisons n'est ornée de jardins ; ils ne plantent pas un seul arbre, et, au contraire, coupent tous ceux qu'ils peuvent trouver ; aussi croirait-on que le feu a passé partout ⁵. »

« Lorsque je traversais la forêt de la Conception, mon

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 343. — ² *Idem*, p. 384. — ³ *Idem*, p. 443. — ⁴ *Idem*, p. 424. — ⁵ *Idem*, p. 427.

entreprise paraissait téméraire ; mais mon conducteur m'avoua qu'il avait des relations avec les brigands qui habitaient ces parages, et qu'au moyen de quelques présents, dont il était toujours muni, il n'avait à redouter aucun mauvais traitement ¹. »

« Un grand nombre d'habitants (Pampas), au lieu d'accepter des améliorations dans leur état, persistent dans leur malpropreté, dans leurs coutumes plus qu'agrestes, se faisant une affaire d'amour-propre de ne pas renoncer aux habitudes qu'ils regardent comme nécessaires, et enlevant à la circulation des capitaux énormes qu'ils entassent au grand préjudice du pays; vantant leur état comme le plus utile, leurs violents exercices comme les plus nobles du monde, et méprisant souverainement toute espèce de science, d'éducation et de politesse ². »

« L'imperfection des chemins est restée longtemps le principal empêchement de la propagation du commerce, et cet état de choses était entretenu par les employés séculiers ou religieux, afin de conserver le monopole exclusif des échanges... Des chemins fangeux étaient couverts de tronçons d'arbres, à travers lesquels s'enfonçait la pauvre mule qui s'y cassait la jambe, ou entraît jusqu'au poitrail ³. »

« Le commerce de la province (Corrientes) se réduit à peu de chose. La sortie de l'argent y est prohibée..... Exercer une industrie quelconque, est un déshonneur pour un homme qui serait quelque chose; aussi ne trouve-t-on des artisans et des fabricants, que parmi les Indiens, les métis ou les femmes. Les blancs ne doivent rien faire ⁴. »

¹ D'Orbigny, t. I, p. 431. — ² *Idem*, p. 627. — ³ *Idem*, p. 390, 394. — ⁴ *Idem*, p. 354.

« Il est singulier de voir les hommes qui rougiraient de se livrer à des travaux manuels, les laisser faire à leurs femmes, comme chose toute naturelle : des fabriques pourraient être établies à peu de frais, les ouvriers sont peu chers..... Quand la civilisation et l'esprit industriel seront-ils assez avancés, chez les Corrintinos, pour mettre en œuvre des richesses qui n'attendent que des applications industrielles ¹ ? »

« Les hommes qui composent la classe riche ont, pour la plupart, beaucoup d'aplomb et de morgue, font largement leur siesta, ne donnant à leur emploi que le temps qu'ils ne consacrent pas à prendre gravement leur maté ou à fumer leur cigare, causant parfois de politique, mais le plus souvent de chevaux, de bestiaux, ou bien plutôt encore d'aventures galantes et de femmes. Leur occupation de la journée se réduit à rien. Ils n'ont pas de journaux qui les occupent ; dormir, manger, fumer, prendre le maté, se promener à cheval, voilà leur vie quotidienne. Un Cabalero se croirait déshonoré s'il travaillait de ses mains, tandis que les femmes, au contraire, se livrent à beaucoup de travaux pénibles ². »

« La coupe des bois, le transport, le chargement des barques, serait un travail incompatible, avec l'indolente apathie des fiers Entre-Rianos qui, quoique ce travail soit très-lucratif, le regardent comme au-dessous d'eux ; le peu de travail qu'exige l'état de berger leur convenant beaucoup mieux que quelque industrie que ce soit ³. »

« On travaille peu à Santa-Cruz ; la principale occupation y consiste en visites et en fêtes. La littérature y est peu connue... Les hommes lisent peu, les femmes ne li-

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 352. — ² *Idem*, p. 369. — ³ *Idem*, p. 438.

sent pas du tout..... Les hommes et les femmes vont pieds nus ¹. »

« Les Pampas, entre eux, se prêtent volontiers leurs femmes, qui, du reste, s'abandonnent à tous leurs parents. Dans leurs maladies, ils sont remplis de superstitions. A l'approche de la mort, on se réunit, et on ferme les yeux, la bouche, les narines du moribond, afin, disent-ils, que la mort ne passe pas de son corps dans celui des autres habitants de la maison. Il est souvent arrivé que ces barbares, prenant une syncope pour l'agonie, haïssaient ainsi, en l'étouffant, le dernier moment des leurs ². »

Le contraste que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs est-il un fruit de notre imagination ? résulte-t-il d'un choix de citations que d'autres citations pourraient contredire ? Enfin, sommes-nous seul frappé de cette opposition ? Non ; notre auteur la signale lui-même : « Lorsqu'on voit l'Amérique du Nord sillonnée, en tout sens, de nombreux bateaux à vapeur et de chemins de fer, on a lieu de s'étonner que les nations qui ont colonisé l'Amérique méridionale soient restées si fort en arrière, en n'entrant nullement dans la voie des progrès ³. »

Michel Chevalier porte un jugement tout semblable : « Le peuple anglo-américain fera souche, quoique, peut-être, tel type qui y domine aujourd'hui, doive être éclipsé bientôt par un autre, tandis que les Hispano-Américains semblent n'être plus qu'une race impuissante, qui ne laissera pas de postérité, à moins que, par un de ces débordements que l'on appelle conquêtes, un flot de

¹ D'Orbigny, t. II, p. 571. — ² T. III, p. 98. — ³ T. III, p. 113.

sang plus riche; venu du Septentrion ou du Levant, ne remplisse ses veines appauvries ¹. »

« Pour rendre le parallèle précis et concluant entre les deux hémisphères, il n'est pas nécessaire d'opposer au *mechanic* (ouvrier), et au *farmer* (fermier) des États-Unis, leur analogue parmi les peuples à idiome, à origine et à religion germaniques; il suffit d'ouvrir les yeux pour reconnaître que la masse de la population est loin d'avoir atteint, chez ces trois derniers (les Français, les Espagnols et les Italiens), dans la direction qui leur est propre, le point de perfectionnement jusqu'auquel la masse américaine s'est avancée dans la voie qui lui appartient ². »

« Si les États-Unis enlevaient les provinces mexicaines à la race espagnole, ils seraient responsables, devant l'humanité et devant Dieu, des conséquences de ce lâcheté; mais, si les pays dont ils se seraient emparés prospéreraient entre leurs mains, la postérité leur pardonnerait de les avoir pris; au contraire: elle prononcerait un arrêt sévère contre les Mexicains, si, avec de pareils voisins à leur porte, ceux-ci étaient restés à croupir, *comme aujourd'hui*, au sein d'une lâche inertie et d'une sécurité stupide; et contre les puissances de l'Europe, si elles avaient négligé de les avertir, et de les aider à secouer leur léthargie ³. »

Enfin, M. de Tocqueville parle dans le même sens: « Les institutions démocratiques, dit-il, ne prospèrent qu'aux États-Unis. L'Union américaine n'a point d'ennemis à combattre. Elle est seule au milieu des déserts, comme une île au sein de l'Océan. Mais la nature avait

¹ Michel Chevalier, p. 378. — ² *Idem*, p. 385, 386. — ³ *Idem*, p. 387, 388.

isolé de la même manière les Espagnols de l'Amérique du Sud, et cet isolement ne les a pas empêchés d'entretenir des armées. Ils se sont fait la guerre entre eux; quand les étrangers leur ont manqué. Il n'y a que la démocratie anglo-américaine qui, jusqu'à présent, ait pu se maintenir en paix. Le territoire de l'Union présente un champ sans bornes à l'activité humaine; il offre un aliment inépuisable au travail et à l'industrie: L'amour des richesses y prend donc la place de l'ambition, et le bien-être y éteint l'ardeur des partis. Mais dans quelle portion du monde rencontre-t-on des déserts plus fertiles; de plus grands fleuves, des richesses plus intactes et plus inépuisables que dans l'Amérique du Sud? Cependant, l'Amérique du Sud ne peut supporter la démocratie. S'il suffisait aux peuples, pour être heureux, d'avoir été placés dans un coin de l'univers; et de pouvoir s'étendre à volonté sur des terres inhabitées, les Espagnols de l'Amérique méridionale n'auraient pas à se plaindre de leur sort.

« Et quand ils ne jouiraient point du même bonheur que les habitants des États-Unis, ils devraient du moins se faire envier des peuples de l'Europe. Il n'y a cependant pas, sur la terre, de nations plus misérables que celles de l'Amérique du Sud. Ainsi, non-seulement les causes physiques ne peuvent amener des résultats analogues chez les Américains du Sud et ceux du Nord, mais elles ne sauraient même produire, chez les premiers, quelque chose qui ne fût inférieur à ce qu'on voit en Europe où elles agissent en sens contraire¹. »

Le niveau des mœurs n'est pas plus élevé que celui de

¹ Tocqueville, t. II, p. 250, 255.

leur civilisation : « Les Espagnols lâchent leurs chiens sur les Indiens comme sur des bêtes farouches ; ils pillent le Nouveau-Monde ainsi qu'une ville prise d'assaut, sans discernement et sans pitié ; mais on ne peut tout détruire, la fureur a un terme ; le reste des populations indiennes, échappées au massacre, finit par se mêler à ses vainqueurs et par adopter leur religion et leurs mœurs.

« La conduite des Américains des États-Unis, envers les indigènes, respire au contraire le plus pur amour des formes et de la légalité. Pourvu que les Indiens demeurent dans l'état sauvage, les Américains ne se mêlent nullement de leurs affaires et les traitent en peuples indépendants ; ils ne se permettent point d'occuper leurs terres sans les avoir dûment acquises au moyen d'un contrat.

« Les Espagnols, à l'aide de monstruosité sans exemples, en se couvrant d'une honte ineffaçable, n'ont pu parvenir à exterminer la race indienne, ni même à l'empêcher de partager leurs droits. Les Américains des États-Unis ont atteint ce double résultat avec une merveilleuse facilité ; tranquillement, légalement, philanthropiquement, sans répandre le sang, sans violer un seul des grands principes de la morale aux yeux du monde¹. »

Pour vous convaincre que la différence de ces deux nations est, en effet, dans les hommes et non dans les choses, supposez qu'ils aient les mêmes institutions, et vous verrez le contraste persister. Les faits sont venus réaliser cette supposition. « Le Mexique, dit M. de Tocqueville, qui est aussi heureusement situé que l'Union anglo-américaine, s'est approprié ces mêmes lois, et il ne peut s'habituer au gouvernement de la démocratie. Il y a donc

¹ Tocqueville, t. II, p. 314.

une raison indépendante des causes physiques et des lois, qui fait que la démocratie peut gouverner les États-Unis¹. »

Nous avons déjà fait sentir que la civilisation des États-Unis était un fruit de la foi protestante. Sans nouvelle démonstration, nous pourrions ici conclure que la foi catholique est la source d'où découle l'état de choses que nous venons de contempler dans l'Amérique du Sud. Mais, à la place de cette simple déduction, nous préférons mettre l'éloquent témoignage d'un écrivain qui explique, comme nous, la différence de ces deux civilisations, par la différence des deux principes religieux qui les a inspirées. Écoutons donc M. Edgard Quinet :

qu'est-ce que la foi ?

« Pour juger la lutte du catholicisme moderne et du protestantisme, il faut sortir de l'Europe. Ici, trop d'établissements antiques, de coutumes, les embarrassent l'un et l'autre dans leurs mouvements. La Providence les appelle tous deux dans un vaste champ clos, où chacun, n'étant environné que de ses œuvres, ne sera jugé que par elles. L'Église du moyen âge et la Réformation auront chacune, en Amérique, un monde entier pour s'y mesurer à l'aise. Duel qui a le ciel et la terre pour témoins ! Quelques hommes arrivent isolément sur la plage de l'Amérique du Nord ; pauvres, sans nom, sans passé ; ils n'apportent avec eux qu'un livre, la Bible ; ils l'ouvrent sur le rivage, et commencent aussitôt à édifier la cité nouvelle sur le plan du livre retrouvé par Luther². »

« Voyez le calme et l'audace de ces hommes ! Je retrouve, dans le tempérament de cet empire naissant, tout

¹ Tocqueville, t. II, p. 250, 255. — ² Quinet, p. 291.

ensemble : la fougue de Luther et la froideur de Calvin. Quelle intrépidité à s'élançer dans cet infini visible, à reculer de plus en plus les barrières, à dompter les hydres des forêts ! Travail d'Hercule accompli par un esprit chrétien ! Sainteté du travail de l'homme, occupé à dompter tout un hémisphère ! Un empire se fait artisan, l'atelier est un nouvel univers ; les instruments sont les fleuves ; le Christ redevient charpentier.

« Écoutez le bruit de sa cognée : il abat le chêne primitif au milieu de la forêt inviolée ; la sueur inonde ses joues. Tout le monde croit qu'il n'est occupé que de l'équerre et du compas. Il bâtit à grand'peine, près du torrent ; une cabane incertaine. A peine si le voyageur consent à détourner la tête vers cette humble demeure, où le bruit de la hache et du marteau se mêle au chant d'un psaume. Mais si, quelques années après, il repasse au même endroit, il voit, par une sorte de miracle social, à la place de la cabane, un empire puissant qui se lève de terre. Le charpentier est devenu l'instituteur du monde ¹. »

« Dans cette grande lice ouverte entre deux religions, le catholicisme du Concile de Trente a reçu, pour se développer, l'Amérique du Sud. Là, les fondateurs ne sont pas des individus isolés ; c'est, au contraire, conformément au principe catholique, une association formée d'avance ; un empire puissant qui, armé de toutes ses forces, vient prendre possession du sol. L'Espagne, avec son Église, son autorité, ses armées, s'assied en Amérique ; pour que la part soit plus belle, d'un côté, le peuple qui vient occuper ce théâtre est le bras droit du

¹ Quinet, p. 293.

catholicisme; de l'autre, la contrée qui lui est donnée est la plus visiblement favorisée du Créateur. Des vallées, des plaines neuves, semblent appeler la vie qui doit y faire germer des empires nouveaux. Afin que l'expérience soit plus décisive, on ne permettra l'approche de ces rivages qu'au catholicisme seul; la civilisation des indigènes aurait pu le contrarier peut-être en quelque chose: elle disparaît.

« Il ne reste plus qu'une nature puissante, qui, dans sa solitude, invite l'homme à la couronner de vastes pensées, de projets, d'innovations, de sociétés, de royaumes gigantesques comme elle. Mais l'homme resté immobile; une force invisible lui lie les bras.

« Sa pensée ne se hausse pas, ne grandit pas, dans ce moule nouveau qui s'ouvre pour la recevoir. Trois siècles passent; tout tarit près de lui. Au milieu des forêts virginales, pas une pensée nouvelle n'éclate dans une institution, dans une œuvre, ni même dans un livre: Le souffle matinal de l'univers passe sur le front de l'homme, et ne peut raviver ce vieillard. Que sont ces berceaux d'empire, Mexico, Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Lima, qui, dès le premier jour, ont les rides de Byzance! Le seul Chili semble garder encore l'âme des anciens Araucans dans le poème d'Ercilla. Que signifie ce prodige de stérilité dans un monde nouveau, sinon, que l'idée qu'on y a apportée avait déjà donné ailleurs tous ses fruits, que le catholicisme, essentiellement conservateur depuis trois siècles, a perdu la force d'impulsion; l'esprit de création; qu'il est incapable de répandre désormais, sur les vastes océans, le Verbe qui enfante un nouveau monde social; que son âme, emprisonnée dans les cathédrales du moyen âge, n'a plus la force de la tempête di-

vine, pour purifier le chaos et baptiser les continents ¹. »

« Quoi que fassent ces peuples du Sud, ils finissent inévitablement par réaliser, dans la politique, l'idéal qu'ils ont inscrit dans la religion d'État, c'est-à-dire le pouvoir absolu. Tout ce qu'ils peuvent faire, est de changer de dictateurs. On voit alors des républiques n'aboutir jamais qu'à resserrer leur servitude. Supplice nouveau ! l'Amérique du Sud est couchée à l'ombre d'un vaste mancenillier qui lui verse sa torpeur ; le tronc et les racines jetées dans un autre continent lui restent invisibles ². »

Nous n'avons jusqu'ici contemplé ces deux sociétés, que de loin et dans leur ensemble, maintenant approchons-nous pour en étudier les détails ; et d'abord attachons-nous à connaître les principes religieux qui les inspirent.

RELIGION. — « C'est la religion, dit M. de Tocqueville, qui a donné naissance aux sociétés anglo-américaines. Aux États-Unis, la religion se confond donc avec toutes les habitudes nationales et tous les sentiments que la patrie fait naître ; cela lui donne une force particulière. Dans ce pays, la religion s'est, pour ainsi dire, posé elle-même ses limites ; l'ordre religieux y est resté entièrement distinct de l'ordre politique, de telle sorte qu'on a pu changer facilement les lois anciennes, sans ébranler les anciennes croyances. Le christianisme a conservé un grand empire sur leur esprit.

« Aux États-Unis, les sectes chrétiennes varient à l'infini, et se modifient sans cesse ; mais le christianisme lui-même est un fait établi et irrésistible.

¹ Quinet, p. 293. — ² *Idem*, p. 298.

« Les révolutionnaires d'Amérique sont obligés de professer un certain respect pour la morale et l'équité chrétiennes, qui ne leur permet pas d'en violer aisément les lois, lorsqu'elles s'opposent à l'exécution de leurs desseins ; et s'ils pouvaient s'élever eux-mêmes au-dessus de leurs scrupules, ils se sentiraient encore arrêtés par ceux de leurs partisans. Jusqu'à présent, il ne s'est rencontré personne, aux États-Unis, qui ait osé avancer cette maxime : que tout est permis dans l'intérêt de la société. Maxime impie, qui semble avoir été inventée dans un siècle de liberté, pour légitimer tous les tyrans à venir. Ainsi donc, en même temps que la loi permet au peuple américain de tout faire, la religion l'empêche de tout concevoir, et lui défend de tout oser. La religion qui, chez les Américains, ne se mêle jamais directement au gouvernement de la société, doit donc être considérée comme la première des institutions politiques qui leur facilite singulièrement l'usage de la liberté. C'est aussi sous ce point de vue que les habitants des États-Unis eux-mêmes considèrent les croyances religieuses.

« Lorsqu'un homme politique y attaque une secte, ce n'est pas une raison pour que les partisans même de cette secte ne le soutiennent pas ; mais s'il attaque toutes les sectes ensemble, chacun le fuit, et il reste seul. »

Mais quel esprit anime cette religion si généralement répandue aux États-Unis ? Un esprit de lumière et de liberté : « Les Américains, nous dit le même auteur, confondent si complètement dans leur esprit le christianisme et la liberté, qu'il est presque impossible de leur faire concevoir l'un sans l'autre ; et ce n'est point chez eux une de ces croyances stériles que le passé lègue au présent, et

qui semblent moins vivre que végéter au fond de l'âme¹. »

« Il y a telle population européenne dont l'incrédulité n'est égalée que par l'abrutissement et l'ignorance, tandis qu'en Amérique on voit l'un des peuples les plus libres et les plus éclairés du monde remplir avec ardeur tous les devoirs extérieurs de la religion. A mon arrivée aux États-Unis, ce fut l'aspect religieux du pays qui frappa d'abord mes regards. A mesure que je prolongeais mon séjour, j'apercevais les grandes conséquences politiques qui découlaient de ces faits nouveaux. J'avais vu parmi nous l'esprit de religion et l'esprit de liberté marcher presque toujours en sens contraire. Ici je les retrouvais intimement liés l'un à l'autre². »

D'après les auteurs cités, c'est la religion qui se trouve à la source de toute la civilisation des États-Unis. Mais quelle religion ? C'est le protestantisme : M. Quinet va le dire : « Le principe protestant se réalise là avec une suite manifeste ; et il est surprenant que plusieurs des écrivains qui, chez nous, ont traité de la démocratie en Amérique, n'aient vu dans ces institutions que l'influence vague de la religion en général. Ces institutions portent exclusivement le sceau de la réforme ; car chacun des fondateurs s'en va à l'écart dans le fond des forêts ; il est là, pour ainsi dire, le roi du monde ; il ne relève que de lui-même dans l'univers physique et dans l'univers moral. La nature et la Bible l'enveloppent. Dans cette immensité, il est lui-même une église ; prêtre, roi et artisan tout ensemble, il baptise ses enfants, il célèbre leur mariage. Peu à peu, d'autres souverains semblables à lui

¹ Tocqueville, p. 226. — ² *Idem*, t. II, p. 229.

se trouvent, presque sans le savoir, toucher à ses confins ; les intervalles se remplissent, la cabane devient village, le village devient ville. La société se forme sans que l'individu ait rien à céder de son pouvoir : et ce spectacle ne s'est pas vu deux fois. L'Évangile, partout ouvert, est le contrat primitif qui, de ces solitaires, fait les citoyens d'une république d'égaux ¹. »

Tels sont les principes religieux des États-Unis ; quels sont ceux de l'Amérique du Sud ? Examinons.

M. d'Orbigny, que nous aurons à citer souvent, est un savant, naguère chargé par le gouvernement français d'une mission scientifique dans l'Amérique du Sud ; il a passé plusieurs années à parcourir ces contrées ; il les connaît donc bien. Tout en décrivant le climat, les plantes, les mines, etc., il exprime fréquemment son opinion sur les habitants. Le naturaliste ne songeait guère, en écrivant, à l'usage que nous ferions de ses récits ; son témoignage involontaire nous est donc d'autant plus précieux. Voici comment il s'exprime sur la religion du Brésil : « Quel singulier contraste ! Que de religion extérieure et de corruption effective ! Il faut que la conscience des habitants de Corrientes soit bien large, ou qu'ils aient une religion à eux, toute différente de la véritable, professant la croyance espagnole, que la confession efface tous les péchés ². » « Malgré les dissipations auxquelles se livrent les deux sexes à Corrientes, ils sont très-religieux ; ils ne manquent jamais la messe les dimanches et les fêtes ³. Ce ne sont que prières, demandes de bénédictions,

¹ Quinet, p. 294. — ² D'Orbigny, t. 1, p. 377, 378, 379. — ³ *Idem*, p. 387.

reste du système d'éducation établi dans les missions des Jésuites. Cependant, si on considère la croyance religieuse sous son véritable point de vue, on verra que la religion est plutôt, chez les habitants de ces provinces, affaire d'habitude que de conviction, car elle ne les empêche pas, lorsqu'ils sont jeunes, de se livrer avec fureur à tous les excès, sans craindre beaucoup les châtimens à venir, malgré les démonstrations sanglantes de la semaine sainte et les pénitences atroces auxquelles se soumettent les hommes et les femmes âgées¹.

« Les images les plus sanglantes de la Passion sont exposées dans les églises (pendant la semaine sainte) : tout y respire l'épouvante. C'est alors que les fautes s'expient, si, pourtant, les actes superstitieux d'un culte outré ont jamais porté le caractère du véritable repentir². »

« Il y a des femmes qui sont mortes par suite de leurs pénitences. On peut s'étonner, avec raison, de voir tant d'austérité s'allier à des mœurs si relâchées, mais j'ai toujours rencontré l'une avec les autres. Les ministres de la religion obtiendraient, sans doute, des résultats plus avantageux, en prêchant la saine morale soutenue de l'exemple d'une vie pure et sans tache³. »

« Les Espagnols, en général, exagèrent tout ce qui tient à l'extérieur de la religion. Aussi, à peine reconnaît-on des traits humains; au milieu des plaies et du sang dont les statues sont couvertes. Peut-être étais-je mal disposé, mais cet affreux spectacle me saisit d'horreur. Je partageais peu l'exaltation avec laquelle le curé me vantait chacun de ces groupes, en me répétant, sous toutes les formes, que la vraie religion n'existait plus

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 388. — ² *Idem*, p. 395. — ³ *Idem*, p. 396.

qu'à Moxos. Après les vêpres, une troupe d'Italiens, vêtus d'une manière burlesque, de rouge ou d'autres couleurs vives, et remplissant le rôle de Juifs, parcouraient la mission à pas lents, en cherchant Jésus-Christ. L'accord lugubre des tambours à demi détendus, des flûtes aux accents plaintifs, produisit sur mon être un effet que je ne saurais définir. Tout mon système nerveux en était ébranlé. Le curé me dit que les tambours représentaient le bruit causé par la populace acharnée contre Jésus-Christ; que les flûtes simulaient des cris, tandis que les calebasses imitaient le tremblement de terre ¹. »

« A Noël, je fus témoin, à Chuquisaca, d'une singulière coutume. Toutes les dames dressent des autels, où sont exposés des enfants Jésus entourés de joujoux. Pour voir ces autels, on visite ces dames, qui disputent de luxe les unes avec les autres. Dans ces visites, il est d'usage général de s'attraper. On vous invite, par exemple, à prendre des œufs à la neige : au lieu d'œufs on trouve du coton, ce qui provoque l'hilarité des habitants ². »

« Plus de dix troupes, burlesquement vêtues, dansèrent à Tiaguanaco comme à la Paz, devant le saint sacrement, et, le soir, ils en firent autant autour de la place. Allant de chapelle en chapelle, la musique, exécutée sans accord, produisit une cacophonie extraordinaire... Plus tard, je maudis les auteurs de ces danses, car, deux nuits de suite, ils ne cessèrent pas de parcourir les rues, en exécutant leur sauvage concert ³. »

« Je pus observer, à Corrientes, pendant la semaine sainte, les restes des rites fanatiques, qui paraissent avoir présidé aux commencements de civilisation de ce pays;

¹ D'Orbigny, t. III, p. 434, 435. — ² *Idem*, p. 282. — ³ *Idem*, p. 348.

et, comme j'étais déjà prévenu que ce luxe de piété purement extérieure cachait, le plus souvent, un grand fonds de corruption, je quittai sans bruit le triste théâtre de cette parodie religieuse, affligé de voir profaner ainsi le mystère d'une religion toujours respectée, quand ses ministres savent la rendre respectable, en se respectant eux-mêmes¹. »

« J'ai vu là pratiqué le *velario*, coutume qui semble allier le fanatisme des premiers âges du christianisme à la barbarie de l'état sauvage. Étrangers et parents se rendent, de deux lieues à la ronde, dans la maison où un enfant est mort, dansent le cieléto, boivent de l'eau-de-vie, fument, tous d'une gaieté folle, et vont ensuite enterrer le corps, accompagnés au moins d'un violon. Pour multiplier ces fêtes, mélange monstrueux de superstition et de débauche, qui méconnaît les droits de l'humanité, et qui efface ou pervertit les sentiments de la nature, on va jusqu'à emprunter le cadavre d'un enfant qui, souvent, passe de maison en maison, jusqu'à ce qu'il soit corrompu². »

Pour compléter cette peinture de l'état religieux de l'Amérique du Sud, ajoutons quelques traits sur le clergé, qui, dans le catholicisme, s'identifie si complètement avec la religion.

« M. Auguste de Saint-Hilaire ne peut s'empêcher de signaler une foule d'abus qu'on remarque dans le clergé du pays des Minas (Brésil). Le traitement des curés ne suffisant plus, après la suppression de la dîme, un arrangement, connu sous le nom de Constitution de Bahia, accorde au prêtre quarante reis (vingt-cinq centimes),

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 423. — ² *Idem*, p. 446, 447.

pour chaque propriétaire et pour sa femme, et vingt reis (douze centimes et demi), pour chaque tête d'esclave. Cet impôt avait été volontaire; le clergé ne tarda pas à élever d'autres prétentions : sous prétexte d'être indemnisé de la confession pascalle, prétexte que les catholiques européens auront heureusement quelque peine à concevoir, les curés parvinrent à introduire l'usage de se faire payer trois cents reis (un franc quatre-vingt-quinze centimes), par chaque communiant. On a vu des curés, on ose à peine le dire, qui, au moment de donner la communion dans le temps des Pâques, suspendaient cet acte solennel pour demander à des hommes pauvres la rétribution accoutumée. C'est sans doute de cette manière que certaines cures rapportent jusqu'à neuf mille cruzades. L'auteur a signalé, avec un ton de modération qui donne une nouvelle autorité à ses paroles, de monstrueux abus qui s'opposent, comme il le prouve, à la prospérité du pays.

« La confession, continue-t-il, est celle de toutes les fonctions sacerdotales qui prend aux prêtres le plus de temps, et j'ai vu cinq nègres expédiés en un quart d'heure. Si les ecclésiastiques lisent leur bréviaire, il faut que ce soit bien secrètement, car il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'en surprendre un remplissant ce devoir. Être prêtre, c'est une sorte de métier; et les ecclésiastiques, eux-mêmes, trouvent tout naturel de considérer ainsi le sacerdoce.

« Il n'est pas sans exemple de voir des ecclésiastiques s'adonner (à la lettre) au commerce, et même vendre en boutique; au reste, on doit se plaire à reconnaître qu'ils n'ajoutent pas à leur tort celui de l'hypocrisie. Ils se montrent tels qu'ils sont, et ne cherchent pas à en imposer

par de graves discours, ou par un extérieur austère... Nous ajouterons à ce tableau bizarre, que nous avons vu nous-même, aux environs de San-Salvador, un curé faisant danser ses paroissiens au son de la guitare, sans que personne en fût scandalisé ¹. »

« Pour amener plus facilement les indigènes à la religion catholique, dit M. d'Orbigny, les Jésuites et autres ecclésiastiques éclairés, avaient appliqué aux fêtes du christianisme les danses religieuses des Incas, concession d'une haute politique; mais plus tard ces fêtes se multiplièrent à tel point, par les exigences des curés intéressés à leur maintien, qu'elles constituent aujourd'hui l'un des plus forts impôts dont ces malheureux sont grevés ². »

L'entrée en fonction de ces ecclésiastiques répond à leur ministère. « A Santa-Cruz on fête solennellement le jour où un jeune ecclésiastique dit sa première messe. Un tambour appelle les invités à la porte des parents où se trouvent réunies les autorités religieuses, civiles et militaires. On va en corps à l'église, la musique en tête. Revenu chez lui, le jeune prêtre, donne sur sa porte, sa main à baiser à ceux qui se présentent. La table se couvre de bonbons, de vins et de liqueurs de toute espèce, on s'invite à boire ³. »

« Je ne puis, quoi qu'il m'en coûte, taire la conduite du curé de San-Juan. Une députation de juges indigènes vint à Santa-Ana déclarer que ses liaisons avec les femmes du lieu ne lui permettaient plus de confesser personne, les usages, en Amérique, voulant qu'un ecclésiastique ne puisse confesser aucun des parents des femmes avec lesquelles il a eu des relations trop intimes.

¹ Brésil, *Univers pittoresque*, 352, 353. — ² D'Orbigny, t. II, p. 421.
— ³ *Idem*, p. 534.

Toutes les autorités indigènes déposèrent unanimement que le curé n'avait pas plus respecté leurs femmes que leurs filles. Sur les dix-neuf Indiennes, dernières victimes de ce monstre, la plus âgée n'avait pas plus de douze ans. L'interrogatoire dévoila des horreurs. Le misérable exploitait partout la religion, la crainte de l'enfer, pour satisfaire ses passions avec le cynisme le plus révoltant et le libertinage le plus déhonté. Le coupable ne nia aucune de ses actions, les trouvant toutes naturelles...

« L'existence des curés et des administrateurs explique ces égarements qui se renouvellent fréquemment dans un isolement de trente à quarante lieues, affranchis de tout contrôle.

« Ces deux hommes se partagent un pouvoir sans limites, et peuvent satisfaire tous leurs caprices, toutes leurs fantaisies. La crainte des châtimens d'un côté, les pénitences ou les excommunications de l'autre, obligent les indigènes à souffrir en silence. Les mauvaises dispositions chez les curés et chez les administrateurs, hommes ordinairement mal élevés, augmentent par le désœuvrement et par l'impunité.

« Le curé de l'Ascension, brave homme sans moyens, s'occupait plutôt de ses intérêts personnels que du salut des Indiens¹. »

« Je rencontrais chez les Guarayos le curé, instruit, je ne sais comment, de ce qui venait de se passer (fêtes païennes et indécentes célébrées, en ma présence, par les néophytes). Je m'attendais à recevoir de lui tout au moins quelques reproches, mais il en fut autrement². Les curés, privés de toute instruction spéciale, et ne sachant pas la

¹ D'Orbigny, t. III, p. 42. — ² *Idem*, p. 43.

langue du pays, ne changèrent rien à l'ordre établi à Chiquitos. Seulement, comme ils étaient éloignés du contrôle du gouvernement, ils exploitèrent les missions pour leur propre compte. Les choses restèrent en cet état jusqu'en 1789, époque à laquelle don Lazaro Bibera fit connaître à l'audience de Charcas les abus introduits par les curés, qui non-seulement avaient laissé les arts, l'industrie s'arriérer dans la province, mais encore avaient fait, avec le Brésil, le trafic des vases sacrés et celui des bestiaux ¹. » Les gouverneurs de Moxos n'ayant pas le droit de se mêler de l'administration des curés, il en résulta les plus grands désordres. Ces curés ne s'occupèrent que de leurs intérêts personnels ; les missions devinrent le triste squelette de ce qu'elles avaient été. La plus grande partie des richesses fut pillée, les Indiens perdirent le fruit de leur bonne éducation, les vices fleurirent à l'ombre de l'oisiveté, et les arts industriels tombèrent dans l'oubli ². »

« A Caupolican, les abus introduits par le clergé, comme sur le plateau bolivien, à l'occasion des fêtes du catholicisme, ont été, sans aucun doute, la principale cause du désordre et de la ruine du pays ³. »

« Les habitants de Carmen de Moxos sont d'une extrême bonté. Ils supportent, depuis de longues années, l'infâme conduite de leur administrateur et de leur curé qui, s'étant partagé la mission comme un harem commun, se faisaient successivement amener toutes les jeunes Indiennes, dès qu'elles avaient atteint l'âge de huit à dix ans, et cela, sous peine de cinquante coups de fouet. Le nombre des victimes de ces monstres, et les affreux détails que j'appris, de la bouche même des interprètes,

¹ D'Orbigny, t. III, p. 48. — ² *Idem*, p. 233. — ³ *Idem*, p. 385.

font frémir¹. » « Depuis le gouvernement de don Marcelino de la Peña, on ne châtie plus les femmes ouvrières à Chiquitos ; mais à Moxos, la rapacité des administrateurs et des curés y perpétue et même y multiplie les châtimens... Dans ce pays, les Indiens n'ont pas un seul jour à eux, excepté le dimanche ou les jours de fête, entièrement consacrés aux actes religieux. Tout le reste de l'année, ils sont exploités par leurs administrateurs et par leurs curés, qui ne leur laissent pas un instant de repos. Les femmes sont, pour ainsi dire, moins ménagées que les hommes... Jamais je n'avais vu, sous un gouvernement libre, plus d'esclavage et de despotisme².

Telles sont les ressources, hommes et choses, clergé et religion, qui, de part et d'autre, ont été mises en œuvre pour civiliser les deux Amériques. Voyons maintenant les résultats obtenus des deux côtés. Étudions d'abord les deux législations, et cherchons-y les traces des deux fois religieuses qui les ont inspirées.

ADMINISTRATION. — « On ne saurait nier, que la législation des Américains, dit M. de Tocqueville, prise dans son ensemble, ne soit bien adaptée au génie du peuple qu'elle doit régir, et à la nature du pays. Les lois américaines sont donc bonnes, et il faut leur attribuer une grande part dans le succès qu'obtient, en Amérique, le gouvernement de la démocratie³.

« Les principes généraux sur lesquels reposent les constitutions modernes, ces principes que la plupart des Eu-

¹ D'Orbigny, t. III, p. 88. — ² *Idem*, p. 93. — ³ Tocqueville, t. II, p. 255

ropéens du XVII^e siècle comprenaient à peine, et qui triomphaient alors incomplètement dans la Grande-Bretagne, sont tous reconnus et fixés par les lois de la Nouvelle-Angleterre : l'intervention du peuple dans les affaires publiques, le vote libre de l'impôt, la responsabilité des agents du pouvoir, la liberté individuelle et le jugement par jury y sont établis sans discussion et en fait ¹. »

Voilà pour les lois, voici pour l'administration : « une stricte économie dans les deniers publics permet, avec un budget de vingt-cinq millions de dollars, de faire face à toutes les dépenses de l'Union, et d'amortir la dette publique qui bientôt n'existera plus. C'est à l'aide de ressources en apparence si faibles, relativement à sa population, que l'Union a pu, depuis 1816, pourvoir sa marine de rades, de stations sûres et bien défendues, de chantiers de construction et de réparation, et faire exécuter un système de fortifications qui embrasse tous les points vulnérables de son vaste territoire ². »

« Le gouvernement des États-Unis a pour principe de ne faire que des dépenses productives ; voilà pourquoi l'armée soldée n'est que de sept mille hommes, et que la marine militaire ne se compose que d'une quarantaine de bâtiments à flot ³. »

Il n'y a point de pays où la justice soit administrée avec plus de bénignité qu'aux États-Unis : « L'Amérique du Nord est, je pense, dit M. de Tocqueville, la seule contrée sur la terre où, depuis cinquante ans, on n'ait point arraché la vie à un seul citoyen pour délits politiques ⁴. »

Il nous semble qu'un des meilleurs critères, pour juger

¹ Tocqueville, t. 1, p. 36. — ² Malte-Brun, t. xi, p. 335, 336. — ³ *Idem*, 339. — ⁴ Tocqueville, t. iv, p. 8 et 9.

de l'excellence d'un peuple, c'est l'obéissance de ce peuple à ses lois. La législation, indulgente ou sévère, ne préjuge pas les mœurs d'une nation ; mais des lois respectées, voilà ce qui témoigne hautement de sa moralité. Appliquons cette règle aux États-Unis.

« Il faut reconnaître, à l'honneur de la race anglaise, dit M. Michel Chevalier, qu'elle est plus que toutes les autres imprégnée du sentiment du respect à la loi. Jusqu'à ces derniers temps, les Anglo-Américains se sont montrés, sous ce rapport, ce qu'ils sont sous beaucoup d'autres, des Anglais renforcés. Il y a des peuples qui ne comprennent la loi que sous la forme vivante, c'est-à-dire, qu'autant qu'elle est personnifiée dans un homme. Ils savent obéir à un chef, ils ne peuvent se faire à respecter une lettre morte. Avec eux la gloire et la prospérité de l'État dépendent médiocrement de la qualité des lois, beaucoup de la qualité des hommes chargés d'en être les interprètes. Chez eux, l'empire grandit et décroît tour à tour, selon que le souverain, quel qu'en soit le titre, est un homme supérieur ou une personne vulgaire. Tel paraît être en général le caractère des nations asiatiques. L'Anglais est moulé sur un type tout différent. Il lui coûte peu de s'incliner devant un texte ; il ne se prête que de mauvaise grâce à s'incliner devant un homme. Il n'a pas besoin qu'un homme vienne lui enjoindre d'observer la loi, il sait lui-même, sans efforts et d'instinct, s'y conformer. En un mot, l'Anglais a en lui le principe du *self government*. Ceci rend compte du succès que ce système politique a eu aux États-Unis, où la race anglaise s'est pleinement développée suivant sa nature¹. »

¹ Michel Chevalier, p. 314, 315.

« Dans la vie politique, la masse américaine est arrivée à un état d'initiation supérieur à celui de la masse européenne, car elle n'a pas autant besoin d'être gouvernée; chaque homme ici porte en lui, à un plus haut degré, le principe du gouvernement de lui-même, y est plus propre à intervenir dans les affaires publiques¹. »

En regard de cette législation et de cette administration des États-Unis protestants, que voyons-nous dans les États catholiques du Sud? Laissons parler M. d'Orbigny : « Des volumes de lois et de décrets, publiés à l'envi par chacun des gouvernements qui se succèdent avec tant de rapidité, n'ont ni amélioré l'administration de la justice, ni procuré plus de garantie à la prospérité et à la sûreté individuelle. On peut dire que les lois sont mises en oubli, aussitôt après leur promulgation, même par les magistrats qui les avaient proposées ou discutées, et que le plus grand nombre des citoyens ne s'inquiètent en aucune manière, même de celles qui s'inscrivent au bulletin. On ne peut même pas obtenir la stricte exécution du plus simple règlement de police. L'insolence des habitants les rend ennemis de toute espèce de sujétion, et présente une force d'inertie que pourrait vaincre seule l'énergie de l'administration². »

« Le nouveau règlement de Moxos prohibait le commerce sous les peines les plus graves. Les Indiens étaient plus esclaves que jamais; au lieu d'un maître absolu (le curé), ils en eurent deux (l'administrateur); dont les continuel discords et la mauvaise conduite amenèrent la perte des missions. . . . La mesure prise par l'audience

¹ Michel Chevalier, p. 379. — ² D'Orbigny, t. 1, p. 543.

de Charcas fut la source de tous les désordres, par suite de la rivalité des pouvoirs religieux et séculier, et du peu d'instruction des mandataires de toutes les classes. Des employés avides surchargèrent les indigènes de travail, dans leur intérêt particulier : les revenus baissèrent, la province ne fit que végéter ¹. »

« Le plus grand mérite des employés espagnols était d'augmenter les revenus de l'État ; tout ce qui concourait à ce but était particulièrement récompensé. Quand les indigènes des missions eurent été soumis aux charges que leur imposa don José Santa-Cruz, d'autres nations, prêtes à se soumettre, s'enfoncèrent au plus épais des bois, afin d'échapper au tribut annuel, et surtout aux vexations de tous genres et aux violences trop souvent exercées par les employés chargés de le percevoir ². »

« Si le commerce avait continué dans la province de Caupolican, les habitants auraient certainement marché vers une civilisation contre laquelle luttent sans cesse ceux qui les dirigent, sous le vain prétexte que les étrangers corrompent leurs mœurs ³. Mais il leur manque des hommes qui, laissant de côté leurs intérêts particuliers, veuillent se consacrer au développement de leurs facultés intellectuelles et à leur éducation morale ⁴. »

« A Bojada, il n'y a pas du tout de police, pas plus que de justice. Les anciennes lois espagnoles, encore en vigueur dans le pays, n'ont que peu de force. . . . Le soir, je me tins sur mes gardes pour n'être pas attaqué et volé au port, comme cela s'était vu plusieurs fois, par les gauchos déguenillés, au grand couteau et à la mine rébarbative ⁵. »

¹ D'Orbigny, t. III, p. 234. — ² *Idem*, p. 367. — ³ *Idem*, p. 373. — ⁴ *Idem*, p. 374. — ⁵ *Idem*, t. I, p. 436 et 437.

« La discipline des corps armés (Pampas) est aussi mauvaise que leur tenue ; les recrues y apportent tous les vices dominants du pays : la passion du jeu et des liqueurs fortes, la paresse, la malpropreté, l'esprit querelleur, qui coûte peut-être à la nation autant d'hommes que les guerres. Les châtimens sont corporels et très-cruels, mais ils ne sont pas un frein suffisant pour les désordres, et le mauvais choix des officiers est un autre obstacle à un meilleur état de choses. Ceux-ci sont ordinairement des jeunes gens qui ne seraient pas propres à autre chose, ou que l'irrégularité de leur conduite rend à charge à leurs parents ¹. »

« Dès qu'il survient une guerre dans le pays, on s'empresse de ramasser tous les malfaiteurs, tous les vagabonds. On leur enseigne à la hâte un peu d'exercice, on les équipe, on les arme, et le corps est formé. Les prisons sont la pépinière des soldats de la république ; des brigands couverts de crimes en sont quittes pour une centaine de coups de bâton, ensuite de quoi on les débarrasse de leurs fers, et voilà des soldats ². » Voici leur première éducation : « La mesure du Chalejo consiste à attacher en marche les militaires comme nos galériens ; on leur met encore un gilet de peau de bœuf fraîche, qui, en se desséchant, leur serre fortement le haut des bras, et leur rend tout mouvement impossible. Cette mesure barbare les fait arriver à moitié morts de fatigue ; quelquefois même, m'a-t-on assuré, les mouches déposent leurs œufs sous ces gilets de cuir, et les malheureuses recrues, après cent trente-cinq lieues de marche, se trouvent couvertes de plaies, et rongées toutes vivantes par les vers ³. »

« Les Indiens Chiquitos, atteints de maladies épidé-

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 556. — ² *Idem*, p. 557. — ³ *Idem*, t. 11, p. 505.

miques, n'ont personne qui les soigne, personne qui les surveille. Atteints d'une fièvre ardente, lors de l'épidémie de 1825, ils trouvaient une mort inévitable en se baignant dans les eaux les plus froides des ruisseaux. Une mesure préservatrice, de la part de ceux auxquels leur position donne le pouvoir le plus illimité, eût empêché ce résultat désastreux ¹. »

Le commerçant n'est pas mieux traité que le soldat : « Le coton est magnifique à la Conception, l'indigo y est des meilleurs, et les forêts voisines donnent beaucoup de cire, de la vanille; mais la dureté de l'administrateur actuel dégoûte les Indiens, qui, pour se soustraire à ses exigences, s'enfuient dans les bois où ils redeviennent sauvages. N'éprouvant aucun besoin, ces Indiens se trouvent ainsi plus heureux qu'à la Mission, où, indépendamment des travaux du gouvernement, ils ont ceux du curé et de l'administration, qui ne les épargnent pas ². »

Le simple agriculteur n'est pas mieux administré que le négociant : « Pendant une sécheresse de sept années, beaucoup d'habitants de San-José moururent de faim, par suite de l'imprévoyance de l'administrateur... On ne voit plus aujourd'hui, autour des lieux habités, que des arbres rabougris, et une végétation appauvrie qui diminue toujours ³. »

« Des familles indiennes de Chiquitos, enlevées de Santa-Ana, sont soumises, à Casalbasco, à la même surveillance que les criminels déportés. On les enferme tous les soirs; ils ne vont aux champs qu'escortés de soldats, et quand on les surprend dans la campagne, ou qu'on les soupçonne d'avoir voulu s'évader, on les châtie avec

¹ D'Orbigny, t. II, p. 592. — ² *Idem*, p. 597. — ³ *Idem*, p. 625.

rigueur. « Excepté dans les villes de la Paz-Chuquisoca et de Patos, on ne trouve nulle part de médecins qui puissent secourir les pauvres malades, qu'on laisse d'ordinaire mourir faute de soins ¹. »

Mais si les administrateurs négligent leurs administrés ils ont soin d'eux-mêmes. Lisez : « Les gouverneurs de Chiquitos, dans l'absence de contrôle, exploitaient la province à leur profit. Leur orgueil croissait en raison de l'étendue de leur pouvoir. Ils s'arrogeaient même toute la pompe des cérémonies, antérieurement réservées aux plus grandes solennités de l'Église. Rien n'était au-dessus de leur arrogance et de leur absolutisme ; régnant par la terreur, ils satisfaisaient à leurs moindres caprices, même aux dépens de la morale. Les Indiens et les Indiennes furent des esclaves qui, sous peine de cinquante coups de fouet, ne purent rien refuser au gouverneur ; aussi, ce dernier se livrait-il au libertinage le plus scandaleux. La province entière, regardée comme la ferme de ce fonctionnaire, était pressurée de toutes les manières ². »

« Les administrateurs, éloignés à leur tour du contrôle de leur gouverneur, occupés de toute autre chose que du bien du pays, imitèrent leur chef dans ses exactions. Il en résulta une dilapidation des intérêts de l'État, et une corruption générale ; des différends continuels s'élevaient entre le pouvoir du curé et celui de l'administrateur ; des récriminations qui tendaient à les faire déconsidérer tous les deux par les indigènes, d'autant plus que, forcés de donner tout leur temps à l'État, ces malheureux avaient encore à satisfaire aux exigences nombreuses d'hommes qui ne pensaient qu'à les pres-

¹ D'Orbigny, t. II, p. 445, 446. — ² *Idem*, t. III, p. 80.

sur, pour s'enrichir plus promptement des fruits de leur travail. Les Indiens, d'abord choqués, perdirent peu à peu leur innocence, et s'habituaient à la corruption, en imitant leur chef. Leur religion ne fut plus qu'extérieure, sans que la morale l'accompagnât. Le gouvernement avait augmenté considérablement leurs charges, tout en leur ôtant beaucoup de leurs droits. Leur somme de travail croissait en raison du caprice, ou des besoins particuliers des administrateurs et des curés. Les revenus de l'État diminuant tous les ans, tout était employé au traitement des salariés¹. »

« Don Gil Poledo, envoyé comme gouverneur à Chiquitos, chercha à y établir l'ancienne croyance des Incas, en faisant adorer le soleil. Tous les matins, suivi de ses soldats, il obligeait les Indiens à venir, au son de la musique, s'agenouiller devant l'astre naissant ; le soir, il le faisait saluer avec le même cérémonial, lorsqu'il achevait sa carrière...

« Avant l'émancipation, les gouverneurs espagnols partageaient, dans les temples, les hommages rendus à la Divinité, se regardant, au civil, comme des rois absolus ; au moral, comme égaux à Dieu. Ce qui m'étonne le plus, c'est la faiblesse blâmable avec laquelle le clergé se pliait à des exigences de cette nature². »

Nous avons vu comment ces gouverneurs traitent leurs compatriotes ; voyons comment ils traitent les indigènes : « Les revenus publics ne pouvant plus couvrir les appointements des employés, ceux-ci cherchaient à compenser le déficit par des spéculations. La misère était à son comble. Les Indiens ne connaissant pas la valeur des

¹ D'Orbigny, t. III, p. 54. — ² *Idem*, t. II, p. 645.

choses, et leurs chefs ayant intérêt à ne pas les renseigner à cet égard, ils se voyaient exploités par les parents des administrateurs et des curés, sans aucune amélioration de leur sort ¹. »

« Les Indiens doivent à l'État, par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi. Légalement, le mardi, le jeudi et le samedi leur appartiennent. Mais les corvées étant placées en dehors, ils ne profitent que rarement des jours que la loi leur accorde. Obligés de prendre, sur ces journées, le temps de cultiver, pour nourrir leur famille, ils vivent dans la plus profonde misère, et dans un dénûment absolu, et cette misère amène la plus grande dissolution dans leurs mœurs. Ils ont toujours la faculté de faire le commerce avec certains hommes privilégiés, tels que les parents des curés et les administrateurs; mais on les trompe indignement, et ils abandonnent le produit de leur travail, en échange de bagatelles inutiles ². »

Lorsqu'on réfléchit aux immenses avantages que le commerce de Chiquitos tirerait de grandes voies de communications, en profitant des produits variés du sol le plus fertile du monde, on s'étonne que, dans le but de servir l'humanité, les gouvernements n'établissent pas ce réseau de navigation intérieure, dont les avantages sont si positifs³. « Comme les administrateurs et les curés de Moxos ne s'occupent que de leurs intérêts privés, ils abandonnent tous leurs droits aux caciques, qui, le plus souvent, ne se font pas faute d'en abuser. Ils boivent continuellement de la chicha de maïs jusqu'à s'enivrer, administrant alors la justice selon leur caprice. Ils abusent tellement de l'abondance dont ils peuvent jouir, qu'ils tombent

¹ D'Orbigny, t. III, p. 53. — ² *Idem*, p. 58. — ³ *Idem*, p. 78.

dans l'obésité, et détruisent bientôt leur santé ¹. »

Telles sont les lois et l'administration respectives des deux Amériques. Les faits parlent assez clairement pour qu'il soit superflu de les commenter; passons donc à l'examen d'un autre terme de la comparaison. Nous avons vu, de part et d'autre, ce que les deux flambeaux religieux ont jeté de lumière ou laissé de ténèbres chez les conducteurs des deux nations; voyons maintenant ce qu'ils ont porté d'instruction ou laissé d'ignorance chez les peuples eux-mêmes.

On le comprend d'avance, si l'une de ces deux croyances religieuses en appelle à l'examen pour se faire accepter, elle provoquera, par cela même, l'étude sur tous les autres objets. Les connaissances, acquises en vue de la religion, s'appliqueront à tout le reste. S'il est de principe, par exemple, que les dogmes à croire, la morale à pratiquer sont renfermés dans des livres sacrés, il faudra bien que le fidèle sache lire. S'il est de règle que chacun examine ces livres avant de les admettre comme autorité, il faudra bien qu'il étudie du plus au moins ce qui s'y rapporte : histoire, géographie, langues, antiquités; sans doute tous ne le feront pas, mais il n'en reste pas moins vrai qu'une telle religion invite tous ses adhérents à le faire, et que dès lors elle conduit le peuple à l'étude, aux lumières.

Mais si le contraire avait lieu; si, par exemple, il était de principe, dans une religion, que le simple fidèle s'en remit à l'autorité de son prêtre, ou du moins n'examinât qu'à la condition d'arriver à un résultat déterminé; il est bien évident qu'une telle religion comprimerait les

¹ D'Orbigny, t. III, p. 95.

esprits, étoufferait la science. La pensée, captive en religion, le serait pour ce qui s'y rattache, c'est-à-dire pour tout. Ou si les intelligences étaient assez hardies pour s'élançer dans le champ des connaissances humaines, ce ne serait qu'après avoir rompu avec l'autorité religieuse qui voulait les entraver. Il y aura peut-être alors du savoir sans pitié; mais le plus probable c'est qu'il n'y aura ni l'un ni l'autre.

Ces principes posés, comparons le degré des lumières que les deux croyances religieuses ont amené dans les Amériques qui leur sont respectivement soumises.

LUMIÈRES. — « L'instruction primaire est beaucoup plus répandue aux États-Unis que dans aucune autre partie du globe; cela tient à la prévoyance éclairée des premiers colons; ainsi, chaque fois qu'une ville, qu'une bourgade même a été fondée, on a construit une école, nommé un instituteur, et assuré leur entretien futur; depuis cette époque, toutes les législatures ont rivalisé de zèle pour répandre et améliorer l'instruction publique. Aussi, le nombre des écoliers, comparé à la population, est-il beaucoup plus considérable aux États-Unis que dans aucun autre pays du globe. Ce nombre est de 1 sur 4 habitants, tandis qu'en France, il est de 1 sur 18. On peut dire que l'Union Américaine recueille les fruits d'un plan si sagement concerté, qu'il était impossible qu'il fût improductif. C'est dans les écoles que se forme le caractère de la masse du peuple; c'est là que chacun acquiert, dès son enfance, le sentiment éclairé de ses devoirs et de ses droits¹. »

¹ Malte-Brun, t. xi, p. 335, 336.

« En 1834, les écoles primaires de l'État de New-York ont été fréquentées par 541,401 personnes : or, le nombre des enfants de cinq à seize ans existant dans les districts dont on a les comptes-rendus, ce qui comprend à peu près tout l'État, n'est que de 543,085. Les frais réunis ont été de 7,000,000 de francs, dont 4,000,000 ont été employés à payer les maîtres d'école. Chez nous, il y a quatre ans, la somme totale fournie à l'instruction primaire par l'État, les départements et les communes, n'était que de 4,000,000 de francs. Aujourd'hui, grâce aux efforts de M. Guizot, cette somme s'élève à douze millions environ. Ce n'est pourtant encore que le triple de celle qui est consacrée au même usage par l'État de New-York, qui est seize fois moins peuplé que la France. Le nombre des enfants qui fréquentent les écoles en France est de 2,450,000, c'est-à-dire du treizième de la population, ou trois fois moindre, proportionnellement, que dans l'État de New-York ¹. »

« Ce qui peut faire apprécier le degré de civilisation auquel est parvenue la confédération anglo-américaine, c'est le développement de la presse périodique. Aucun État européen, sans en excepter même la Grande-Bretagne, ne peut, sous ce rapport, entrer en comparaison avec elle. En 1828, pour une population de 12 millions d'habitants, on n'y comptait pas moins de 802 journaux, sans y comprendre les autres publications périodiques. En 1833, le nombre de tous les journaux politiques s'élevait à 840, et celui des écrits périodiques, à près de 400, parmi lesquels une soixantaine traitaient exclusivement de matières religieuses. La seule ville de New-York

¹ Michel Chevalier, p. 292, 293.

publiait 65 journaux quotidiens ou mensuels; et, dans l'État tout entier, on n'en comptait pas moins de 263, nombre considérable pour une population de 1 million d'habitants¹. »

« Aujourd'hui le nombre de journaux et d'ouvrages périodiques publiés aux États-Unis s'élève à 2,800
La circulation en est de. 5,000,000
Le nombre d'exemplaires imprimés tous les ans 422,000,000². »

« Les conquêtes de l'esprit humain, dont la Réforme a été le point de départ et le signal, et les grandes découvertes de la science et de l'industrie, qui, en Europe, sont encore cachées aux regards du plus grand nombre par le bandeau de l'ignorance, et les nuages des théories, sont, dans l'Amérique du Nord, exposées à tous les yeux, et mises à la portée de toutes les intelligences. Ici, le vulgaire peut les manier et les retourner à son gré. Étudiez la population de nos campagnes, sondez le cerveau de nos paysans, et vous verrez que le mobile de tous leurs actes résulte du mélange informe des paraboles bibliques avec les vieilles légendes d'une superstition grossière. Faites la même opération sur le *farmer* américain, et vous trouverez que les grandes traditions de la Bible s'allient, dans sa tête, assez harmonieusement avec les préceptes de la science nouvelle, posée par Bacon et Descartes; avec les principes d'indépendance morale et religieuse, promulgués par Luther, et avec les idées plus modernes d'indépendance politique. C'est un initié. Chez nous, les grands appareils industriels et scientifiques, tels que la machine à vapeur, le ballon, la pile voltaïque, le paratonnerre, inspirent au plus grand nombre une re-

¹ Malle-Brun, t. xi. — ² Recensement des États-Unis pour 1851.

ligieuse terreur. En France, sur cent paysans du fond de nos provinces, vous n'en trouverez pas un qui, après en avoir vu les effets, osât y porter la main ; ils craindraient d'être frappés de mort, comme le sacrilège qui toucha l'arche du Seigneur. Ce sont, au contraire, des objets familiers à l'Américain ; il les connaît tous, au moins de nom ; il se sent droit de possession sur eux. Pour le paysan français, ils seraient des êtres mystérieux et terribles, comme pour le nègre, son fétiche ; pour l'Indien, son manitou. Pour le cultivateur des solitudes de l'Ouest, c'est, tout comme pour le membre de l'Institut de France, un outil, un instrument de travail ou d'expérience ; encore une fois, il est initié. Il n'existe pas, aux États-Unis, de *profanum vulgus*, au moins parmi la race blanche¹. »

« Celui qui veut juger quel est l'état des lumières parmi les Anglo-Américains, est donc exposé à voir le même objet sous deux différents aspects. S'il ne fait attention qu'aux savants, il s'étonnera de leur petit nombre, et s'il compte les ignorants, le peuple américain lui semblera le plus éclairé de la terre. La population tout entière se trouve placée entre ces deux extrêmes ; je l'ai déjà dit ailleurs. Dans la Nouvelle-Angleterre, chaque citoyen reçoit les notions élémentaires des connaissances humaines ; il apprend, en outre, quelles sont les doctrines et les preuves de sa religion ; on lui fait connaître l'histoire de sa patrie, et les traits principaux de la constitution qui le régit. Dans le Connecticut, il est fort rare de trouver un homme qui ne sache qu'imparfaitement toutes ces choses ; et celui qui les ignore

¹ Michel Chevalier, p. 379.

absolument, est en quelque sorte un phénomène!.. Dans les États qui avoisinent le golfe du Mexique, il se trouve, ainsi que parmi nous, un certain nombre d'individus qui sont étrangers aux éléments des connaissances humaines; mais on chercherait vainement, aux États-Unis, un seul canton qui fût resté plongé dans l'ignorance ¹. Les Américains ne font aucun usage du mot de paysan. Ils n'emploient pas le mot parce qu'ils n'ont pas l'idée. L'ignorance des premiers âges, la simplicité des champs, la rusticité du village, ne se sont point conservées parmi eux, et ils ne conçoivent ni les vertus, ni les vices; ni les habitudes grossières, ni les grâces naïves d'une civilisation naissante. Aux extrêmes limites des États confédérés, sur les confins de la société et du désert, se tient une population de hardis aventuriers qui, pour fuir la pauvreté prête à les atteindre sous le toit paternel, n'ont pas craint de s'enfoncer dans les solitudes de l'Amérique, et d'y chercher une nouvelle patrie. A peine arrivé sur le lieu qui doit lui servir d'asile, le pionnier abat quelques arbres à la hâte, et élève une cahane sous la feuillée. Il n'y a rien qui offre un aspect plus misérable que ces demeures isolées. Le voyageur qui s'en approche vers le soir, aperçoit de loin, reluire, à travers les murs, la flamme du foyer; et la nuit, si la flamme vient à s'élever, il entend le toit de feuillage s'agiter avec bruit au milieu des arbres de la forêt. Qui ne croirait que cette pauvre chaumière sert d'asile à la grossièreté et à l'ignorance? Il ne faut pourtant établir aucuns rapports entre le pionnier et le lieu qui lui sert d'asile. Tout est primitif et sauvage autour de lui; mais lui est, pour

¹ Tocqueville, p. 242.

ainsi dire, le résultat de dix-huit siècles de travaux et d'expériences. Il porte le vêtement des villes, en parle la langue; sait le passé, est curieux de l'avenir, argumente sur le présent. C'est un homme très-civilisé qui, pour un temps, se soumet à vivre au milieu des bois, et qui s'enfonce dans les déserts du Nouveau-Monde avec la Bible, une hache et des journaux. Il est difficile de se figurer avec quelle incroyable rapidité la pensée circule dans le sein de ces déserts. Je ne crois point qu'il se fasse un aussi grand mouvement intellectuel dans les cantons de France les plus éclairés et les plus peuplés. On ne saurait douter qu'aux États-Unis, l'instruction du peuple ne serve puissamment au maintien de la république démocratique. Il en sera ainsi, je pense, partout où l'on ne séparera pas l'instruction qui éclaire l'esprit, et l'éducation qui règle les mœurs¹. »

Voilà le Nord éclairé par le flambeau protestant. Passons dans le Midi, et cherchons-y les lumières catholiques.

« Partout, dans l'Amérique méridionale, la race blanche a introduit l'anarchie et l'immoralité. Partout, le despotisme monarchique, ou l'ambition de quelques intrigants sans génie, a fait naître le plus déplorable désordre, et empêché le développement normal des nations les plus favorisées sous le rapport de l'intelligence. Depuis les provinces septentrionales du Brésil, jusqu'à Buenos-Ayres, depuis la Bolivie et le Pérou jusqu'aux frontières méridionales du Chili, ce ne sont que luttes sanglantes, déchirements continuels, et haltes forcées dans l'ornière de la barbarie et de l'ignorance. Il n'est

¹ Tocqueville, p. 242 à 246.

donc pas étonnant que les peuples du Sud (les Indigènes) n'aient pas encore été tentés d'avoir leur part des tristes avantages d'une pareille civilisation ¹. »

« Les indigènes qui forment, au Mexique, la majeure partie des citoyens, ont été tellement opprimés, que les facultés morales sont plus dégradées chez eux que chez les Indianos bravos. Toute leur religion consiste à aller à la messe, et à réciter quelques prières. Il y avait récemment encore, plusieurs écoles où l'on n'enseignait ni la lecture ni l'écriture, mais uniquement des formules de prières. Dans les campagnes, et même près des grandes villes, c'est à peine si, sur deux cents, on en trouverait un seul qui sût lire. Ils sont superstitieux, intolérants, esclaves du clergé, ignorants, pauvres. Les universités et les collèges propageaient les principes d'une servile obéissance politique et religieuse, et le peuple était laissé tout entier sans écoles primaires. Les personnes qui cherchent à fonder des écoles, rencontrent de grands obstacles dans l'intolérance du clergé, sanctionnée par le Congrès et par les États ². »

« L'ignorance et la superstition du peuple (au Mexique), et peut-être aussi l'absence de tout esprit public, en feront encore longtemps le foyer des orages politiques, qui l'ont sans cesse remué ³. »

« Après la dernière guerre, les Espagnols abandonnèrent, au peuple du Nouveau-Mexique, une ou deux lieues de terrain autour de leurs villages ; les conquérants se réservèrent le reste du pays. Ces Indiens sont les meilleurs agronomes de la contrée. Les plus beaux fruits que l'on voit sur le marché, viennent de leurs champs ; les

¹ Patagonie, *Univers pittoresque*. — ² Rougemont, p. 735, 736. — ³ Malte-Prun, t. XI, p. 369.

plus beaux chevaux sortent de leurs étables. Ils se distinguent, en outre, au milieu de la race étrangère qui les a asservis, par l'honnêteté de leur caractère, leurs principes de morale, et leurs habitudes de sobriété...

« A l'époque de la conquête, un grand nombre de pueblos fabriquaient diverses étoffes; la perte de leur liberté semble leur avoir enlevé leur industrie; du reste, ils vivent dans une ignorance profonde. Bien qu'ils observent assez fidèlement les pratiques du christianisme, ils n'ont point entièrement abdiqué leurs anciennes croyances. On ne trouve parmi eux pas une école, pas un livre, et quelques enfants seulement apprennent à parler l'espagnol¹. »

« Les Sud-Américains ne pouvaient acquérir de l'instruction sous le gouvernement espagnol, dont la misérable politique consistait à abrutir ses sujets, plutôt qu'à développer leur intelligence². »

« Une trentaine de maisons sont dispersées sur le territoire de la mission de Duro; sa population entière ne s'élève pas à plus de deux cent cinquante individus. Beaucoup d'hommes n'ont, pour unique vêtement, qu'une espèce de jupon en calicot sur les reins; les filles sortent toutes nues jusqu'à l'âge de neuf à dix ans, et les garçons, jusqu'à l'âge de douze à quatorze ans... La nourriture habituelle de la population est purement végétale; elle se compose des produits des arbres sauvages, de noix de différentes espèces de palmiers. La mission est desservie maintenant par un prêtre de la ville de la Nativité. L'Aldea n'a pas d'école; les deux seules personnes de la communauté, qui savent lire, sont les deux capitaines³. »

¹ *Revue britannique*, juillet et août 1848, p. 443, 445. — ² *Idem*, mai 1853, p. 416. — ³ *Idem*, juillet et août 1847, p. 59 à 61.

« Évidemment, on pourrait recueillir d'abondantes récoltes dans la partie du Nouveau-Mexique qui avoisine le Rio del Morte, mais ses habitants ne savent pas cultiver le sol. Leur indolence naturelle entrave, parmi eux, toute espèce de progrès; et il n'y a peut-être pas, dit M. Gregg, une région du globe, touchant à l'empire de la civilisation, où les idées d'arts et de sciences soient aussi arriérées que dans celle-ci. Quiconque a appris là à écrire, à lire, peut être considéré comme un personnage fort instruit. L'éducation élémentaire ne s'élève pas même jusqu'aux premières questions de l'arithmétique. Cette population ignorante, inactive, ne s'accroît que très-lentement. Les arts, les lettres, sont à peu près complètement ignorés au Nouveau-Mexique. L'instruction élémentaire est là, comme nous l'avons déjà dit, restreinte dans les limites les plus étroites; tellement restreinte, qu'une femme qui peut écrire quelques lignes à son mari, est considérée comme une espèce de phénomène. Il y a quelques années qu'une caravane américaine apporta, à Santa-Fé, une presse; les habitants de la ville n'avaient jamais rien vu de semblable. Un habile Mexicain devina l'usage qu'il en pouvait faire. Il l'employa pendant trois semaines à publier un journal, à l'aide duquel il parvint à se faire élire membre du Congrès. Cette grande œuvre accomplie, il laissa mourir le journal, et abandonna la presse, qui ne sert plus aujourd'hui qu'à imprimer des formules de prières et des catéchismes¹. »

« La civilisation et les lettres ne sauraient recevoir aucun développement sous l'empire des circonstances fâcheuses qui pèsent encore sur le beau et malheureux pays

¹ *Revue Britannique*, juillet, août 1848, p. 444.

de la Colombie¹, où languissent les arts et les sciences². »

« Rien de plus propre à constater le peu de civilisation des Sud-Américains que les curieux incidents racontés dans le voyage de M. d'Orbigny : « J'obtins enfin, dit le savant voyageur, la permission *indispensable* pour sortir de Montévidéo. L'officier brésilien de garde à la porte, qui souvent ne savait pas *lire*, semblait me voir en user avec regret, à en juger par la mauvaise humeur et par l'impertinence avec laquelle il en accueillait l'exhibition³. »

« Pendant une observation barométrique sur les bords de la mer un officier de la même nation me demanda si j'avais la permission de lever le plan de Montévidéo. Je croyais avoir répondu en lui montrant la nature de mon instrument, je me trompais, tant était grande l'ignorance des Brésiliens. Une autre fois, accompagné de vingt soldats, il me renouvela sa question, je lui fis la même réponse. Conduit au fort San-José comme un criminel d'État, soumis à deux interrogatoires, mené au corps de garde sans qu'on me permît d'écrire au général, je fus jeté dans un cachot humide où se trouvait une vingtaine de prisonniers, dont quinze au moins étaient enchaînés⁴. »

« A Corrientes on reconnaît de suite les personnes qui ont fait leur éducation hors de la province. Elles ont, comparativement, des manières et une conversation bien différentes de celles des habitants restés dans le pays, qui savent à peine écrire leur langue d'une manière lisible⁵. »

« La superstition des habitants de Buenos-Ayres allait si loin, que les femmes étaient persuadées que les An-

¹ Colonble, *Univers pittoresque*, p. 23. — ² Malte-Brun, t. XI, p. 545.
—³ D'Orbigny, t. I, p. 35. — ⁴ *Idem*, t. II, p. 50, 51. — ⁵ *Idem*, t. I, p. 337.

glais avaient des queues comme le diable. Conviction longtemps maintenue, qui n'a disparu qu'à l'époque des premières alliances entre Anglais et Argentines¹. »

« Mon hôte, à Del Monte s'occupait de politique, lisait les journaux, un peu d'histoire, et pouvait passer pour un homme éclairé, au milieu de cette population grossière². »

« Dans l'opinion des Espagnols de Yungos, ma profession de naturaliste entraînait nécessairement la médecine, sans qu'on me demandât moins souvent de racommoder les montres³. »

« Un gouverneur est, pour les pauvres gens de Santa-Ana un être surnaturel, investi de tous les droits imaginables⁴. Les habitants de Santo-Corazon ne savaient pas si un gouverneur, dont on leur avait tant vanté le pouvoir, était un dieu ou un homme. Ils avaient demandé s'il était tonsuré, le curé étant le premier après Dieu⁵. »

Après de tels récits, nous avons besoin de faire un effort de mémoire pour nous rappeler que le titre de ce chapitre porte *lumières*... mais nous ne présenterons pas plus de réflexions sur ce sujet que sur les précédents. Mieux vaut laisser le lecteur se former lui-même ses convictions.

Des lumières de l'intelligence, nous sommes naturellement conduit aux découvertes de l'industrie, aux entreprises commerciales, au bien-être qui en découlent; nous réunirons tous ces sujets sous le titre général de prospérité.

PROSPÉRITÉ. — « Écoutons un témoin oculaire très-

¹ D'Orbigny, t. I, p. 485. — ² *Idem*, p. 631. — ³ *Idem*, t. II, p. 446. — ⁴ *Idem*, p. 604. — ⁵ *Idem*, p. 611.

compétent sur ce sujet : L'Amérique du Nord, dit M. Michel Chevalier, est un pays de bénédiction pour l'ouvrier et le paysan. Quel contraste entre notre Europe et cette Amérique ! A New-York, après mon débarquement, je croyais que tous les jours étaient des dimanches, parce que toute la population qui se presse dans Broadway me semblait tous les jours endimanchée. Point de ces visages flétris par les privations ou par les miasmes de Paris ; rien qui ressemblât à nos misérables boueurs, à la caste de nos chiffonniers et de nos marchandes en plein vent. Tout homme était chaudement enveloppé dans son surtout ; toute femme avait son manteau et son chapeau au dernier goût de Paris. Les haillons, la saleté et la misère dégradent la femme encore plus que l'homme ¹. »

« L'admirable prospérité des États-Unis est le fruit du travail bien plus que de la réforme des impôts ². »

« Ici tout le monde jouit ou au moins dépense. La vie est ample ; on taille en pleine étoffe. Chacun produit beaucoup, parce que le pays consomme beaucoup ; chacun consomme beaucoup parce qu'il gagne beaucoup ³. »

« Le journal *le Pays*, dans un récent article, publie quelques réflexions sur le message que le président des États-Unis vient d'adresser au Congrès. Il reconnaît, à ce propos, que c'est un grand et merveilleux spectacle que celui de cette prospérité inouïe, de ce développement gigantesque qui a déjà absorbé la moitié du Nouveau-Monde. Il faut convenir, en effet, que cette société démocratique, par excellence, donne en ce moment un grand exemple à l'univers. Quel pays est plus heu-

¹ Michel Chevalier, p. 240. — ² *Idem*, 248. — ³ *Idem*, p. 249, 220.

reux, plus tranquille, plus puissant et plus prospère que cette Amérique du Nord, qui ne compte pas encore un siècle d'existence? Quand on voit ce qu'a fait, en si peu de temps, cette énergique race anglo-saxonne, on se demande à quel degré de prospérité et de grandeur ne parviendront pas bientôt ces républicains transatlantiques, ces Américains qu'un homme d'esprit appelait, ces jours derniers les Anglais de l'avenir ¹. »

Au témoignage de Balbi, aucun pays du monde n'a encore entrepris, en si peu de temps, de plus grands travaux en canaux et chemins de fer, que les États-Unis. Ces travaux surpassent, pour la longueur, toutes les constructions semblables que l'on a exécutées ailleurs, et le court espace de temps qu'on a mis à leur exécution, est sans exemple dans les annales des nations ². »

« Depuis la dernière guerre avec l'Angleterre, l'industrie et le commerce ont fait des progrès immenses aux États-Unis. On estime actuellement le nombre des machines à filer peu au-dessous d'un million. La librairie y a pris un essor extraordinaire, et les produits de la presse périodique se sont accrus dans des proportions qui n'ont pas encore été atteintes dans les États les plus policés du globe. Les négociants des États-Unis ont étendu leurs relations dans toutes les parties du globe. Ils sont devenus les facteurs de presque tout le monde, et leur commerce devient tous les jours plus florissant ³. »

« C'est dans l'Amérique septentrionale, que l'industrie a pris le plus grand essor ⁴. »

« Les États-Unis sont non-seulement une des principales nations maritimes du globe, mais la seconde puis-

¹ *Siècle*, 23 décembre 1853. — ² Balbi, p. 984. — ³ *Idem*, p. 991, 992. — ⁴ *Idem*, p. 969.

sance commerçante du monde. Leur marine militaire a soutenu, d'une manière imposante, et son honneur et son indépendance contre la Reine de l'océan. Son pavillon flotte dans tous les ports, et son commerce a pris un tel développement que ses négociants sont devenus, pour ainsi dire, les courtiers de l'ancien et du nouveau monde¹. »

« Née d'hier seulement, et agitée, dans son berceau, par les essais d'une civilisation qui se fonde, l'Amérique du Nord a trouvé en elle une profusion de vie, de courage, d'intelligence, qui l'a mise à la hauteur des plus terribles événements. Sans racines apparentes dans le sol, sans traditions respectées et fortes, telles que celles dont s'étaient les monarchies ; sans ce déploiement de baïonnettes, par lequel les jeunes gouvernements cherchent à suppléer au prestige moral qu'ils n'ont pu acquérir ; en un mot, sans appui dans le passé ou même dans le présent, l'Union a pu résister à de violentes tempêtes, et survivre aux prophéties qui la menacèrent si souvent d'une ruine infaillible². »

« Il ne s'agit donc pas, pour ce pays, du passé, mais de l'avenir, un avenir heureux, un avenir brillant ! A voir tant de progrès accomplis en si peu de temps ; partout l'abondance, nulle part la misère ; des églises, des écoles, des villes, qui s'élèvent de tous côtés, comme par enchantement, au milieu de toutes ces forêts, hier à peine habitées et connues ; cette population robuste, active, persévérante, encore grossière, mais avide d'instruction, qui s'avance sans cesse, on ressent une vive impression de joie, et l'esprit, bercé d'idées riantes, se laisse aller,

¹ Balbi, p. 970. — ² *Revue Britannique*, 1848, janvier, février, p. 279.

sans résistance, aux espérances les plus ambitieuses ¹. »

« Bien que l'aspect de la Nouvelle-Angleterre, dit M. Goodrich, soit âpre et déplaisant, le travail et le goût l'ont dotée de villes et de villages agréables et prospères. Les hauteurs et les vallées sont enrichies par la culture; et le voyageur trouverait difficilement, dans aucun autre pays, un peuple vivant dans un tel état de bien-être. S'il y a, dans le pays, peu d'habitants très-riches, il y en a aussi fort peu qui soient pauvres.

« Les habitants de cette région sont, à un haut degré, moraux et religieux. Les lieux de réunions pour le culte et les églises y sont nombreux, et le jour du repos est strictement observé. On y compte aussi beaucoup de sociétés charitables de diverses espèces; des lycées, où se font des cours pour l'enseignement public, ont été institués dans presque toutes les villes, et dans beaucoup de villages ². »

Nous ne multiplierons pas des citations qui fatigueraient le lecteur. Nous ne pouvons, non plus, entrer dans les détails que comporteraient et l'industrie et le commerce d'une nation, dont la marche progressive égale presque en rapidité celle de ses machines à vapeur... mais nous ne saurions nous dispenser de faire connaître, par quelques chiffres, les résultats consignés dans l'ouvrage publié récemment (1850) par M. Goodrich, consul des États-Unis.

Produits de la mer.	14 millions.
Produits des forêts.	34 —
Produits agricoles	53 —
Produits végétaux	79 —

¹ *Revue Britannique*, janvier, février 1848, 283 à 249. — ² Goodrich, p. 69.

Produits manufacturés.	26 millions.
Objets divers.	413 —
Total général, y compris les fractions négligées ci-dessus, 700 millions de francs !	

« Il y a aujourd'hui (1853) plus de 4,000 lieues de chemin de fer construites, et 2,000 lieues de canaux. Le télégraphe électrique, établi sur plus de 3,000 lieues, est d'un usage familier. Un message de 20 mots est envoyé à 2,000 lieues pour 5 fr., et la réponse est rapportée en une heure. Dans ces dernières années, il est arrivé, en moyenne, aux États-Unis, 400,000 émigrants ¹. »

« Le mouvement de la population est en rapport avec celui des affaires. D'après le Recensement de 1851, le 1^{er} juin 1850, le nombre total d'habitants des États-Unis montait au chiffre de 23,263,488. L'augmentation absolue, depuis le 1^{er} juin 1840, a été de 6,194,035, et l'augmentation relative est de trente-six pour cent.

« L'augmentation décennale des régions de l'Europe les plus favorisées, est moins de un et demi pour cent, par année, tandis qu'aux États-Unis, elle est sur le pied de trois et demi pour cent. Si l'accroissement de ce pays et celui des nations européennes continuent comme par le passé, dans l'espace de quarante ans, la population des États-Unis dépassera les populations des États suivants réunis : l'Angleterre, la France, l'Espagne, le Portugal, la Suède et la Suisse. »

Parcourons maintenant l'Amérique du Sud avec M. d'Orhigny, et voyons, sur ces terres si richement dotées par la Providence, quels éléments de prospérité nous

¹ Goodrich, p. 27, 28, 357 et suivantes.

pourrons mettre en parallèle avec cette civilisation des États-Unis.

« Aucune fabrique, à Buenos-Ayres, dit d'Orbigny, ne s'approprie les produits du sol. Aussi, le pays doit-il nécessairement s'appauvrir de plus en plus. Il en est de même de toutes les républiques de l'Amérique méridionale¹. Il serait à désirer, pour les Correntinos, que les progrès de l'industrie leur révélassent de nouveaux moyens d'emploi des matières premières, en perfectionnant chez eux la manipulation, ce qui les affranchirait du tribut qu'ils paient aux étrangers; tandis que, possédant tous les éléments, il ne leur manque plus que de les savoir utiliser. La culture du coton, malgré sa bonne qualité, se réduit à rien². »

« Les alentours de quelques villes, à San-Nicolas, rappellent quelquefois la France; mais, en jetant les yeux un peu plus loin, on se trouve en Amérique. Plus de champs cultivés, plus de brillantes maisons de campagne: la plaine... La plaine nue s'aperçoit à perte de vue, sans être ornée par aucun arbre. De distance en distance, une pauvre cabane se montre à peine.

« Si, profitant des goûts mercantiles des habitants de Cochachamba, et de leurs dispositions entreprenantes, un gouvernement stable, ami des progrès, voulait encourager l'établissement des fabriques de tissus de laine, de lin, de coton et de soie, dont les matières premières abondent dans tout le pays, on pourrait facilement les naturaliser dans cette ville. Elle deviendrait d'autant plus

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 523. — ² *Idem*, p. 347 et 348.

facilement une cité manufacturière, que ses habitants vivent dans l'oisiveté, conséquemment dans la misère, et que le goût des manufactures est inné chez eux ¹. »

« L'industrie proprement dite est très-arrièreée à Santa-Cruz, on n'y compte aucune fabrique de tissus, aucune usine de quelque genre que ce soit ². »

« On fabriquait jadis à Chiquitos toute espèce de meubles, je ne vois figurer aujourd'hui sur les états que des chapelets ³. Les produits naturels y font facilement entrevoir les améliorations agricoles et commerciales qu'on y pourrait introduire, et les incalculables avantages qu'on en retirerait ⁴. »

« Potosi, si riche en d'autres temps, baisse de jour en jour, et une ruine totale la menace. Il manque à cette ville une population industrielle propre à exploiter les avantages qui s'y trouvent ⁵. »

« En approchant d'Oruro, je fus frappé du misérable aspect de cette ville, et du grand nombre d'habitations en ruine que j'y voyais de toute part. On la croirait abandonnée, tant les habitants y sont rares ⁶. »

« A San-Pedro, les environs des lieux habités ont changé depuis l'arrivée des Européens. Les chardons ont envahi une partie des terrains.

« Sur le sol de la province Argentine, la marche rapide des mauvaises herbes fait craindre, pour l'avenir, que la province de Buenos-Ayres ne finisse par s'en voir entièrement couverte ⁷. »

« Le lin et le chanvre à Chicasica, joints à l'abondance de la laine, pourraient donner une impulsion nouvelle

¹ D'Orbigny, t. II, p. 480. — ² *Idem*, p. 572. — ³ *Idem*, t. III, p. 63. — ⁴ *Idem*, p. 70, 74. — ⁵ *Idem*, p. 299. — ⁶ *Idem*, p. 343. — ⁷ *Idem*, t. I, p. 472, 473.

à l'industrie, dans une province où de nombreux cours d'eau et les pentes des rivières fournissent tous les moyens possibles d'établir toutes sortes d'usines. On s'est borné à l'exploitation des mines, et l'agriculture n'était appliquée qu'aux besoins les plus pressants des ouvriers¹. Conçoit-on que depuis plus de soixante années on fasse porter sur le dos des malheureux indigènes de Cuzco, l'espace de cinquante à soixante lieues, tous les produits de plusieurs bourgs..... Conçoit-on qu'ayant à sa disposition une magnifique rivière comme le Béni, on se soit servi jusqu'à présent de simples radeaux² ? »

« Cadelaria a été détruite depuis quelques années, avec toutes les autres petites villes et les villages des environs. L'université de Cordova, autrefois importante, est depuis longtemps tombée en décadence, ainsi que sa bibliothèque publique, restée presque sans lecteurs pendant des années³. Chucuito est une ville très-déchue. Il ne reste plus que des débris de tous les monuments situés jadis aux environs de Cuzco. Huanuco n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était sous la domination des Incas. Junin n'est plus qu'un misérable village⁴. »

« A Cochabamba, l'agriculture en est restée aux choses de première nécessité. Les plantes oléagineuses, les plantes tinctoriales, et une foule d'autres, utiles à l'industrie et aux arts, n'y sont pas même connues⁵. »

« La première industrie de Valle-Grande se perdit. L'agriculture fut de plus en plus négligée. On la réduisit enfin à un peu de maïs, pour assurer, en partie, la subsistance des habitants ; à l'orge pour les bêtes de somme, et à l'aji ou piment rouge, comme seul objet d'exportation⁶. »

¹ D'Orbigny, t. II, p. 461. — ² *Idem*, t. III, p. 395. — ³ Balbi, p. 4074 et 4072. — ⁴ *Idem*, p. 4039. — ⁵ D'Orbigny, t. II, p. 481. — ⁶ *Idem*, p. 503.

« Je parcourus le bourg Del-Monte, dont l'apparence est des plus tristes. Toutes les maisons sont couvertes en paille et dans un état de dégradation qui annonce la détresse. L'ancien fort est complètement abandonné. L'édifice qui servait de caserne tombe en ruine. Les ordures et les mauvaises herbes seules en défendent l'approche ¹. » Les campagnes de Bojada, peu auparavant si riches en bêtes à cornes, que leurs nombreuses troupes couvraient la plaine furent réduites à la plus grande misère ². Si l'on en excepte les principaux villages, tout le reste du pays se compose de misérables chaumières où l'on voit, pour tous meubles, un pauvre grabat formé de bâtons couverts d'une peau de vache, une table grossièrement travaillée, quelques mauvaises chaises ou escabeaux, remplacés souvent par des blocs de bois ou des têtes de vache. La batterie de cuisine se compose d'une marmite, d'une cafetière, d'un gobelet de fer-blanc, auquel il est très-ordinaire de voir substituer une corne de vache, d'un plat d'étain, et de deux ou trois cuillères de fer ou de corne. L'usage des assiettes est peu répandu, on mange ordinairement au plat ³. Le désordre et la malpropreté qui régnet dans les maisons de Navaro, sont le caractère distinctif des habitants des provinces ⁴. »

« Dans les habitations moins opulentes, les assiettes et les fourchettes sont très-rares. Chacun mange avec les doigts ; les animaux qui servent au repas, sont dépecés par terre, sur leur peau, de sorte que la viande est toujours couverte de sang, salie de boue, de fiente, et rarement on la lave avant de la rôtir. Le laitage n'est pas plus soigné, aussi le fromage est-il détestable, et le beurre, mal

¹ D'O. bigny, t. 1, p. 623. — ² *Idem*, p. 432. — ³ *Idem*, p. 547. — ⁴ *Idem*, p. 620.

lavé et renfermé comme la graisse dans des vessies, a presque toujours mauvais goût¹. »

« Aujourd'hui, dit M. Lesson, voyageur aussi instruit qu'impartial, rien ne rappelle ce temps d'opulence où les marchands de Lima se trouvèrent assez riches pour daller en argent massif la principale rue... Le commerce avait repris lorsque la guerre civile suspendit toutes les affaires et replongea le Pérou dans la misère². »

« Cette ville, la plus opulente des cités du Nouveau-Monde, est en même temps la plus corrompue. Le luxe extraordinaire des uns y existe à côté de la plus grande misère des autres... Il en est résulté une corruption extraordinaire qui ne fait qu'augmenter tous les jours... Sûres, à la faveur d'un habillement qui les déguise, les femmes peuvent intriguer à leur aise, même leur mari, si cela leur convient. L'extrême licence, la misère générale du pays les entraînent nécessairement vers l'inconduite pour nourrir leur luxe. Le soir, elle remplissent les rues et les spectacles où elles assaillent les étrangers³. »

« A Mexico, l'exécution du grand canal a été non-seulement suspendue par les révolutions politiques, mais même par le manque d'entretien ; les anciens travaux ont été réduits à l'état le plus déplorable, et menacent la ville des plus grands malheurs. Plusieurs fois il a été question d'abandonner ce pays.

« Les faubourgs de la ville sont encombrés de masures, de platras et d'immondices ; et souvent l'on y rencontre la misère et la plus dégoûtante malpropreté dans l'intérieur d'une construction élégante. Ils sont le séjour ordi-

¹ D'Orbigny, t. I, p. 545. — ² Balbi, p. 4056. — ³ D'Orbigny, t. III, p. 403.

naire de vingt mille mendiants qui étalent tous les signes de la misère la plus hideuse ¹. »

Quelle distance entre ces deux degrés de civilisation ! Mais comme il n'est pas rare que le bien-être soit le produit de la ruse, et la pauvreté un fruit de la simplicité des mœurs, examinons si tel serait le cas dans les deux Amériques, ou si les bonnes mœurs y accompagnent la prospérité, et les vices la misère.

MŒURS. — Nos lecteurs ont pu remarquer que, dans le désir d'échapper même à l'apparence de partialité, nous avons, autant que possible, évité de porter des jugements. Nous sommes allé plus loin : nous nous sommes abstenu d'exposer nous-même les faits. On nous saura donc gré de persévérer dans cette retenue et de nous imposer un silence absolu quand nous aurions tant à dire ! Qu'on écoute les récits d'hommes qui ne sauraient être soupçonnés de partialité, puisqu'ils n'appartiennent ni à la nation, ni à la foi dont ils nous montrent, à leur insu, les admirables fruits.

« J'ai recherché, dit M. de Tocqueville, les causes auxquelles il fallait attribuer le maintien des institutions politiques des Américains, et la religion m'a paru l'une des principales. Aujourd'hui que je m'occupe des individus, je la retrouve, et j'aperçois qu'elle n'est pas moins utile à chaque citoyen qu'à tout le peuple ². Elle dirige les mœurs ; et c'est en réglant la famille qu'elle travaille à régler l'État. Je ne doute pas un instant que la grande

¹ Balbi, p. 4020 et 4023. — ² Tocqueville, t. III, p. 290.

sévérité de mœurs qu'on remarque aux États-Unis, n'ait sa source première dans les croyances. La religion y est souvent impuissante à retenir l'homme au milieu des tentations sans nombre que la fortune lui présente. Elle ne saurait modérer en lui l'ardeur de s'enrichir que tout vient aiguillonner; mais elle règne souverainement sur l'âme de la femme, et c'est la femme qui fait les mœurs. L'Amérique est assurément le pays du monde où le lien du mariage est le plus respecté, et où l'on a conçu l'idée la plus haute et la plus juste du bonheur conjugal. En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour du foyer domestique, et non loin de la couche nuptiale. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'État. Lorsqu'au sortir des agitations du monde politique l'Américain rentre au sein de sa famille, il retrouve l'image de l'ordre et de la paix. Là tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts. Tandis que l'Européen cherche à échapper à ses chagrins domestiques en troublant la société, l'Américain puise dans sa demeure l'amour de l'ordre qu'il porte ensuite dans les affaires de l'État. Aux États-Unis, la religion ne règle pas seulement les mœurs, elle étend son empire jusque sur l'intelligence¹. »

¹ Tocqueville, t. II, p. 222.

Écoutons aussi M. Michel Chevalier sur le même sujet : La masse américaine est plus libéralement initiée que la masse européenne, en ce qui concerne la famille et surtout le ménage. L'union de l'homme et de la femme est plus sacrée parmi les ouvriers américains que parmi les bourgeois de tous les pays d'Europe.

« Quoiqu'en Amérique l'on entoure la consécration du mariage de moins de formalités et d'apparat que chez nous, et quoique le lien conjugal n'y soit pas aussi indissoluble que dans nos pays, les cas d'adultère y sont extrêmement rares. L'épouse infidèle y serait une femme perdue ; tout homme qui aurait séduit une femme, ou qui serait connu pour avoir un attachement illégitime, serait excommunié par la clameur publique. Aux États-Unis, même dans la classe ouvrière, l'homme est plus complètement initié aux obligations du sexe fort envers le sexe faible, qu'il ne l'est dans une partie de la bourgeoisie française. Non-seulement le *mechanic* ou le *farmer* américain épargne, autant que possible, à sa femme, tout travail pénible, toute occupation incommode, mais encore il a pour elle, et pour toutes les femmes en général, des prévenances inconnues, chez nous, de gens qui pourtant se piquent d'une certaine culture d'esprit, et même d'une éducation littéraire. Aux États-Unis, dans les lieux publics et en voyage, tous les hommes sont égaux ; mais une femme, quelles que soient la position et la fortune de son mari, est assurée de commander le respect et les égards universels.

« Tous les livres en Amérique, sans en excepter les romans, supposent les femmes chastes, et personne n'y raconte d'aventures galantes.

« La littérature a un tout autre caractère dans notre

pays. Lorsqu'un Européen veut retracer, dans ces fictions, quelques-unes des grandes catastrophes qui se font voir parmi nous, au sein du mariage, il a soin d'exciter la pitié du lecteur, en lui montrant des êtres mal assortis ou contraints. Quoiqu'une longue tolérance ait, depuis longtemps, relâché nos mœurs, il parviendrait difficilement à nous intéresser aux malheurs de ses personnages, s'il ne commençait par faire excuser leurs fautes. Cet artifice ne manque guère de réussir. Le spectacle journalier dont nous sommes témoins nous prépare à l'indulgence.

« Les écrivains américains ne sauraient rendre, aux yeux de leurs lecteurs, de pareilles excuses vraisemblables; leurs usages, leurs lois s'y refusent, et, désespérant de rendre le désordre aimable, ils ne le peignent point. C'est en partie à cette cause, qu'il faut attribuer le petit nombre de romans qui se publient aux États-Unis¹. »

« On dirait qu'en fait de mœurs, nous ayons accordé à l'homme une sorte d'immunité singulière; de telle sorte qu'il y ait comme une vertu à son usage, et une autre à celui de sa compagne, et que, suivant l'opinion publique, le même acte puisse être alternativement un crime ou une simple faute.

« Les Américains ne connaissent point cet unique partage des devoirs et des droits. Chez eux, le séducteur est aussi déshonoré que la victime.

« Il est vrai que les Américains témoignent rarement aux femmes ces égards empressés dont on se plaît à les environner en Europe; mais ils montrent toujours, par leur conduite, qu'ils les supposent vertueuses et délicates; et

¹ Tocqueville, t. IV, p. 84, 85, 86, 87.

ils ont un si grand respect pour leur liberté morale, qu'en leur présence, chacun veille avec soin sur ses discours, de peur qu'elles ne soient forcées d'entendre un langage qui les blesse. En Amérique, une jeune fille entreprend, seule et sans crainte, un long voyage¹. »

« Pour moi, je n'hésiterai pas à le dire, quoiqu'aux États-Unis la femme ne sorte guère du cercle domestique, et qu'elle y soit, à certains égards, fort indépendante, nulle part sa position ne m'a semblé plus haute². »

« L'Amérique septentrionale, dit un auteur anglo-américain cité par Mâlte-Brun, est le paradis des femmes; elles ne travaillent ni à la terre ni aux ouvrages grossiers du ménage. Un mari dont la femme s'occuperait de ces travaux fatigants, passerait dans le public pour être trop dur, ou pour n'être pas assez industrieux pour la faire vivre. Il en rougirait. Tous leurs soins se bornent à coudre pour elles-mêmes et leurs négresses, à veiller sur elles et les faire travailler; à entretenir les bonnes mœurs et la propreté dans leur famille. Aussi, jusque dans les dernières conditions, trouve-t-on les lumières et les bonnes manières qui honorent l'homme. »

Comme suite naturelle à la description des mœurs domestiques, écoutons ce que nous apprend une publication récente sur l'ordre et la moralité qui règnent dans les grandes manufactures des États-Unis, c'est-à-dire, dans les circonstances où, de l'aveu de tout le monde, la pureté des mœurs se conserve le plus difficilement.

« Lowell, celle de toutes les villes où se montre dans sa plus grande originalité l'esprit des Anglo-Américains, présente un coup d'œil singulier. De quelque côté qu'on

¹ Tocqueville, t. iv, p. 402, 403. — ² *Idem*, p. 404.

l'aborde, on ne voit que vastes bâtiments, entourés de maisons coquettement ornées. On aperçoit partout des pyramides de halles de coton, des fabriques de trois et quatre étages, des forges, des ateliers, des produits manufacturés de toute sorte, et le perpétuel mouvement d'une fourmilière. De toutes parts arrivent les matières premières, et les produits ouvrés sont importés avec le même empressement.

« Chaque compagnie industrielle a autant de pensions qu'il lui en faut pour loger le personnel de ses fabriques. Ces pensions sont des maisons propres, aux contrevents verts, construites de manière à loger vingt à vingt-cinq personnes. On y trouve invariablement, outre les chambres particulières, une salle à manger et un salon; tout cela est meublé sans luxe, mais très-convenablement; on les loue à des femmes d'un âge mûr, le plus souvent à des veuves d'une réputation sans tache, qui répondent de la conduite de leurs pensionnaires. D'ailleurs, toute plainte portée contre elles au directeur de la compagnie, soit par les pensionnaires, soit par d'autres personnes, est soigneusement examinée et suivie d'une rigoureuse investigation.

« Depuis l'année 1836, époque de sa fondation, les autorités de Lowell n'ont pas cessé un seul instant de l'embellir, de l'assainir, et de travailler, en un mot, à augmenter le bien-être de la population, soit en pavant les rues, en construisant des trottoirs, et en facilitant le prompt écoulement des eaux, soit en adoptant un beau système d'éclairage, soit enfin en érigeant des édifices publics, destinés à l'instruction religieuse, à l'éducation populaire, et aux sociétés de bienfaisance. Par leurs soins, il a été fondé une école secondaire où on enseigne les éléments de toutes les connaissances humaines, de manière à pou-

voir servir de préparation aux cours des écoles supérieures : 8 écoles intermédiaires, 36 écoles primaires, ayant environ 3,500 élèves. Les besoins d'un autre genre n'ont pas été négligés ; il y a deux banques réunissant un capital excédant quatre millions de francs, et une compagnie d'assurances mutuelles contre l'incendie. L'avenir de la ville n'a pas été non plus négligé. Des logements confortables, et même élégants, sont préparés d'avance, non-seulement pour les personnes de l'endroit qui pourraient en manquer, mais aussi pour ceux qui, par occasion, seraient tentés d'y séjourner quelque temps. En un mot, on a pris, dans l'intérêt de la population, toutes les mesures qu'une intelligente prévoyance a pu dicter, pour jeter, sur les bases les plus larges, les fondements d'une grande et durable prospérité.

« Pour faire bien connaître l'état actuel de ce grand centre industriel, il importe surtout d'examiner le bien-être et la moralité des travailleurs, et les moyens qui ont été employés pour assurer l'amélioration ultérieure de leurs facultés intellectuelles et morales..... D'abord, il y a un inspecteur général qui exerce une active et rigoureuse surveillance sur la corporation tout entière. Dans les fabriques, soumises également à des règlements sévères, il y a, dans chaque chambre, quelque surveillant bien connu et digne de toute confiance, qui assure la responsabilité du bon ordre, et la parfaite tenue de la chambrée. Enfin, il y a une garde de nuit spécialement chargée de faire plusieurs visites d'inspection dans les fabriques, de manière à prévenir jusqu'à la possibilité d'une infraction aux règlements..... Toute personne qui sera notoirement dissolue, paresseuse, déshonnête ou intempérante, qui aura l'habitude de s'absenter du ser-

vice divin, qui violera la sainteté du dimanche, ou qui sera adonnée au vin, sera renvoyée du service de la compagnie. Toute espèce de spiritueux est bannie du territoire de la compagnie, à moins d'ordonnance du médecin ; tout jeu de hasard, tout jeu de cartes est prohibé sur ce territoire...

« La santé des travailleurs, employés dans les manufactures, est encore considérée, avec beaucoup de raison, comme un objet de la plus sérieuse importance ; aussi a-t-on pris toutes les mesures possibles pour assurer à tous le bien-être matériel, et diminuer les causes de maladie. Dans ce but, on tient les chambres et les salles de travail bien aérées, chauffées à une température uniforme ; enfin, on prend des soins minutieux, dans le louable but de prévenir les accidents. Les compagnies ont établi, de concert, un grand hôpital en bon air, où les malades sont parfaitement soignés, sous la direction d'un médecin distingué. Les ouvrières sont bien vêtues, sans luxe, mais avec une certaine élégance, et surtout une très-grande propreté. Elles paraissent toutes fort satisfaites de leur situation, et l'on ne voit, dans leur physionomie, ni tristesse ni souffrance. Je déclare solennellement que, dans cette foule que j'ai eu occasion de voir, aux différentes fabriques, je n'ai pas remarqué une seule physionomie qui m'ait laissé une empreinte pénible, pas une seule jeune personne, obligée de travailler pour vivre, que j'eusse souhaité arracher à ces travaux...

« La police morale que nous avons vue établie, y est excellente, et assure la bonne conduite des individus, et la pureté des mœurs publiques. Quiconque se rend coupable de la moindre immoralité, ou même d'une action blâmable, n'est point employé, ou cesse de l'être à l'in-

stant. La fréquentation d'une personne à réputation suspecte suffit pour empêcher, non-seulement d'être admis à travailler dans les fabriques, mais encore pour motiver un renvoi lorsqu'on y est déjà. Les noms de toutes les personnes renvoyées pour inconduite sont inscrits dans un livre, dont il est donné communication à tous les établissements de la ville, ce qui empêche ces personnes de pouvoir y être jamais employées de nouveau. Cette surveillance sévère produit les meilleurs résultats. Aussi, la statistique des fabriques de Lowell prouve-t-elle, sans réplique, qu'il règne dans la population ouvrière de cette ville une haute moralité, digne, à tous égards, de servir d'exemple à tous les autres centres industriels. Mais il faut convenir aussi que rien n'a été négligé pour atteindre ce but élevé. Des mesures sont prises pour que cette population puisse se livrer aisément à la récréation de la lecture, dans les intervalles du travail, pendant la soirée, les dimanches et les jours de fêtes. A cet effet, on se procure des livres dans les bibliothèques, dans les cabinets de lecture, et les ouvriers reçoivent même directement des journaux et des revues. Il est extrêmement facile de se procurer des livres, et toujours de bons livres. La ville a une bibliothèque publique contenant cinq mille volumes, et l'association des artisans une autre de trois mille trois cents volumes, sans parler des nombreuses congrégations religieuses qui ont toutes des bibliothèques plus ou moins considérables.

« Un grand nombre de jeunes ouvrières suivent les écoles du soir pendant l'hiver; quelquefois, elles se forment des classes pour prendre, à peu de frais, des leçons de langues étrangères. Puis, il y a des clubs nommés en général cercles d'émulation, dont les membres se

réunissent tous les quinze jours, pour soumettre leurs compositions (toujours cachées sous le voile de l'anonyme), à la critique motivée de l'assemblée. Ainsi, tout concourt à moraliser la population : surveillance matérielle et morale, églises, écoles, bibliothèques, cercles littéraires, confort extérieur, caisses d'épargnes et institutions de bienfaisance. Au reste, on conçoit que des personnes, élevées au foyer de la famille, dans toute la rigidité des mœurs de la Nouvelle-Angleterre, apportent, en venant aux fabriques, une moralité très-élevée, et forment aisément (la bonne administration de Lowell aidant encore), une population ouvrière incomparable¹. »

« Le *mechanic* américain sait mieux travailler, aime mieux à travailler que l'Européen. L'ouvrier américain est initié au travail, non-seulement dans ses peines, mais aussi dans ses récompenses ; il est vêtu tout comme un sénateur au congrès ; il se plaît à voir sa femme et sa fille habillées comme la femme et la fille du riche négociant de New-York, et, comme elles, suivre la mode de Paris. Sa maison est bien close, bien chaude et bien propre. Sa table est à peu près aussi abondamment servie que celle de ses plus opulents concitoyens. Dans ce pays, la consommation de *première nécessité*, pour le blanc, embrasse plusieurs objets qui, chez nous, sont presque du luxe, je ne dis pas dans la classe ouvrière, mais dans certains rangs de la bourgeoisie². »

« La masse américaine est plus largement initiée que la masse européenne en ce qui concerne la dignité humaine, ou du moins sa dignité propre à elle. L'ouvrier américain est plein de respect de lui-même, et il le té-

¹ *Revue Britannique*, 1847, juillet, août, p. 69 à 85. — ² Michel Chevalier, p. 382.

moigne, non-seulement par une susceptibilité extrême, par des exigences qui à nous, bourgeois d'Europe, nous sembleraient inconcevables, par sa répugnance à se servir du mot européen, *maître* qu'il remplace par celui d'employeur, *employer*, mais aussi par beaucoup plus de bonne foi, d'exactitude et de scrupule dans ses transactions; l'ouvrier américain est exempt de ces vices d'esclaves, tels que le mensonge et le vol, qui sont si fréquents parmi nos prolétaires, particulièrement parmi ceux des villes et des manufactures. L'ouvrier français est beaucoup plus soumis extérieurement; mais pressé par la misère, entouré de tentations, il manque rarement une occasion de tromper son *bourgeois*, lorsqu'il croit pouvoir le faire impunément. L'ouvrier lyonnais fait le *peignage d'onces*; celui de Reims escamote la laine. Assurément il se commet des fraudes en Amérique; il y a plus d'un employé dont la conscience est chargée d'innombrables peccadilles; mais, ces petites friponneries sont de rares exceptions. Le caractère de l'ouvrier américain, considéré comme travailleur, est fort honorable, et excite l'envie de l'Européen, qui compare ce qu'il a ici sous les yeux avec ce qu'il a laissé dans sa patrie.

« Ce que je dis de l'ouvrier s'applique à plus forte raison au paysan. Le *farmer* américain n'étant pas obligé, comme l'ouvrier, de débattre tous les jours avec le bourgeois le prix de son travail, entouré de cultivateurs ses pareils, et étranger aux tentations qu'inspire le séjour des villes, possède les qualités de l'ouvrier à un degré au moins égal, et n'en a les défauts qu'en diminutif. Il est moins injuste et moins jaloux envers les classes riches et cultivées.

« Si donc on examine la masse américaine dans l'en-

semble de son existence, on la trouve supérieure à la masse européenne.

« La perfection consiste, pour elle, avant tout, et dans tous les pays, à connaître et à observer régulièrement ses devoirs envers Dieu, envers le pays, envers sa famille, envers soi-même; à travailler avec assiduité et conscience; à être citoyen probe, époux attentif et bon père; à pourvoir au bien-être et à la moralité des siens. Pour comparer avec équité, et sans danger d'erreur grossière, la classe la plus nombreuse des sociétés américaine et européenne, c'est par ces faces qu'il faut opérer le rapprochement, parce qu'elles appartiennent à toutes les variétés de la civilisation et de la race humaine, et que de leur degré de développement et de permanence parmi le grand nombre, dépend le degré de solidité des empires¹. »

« Fort, vigoureux, intelligent, actif, plein d'audace et d'énergie; mais en même temps réfléchi et positif, l'Américain, lisons-nous dans la *Revue Britannique*, est un travailleur incomparable. Il n'y a pas une difficulté qui le rebute; pas un obstacle qui l'arrête. C'est surtout à lui que s'applique la belle pensée de M. Guizot: rien n'est obstacle qui ne soit aussi moyen. Esprit net en pratique, il tend invariablement à son but par le moyen le plus simple et par le chemin le plus court; génie inventif, il admet toutes les méthodes; mais à titre de renseignement, et pour avoir le plaisir de les perfectionner; caractère entreprenant, il ne laisse pas une voie inexplorée, pas une expérience à faire, pas un procédé à employer; combinant enfin, dans une rare proportion,

¹ Michel Chevalier, p. 378 à 3

l'audace et l'habileté, il aborde les entreprises les plus difficiles sans trouble, sans hésitation, et les mène à bien en se jouant de mille obstacles que tout autre aurait, dès l'abord, considérés comme insurmontables. Patient et résolu, rien ne le rebute et rien ne l'arrête; homme d'action avant tout, il est toujours sur la brèche : mieux que Beaumarchais, il pourrait prendre pour devise : *Ma vie est un combat.*

« L'Américain ne connaît guère de délassement. Il ne quitte un instant ses affaires privées que pour s'occuper des affaires publiques. Depuis le matin jusqu'au soir, de son lever à son coucher, il est constamment occupé; ses repas mêmes ne lui prennent que quelques instants.

« On voit fréquemment, dans les solitudes de l'Ouest, des Français et des Américains vivant les uns à côté des autres; le contraste ne saurait être plus frappant. Le Français est beaucoup plus matinal; mais il va, vient, fait grand bruit, donne des ordres, et finit par aller causer avec quelques compatriotes demeurant souvent à plusieurs milles de distance. A son retour, il déjeune et se met à travailler; si toutefois quelque partie de chasse ou de pêche n'a pas été organisée dans le courant de sa visite matinale... Il vit au jour le jour, il s'amuse, il boit, il végète, n'ayant aucun but arrêté; il gaspille sa vie avec l'indolence d'un enfant.

« A côté de lui, l'Américain se lève tous les jours régulièrement à la même heure; pas avant le jour, mais juste à temps pour se mettre au travail qu'il ne quitte plus de la journée, sauf les quelques minutes rigoureusement nécessaires pour prendre ses repas. Grave et réfléchi, il travaille avec zèle, assidûment, silencieusement, et s'approprie, avec une merveilleuse facilité, toutes les

méthodes susceptibles d'augmenter la production, en quantité et en qualité. Dans sa prévoyance éclairée, il ne néglige aucun détail, ne laisse rien au hasard, et force en quelque sorte la nature à se déclarer pour lui.

« Son aptitude à toute espèce de travail est d'autant plus grande, d'ailleurs, qu'il ignore ce que c'est que la routine. Il veut connaître toutes les méthodes, mais pour se servir de la meilleure. On doit aisément concevoir quelle influence doivent exercer ces qualités sur la prospérité d'un peuple. Le plus laborieux, celui surtout qui travaille avec le plus de force, d'intelligence et d'énergie, doit naturellement avancer beaucoup plus rapidement que les autres, dans la voie de la richesse '... »

Telles sont les mœurs aux États-Unis, protestants. Pour terminer notre parallèle, peignons en quelques traits la physionomie morale des États du Sud, catholiques-romains; et mettons le pinceau dans la main d'un homme qui peint d'après nature.

« Les habitudes d'immoralité sont révoltantes dans la province de Corrientes. Après le souper, tout le monde va se coucher, alors sonne l'heure des intrigues. L'amant s'affuble de son *poucho*, en prenant, pour n'être pas connu, un chapeau qu'il ne porte pas le jour. On voit partout d'heureux mortels entrant par les portes doucement ouvertes au signal convenu, par une jeune fille, faisant tous ses efforts pour n'être pas entendue de sa mère, couchée dans la chambre voisine, et qui songe quel-

¹ *Revue Britannique*, 1848, juillet, août, J. Magre, p. 422 à 432.

quelquefois, de son côté, à recevoir un amant favorisé, en cachette de sa fille, instruite de la conduite de sa mère, comme la mère l'est de la sienne... Le mari, d'autre part, courtise ses maîtresses, peu soucieux de ce qui se passe chez lui, pourvu qu'il y trouve prêt son maté, des cigares et de quoi manger... Il n'est même pas rare de voir, dans les familles peu aisées, les hommes provoquer, des premiers, les intrigues qu'on pourrait avoir chez eux, dans l'espoir d'en tirer quelque avantage... Une femme ne perd rien, aux yeux de ses compatriotes, pour avoir un ou plusieurs amants, ni pour avoir eu des enfants de différents pères. Si je passe dans les familles pauvres, le lecteur qui osera m'y accompagner frémissera du spectacle offert à ses yeux. Il y verra tous les enfants pêle-mêle à terre, dans une même chambre. Le jeune esclave près de sa jeune maîtresse presque nubile, dormant l'un à côté de l'autre, souvent nus ou à demi habillés. Dans les cuisines, les domestiques des deux sexes sont mêlés et confondus comme bon leur semble, amis, ennemis, hommes, femmes, filles, garçons, époux, parlant de tout, nommant tout, et s'habituant à tout faire et à tout dire : aussi dans cette classe règne-t-il une corruption telle que la seule pensée en fait frémir. L'inceste entre frère et sœur est assez commun, à la campagne surtout ¹. »

« Les femmes se plaignent, à Corrientes, de la légèreté de l'autre sexe... elles y sont elles-mêmes plus fidèles à leurs amants qu'à leur mari... Ni franchise, ni confiance dans les habitants. Tous, au contraire, sont défiants jusqu'au ridicule, surtout envers les étrangers ². »

« Un saltimbanque, par des saillies plus obscènes que

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 377, 378, 379. — ² *Idem*, p. 382

spirituelles, et souvent accompagnées de gestes plus indécents encore, excitait dans cette ville l'hilarité générale, par des scènes dont je rougissais pour les spectateurs, et que ne justifieraient pas l'ignorance et la grossièreté des siècles de la barbarie¹. »

« La corruption des mœurs a dû amener sur ce pays beaucoup de maladies... la syphilis qui, chez les créoles, s'annonce par des symptômes alarmants, leur occasionne des douleurs cruelles dont ils guérissent rarement, et se transmet des pères à leurs enfants, au point qu'il n'est pas rare de voir de petits malheureux à la mamelle, défigurés par d'énormes bubons². »

Le libertinage conduit naturellement au vol : « Les habitants de la contrée se font peu de scrupule de voler les bestiaux de leurs voisins. A Buenos-Ayres, ces vols s'accomplissent en plein jour, sous les yeux même des propriétaires³. » Plus tard il amène la cruauté : « Aussitôt après mon arrivée dans ce pays, des Français, des Italiens et autres étrangers m'avertirent de ne pas aller du port à la ville sans armes, à l'heure de la sieste et le soir, parce que je m'exposerais à être assassiné; et tous appuyaient leur recommandation du récit d'aventures tragiques. Ils me disaient à voix basse, en me montrant plusieurs hommes à cheval, munis de leur grand couteau passé à la ceinture, et en me les désignant l'un après l'autre : celui-ci a déjà tué cinq personnes, cet autre six, et, enfin, à les entendre, le plus innocent aurait eu à se reprocher la mort d'au moins un de ses semblables. Je leur demandais s'il n'y avait point de justice dans le pays, et j'acquis la preuve que là, comme dans toute la Répu-

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 435. — ² *Idem*, p. 388. — ³ *Idem*, p. 463.

blique Argentine, les lois n'ont plus de force, dès qu'il s'agit de crimes. Quand on incarcère l'assassin, ce n'est que pour un instant. Les guerres de parti, le caractère sanguinaire des bergers (gauchos) ont développé en eux le germe du brigandage, et les ont tous rendus aussi indifférents à la mort d'un homme qu'à celle des bestiaux qu'ils sont accoutumés à tuer. Aujourd'hui, on ne se donne même pas la peine de s'assurer de celui qui commet un crime ; aussi, la campagne est-elle infestée de bandits, regardés dans le pays comme de bons citoyens¹. »

« Les hommes de Buenos-Ayres sortent des cafés où ils ont passé leur soirée au jeu, et alors commence le silence de la nuit. Malheur à celui qui s'écarte du centre de la cité, ou qui attend trop tard, s'il n'est pas armé de bons pistolets, car il pourra être volé dans la rue même, près de la place, par des gens qui, le couteau sur la gorge, le forceront poliment à se déshabiller². »

« Les enfants mêmes, dans ce pays, instruits de bonne heure à la cruauté, se plaisent à couper, à coups de couteau, les jarrets des chiens, comme ils le voient faire aux bœufs, par leurs pères ; et leurs premiers jeux annoncent la férocité de leurs mœurs futures ; car, munis déjà d'armes proportionnées à leur âge, les petits bambins des campagnes échangent sans cesse, dans leurs luttes, les menaces de se mutiler ou de s'égorger. Je laisse ces tableaux dégoûtants des mœurs des campagnards³. »

« On trouve dans les pulperias, qui servent de repos aux voyageurs, le rendez-vous de tous les fainéants et mauvais sujets ; aussi, deviennent-elles le théâtre de disputes, qui se terminent d'ordinaire par quelques coups de couteau⁴.

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 425, 426. — ² *Idem*, p. 508. — ³ *Idem*, p. 512. — ⁴ *Idem*, p. 528, 529.

Le couteau est un meuble indispensable pour ceux qui parcourent l'intérieur du pays, et les gens de la campagne se moquent de ceux qui ont oublié de s'en pourvoir¹. »

« Les actes de brigandage ne sont que trop fréquents, dans une contrée où l'exécution des lois est nulle, ou le plus souvent éludée; et il est très-commun de voir des hommes armés se comporter, dans leur patrie, comme en pays ennemi². Les gauchos de la Baie-Blanche sont des vagabonds, aimant avec passion le jeu, l'eau-de-vie et les femmes; paresseux par essence, avec des habitudes féroces et une insensibilité peu commune. Dans les disputes, le milicien se lève sans rien dire, tire son couteau, et le plonge, jusqu'au manche, dans le flanc de son adversaire, qui tombe baigné dans son sang. Interrogé, avec indignation, sur le motif d'un si horrible attentat, il répond, sans s'émouvoir, qu'il a reçu un soufflet, mais que, du moins, il a eu le plaisir d'éventrer son ennemi. C'est chose commune, parmi les habitants de la campagne de Buenos-Ayres, que les coups de couteau. Toutes les querelles des gauchos se vident le couteau à la main... Leurs efforts se bornent, le plus souvent, à atteindre leurs adversaires au visage, et à lui faire une belle balafre : c'est ce qu'ils appellent marquer leur ennemi, par allusion aux bestiaux qu'on marque avec un fer chaud³. »

« Je ne puis dire combien de punch il me fallut accepter, lors de la fête de ma réception, à Santa-Cruz. J'eus besoin de toute la force dont j'étais doué, pour y résister. La danse prit un caractère d'abandon poussé jusqu'à la folie; tandis que les hommes excitaient toujours

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 50. — ² *Idem*, p. 622. — ³ *Idem*, p. 664.

davantage les femmes par l'effet de la liqueur, dont les flots se substituaient à ceux qui venaient de s'écouler. L'exaltation s'accrut d'autant plus qu'on ferma les portes pour empêcher de sortir. Défense fut faite de quitter le bal, sous peine de se voir contraint à boire : les hommes dix, les femmes six verres de punch, quand ils seraient convaincus de tentatives d'évasion ¹. »

« La plus grande partie de l'année se passe, dans cette ville, en visites, en amusements et en danses. Aux fêtes des dames et des demoiselles, ont lieu des invitations forcées à boire soit du vin, soit des liqueurs, souvent jusqu'à porter les têtes la gaieté la plus exaltée ². Les Tobas ont peu de propreté dans leur manière de vivre ³. Les femmes du pays, par coquetterie, pratiquent l'habitude atroce de l'avortement, pendant leurs premières grossesses, et ne cherchent que dans un âge avancé, à élever le seul enfant qu'elles veulent garder. Pour cela, elles se contentaient de se coucher sur le dos, et de se faire donner des coups sur le ventre. Aussi, en quelques années, la population disparut-elle, pour ainsi dire, de ces vastes plaines du Chaco. Les enfants, jusqu'à l'âge de puberté, vont nus, font toutes leurs volontés, n'obéissent jamais à leur mère, qui est toujours l'esclave de leurs moindres caprices ⁴. »

« On finit par exiler la femme (qui vit dans le concubinage), quand elle persiste dans ses désordres, dont l'homme n'est pas réputé coupable. Il faut ajouter que cette mesure est peu efficace contre le mal. La première femme placée dans cette position, et qu'on voulut envoyer à Bueno-Vista, répondit avec arrogance qu'elle

¹ D'Orbigny, t. II, p. 528. — ² *Idem*, p. 550. — ³ *Idem*, t. I, p. 307. — ⁴ *Idem*, p. 308, 309.

était prête à obéir, mais qu'elle voulait être accompagnée de toutes les concubines des employés du gouvernement, à commencer par celles du gouverneur et de son frère ¹. »

« Les chefs actuels du Brésil donnant l'exemple de l'inconduite, les Indiens ne se sont plus fait scrupule de les imiter, et une corruption complète règne dans la province ². » Si les chefs civils ou politiques étaient les seuls ! Mais, écoutez : « A San-Iago, il existe des danses bizarres où les femmes se plaignent, dans leurs chants, d'être dévorées par des fourmis, et, dans le feu de l'action, cherchant ces insectes importuns, se grattant, découvrent une grande partie de leur corps. Les cris, les sifflements aigus qui accompagnent cette danse, me reportaient, par leur sauvagerie, à l'état primitif de la nation... Dans une autre danse, les femmes lèvent les mains en l'air, enlèvent un des assistants, le secouant à qui mieux mieux, pour qu'il s'agite davantage. Elles nous prirent tous, sans en excepter M. le curé. Tandis que les femmes dansaient chez le gouverneur, les hommes exécutaient, sur la place, avec des tons différents, des airs sauvages ³. »

« La corruption des habitants est portée au plus haut degré. Les jeunes filles, entièrement nues jusqu'à l'âge de la puberté, n'y conservent aucune pudeur. Elles ne se font, plus tard, aucun scrupule de l'inconduite. Les principes d'une saine religion ne les retenant plus, elles sont revenues à la coutume primitive de leur nation, d'appartenir indifféremment à tous leurs parents ⁴. »

« Tous les vices se tiennent : l'impureté amène le jeu. Les habitants de San-Roque sont fiers, et surtout très-

¹ D'Orbigny, t. I, p. 355, 356. — ² *Idem*, t. II, p. 606. — ³ *Idem*, p. 638. — ⁴ *Idem*, t. III, p. 95.

joueurs, dit M. d'Orbigny. L'amour du jeu, qui est général dans toute l'Amérique méridionale, y est surtout extrême. On y joue, non-seulement le jour, mais encore la nuit entière. Tout le talent du joueur consiste à tricher adroitement. Souvent une pauvre mère reste sans vivres avec ses enfants, tandis que son mari joue jusqu'à son cheval¹. »

« L'occupation habituelle des habitants riches d'Itaty, est celle de tous ceux du pays : ils dorment, fument, prennent du maté, et jouent le reste du temps. Toutes les fois que j'allais chez le curé, je le trouvais, ainsi que le commandant, jouant au *moute*, au lieu de s'occuper à extirper cette passion du jeu, si ardente, et si effrénée chez presque tous les Américains². » Enfin le jeu porte son fruit : « Une foule d'individus ont fait d'immenses fortunes dans l'odieux commerce du jeu des *pulperias*, où s'accomplissent des scènes qui, quelquefois, finissent d'une manière tragique pour leur propriétaire, car il n'en est guère qui n'aient jamais été ensanglantées par quelques disputes, et souvent le maître devient la victime de la fureur des joueurs et des ivrognes³. »

De telles mœurs doivent se manifester par le langage, et comme l'a dit Celui qui connaissait bien l'homme : « De l'abondance du cœur, la bouche parle. » Cela se vérifie ici. « A Yotaity-Guaçu, dit M. d'Orbigny, dans un dîner, comme dans toutes les réunions un peu nombreuses, ma délicatesse eut souvent à souffrir de la grossièreté, des plaisanteries et de l'obscénité des discours que les hommes et les femmes se permettaient devant les jeunes per-

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 146, 147. — ² *Idem*, p. 203. — ³ *Idem*, p. 534.

sonnes qui, du reste, n'en paraissaient pas du tout surprises. Quel cynisme dans le langage! quelle rudesse dans les manières! Croira-t-on qu'au dessert, des jeux malpropres se mêlaient aux divertissements, qu'on se jetait des choses sales à la tête, que des plaisants souillaient jusqu'aux plats de confiture, pour que personne qu'eux n'en mangeât? Et qu'on sache bien que, loin de charger ce tableau, j'en adoucis encore les teintes. Combien de fois j'ai eu à souffrir de ce que je voyais, et de ce que j'entendais avec dégoût¹ ! »

Tel était l'état du Brésil il y a quelques années, lorsque M. d'Orbigny l'a parcouru. A-t-il changé depuis cette époque? nous allons le voir dans l'ouvrage tout récent de M. Kidder, qui, comme le premier écrivain, a séjourné dans ces contrées.

« La position favorable et la vaste étendue de l'empire brésilien lui assurent nécessairement une place remarquable dans l'attention du monde.

« Les ressources intérieures du pays sont en rapport avec la situation et l'étendue de son territoire. La nature qui a doté le Brésil des minéraux les plus précieux, a été encore plus prodigue de ses dons dans le règne végétal.

« Le Brésil réunit à tout ce qui est beau, riche et magnifique, dans les dons de la nature, le bienfait d'un climat agréable et salubre. Mais cette province souffre beaucoup, en ce moment, de deux causes : 1° l'état embarrassé de ses finances, et, 2° le manque d'une population libre et intelligente.

« Ces maux ont, à de certains égards, une origine com-

¹ D'Orbigny, t. 1, p. 251.

muné. Les revenus de l'empire proviennent presque exclusivement de droits considérables perçus sur le commerce. Malheureusement la nation n'a point de manufactures qui puissent appeler un tarif protecteur, et sans le secours de l'intelligence, des années, sinon des siècles, s'écouleront, avant que les ressources de ce vaste pays ne soient exploitées.

« Il est vrai que l'on n'en est plus à l'ancien régime absolu, sous lequel il était à peine permis à un étranger de poser le pied sur le sol brésilien ; mais les progrès accomplis sont extrêmement faibles ; sinon, d'où serait venue la nécessité de payer les Européens, pour les engager à s'établir dans l'un des pays les plus séduisants du Nouveau-Monde ? et pourquoi le chiffre des émigrants qui arrivent pendant l'année à tous les ports réunis du Brésil, ne s'élève-t-il pas à la moyenne des arrivages mensuels dans le seul port de New-York ? La réponse est facile. Il y a des vices fondamentaux sur ce point dans la politique du pays.

« Il m'est pénible d'en faire la remarque, mais c'est un fait, que le règlement actuel du gouvernement brésilien, sous ce rapport, tend plutôt à décourager qu'à provoquer l'émigration. Ce règlement est ombrageux, illibéral et dégradant.

« On supposerait à première vue, que les Irlandais catholiques dirigeraient leur émigration vers un pays où leur foi est professée, plutôt que sur une contrée défrichée par des colons protestants. Les faits prouvent, au contraire, que l'émigré catholique trouve plus de tolérance parmi les protestants, que dans un pays qui pratique son propre culte. Plusieurs projets nationaux et particuliers ont été mis en avant pour encourager l'émigration au

Brésil, mais aucun ne réussira, jusqu'à ce que les principes de vraie tolérance y prédominent. Je sais bien que la constitution tolère tous les cultes, et que les Brésiliens éclairés et instruits affichent des opinions très-libérales; mais les classes inférieures du peuple, et plus particulièrement les Portugais et leurs descendants immédiats, ont à vaincre un amas de préjugés nationaux et de bigoteries qui leur sont personnels, avant de rendre supportable, parmi eux, la position de colons étrangers.

« De plus, il paraît que l'on a préféré le système qui consiste à parquer les étrangers en communautés distinctes, à celui qui les encourage à se mêler aux autres habitants. La prospérité de ces colonies a été ou peu considérable ou nulle. En outre, ce qui manque surtout, d'un bout à l'autre du Brésil, ce sont des artisans industriels et actifs, venus de n'importe quelle nation, et qui seraient d'une grande utilité pour la contrée. On devrait aspirer au jour où le Brésil pourra se dispenser d'exemptions spéciales, et, ce qui est pis, de loteries, comme moyen d'assurer les progrès de son industrie.

« Il est su de tout le monde que, malgré le grand nombre de lois, règlements, traités et conventions, la traite existe entre les côtes de l'Afrique et celle du Brésil.

« La question de l'instruction, dans cet empire, est d'un intérêt qui va toujours croissant. Le peuple, contraint de se soumettre à porter le fardeau sous la forme d'un impôt involontaire, n'est aucunement sympathique aux écoles, et néglige trop souvent d'en profiter lorsqu'elles sont établies.

« Dans toutes les provinces on se plaint du manque d'instituteurs capables. Il est plus que probable que cette

lacune existera jusqu'à ce que des honoraires plus larges viendront salarier leurs services.

« Un autre obstacle sérieux aux progrès de l'instruction, c'est le manque presque universel de livres convenables. Dans de certaines localités, à l'intérieur, les enfants apprennent à lire dans des manuscrits. Tout ce qui est imprimé est très-rare, et plus que faible. Un journal ou un livre qui aura trouvé, par hasard, le chemin de l'école, devient, pour ainsi dire, propriété nationale, et passe de main en main, comme une acquisition dont chacun, par droit d'humanité, doit tirer un avantage quelconque.

« Au surplus, il est à craindre que les obstacles les plus sérieux se trouvent dans l'esprit et dans les mœurs des masses. Elles n'ont pas été formées à apprécier l'importance de la culture intellectuelle. Leurs goûts sont ceux du temps passé. Les jouissances qu'ils ambitionnent le plus, sont intimement liées à la niaise exaltation des *festas*. Ce qui les rabaisse davantage encore, c'est la sujétion spirituelle où ils sont à l'égard d'hommes qui ont en haine tout progrès, et qui s'opposent à tout effort de ce côté, comme à de scandaleuses innovations.

« A l'appui de ces remarques, on peut citer ces paroles d'un homme d'État distingué du Brésil, prononcées au sein de l'Assemblée législative : « Quant à la civilisation du peuple brésilien, presque rien n'a malheureusement été fait. Un littoral étroit, seul, jouit des bienfaits de la civilisation, tandis qu'à l'intérieur notre peuple est encore enveloppé dans la plus grossière barbarie. » Plus loin, il ajoute : « Il nous a été impossible d'y remédier, et rien n'y peut être fait, sans l'aide d'un clergé intelligent et de bonnes mœurs..... »

« Il est peu de sujets sur lesquels les écrivains du Brésil s'expriment avec une opinion plus unanime, que sur l'état religieux du pays. Laïcs et ecclésiastiques, officiers de l'État, hommes de commerce, gens politiques, tous s'unissent pour représenter la religion dans son état actuel et dans son avenir, sous un aspect triste et peu rassurant.

« Le monachisme est à son déclin, le chiffre des prêtres séculiers diminue, les églises tombent en ruine, et l'esprit, ainsi que les principes de l'incrédulité sont déjà disséminés au près et au loin. Tout cela dans un pays peuplé par les descendants des inquisiteurs, et dans lequel le catholicisme romain a exercé une domination absolue depuis sa découverte. »

Les déclarations suivantes sont empruntées au rapport du ministre de la justice et des affaires ecclésiastiques, devant l'Assemblée législative de 1843 :

« La marche rétrograde de notre clergé est notoire. La nécessité de prendre des mesures pour remédier à un tel mal est évidente aussi. Le 9 septembre 1842, le gouvernement demanda une enquête à ce sujet, aux évêques et aux vicaires capitulaires. Quoique des réponses complètes n'aient pas encore été reçues d'eux tous, les faits suivants sont certifiés.

« Le manque de prêtres désireux de se consacrer à la cure des âmes, ou même celui de candidats, est surprenant. Dans la province de Para, il se trouve des paroisses qui, depuis plus de douze ans, n'ont point eu de pasteur. La circonscription de la rivière Negro embrassant environ quatorze colonies, n'a qu'un seul prêtre; celle de la rivière Solimoens est dans le même état. Dans les trois *camarcas* de Belem, de l'Amazone supérieure, et de

l'Amazone inférieure, se trouvent 36 paroisses vacantes. Au Maranhão, 25 églises ont été désignées à plusieurs reprises comme manquant de desservants, sans qu'un seul candidat se soit présenté.

« L'évêque de Saint-Paulo affirme la même chose sur les églises vacantes de son diocèse, et le même fait se reproduit généralement dans la circonscription de Guyabá ; il n'y a pas une seule église qui soit pourvue d'un curé à poste fixe, et les prêtres qui officient comme vicaires, traitent avec la plus grande indifférence les efforts de l'évêque pour les instruire et pour les exciter à faire quelque progrès.

« Dans l'évêché de Rio-Janeiro, les églises sont, pour la plupart, pourvues de pasteurs, mais un grand nombre ne le sont que temporairement. Ce diocèse embrasse quatre provinces, et pendant les neuf dernières années il n'y a guère eu plus de cinq ou six prêtres de consacrés par an ; encore, parmi les prêtres qui sont consacrés, fort peu se dévouent à l'œuvre pastorale. Ou ils dirigent leur attention sur des occupations séculières, comme moyen de s'assurer plus de bien-être, d'émolument et de *respect*, ou ils recherchent des places d'aumônier et autres, qui offrent autant, ou plus d'avantages, sans les soumettre aux *épreuves littéraires*, à la peine et à la dépense indispensables pour se procurer un bénéfice ecclésiastique. Enfin, il existe au Brésil des éléments de désordre qui se nourrissent à l'abri des remparts solides que leur prêtent l'ignorance, la superstition, l'intolérance et le vice.

Mais terminons ici sur les deux Amériques. Les pièces et les témoins du procès sont assez explicites pour nous dispenser de les commenter. Le défenseur d'une bonne

cause peut se taire après l'exposition des faits, nous nous confions à la force de la vérité. Quittons le Nouveau-Monde pour étudier l'ancien ; et commençons par comparer l'Écosse avec l'Irlande (1).

(1) Nous n'avons rien dit de l'esclavage, parce que notre tâche est, non pas de juger, mais de comparer. Si donc quelqu'un pouvait songer à le reprocher ici aux États-Unis, nous serions en droit de demander : qui, des Anglais protestants ou des Espagnols catholiques a donc introduit l'esclavage en Amérique? — Les Catholiques romains ! Où vont aborder les négriers qui portent encore la chair humaine aux marchés américains? — A Cuba catholique, au Brésil catholique ! Et où cette entrée est-elle si bien interdite qu'elle n'y est pas même tentée? — Aux États-Unis protestants qui, les premiers, en 1808, ont prononcé cette interdiction ! Où l'esclavage est-il aujourd'hui sérieusement et complètement aboli ? Dans la moitié des États de l'Union protestante, où les nègres sont libres et où les blancs travaillent à l'émancipation de leurs frères dans le reste des États ! Où les esclaves sont-ils le mieux traités ? M. de Tocqueville va répondre : « Ce qui prouve que la singulière douceur des Américains vient principalement de leur état social, c'est la manière dont ils traitent leurs esclaves. Peut-être n'existe-t-il pas, à tout prendre, de colonie dans le Nouveau-Monde où la condition physique des noirs soit moins dure qu'aux États-Unis. (Tocqueville, t. iv, p. 8 et 9.)

L'IRLANDE CATHOLIQUE

ET

L'ÉCOSSE PROTESTANTE

COMPARÉES

Nous l'avons vu à l'occasion des deux Amériques ; la foi religieuse est une des causes les plus puissantes pour développer la moralité, les lumières et le bien-être d'une nation. Ce qui est vrai pour le Nouveau-Monde est vrai pour l'ancien, et en particulier pour l'Écosse et l'Irlande.

Toutefois, nous comprendrions que le lecteur nous fit ici une objection que nous voulons prévenir. La distance qui sépare l'Écosse morale, instruite et prospère, de l'Irlande abruti, ignorante et misérable, ne pourrait-elle pas s'expliquer par l'histoire respective des deux nations ? Ainsi, bien qu'unies toutes deux à la même métropole, bien que placées sous le même ciel, soumises aux mêmes lois, ces deux nations n'ont-elles pas été rat-

tachés à l'Angleterre sous des auspices bien différents ? Tout ne s'explique-t-il pas par ce fait, que l'Écosse est un royaume annexé, tandis que l'Irlande est une terre conquise et même longtemps maltraitée par le vainqueur ?

Il y a là quelque chose de vrai. Nous voulons tenir compte de cette différence pour décharger l'Irlande d'une part de responsabilité. Cependant, cette différence dans la naissance des deux sœurs et dans les traitements qu'elles ont subis, de la part de la mère patrie, ne suffit pas pour expliquer la distance morale qui les sépare. Nous dirons plus : cette différence de procédé, de la part de l'Angleterre, vis-à-vis de ces deux royaumes, n'est pas toujours une préférence pour l'Écosse. S'il en fut ainsi jadis, il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis plus d'un demi-siècle, la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard de l'Irlande s'est profondément modifiée. C'est pour l'Irlande et non pour l'Écosse que l'Angleterre fait d'énormes sacrifices ; or, l'Irlande que nous allons comparer à l'Écosse, ce n'est pas celle de jadis ; mais bien celle d'aujourd'hui.

Mais, poursuivra-t-on, si l'objection soulevée ne décharge pas l'Irlande catholique, elle n'en charge pas moins l'Angleterre protestante qui l'a persécutée. Nous ne le pensons pas non plus, et une simple réflexion convaincra le lecteur.

En effet, l'Angleterre n'est protestante que depuis trois siècles, tandis qu'il y a sept cents ans qu'elle a conquis l'Irlande ; les reproches qu'on lui fait pour ses longues persécutions s'adressent donc à l'Angleterre jadis catholique romaine.

Nous savons que, même après son adhésion à sa foi nouvelle, la Grande-Bretagne a persévéré dans son op-

pression envers l'Irlande ; mais peut-on s'attendre à ce que la politique d'une nation change tout à coup, que ses nouveaux principes pénètrent dans ses actes dès l'instant même où ils sont proclamés ? Dans les conversions morales des individus, ne voyons-nous pas encore longtemps des traces de leur ancien caractère ? Ce qu'on peut raisonnablement attendre ; d'un peuple comme d'un individu, ce n'est pas qu'il change de mœurs dans un temps déterminé, mais qu'il en change graduellement, de telle sorte qu'après une période qu'il ne nous appartient pas de fixer, surtout quand il s'agit d'un peuple, le changement soit satisfaisant et complet ; or, cette modification en bien, dans la conduite de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande n'a-t-elle pas eu lieu ? les lois iniques, depuis longtemps tombées en désuétude, n'ont-elles pas été abrogées ? les taxes ecclésiastiques, blâmées par tout un peuple, n'ont-elles pas été abolies par l'État ? Le nombre des sièges épiscopaux n'a-t-il pas été considérablement réduit dans l'Église anglicane ? l'émancipation des catholiques n'a-t-elle pas été prononcée dans le Parlement ? Enfin, l'Angleterre n'a-t-elle pas doté l'Irlande catholique d'un séminaire, d'écoles nationales et de secours de divers genres au clergé romain ? Oui. Il est donc de toute équité de juger l'Angleterre protestante, non sur la conduite tenue dans son enfance ; mais sur les procédés de son âge mûr.

Au reste, on pourrait faire, à l'objection, une autre réponse : Si la persécution s'est opposée au développement naturel des bons fruits du catholicisme en Irlande, pourquoi n'a-t-elle pas étouffé ceux du protestantisme en France ? Louis XIV n'a-t-il pas été aussi dur que Cromwell ? Les dragonnades n'étaient-elles pas aussi pe-

santes que les taxes ? et cependant, les protestants français ont lutté victorieusement contre tous les obstacles ; ils ont prospéré au dehors et au dedans. « Depuis le commencement du dix-septième siècle, dit la *Revue Britannique*, jusqu'à la fin du dix-huitième, il n'est pas de persécution et de malheur que les protestants de France n'aient eus à supporter. Au milieu de tant de périls et de douleurs, exclus de toutes les fonctions publiques, privés même de leurs droits de citoyens, refoulés dans les plus humbles carrières, ils ont pris une large et glorieuse part aux progrès de leurs pays dans les voies de l'industrie, de la science, de l'intelligence, de la civilisation. Lorsque, en 1787, la justice paternelle de Louis XVI, en 1789, les décrets de l'Assemblée constituante leur rendaient leurs droits d'hommes et de citoyens, ils reprirent leur position naturelle dans les rangs les plus élevés de la société française. L'émancipation politique les trouva prêts à remplir tous les devoirs qu'un pays libre impose à ses enfants, et à mériter les honneurs qu'il leur accorde ¹. »

N'y a-t-il pas, dans cette différence de destinée entre les catholiques et les protestants également persécutés, un indice que, dans le premier cas, la persécution s'exerçait contre l'erreur, finalement vaincue ; et dans le second, contre la vérité, toujours victorieuse ?

Toutefois, nous voulons supposer qu'en ceci l'Écosse a joui d'une faveur refusée à l'Irlande ; sa religion a été protégée ; mais, d'autre part, l'Irlande a, sur l'Écosse, des avantages de plus d'un genre : son climat est plus doux, son sol plus fertile, sa position géographique, et

¹ *Revue Britannique*, 1848, juillet, août, p. 413.

jusqu'à sa forme insulaire, sont plus favorables au commerce; quand il s'agit de comparer leur prospérité respective, ces circonstances peuvent en compenser d'autres.

Au reste, pour rendre notre parallèle plus irréprochable, après avoir comparé l'Irlande avec l'Écosse, nous comparons l'Irlande avec l'Irlande, c'est-à-dire, le Nord protestant avec le Sud catholique. Ici les conditions de prospérité seront les mêmes : les lois, les administrateurs, la contrée, les mêmes. Les différences de climat et de fertilité seront encore en faveur du Sud. La nature y a creusé des ports bien préférables à ceux du Nord; le commerce y était donc plus favorisé.

Enfin, en admettant qu'à divers égards l'Écosse ait été mieux partagée que l'Irlande, cette différence suffirait-elle à expliquer la supériorité de la première de ces deux contrées sur la seconde, sans tenir compte de leurs religions respectives? Nous ne le pensons pas, et nous espérons que les pages suivantes suffiront pour convaincre le lecteur.

Cette question préjudicielle résolue, nous entrons en matière, et nous comparons l'Irlande avec l'Écosse sous différents rapports.

Avant d'être catholique, l'Irlandais est irlandais, c'est-à-dire, ardent patriote. Ce trait de son caractère a été exploité par le clergé romain, si bien qu'aujourd'hui l'orgueil national et le principe religieux sont tellement confondus en lui, qu'il est impossible de faire à chacun sa part d'action.

Cette habile confusion du patriotisme et de la religion, fait déjà pressentir l'immense influence que le

clergé irlandais doit exercer sur ce peuple, ajoutez que cette influence est encore doublée par la nature même du catholicisme. En effet, dans l'Église romaine, le prêtre tient une place considérable; il est le dispensateur des grâces par la confession, l'opérateur du salut par la messe, l'interprète infallible du Code sacré; il identifie si bien sa personne avec la religion, qu'il finit par être la religion elle-même; il est le salut incarné. Ainsi, par cette double circonstance que le prêtre irlandais confond la politique et la religion, et que sa foi le constitue représentant de la Divinité, cet ecclésiastique, qui domine ses fidèles, devient omnipotent. C'est donc chez lui que nous devons aller chercher le moule où il lui plaira de jeter l'Irlandais. En étudiant le maître, nous nous préparerons à comprendre l'élève; ainsi voyons, avant tout, quel est ce clergé catholique romain.

« Le culte catholique, dit M. de Beaumont, existe aujourd'hui publiquement en Irlande; ses temples s'élèvent, son clergé s'organise, ses cérémonies s'accomplissent au grand jour : il compte quatre archevêques, vingt-trois évêques, deux mille cent cinq églises, et deux mille soixante-quatorze prêtres ou vicaires¹.

A ce personnel, ajoutez celui du séminaire de Maynooth et des écoles nationales dotées par le gouvernement, et vous aurez une force respectable. Voyons maintenant à quelle œuvre elle est appliquée. D'abord, comme nous l'avons dit, le prêtre irlandais est un homme politique. On trouve en lui le tribun et le prédicateur. Le tribun, c'est M. de Beaumont qui nous le dépeint : « Pas une élection ne se fait en Irlande sans que le clergé catholique

¹ De Beaumont, t. 1, p. 48.

donne ses conseils, pour ne pas dire ses ordres, au peuple. Le clergé prend part à toutes les affaires du pays ; il se mêle aux assemblées et y fait entendre sa voix. Souvent le prêtre se change en tribun, et la même voix qui recommande de rendre à César ce qui est dû à César, proclame hautement que le devoir de tout bon catholique est de voter contre le protestant. Personne aujourd'hui n'ignore, en Irlande, que le succès des élections est presque entièrement dû à l'influence du prêtre, qui tient en ses mains l'âme du peuple¹. »

Quant au prédicateur, c'est M. Pichat qui nous le fait connaître : « Pour donner une idée de l'autorité qu'exerce le curé irlandais, dit-il, il faudrait entrer dans son humble chapelle le jour où il a annoncé à ses paroissiens qu'il les entretiendra d'une affaire particulière qui les intéresse tous. L'assemblée est nombreuse ; car les Irlandais savent que M. le curé est sûr de les faire pleurer ou rire, et peut-être l'un et l'autre. L'Irlandais aime le drame, à l'église comme au forum, et, pour réussir, l'orateur doit être tour à tour pathétique et plaisant, bouffon même, dans l'occasion. L'église est donc pleine : le père Kovanagh, en traversant la foule, distribue quelques légères tapes à deux ou trois marmots espiègles qui cherchent à le retenir par son surplis ; il monte en chaire, fait le signe de la croix et prononce son texte :

« Béni soit celui qui donne son argent à celui qui en a besoin. »

« Ces paroles, mes frères, sont empruntées à saint Paul qui, soit dit entre nous, connaissait la valeur d'un ami dans le malheur ; c'est, en tout cas, un texte très-

¹ De Beaumont, t. 1, p. 53.

clair. L'apôtre a voulu dire que nous devons donner notre argent, quand nous avons de l'argent, bien entendu... car, pour celui qui n'en a pas, ce texte n'est pas fait pour lui... celui qui a la bourse vide peut siffler le voleur. Je souhaite, mes chers paroissiens, qu'aucun de vous ne fredonne sur cet air-là, le jour où votre curé aura besoin d'une paire de bottes neuves (*rire général*) ; car je vous sais trop bons chrétiens pour le laisser aller et venir avec des bottes trouées, tandis que le gros ministre, son voisin, au triple menton et aux joues rubicondes, fait sonner les gros talons des siennes comme un officier de cuirassiers. (*Nouvelle explosion d'hilarité.*)

« Je suppose qu'un homme n'a point d'argent, je puis avoir tort ou avoir raison ; mais, pour m'en assurer, je vais choisir un exemple logique... Pierre Donavan !

— Me voici, mon révérend père, répond le paroissien apostrophé de ce nom qui est le sien.

— Voyons, Pierre, je suppose que vous n'avez pas d'argent ; ai-je tort ou raison ?

— Eh ! je serais bien fâché de donner tort à votre révérence ; mais il le faut bien.

— Combien donc avez-vous dans votre poche, Pierre ?

— Sans y regarder, je puis dire à votre révérence, puisqu'elle me serre le bouton de si près, que j'aurais dix shellings, si je n'avais eu à déduire le prix d'une once de tabac que j'ai achetée en venant à l'église...

— Très-bien, Pierre, passez-moi les shellings pour servir à la démonstration de ma supposition.

« Pierre Donavan fait la grimace, et avant de fouiller dans sa poche, il prend un air narquois pour dire : — Mais que votre révérence me permette de lui citer aussi un proverbe : bien fou est celui qui se laisse séparer de son ar-

gent... Je vois bien que vous allez me jouer quelque malin tour.

— Donnez-lui l'argent, Pierre, s'écrient cent voix unanimes ; donnez-lui l'argent, ladre que vous êtes... De quoi avez-vous peur ?

— Le voilà, le voilà, révérend père, dit enfin Pierre ; pour tout ce que je possède, je ne voudrais pas fâcher votre révérence.

— Merci, Pierre, ou plutôt c'est à vous de me remercier, chiche que vous êtes. Me fallait-il donc employer tous les artifices oratoires pour vous soutirer quelques pièces de vil métal ? N'avez-vous pas honte de tenir ainsi à votre argent ? Remerciez-moi donc de la bonne action que je compte faire en votre nom avec ces neuf shellings. Hélas ! ce sera votre première peut-être, tiède chrétien que vous êtes ; mais j'espère que lorsque vous connaîtrez le bonheur qu'on goûte à être charitable, vous ne vous en tiendrez pas là, ou vous ne seriez pas logique.

« Ici les éclats de rire deviennent universels, et le bonhomme de curé rit comme tout le monde du succès de sa manœuvre.

« Est-ce un sermon imaginaire que je viens de transcrire ? Non, je n'ai fait qu'abrégé et franciser un peu, par le style, une scène de la vie réelle dont l'auteur à qui je l'emprunte, a pu vérifier la vérité¹. »

Nous ne pensons pas que toutes les prédications des prêtres catholiques irlandais soient semblables à celle-ci. Nous voulons même supposer que les couleurs du tableau ont été chargées ; mais enfin ceci nous est donné comme

¹ Pichat, 317 à 324.

spécimen. Qu'on y passe l'éponge ; il en restera toujours assez pour nous donner une pauvre idée de la chaire catholique irlandaise.

Continuons à suivre le prêtre dans les fonctions de son ministère, toujours d'après des auteurs catholiques romains. Assistons d'abord à un mariage.

« Le curé, nous dit M. Prévost, célèbre la cérémonie dans l'église du village, et il paraît que, dans la plupart des cantons, le prêtre, à la fin de la messe, engage l'époux à donner à sa femme le baiser de paix. Les mariés s'embrassent sans façon, au pied même de l'autel, et les plaisants ne se gênent pas pour critiquer, au moment même, la manière dont ils s'y prennent. Ils ne sont jamais plus contents que lorsque, par quelques saillies, ils ont fait rougir l'épousée. Mais il y a maintenant certains curés qui ne veulent plus se prêter à ce vieil usage national, et l'on m'a rapporté que l'un d'eux appliqua un jour un vigoureux soufflet à un mari qui, malgré sa défense, s'apprêtait à embrasser sa femme dans l'église¹... Après les zigs et les reels (dances nationales), vient la contredanse, qui compte de plus nombreux acteurs. Le curé est toujours présent : il parle à chacun, encourage les divertissements et, parfois même, il prend l'archet ou embouche la cornemuse, au grand contentement de ses ouailles². »

Du mariage passons à l'enterrement : « Quand le défunt, dit le même écrivain, a laissé une grosse somme pour sa sépulture, la chambre mortuaire est abondamment pourvue de vivres, de tabac et de wiskey ; alors, dans les intervalles des chants et des cérémonies, les hommes et les femmes fument en causant, dînent co-

¹ Prévost, p. 90. — ² *Idem*, p. 93.

pieusement, et boivent à la mémoire de celui qui seul, hélas! ne peut prendre sa part du gala... La veillée des morts peut se prolonger trois ou quatre jours; car elle dure tant qu'il y a quelque chose à boire ou à manger. . . Les chants et les cris d'adieux se succèdent sans relâche sur la route du cimetière, et je vous assure que c'est une surprenante rencontre pour le voyageur qui, en parcourant une vallée solitaire, se trouve, à l'improviste, le témoin de ces processions dont chaque personnage, homme, femme ou enfant, exhale vers le ciel des cris lamentables.

« Si, par malheur, deux enterrements se font en même temps, et si les deux convois s'acheminent vers le même cimetière, il se passe parfois des scènes scandaleuses. D'abord, chaque cortège accélère sa marche, afin d'arriver le premier; mais si le hasard veut qu'ils se rencontrent tous les deux à la porte, alors il se forme comme deux partis ennemis qui commencent par s'injurier, et finissent toujours par se battre rudement. Ces déplorables collisions ne sont point seulement occasionnées par un motif de vanité, mais parce que, d'après une vieille tradition, il est bien avéré que le dernier enterré, dans un cimetière, est obligé d'être le valet des autres morts : c'est lui qui doit leur porter à boire et obéir à tous leurs commandements, jusqu'à ce qu'un nouveau venu le relève de ces humiliantes fonctions¹. »

Ce serait ici le lieu de mentionner l'intervention du prêtre irlandais dans une foule de superstitions; de montrer, par exemple, établi au purgatoire de Saint-Patrick, où les pèlerins obtiennent, en payant, le privilège de subir de dures macérations, et, en particulier, celle de

¹ Prevost, p. 193 à 195.

vingt-quatre heures passées dans une cave sans manger, ni boire, ni dormir, dans la crainte que le diable ne vienne, comme il l'a déjà fait, emporter toute la cavée; mais comme le sujet serait inépuisable, nous nous bornerons à deux courtes citations.

« Dans l'antique abbaye de Burrishoob, on nous indiqua un grand trou rempli uniquement des ossements des anciens moines de l'abbaye. Je remarquai avec étonnement que la plupart des crânes qui apparaissaient à la surface étaient noircis par la fumée; un de nos guides me donna l'explication suivante : « Les paysans du voisinage ont la plus grande confiance dans ces reliques des moines, et quand quelqu'un tombe malade, on s'empresse de venir chercher un crâne à Burrishoob. On fait bouillir dedans la tisane qui a été prescrite par le médecin; or, il est rare que le patient ne soit pas sauvé. Après la guérison, le crâne est rapporté fidèlement et réintégré à sa place ¹. »

« Pendant que je passais en revue les humbles monuments funéraires, sur la route de Cong, je vis une pauvre femme qui pria, prosternée pendant quelques minutes; elle ramassa un caillou, le jeta dans une cavité que je n'avais pas encore remarquée. J'examinai plus attentivement les tumulus, et je découvris que chacun d'eux avait un trou pareil; mon guide m'apprit que ce trou s'appelle la fenêtre ou la coupe du purgatoire. Toutes les fois que l'on vient s'agenouiller devant une pyramide, il est d'usage de déposer un caillou dans la coupe du mort pour lequel on prie; lorsque la coupe est enfin remplie, c'est un signe que l'âme en peine est délivrée des tourments

¹ Prevost, p. 389.

du purgatoire, et n'a plus besoin de l'intervention des vivants ¹.

On pourrait s'étonner qu'un clergé, quelle que fût du reste sa croyance, sentît si mal la dignité de son ministère. Mais un écrivain français, ami sincère du catholicisme, va nous faire comprendre comment il peut en être ainsi du clergé catholique en Irlande. « Les prêtres irlandais, dit M. le baron d'Haussez, ex-ministre de Charles X, ne se recrutent que dans les derniers rangs de la société ; trop pauvres pour avoir eu la faculté d'acquérir une indispensable éducation, ils ne suppléent à ce qui leur manque, sous ce rapport, que par un fanatisme aveugle, et ce fanatisme se communique, plus dangereux encore, aux classes dont, faute de pouvoir les éclairer, ils enflamment sans discernement les sentiments religieux ².

A côté de ce clergé, type de la religion romaine en Irlande, plaçons la religion protestante en Écosse. C'est M. de Custine, catholique, qui va prendre la parole : « On peut dire, presque à la lettre, que toute la population des villes d'Écosse se rassemble matin et soir dans les églises pour y écouter, avec un recueillement profond, des conversations morales et raisonnables sur l'Évangile, et des cantiques pieux dont les airs disposent l'âme à la contemplation. Les hommes sont ennuyés quand ils s'amuse, mais ils sont touchés quand ils prient.

« Je suis trop catholique d'habitude et de conviction, pour que les éloges que je donne au culte presbytérien puissent être suspects de partialité ; mais aussi, je suis de trop bonne foi, pour ne pas avouer le respect que m'ins-

¹ Prevost, p. 420. — ² *Idem*, p. 197.

pire toute communion chrétienne dont les préceptes sont observés consciencieusement par la société tout entière.

« La première prévention défavorable qu'on reçoit contre une doctrine, vient ordinairement de la tiédeur de ceux qui la professent. Sous ce rapport, la religion presbytérienne, et même la religion anglicane, se recommandent à l'estime de l'étranger. On se demande avec étonnement quelle est l'autorité qui sait si bien se faire obéir. Ici, ce ne sont pas, comme chez certaines nations du continent, quelques femmes plus sensibles, plus faibles ou plus fortes que le commun du monde, qui conservent la tradition de la vraie piété, c'est tout un peuple sans exception qui s'empresse de confesser publiquement sa soumission à la croyance publique.

« Ici, le sentiment religieux n'en paraît pas moins sincère pour être protégé par la force civile; aussi, en apercevant une chaire écossaise, je n'ai pu me défendre d'une certaine émotion, et je me suis incliné avec vénération, comme devant la source d'où découlent toutes les vertus que j'avais admirées dans une nation essentiellement conséquente et consciencieuse. Les réformateurs écossais se sont gardés avec soin d'appeler à leur secours l'imagination et la sensibilité; rien, dans leur austère doctrine, ne parle aux sens; rien ne séduit le cœur; tout y peut subjuguier l'esprit par l'esprit seul: c'est un culte tout intérieur, tout de conviction; c'est le langage sévère que parle la raison ¹. »

Tels sont, d'après des autorités catholiques, les sources où, en Écosse comme en Irlande, le peuple va puiser

¹ Custine, p. 405 à 407.

ses mœurs. Voyons maintenant quels flots vont en décoller; et d'abord écoutons, sur le dernier pays, un zélé défenseur des catholiques irlandais.

« Ce serait assurément, dit M. de Beaumont, contester l'évidence, que de nier les vices du peuple irlandais. L'Irlandais est fainéant, menteur, intempérant, prompt aux actes de violence.... il a notamment, pour la vérité, une sorte d'aversion invincible. Entre le vrai et le faux, s'il est désintéressé, on peut compter qu'il choisira le mensonge; aussi ne dit-il rien sans appuyer son affirmation d'un serment; il jure tout sur son honneur, *upon my honor, upon my Word*; locution familière à ceux qui ne disent pas la vérité. Sa répugnance pour le travail n'est pas moins singulière; en général, il fait sans goût, sans soin, sans zèle, ce qu'il exécute, et le plus souvent il est oisif. Beaucoup d'Irlandais qui sont misérables ajoutent à leur misère par leur indolence; il ne leur faudrait, pour alléger leur infortune, qu'un peu d'industrie et d'activité; mais rien ne saurait les soustraire à leur apathie et à leur nonchalance; ils semblent s'y complaire; ils s'y étalent et y restent, en dépit de leur détresse et de leurs besoins qu'ils ne sentent plus.

« Ce sont là des vices déplorables: en voici maintenant qui sont terribles. Violent et vindicatif, l'Irlandais déploie, dans les actes de sa vengeance, la plus féroce cruauté. On a vu comment, en Irlande, le cultivateur qui a été expulsé de sa ferme ou saisi dans ses meubles faute de payer la dîme se porte, dans son ressentiment, à des représailles empreintes de la plus atroce barbarie. On ne songe point sans horreur aux supplices qu'il invente dans sa fureur sauvage; quelquefois l'incendie, l'assas-

sinat ne lui suffisent point, il lui faut de longues tortures pour sa victime. Souvent il est, dans sa fureur, aussi injuste que cruel, et il fait subir sa vengeance à des personnes tout à fait innocentes du dommage qu'il a éprouvé. Il ne s'en prend pas seulement au propriétaire et à l'homme d'église des rigueurs dont eux seuls devraient être responsables. Sa violence se porte sur l'agent du propriétaire, sur le nouveau fermier, sur l'huissier du ministre; quelquefois il s'éloigne d'un degré de plus de l'auteur de ses maux : il enlève avec violence les femmes, les filles de ces individus, et les déshonore pour punir leurs maris et leurs pères qui eux-mêmes ne sont point coupables ¹. »

« Qu'arrive-t-il quand une manufacture s'établit en Irlande? A peine les ouvriers qui, dans le premier moment, ont consenti à travailler pour de faibles gages, sont-ils maîtres du terrain, qu'ils se coalisent aussitôt, pour obtenir un salaire plus élevé, et, appliquant à l'industrie les procédés des White-Boys, ils fixent arbitrairement le prix de la journée de travail, portent des peines terribles contre le maître qui paierait un salaire moindre, et contre l'ouvrier qui consentirait à le recevoir; et ce code barbare ne contient pas de vaines menaces, le châtimement a coutume de suivre de près l'infraction ². »

« On se fait difficilement une idée de la quantité de bestiaux qui, chaque année, sont tués méchamment ou mutilés sur les terres des riches; de bois et d'édifices qui sont brûlés; de prairies qui sont bêchées et retournées; d'arbres qui sont coupés par pur esprit de vengeance. Je vois qu'en 1833, il s'est commis, dans la province de

¹ De Beaumont, t. 1, p. 350 et suivantes — ² *Idem*, p. 446.

Munster, plus d'attentats en vue de préjudicier aux propriétaires que dans le but de procurer un profit aux auteurs du crime. Ainsi, au milieu de tous les délits, je ne trouve que 59 vols ; mais je remarque 178 attentats dictés par ces instincts de violence brutale et vindicative ¹. »

On pourrait supposer qu'une telle barbarie ne s'exerce qu'envers les Anglais et les riches, que le pauvre irlandais apprend à considérer comme des adversaires ; mais non, cette barbarie se retrouve dans ses mœurs, vis-à-vis de ses compatriotes comme vis-à-vis des étrangers ; dans ses plaisirs comme dans ses intérêts.

« En me rendant chez M. W..., nous dit M. Raumer, je vis de loin un rassemblement, et je m'attendais à y trouver un prédicateur ambulante comme en Écosse ; mais c'était, à ce que l'on me dit, un divertissement irlandais. Deux hommes, nus jusqu'à la ceinture, combattaient, non pas comme les nobles Hellènes à Olympie, non pas comme les nobles boxeurs exercés de l'Angleterre, mais à grands coups de fouet. Après qu'ils se furent tout meurtris et presque écorchés vifs, l'un d'eux tomba à peu près sans connaissance dans le ruisseau. Le saisir par les bras et les jambes, le porter sur un terrain sec, lui ouvrir la bouche, y verser une demi-bouteille d'eau-de-vie, lui jeter un seau d'eau sur le corps, tout cela fut l'affaire d'une minute. Après cela, on excita les furieux à recommencer le combat comme des chiens enragés. Cependant les juges du camp étaient dans une activité incroyable ; ils distribuaient à droite et à gauche, parmi les assistants, pour faire faire place, des coups de fouet

¹ De Reumont. t. 1, p. 469.

dont le moindre m'aurait tenu au lit pendant quatre semaines ; mais qui, ici, ne faisaient pas plus d'effet que, si chez nous, on se bornait à dire : veuillez, de grâce, vous éloigner un peu ¹. »

Le prince Muskau a donné, de la foire de Donnybrook, une description assez piquante. « Rien ne saurait « être plus national. La misère, la malpropreté et le « bruit égalaien partout la joie et la turbulence avec les- « quelles on se livrait aux plaisirs les moins coûteux. Là, « je vis consommer des mets et des breuvages qui m'o- « bligeaient à détourner la tête, pour cacher le dégoût « qu'ils me faisaient éprouver. La chaleur et la pous- « sière, la foule et la mauvaise odeur étaient vrai- « ment insupportables ; mais les Irlandais ne paraissaient « pas même s'en apercevoir. Plusieurs centaines de « tentes étaient dressées aussi déloquées que les per- « sonnes qui les remplissaient, et surmontées, en place « de drapeaux, de chiffons de diverses couleurs. Il y en « avait qui n'offraient pour enseigne qu'une croix et un « cerceau. A l'une d'elles on avait même mis pour en- « seigne, au-dessus de la porte, un chat mort à moitié « pourri. Au milieu de tout cela, les farceurs les plus « ignobles se démenaient sur leurs théâtres en plein « vent, couverts de vieux oripeaux, et s'épuisant à chanter « et à grimacer, par la plus effroyable chaleur. Un tiers « du public marchait d'un pas chancelant, ou était couché « par terre, complètement ivre ; le reste mangeait, criait « ou se battait ². »

Et comme pour constater que ces mœurs prennent leur origine dans sa foi religieuse : « Le peuple irlandais, nous

¹ Raumer, p. 307, 308. — ² Saint-Germain Leduc, p. 258.

dit M. d'Haussez, et un des peuples les plus attachés aux pratiques de la religion, et un des moins éclairés sur son véritable esprit; des plus braves, et des plus enclins à des vengeances basses et cruelles; des plus exercés aux privations, et des moins sobres; des plus persistants dans ses résolutions, et des plus légers dans ses desseins; des plus susceptibles de se livrer au travail, et des plus paresseux. On peut dire de lui qu'il a toujours un vice pour gâter une vertu. Dans son caractère on trouve du gascon et du béotien.

« Leurs passions vives et peu disposées à se laisser contrarier s'excitent aisément et dégèrent bientôt en emportement; de là des déterminations extrêmes dont la réflexion ne vient jamais suspendre l'exécution; la colère est le conseiller auquel ils s'adressent, la violence le moyen qu'ils emploient le plus volontiers; aussi font-ils beaucoup de fautes dont la première conséquence est une aggravation de maux.

« Par ses bizarreries, par les contrastes dont il se compose, le caractère irlandais peut donc être considéré, à la fois, comme cause et comme effet de l'état de choses qui vient d'être signalé¹. »

« Le lecteur peut se faire une idée de la moralité de l'Irlande par la force armée nécessaire pour y maintenir l'ordre. Le nombre de soldats stationnés, dit M. Dill, Irlandais, depuis plusieurs années en Irlande, est étonnant. La moyenne, pour les huit dernières années, est de 25,000 hommes! Ainsi, pour veiller sur 7,000,000 d'hommes, il faut près du quart de l'armée suffisante (à l'exception de nos troupes indiennes), pour garder le

¹ D'Haussez, p. 225 à 227.

plus grand des empires, celui sur lequel le soleil ne se couche jamais, qui contient 156,000,000 de sujets ou de tributaires, et dont 120,000,000 sont mahométans ou païens. Et si, à cette force militaire, nous ajoutons 13,000 constables et policemen, nous aurons, dans cette petite île, une armée d'occupation de 38,000 hommes.

« Mais, direz-vous peut-être : une telle armée est-elle indispensable ? ne supprime-t-elle pas au moins les geôles et les gibets ? Hélas ! notre patrie est un pays de prisons aussi bien que de garnisons. Il y a, en Irlande, 155 prisons, près de 700 tribunaux, et 10,000 personnes employées à rendre la justice, depuis le juge jusqu'au hailli. Et ce luxe de tribunaux est-il nécessaire ? — Entrez dans une cour quelconque du sud de l'Irlande, regardez les foules qui se pressent dans l'édifice et qui assiègent la porte ; voyez ces piles d'accusations, de procès, de som-mations ; observez la masse d'affaires qui passent dans une session, et vous aurez une idée du nombre de jugements qui couvre le pays, de leurs influences désorganisatrices.

« Dans la Grande-Bretagne, avec une population trois fois plus grande que la nôtre, il n'y avait, en 1850, que 31,281 prévenus, et en Irlande, dans la même année, 33,326, ou trois fois plus. Encore faut-il remarquer qu'un grand nombre de délinquants irlandais ne peuvent être saisis ; car la conspiration contre la loi est, dans maintes parties de l'Irlande, si bien organisée, que l'assassinat y a lieu en plein jour, en présence du peuple ; et non-seulement les témoins ne les dénoncent pas, mais ils cachent si bien le meurtrier, qu'ils le dérobent aux recherches les plus actives de la police. Le même esprit se montre jusque devant nos tribunaux. Des scènes du parjure le plus révoltant se passent parmi les témoins ; l'expression

consacrée de ceux qui doivent prêter serment est ordinairement celle-ci : que la faim leur fera manger leurs bottes, avant qu'ils fassent rien contre l'accusé ! Cela explique comment, sur 33,326 prévenus, en Irlande, il n'y a eu que 17,108 convaincus¹. »

« Comme, en général, l'Irlandais n'aime pas le travail, il n'a pas, par conséquent, le zèle et le soin des détails de l'homme laborieux et persévérant ; il est paresseux, dissimulé, intempérant, enclin à la violence ; il se plaît particulièrement dans le désœuvrement. Son indolence augmente sa misère, et l'empêche d'être industrieux par lui-même. Avec un peu plus d'application au travail, il pourrait essentiellement améliorer son état, tandis que, abandonné à son sort, il se laisse aller à son apathie, malgré les privations que sa négligence lui impose. Les idées les plus simples du bien et du mal, du juste et de l'injuste, sont confuses et souvent entièrement erronées dans le bas peuple. L'Irlandais n'aime pas toujours la vérité ; il flatte ses supérieurs et traite ses inférieurs sans ménagements. Des affiliations incendiaires, telles que les *Ribbonmen*, exercent le pillage, l'incendie et le meurtre sur différents points du pays. Liés par des serments dont la violation est punie de mort, ces affiliations secrètes se livrent aux excès les plus cruels, et échappent à la punition par les vengeances dont ils menacent les témoins, en cas de dénonciation. Leurs bandes sont répandues dans l'île et forment le noyau de toutes les commotions qui déchirent l'intérieur des provinces². »

C'est surtout dans les crimes agraires que se montre toute l'audace des Irlandais. « Le trait caractéristique de

¹ Dill, p. 74 à 76. — ² Solitaire, p. 555 à 557.

ces crimes dans les districts troublés, est que la masse de la population semble sympathiser avec le criminel. La sympathie est ici une complicité indirecte qui encourage, favorise et protège l'homicide, l'incendiaire, le destructeur de la propriété privée. Un des témoins entendus dans une enquête dit : Il existe, parmi les petits fermiers, une vive sympathie pour ceux qui s'efforcent de les protéger ; ils appellent cela faire opposition au propriétaire. Le rapport ajoute : On assure qu'en conséquence de cette sympathie, il est très-difficile, aussi difficile que possible, de se procurer un témoignage contre un criminel agraire, et que tout criminel de cette espèce est certain d'un bon accueil partout où il va. Ce système d'intimidation est universel en Irlande ; de peur d'offenser quelqu'un, ou de devenir impopulaire, ou d'être menacé d'un coup de fusil, on fait là, ou l'on supporte des choses que personne ne supporterait en Angleterre, n'importe pour quelle considération. Il faut encore noter ici une observation du comte de Rosse qui, pour montrer que la loi n'a pas la même efficacité en Irlande qu'en Angleterre et qu'en Écosse, établit la complicité indirecte du jury avec les accusés. Selon lui, sur dix poursuites pour meurtre, il y a neuf condamnations en Angleterre et en Écosse, et une seule en Irlande¹. »

À ces mœurs irlandaises formées par le catholicisme, opposons celles que la Réforme a créées en Écosse. Donnons d'abord la parole à M. Jonnès, statisticien français.

« L'Écosse est un pays à part... on retrouve, dans les

¹ *Revue Britannique*, 1850, février, p. 382.

mœurs, cette rigidité puritaine, cette probité scandinave, dont la Norvège (pays protestant), offre encore en Europe l'exemple et le modèle.

Le petit nombre d'actions coupables, commises en Écosse, porte le témoignage le plus favorable à la moralité des habitants de ce pays. Ce n'est point un don de la civilisation, car des chiffres qui remontent à soixante-huit ans, temps où la population était encore bien peu avancée, font connaître que les crimes étaient alors aussi peu multipliés. Howard rapporte qu'en quatorze ans, de 1768 à 1782, il y eut en Écosse seulement 76 condamnations à mort, dont 54 furent exécutées. La population s'élevant à 1,360,000 habitants, une moyenne de 5 crimes capitaux annuels donne le rapport de 1 sur 252,000 habitants. Maintenant, cette proportion est de 1 sur 350,000. Ainsi l'Écosse actuelle n'a pas dégénéré. Il y avait jadis 4 exécutions par an, ou 1 sur 340,000 habitants; aujourd'hui, il y en a 1 sur 600,000 habitants; conséquemment la justice est devenue presque moitié moins rigide, et cependant le nombre des crimes a encore diminué¹.

« Je signalerai un trait du caractère écossais, qui est la clé de son histoire. Il y a, dans l'Écossais, quelque chose d'intérieur, de grave, de réfléchi, qui peut ressembler quelquefois à de la réserve, de l'orgueil, mais qui est bien plutôt la fermeté de l'indépendance et de la liberté. Cet air d'austérité, cette mine sévère, indiquent seulement qu'il y a, dans ces âmes, des principes cachés et puissants, des passions nobles et profondes, qui, si l'on veut les enchaîner, se lèveront et combattront, comme le lion qu'on attaque, lève sa crinière, rugit et déchire.....

¹ JONES, t. II, p. 273.

Le christianisme a pénétré ces hommes plus qu'aucune nation ; mais vous voyez que la sève chrétienne a été entée en eux, non sur les descendants affaiblis des Romains, mais sur un sauvageon jeune, vigoureux et de belle venue¹. »

« Les Écossais sont graves, mais affables ; ce qu'ils possèdent au plus haut degré, c'est une expression d'obligance, une démonstration d'hospitalité, un extérieur de bonté que ne dément jamais l'épreuve que l'on fait de leurs dispositions². »

« Le vol, la rapine et l'effraction étaient des choses inouïes en Écosse, et la sécurité publique était si grande, qu'on regardait le verrou et la serrure des portes comme des précautions inutiles. On ne pensait point à les fermer, même pendant la nuit. La peine capitale était rare ; il n'y avait qu'une ou deux exécutions par an dans tout le royaume. Chaque famille se rendait au culte public avec ses domestiques, et dans chaque maison on faisait la prière du matin et du soir, sans oublier les larges aumônes aux pauvres..... Le relâchement des mœurs coïncida, vers la fin du siècle, avec la révolution française qui trouva quelques sympathies dans la classe moyenne. Des mesures sages et énergiques conservèrent toutefois l'esprit d'ordre et de moralité publique, et chaque famille reprit une certaine surveillance sur la conduite de ses enfants. Aussi les mœurs se rétablirent-elles avec la tranquillité qui avait été momentanément troublée. Aujourd'hui, la masse de la population d'Écosse occupe une place distinguée parmi les nations les plus respectables, pour la moralité. Les exemples d'émeute

¹ Aubigné, p. 55. — ² D'Haussez, p. 149, 151.

sont rares; les masses des habitants de campagne, dans les cas de malheurs imprévus, semblent se pénétrer d'une résignation qui paraît être le résultat d'un sentiment de moralité publique et de religiosité. C'est ainsi qu'on a vu, en 1837, des familles entières de montagnards devenir victimes de la famine, plutôt que de commettre le moindre vol dont elles n'auraient point eu à craindre les conséquences¹. »

On pourrait peut-être se défier des impressions des voyageurs ou des hommes de parti. Mais comment révoquer en doute les témoignages que nous venons de lire, quand ils sont vérifiés par les chiffres de l'impartiale statistique? Consultons donc M. de Jonnès, comparant lui-même la criminalité en Irlande et en Écosse.

Accusations de crimes et délits.

(Année moyenne de 1834 à 1835.)

« Écosse 1 sur 880 habitants.
« Irlande. 1 sur 460 habitants. »

Ainsi, déjà les accusations sont, proportions gardées aux populations, près de deux fois plus nombreuses en Irlande qu'en Écosse. Passons aux crimes constatés et punis.

Vols.

Écosse, de 1834 à 1836 186 vols. 1 sur 13,000 habitants.
Irlande, de 1834 à 1836 3,026 vols. 1 sur 2,700 habitants.

Les vols sont donc cinq fois plus nombreux en Irlande qu'en Écosse!

Crimes contre les personnes.

(Année moyenne de 1830 à 1835.)

ÉCOSSE :

Assassinats, 1 sur 400,000 h.; meurtres, 1 sur 266,000; vols, 1 sur 19,460

IRLANDE :

Assassinats, 1 sur 107,000 h.; meurtres, 1 sur 46,000; vols, 1 sur 63,340

¹ Solitaire, t. II, p. 608 à 640.

« L'Irlande, comparée à l'Écosse, offre les différences ci-après : le meurtre y est six fois plus commun, l'assassinat l'est quatre fois plus; le vol, dans le rapport de quatre à trois.

« Les délits contre l'ordre public sont si multipliés en Irlande, qu'il faut en faire un article à part.

Homicides et tentatives (en 1832).	224
Coups de feu sur les personnes.	211
Incendies.	571
Destructions de maisons.	087
Attaques sur les maisons.	2,122
Demandes d'armes	673
Serments illégaux.	317
Avis illégaux	2,149
TOTAL	<u>6,374</u>

« Ces nombres sont augmentés par des délits de contrebande commis de vive force.

Condamnations à mort (1804 à 1811).

Écosse. . . 1 sur 257,000 habitants.

Irlande . . 1 sur 52,900 habitants.

Les condamnations à mort, en Irlande, sont dix fois plus nombreuses qu'en Écosse, et les exécutions, trois fois; — Il y a conséquemment :

En Écosse 1 indiv. cond. à mort sur 235 convaincus de crime.

En Irlande 1 indiv. cond. à mort sur 49 convaincus de crime.

Exécutions.

(Année moyenne, 1834 à 1835.)

Écosse. 1 sur 610,000 habitants.

Irlande. 1 sur 221,000 habitants¹.

¹ Journés, t. II, p. 275 et suivantes.

D'après les statisticiens, comme Quetelet, le rapport entre les accusés et les condamnés mesure la sévérité des juges. Suivant ce principe, la loi est appliquée en Écosse avec plus de rigueur qu'en Irlande, car, dans le premier pays, plus de la moitié des condamnés à mort sont exécutés; tandis que dans le second, il n'y en a qu'un sixième.

En résumé, le nombre des prévenus, des condamnés et des exécutés est toujours beaucoup plus considérable en Irlande qu'en Écosse, et la moyenne des rapports est de trois à un! Si la moralité pouvait se nombrer, on devrait dire qu'il y a trois fois plus de moralité en Écosse qu'en Irlande.

Si la foi religieuse et les mœurs sont intimement unies, il n'en est pas toujours ainsi des mœurs et des lumières. En traitant la première question, nous n'avons donc pas nécessairement préjugé la seconde. Comparons donc les deux nations sous le rapport des connaissances.

Nous avons voulu nous-même savoir les noms des hommes illustres que l'Irlande a produits. Malte-Brun nous a répondu par la liste suivante :

« Boyle agrandit la sphère des connaissances physiques; — Steele associa sa plume à celle d'Addison; — Congrève enrichit le répertoire théâtral de plusieurs comédies piquantes, dont quelques-unes sont encore jouées; — Swift mérita de Voltaire le surnom de Rabelais de la bonne compagnie; — Sloane, médecin habile, cultiva la botanique avec succès; — l'évêque Bercley se livra à l'étude des sciences exactes, et répandit de nouvelles lu-

mières sur la métaphysique ; — Sterne, par l'originalité qui distingue ses romans, acquit une réputation européenne ; — Nell se fit connaître par des poésies légères et faciles ; — Goldsmith, comme littérateur, comme historien et comme naturaliste ; — enfin Burke, Shéridan, Flood, et plusieurs autres, brillèrent à la tribune nationale ¹. »

Mais quand ensuite nous nous sommes demandé si tous ces hommes étaient catholiques romains, nous y avons regardé de plus près, et nous avons vu que tous étaient protestants !

Sans doute nous ne voudrions pas conclure de là que de la catholique Irlande n'est sorti aucun homme distingué. Le souvenir de Thomas Moore et d'O'Connell seraient là pour protester. Mais enfin, on en conviendra, la circonstance qu'un écrivain français ne mentionne, parmi les illustrations irlandaises, que des noms protestants, est bien remarquable.

Au reste, le même auteur s'explique clairement à ce sujet :

« L'Irlande, dit-il, est certainement moins éclairée que l'Angleterre, et surtout que l'Écosse. Elle compte moins d'écoliers que ces deux royaumes, mais à peu près autant que la France. Ce qui la distingue principalement des autres pays, c'est le genre d'instruction qu'on y reçoit : la grande majorité du peuple, dirigée par un clergé catholique pauvre, peu instruit et rempli de préjugés, est entretenue dans une superstition affligeante, seul principe de l'ignorance qu'on lui reproche.

« L'instruction élémentaire de la classe populeuse ne

¹ Matte-Erun, p. 228, 229.

doit pas consister seulement à savoir lire et écrire : la morale doit lui enseigner l'étendue de ses devoirs ; la religion doit l'encourager à les remplir : mais où puisera-t-elle les lumières indispensables à sa situation , si ce n'est dans les livres destinés à éclairer le chrétien ? Le clergé catholique irlandais ne permet pas au peuple la lecture de l'Évangile ; c'est par de ridicules ouvrages, destinés à perpétuer chez lui la superstition et l'ignorance, qu'il le façonne à cette sorte de dépendance, qui n'en fait qu'un instrument aveugle d'inimitié contre l'Angleterre, qu'un prétendu chrétien toujours disposé à la révolte ¹. »

« L'île ne renferme qu'un seul établissement pour l'éducation ecclésiastique ; c'est le collège royal de Saint-Patrick, à Maynooth, dirigé par les jésuites, et destiné à former des prêtres catholiques : il n'en sort que des sujets élevés dans des préjugés et des prétentions défavorables à l'Angleterre ². »

M. de Jonnés entre dans plus de détails : « En 1734, on comptait, en Irlande, 1 écolier sur 770 habitants (à la même époque, en Écosse, 1 sur 250). »

Aujourd'hui, cette disproportion n'existe plus ; mais il faut remarquer que l'amélioration de l'Irlande, à cet égard, est due aux protestants ; non-seulement parce qu'ils ont créé des écoles pour leurs enfants, mais aussi parce qu'ils en ont eux-mêmes ouvert aux élèves catholiques. On en jugera par le tableau suivant, donnant la situation de l'enseignement en Irlande, en 1824, tableau que nous empruntons encore à M. de Jonnés.

¹ Malte-Brün, livre 61^e, p 499 et 200. — ² *Idem*, p. 404

Association p. la suppression du vice	226	écoles	12,769	élèves.
Institution Erasme Smith.	113	—	9,011	—
Association de Kildare-Street	919	—	38,205	—
Société Hibernienne de Londres.	618	—	37,507	—
Société baptiste.	88	—	4,566	—
Charters Schools.	32	—	2,255	—
<i>Autres</i> écoles protestantes.	123	—	1,550	—
	<u>2,119</u>		<u>125,863</u>	

Écoles cath. soutenues par des relig.	46	écoles	7,136	élèves.
— des frères chrétiens.	24	—	5,454	—
<i>Autres</i> écoles catholiques.	352	—	33,825	—
	<u>422</u>		<u>46,415</u>	¹ .

Si nous classons les écoles, non d'après les élèves qui les fréquentent, mais d'après les sociétés qui les soutiennent, nous aurons,

Pour les protestants, 2,119 écoles 125,863 élèves.
 Pour les catholiques, 422 — 46,415 —

Et cela, à une époque où les catholiques étaient en Irlande trois fois plus nombreux que les protestants.

Depuis lors deux circonstances sont encore venues modifier cet état de choses d'une manière honorable pour l'Angleterre. Le gouvernement a créé de nombreuses écoles pour les catholiques ; et une puissante propagande protestante s'est organisée pour couvrir le pays d'institutions de bienfaisance de tous genres.

En sorte que maintenant l'instruction se répand sur tous les points de l'Irlande, au profit d'une Église, et aux frais de l'autre.

Mais sans nous arrêter à la source protestante d'où

¹ De Jomès, t. II, p. 326 et suiv.

jaillit cette instruction pour les catholiques, voyons quelle est l'étendue de celle-ci : « Aujourd'hui, sur le quart de la population irlandaise qui *peut* lire et écrire, un certain nombre a reçu une éducation complète; le reste n'en a reçu une que fort médiocre. Dans 6 comtés, contenant 74 villes, avec des populations entre 2,500 et 12,400, il n'y avait pas, en 1849, une seule librairie! Quant aux bibliothèques particulières, on assure que dans la plus grande partie du Connaught (si catholique), il existe moins de livres qu'il n'en faut pour fournir la boutique d'un libraire anglais dans une petite ville ! »

Nous pourrions citer des documents où l'instruction est présentée comme dans le plus triste état au milieu des catholiques irlandais; où l'on nous montre des villes de 40,000 sans un libraire, sans un cabinet de lecture; où l'on parle d'un million d'enfants privés de toute instruction; mais fatigué par la vue d'une telle ignorance, nous aimons mieux porter nos yeux sur une contrée où nous puissions les reposer plus agréablement.

« Qu'il nous soit permis, dit une *Revue*, de tirer nos conclusions en faveur de cette race écossaise, dont ni les obstacles ni les secours insuffisants ne sauraient ralentir la marche vers le progrès. Le feu sacré de l'ambition intellectuelle a été entretenu chez cette nation qui a toujours compté tant d'illustres parvenus de la science, de la littérature et de l'industrie, enfants de leurs propres œuvres : tant de poètes comme Burns et J. Hogg; tant

¹ Dill, p. 72.

d'artisans inventeurs comme Ferguson et Watts; tant d'économistes financiers comme Paterson et Horner, etc., toutes supériorités à qui ont suffi, en fait d'éducation, les premiers éléments de l'école paroissiale. Ce qui distingue plus particulièrement l'Écosse, c'est cette louable activité intellectuelle de toute la nation, à laquelle il faut attribuer l'établissement de toutes ces écoles que M. Chambers affirme être supérieures aux écoles paroissiales, et où les quatre cinquièmes de la population reçoivent leur éducation élémentaire. Les ouvriers d'Écosse peuvent perfectionner scientifiquement leur éducation professionnelle, et acquérir toutes les connaissances accessoires dans les « instituts d'ouvriers », espèces de clubs où ils ont une bibliothèque, des conversations littéraires, des cours à leur usage. Depuis 1825, ces instituts se sont beaucoup multipliés. Les lycées d'ouvriers sont encore des clubs-écoles, organisés par une cotisation à plus bas prix : enfin on appelle *Unions* un certain nombre d'instituts d'ouvriers, associés entre eux pour se soutenir et s'aider mutuellement¹. »

« Quel pays, s'écrie le voyageur français parlant de l'Écosse, quel pays intéressant et curieux, instructif et réglé, riche et bien cultivé, champêtre et pittoresque, avec ses châteaux, ses parcs, ses champs, ses rochers, ses grands et beaux lacs! il réclamerait, à lui seul, des volumes entiers pour le peindre. Tout y semble respirer l'opulence d'une heureuse existence². »

« L'Écossais aime l'étude; il est studieux et passionné pour la lecture. L'élément de l'esprit est un besoin pour lui, et appartient à son existence intellectuelle. La ten-

¹ *Revue Britannique*, 1849, juillet, p. 90, 94. — ² *Solitaire*, t. II, p. 566.

dance de la nation, pour l'instruction, paraît être le résultat d'une civilisation générale qui s'étend sur les classes moyennes de la société. La capitale est, sous ce rapport, le centre de l'instruction et de la culture. Les nombreux journaux politiques et littéraires qui y paraissent suffisent à peine, malgré leur prix élevé de vente et d'abonnement, aux besoins de la lecture quotidienne¹. »

« Il serait difficile de donner une juste idée du zèle dont les pauvres sont animés, en Écosse, pour procurer à leurs enfants les avantages d'une bonne instruction primaire. C'est, aux yeux de tous, un devoir si essentiel, que des hommes fort obscurs et même vicieux auraient honte et se feraient de vifs reproches de le négliger. Si l'on en excepte quelques coins reculés des montagnes, on trouverait difficilement, dans ce pays, quelqu'un qui ne sût pas lire et signer son nom. Dans la classe moyenne, il est rare qu'on ne reçoive pas une éducation classique, et on voit souvent des pauvres s'imposer des sacrifices, ou même se priver du nécessaire, pour faire instruire leurs fils. Les instituteurs des écoles des paroisses forment, en Écosse, une classe d'hommes considérés, et qui méritent de l'être². »

« Le nombre extraordinaire d'hommes illustres que produisit l'Écosse vers la fin du dernier siècle, dit M. Moreau de Jonnés, donna au pays la conscience de lui-même. Le clergé presbytérien employa son influence puissante pour répandre l'instruction parmi le peuple, et il y réussit merveilleusement. En 1820, les écoles journalières, établies en Écosse, donnaient l'enseignement ci-après :

¹ Solitaire, t. II, p. 605. — ² Saint-Germain Leduc, t. II, p. 316.

110,770 écoliers libres.

63,533 écoliers payants.

TOTAL, 176,303 élèves.

« C'est un dixième de la population, et dès lors aucun enfant ne restait sans instruction. Cet heureux état de choses s'est maintenu et perpétué.

« L'attachement de famille et l'amour du pays ont facilité, en Écosse, l'établissement des écoles publiques. Les enfants qui ne peuvent être soutenus par leurs parents le sont par des amis, par des bienfaiteurs, par des associations patriotiques; et une génération entière s'est écoulée, sans qu'on puisse remarquer que le sentiment honorable qui fait payer ce tribut soit devenu moins généreux. Il paraît que dans les écoles de l'Écosse on ne se borne pas, comme presque partout ailleurs, à donner aux enfants une instruction automatique, et qu'on s'y occupe fructueusement de leur éducation. On attribue à ces soins une singulière supériorité qu'on observe dans les Écossais, en diverses circonstances. Comme signe de la valeur de l'Écossais, l'anecdote suivante mérite d'être citée : En 1807, un corps de troupe anglaise, faisant partie de l'expédition du général Fraser, était tombé entre les mains des Turcs; ceux-ci vendirent leurs prisonniers, qui furent dispersés dans la haute Égypte. Quand on les racheta, on remarqua que les Écossais étaient ceux pour qui on avait exigé la plus forte rançon; à cause sans doute de la supériorité de leur intelligence, de leur bonne conduite et de leur instruction. Il fallait payer leur rédemption au prix de cent sequins, tandis qu'on obtenait celle des autres pour vingt à trente ¹. »

¹ Journés, t. II, p. 326.

« La lecture et l'instruction qu'elle produit, dit toujours M. Jonnès, ont pour promoteurs, dans les Iles Britanniques, les devoirs religieux et l'intérêt du pays. Il n'est point de famille où la Bible ne soit lue; il n'en est point, quelque pauvre qu'elle soit, qui ne se procure des journaux et qui ne s'occupe plus ou moins des affaires publiques. Ces habitudes nationales fournissent à tout le monde le moyen et l'occasion de lectures journalières. Elles en font, pour chacun, un devoir, un plaisir, une nécessité, un besoin ¹.

« Il y a en Écosse plus d'un exemplaire de journal par personne de tout âge, et en Irlande, un pour quatre habitants. »

Ce rapport serait encore singulièrement modifié en faveur du protestantisme, si nous tenions compte de cette circonstance, que l'immense majorité des journaux publiés en Irlande sont publiés et lus par la minorité protestante.

Ainsi, l'Écosse ne se distingue pas moins par ses lumières que par ses mœurs, quand on la compare à l'Irlande. Nous pouvons donc déjà prévoir qu'il en sera de même pour la prospérité matérielle. Mais, ici, la distance est si grande, entre ces deux terres voisines, qu'elle dépasse, sans doute, toutes les prévisions du lecteur.

Commençons notre parallèle par l'exposé de la condition physique des catholiques irlandais. Le baron d'Haussez, ancien ministre du roi Charles X, ouvrira

¹ Jonnès, t. II; p. 339.

l'enquête par une déposition qui ne doit pas être suspecte aux catholiques, et d'autant plus imposante qu'elle indique ce qui nous a toujours paru, à nous-même, être la véritable cause des misères de l'Irlande : « Il est résulté, dit M. d'Haussez, pour les Irlandais, de la mauvaise direction que les prêtres donnent à leur esprit, une prostration de forces morales qui anéantit toutes facultés intellectuelles, et émousse jusqu'au sentiment du malheur et au désir d'y mettre un terme. L'Irlandais des campagnes n'est stimulé que par la sensation de la faim ; insensible à toute autre, il ne s'occupe, ni de la nudité de sa famille, ni de la saleté du logement qu'il partage avec ses animaux, en petit nombre et de peu de valeur, dont le produit vient, de temps à autre, placer dans sa main quelques pièces de monnaie, promptement échangées contre le whiskey, sa liqueur favorite ¹. »

« L'Irlande est peuplée de pauvres, l'aisance est un état d'exception qui se borne à un nombre de familles très-petit, en comparaison de celles qui vivent dans un complet dénûment ; le seul allégement que rencontre une détresse portée plus loin qu'elle ne l'est dans aucune autre contrée, c'est qu'elle est devenue la condition commune, l'état obligé de toute la nation, et qu'au moins ceux qui souffrent ne trouvent pas à faire des comparaisons qui aggravent leur sort ². »

« L'Angleterre voit chaque année affluer, par milliers, des Irlandais qui viennent se confondre parmi les ouvriers déjà trop nombreux qui l'embarrassent ; ils apportent des bras vigoureux, souvent détournés d'un emploi utile par des têtes qu'exalte l'usage immodéré du gin ; ils se

¹ D'Haussez, t. II, p. 206, 207. — ² *Idem*, p. 214.

mèlent, dans tous les ateliers, à toutes les querelles. On les voit, partout où il y a du travail ou du désordre, également disposés à l'un et à l'autre, inquiets, brouillons et incommodes partout. Ces dispositions leur font trouver plus difficilement l'emploi de leurs forces, et ajoutent aux causes de leur extrême misère ¹. »

« On peut appeler les mendiants irlandais, les lazzaroni de la Grande-Bretagne. A chaque pas, dans les rues de Londres, vous rencontrez un Irlandais qui vous demande l'aumône ; à leurs manières et à leur prononciation, un étranger lui-même ne peut manquer de les reconnaître ². »

« A l'époque où je visitai moi-même George Yard, Went-Worth-Street, Saint-Gilles de Londres, dit M. Pichot, c'étaient surtout des colonies irlandaises qui y éta-
laient leur misère et leur saleté. Je relis aussi, dans un de ces anciens rapports d'enquêtes parlementaires qui réduisent tout en chiffres, que, sur 15,000 mendiants qu'il y avait dans Londres, en ce temps-là, on comptait 5,000 Irlandais. A cette même époque, on calculait aussi que le quart des prostituées de Londres provenait de la même nation ³. »

« Comme les autres sources d'où devraient découler sa prospérité, le commerce et l'industrie de l'Irlande sont dans un état absolu de dépression. L'extrême pauvreté du pays s'oppose à une consommation active, qui partout est la base la plus certaine de l'importance et de la rapidité des transactions commerciales ⁴. »

« L'Irlande renferme un des peuples les plus misérables du monde, et celui de tous qui, tout en s'agitant, fait le

¹ D'Haussez, t. II, p. 216. — ² Saint-Germain, t. IV, p. 258 à 260. — ³ Pichot, t. I, p. 271. — ⁴ D'Haussez, t. II, p. 249.

moins d'efforts convenables pour échapper à sa misère ; un des plus asservis, et qui justifie le plus cet asservissement par sa tendance à s'affranchir d'une autorité qui se montrerait modérée ¹. »

Dans un rapport adressé par Patrick M' Rye au lord lieutenant d'Irlande, on lit, sur la paroisse de West-Tulligobegly, comté de Donegal, les détails que voici : « Les habitants sont dans la condition la plus nécessiteuse, la plus affamée, la plus dénuée, dont j'aie jamais eu connaissance. Quoique j'aie parcouru à peu près neuf comtés d'Irlande, une partie de l'Écosse et de l'Angleterre, plusieurs colonies de l'Amérique du Nord, et fait, à pied, 2,253 milles, à travers sept États de l'Union, nulle part je n'ai vu la dixième partie de tant de misères, de privations et de dénûment...

« Je viens donc en dresser le tableau circonstancié, avec toute l'exactitude de la vérité, mais sans la moindre exagération. Cette paroisse contient 4,000 habitants, tous catholiques, ne possédant entre eux que : une charrette, une charrue, seize herses, huit selles d'homme, deux selles de femme, onze brides, vingt pelles, trente-deux râtaux, sept fourchettes de table, quatre-vingt-treize chaises, deux cent quarante-trois tabourets, dix fourches de fer, vingt-sept oies, trois dindes, deux matelas, huit paillasses, deux étables à chevaux, six étables à vaches, huit chandeliers de cuivre, trois montres, une école nationale, un prêtre, point de chariots à quatre roues, point d'autre voiture d'aucune sorte, point de chapeaux, point de pendules, point de miroirs au-dessus de trois pence pièce, point de bottes, point d'arbres fruitiers, points de navets,

¹ D'Haussez, t. II, p. 225.

point de carottes, point de panais, point de luzerne, point d'autres produits horticoles que des pommes de terre et des choux; environ dix pieds carrés de vitres pour toutes les maisons, excepté celles de la chapelle, de l'école, du presbytère, de la maison de M. Dombrain, et le corps de garde des constables.....

«Aucune femme, mariée ou non mariée, ne peut dire avoir plus d'une chemise, la plupart n'en ont pas, et la moitié au moins des hommes et des femmes n'ont pas de souliers aux pieds; comme aussi il n'est pas beaucoup de familles qui aient deux lits, mais dans beaucoup de familles, garçons et filles, d'âge déjà mûr, couchent pêle-mêle avec leurs parents. Leurs lits sont de paille, de joncs verts ou secs, ou de bruyère, avec des draps grossiers ou pas de draps, et des couvertures en haillons ¹. »

« Si, dit M. Nichols, dans un rapport adressé à John Russel, vous cherchez à raisonner avec des paysans irlandais et à leur démontrer combien il leur serait facile d'améliorer leur sort, ils se rabattent sur leur pauvreté. Vous apercevez un homme sur sa porte, se chauffant paresseusement au soleil, ou assis près de son feu de tourbe, tandis que sa cabane est entourée d'une fange puante à travers laquelle il vous est impossible d'approcher. Vous lui dites qu'avec l'eau du ruisseau il pourrait, en quelques heures, nettoyer toutes ces ordures : Oh ! répond-il, nous sommes si pauvres ! Et cependant, il fume son tabac, et probablement il ne se refuse pas la goutte de whiskey ². »

« Pour les autres nécessités de la vie, les Irlandais ont à peine de quoi se vêtir le jour et se couvrir la nuit. L'hiver, malgré le peu de rigueur du climat, ils meurent

¹ *Revue Britannique*, 1847, mars-avril, p. 98 à 400. — ² *Idem*, p. 98.

de froid comme de faim ; dans beaucoup de cabanes, il n'y a qu'un seul habit complet pour deux individus. Ils le mettent tour à tour pour aller à la messe le dimanche ; le reste de la journée, ils vont couverts de haillons¹. Chez toutes les nations, il y a plus ou moins de pauvres ; mais un peuple de pauvres, c'est ce que l'Irlande seule peut offrir. L'Irlande semble destinée à montrer jusqu'où peut aller l'infortune humaine². »

« Les gens de la campagne ont rarement des bas et des souliers ; ils s'enveloppent le corps d'une immense houppelande ; les femmes ont la tête nue, comme les hommes, elles marchent presque toujours pieds nus. Quant aux enfants, ils ne sont presque pas vêtus. Un lambeau de chemise ou de pantalon, quelquefois un vieux châle ou un vieux jupon déguenillé, avec lequel ils se drapent comme ils peuvent, tel est leur accoutrement ordinaire. Sur toutes les routes, à l'approche de chaque village, on voit des essaims de pauvres enfants demi-nus, qui apparaissent tout à coup et semblent sortir de terre. Ils assiègent toutes les voitures, les poursuivent en poussant des cris de détresse, et ne s'arrêtent que lorsqu'ils ont reçu quelque aumône³. »

« Des pommes de terre cuites dans un peu de lait donné par la vache qui partage l'habitation, et rendues moins insipides par un peu de sel, quand on a assez d'argent pour s'en procurer, forment la nourriture des sept huitièmes des habitants de l'Irlande. Le peu que la femme gagne à filer le lin et l'homme à labourer sert à acheter du whiskey. Quant aux habits, ils en usent peu ou point, et les souliers et les bas sont une chose complètement inconnue. Les fermiers plus aisés portent cependant un peu

¹ Nougarede, t. III, p. 642. — ² *Idem*, p. 645. — ³ Prévost, p. 442.

de paille dans des souliers grossiers, nommés brogues, mais c'est un luxe rare. Nos laboureurs, assez riches pour mettre, comme ils le disent, du foin dans leurs bottes, sont des Crésus en comparaison des Irlandais. Quelques-uns ont un cheval en propre, d'autres se réunissent avec deux ou trois voisins pour en entretenir un ; on attelle ce cheval à demi fatigué, et on joint, sous le même joug, le vigoureux fermier, qui équivaut à un second cheval, et n'est pas plus à l'abri de l'aiguillon du conducteur que son compagnon de labourage. »

« Les paysans restent debout sur les routes ou cheminement comme les voyageurs d'un air indifférent ; ceux-là même qui ont le teint le plus blême, le chapeau le plus déformé, l'habit le plus rapiécé, costume de Monsieur ou de gentleman, qui rend d'autant plus remarquables les solutions de continuité et le rapiécage, mais auquel le paysan irlandais tient, à ce qu'il paraît, aimant à se persuader qu'il vaut mieux avoir l'air d'un gentillâtre ruiné que d'un pauvre paysan. Les marmots eux-mêmes portent la même défroque, et jouent parmi les sangliers domestiques, avec ce qui fut autrefois une petite redingote, un petit habit et un petit chapeau. Ce qu'il y a de plus rare, en Irlande, à ce qu'il paraît, ce sont les vieux souliers. Paddy va sans façon pieds nus, malgré ses haillons d'apparat¹..... »

M. Edward Wakefield avait pu dire, sans contradiction, en 1812 : « Un recommandable écrivain de ce pays reconnaît franchement que le paysan irlandais n'est pas beaucoup au-dessus du sauvage, ni sous le rapport des justes notions de la liberté, ni par son respect pour les

¹ Pichot, t. 1, p. 224 à 229.

lois et les institutions civiles des hommes¹. Au milieu de pareilles mœurs, il n'est pas rare de trouver les pratiques les plus barbares. A Gweedore, par exemple, outre la tonte générale à laquelle les moutons étaient soumis une fois l'an, chacun avait recours à leur laine dans l'occasion. Ainsi, une femme en train de tricoter une paire de bas pour la foire prochaine, avait-elle besoin d'un supplément de laine, elle attrapait la brebis ou l'agneau, et lui tondait ou même lui arrachait sur le dos ce qu'il lui fallait... La pauvre bête, ainsi tondue, s'offrait aux yeux sous la forme la plus étrange et la plus ridicule.

« Sous l'influence de la vie nomade de ces peuples, on comprend que le toit domestique soit mal entretenu, on ne recherche le confortable que dans une habitation fixe. La hutte de ces Bédouins de l'Irlande consistait en quatre murailles de pierres grossières (quelquefois de simples mottes de gazon) agglomérées sans mortier; pas de cheminée, deux portes, l'une de façade, l'autre de derrière, pour prendre avantage du vent, et une ouverture appelée par courtoisie fenêtre, où les carreaux de vitre étaient remplacés par une peau d'agneau à l'état de parchemin.

« Quant à l'intérieur, on y voyait deux ou trois tabourets de bois, une marmite de fer, un vieux bois de lit rempli de bruyère ou de pommes de terre, sans draps et sans couvertures; une baratte, deux ou trois assiettes, une pelle, une bêche et une pipe. La vache, s'il y en avait une, n'avait d'autre étable que la cuisine ou l'appartement même, sous prétexte qu'il était plus commode de l'avoir sous la main quand on avait besoin de son lait². »

« A Dungarvan, dit M. Pichot, notre voiture fut tout à

¹ Pichot, t. II, p. 258. — ² *Idem*, p. 463 à 465.

coup cernée par une trentaine de vrais mendiants irlandais. Si je m'en rapportais à mon imagination, je soutiendrais qu'ils étaient cent plutôt que trente. J'ai encore devant les yeux cet horrible spectacle, j'entends ces cris lamentables, je sens ces exhalaisons puantes; tantôt il me semblait être entouré de hideuses têtes d'une hydre, plus terrible qu'aucun des monstres de n'importe quelle mythologie, de n'importe quel enfer virgilien ou dantesque, tant cette agglomération de figures grimaçantes se faisait compacte autour de nous. Tantôt, au contraire, toutes ces têtes livides, tous ces corps disloqués se multipliaient, par l'effet de l'empressement rapide avec lequel ils se séparaient et se croisaient pour faire le tour de la voiture, et tendre leurs mains du côté où ils avaient entendu le tintement d'une pièce de monnaie. »

« A Dungarvan comme ailleurs, aucun métier, aucun travail assidu n'équivalent, pour une famille, à l'heureux accident d'une infirmité ou d'une difformité qui permet d'aller tendre la main et chanter sa complainte dans la rue. Les maisons pauvres s'envient leurs estropiés, leur paralytique, leur cul-de-jatte, leur enfant rachitique, leur vieillard aveugle; ce sont là les membres les plus utiles de la famille. Le nouveau-né que Sparte eût noyé dans l'Eurotas est, à Dungarvan, élevé avec un soin particulier ¹. »

« A Kilkanny, la voiture était complètement cernée de mendiants, et l'on n'entendait partout que des cris variés, soit par la différence des organes, soit par l'âge et le sexe. Les vêtements, c'est-à-dire les guenilles des femmes, pendent ici, par diverses causes, jusque sur leurs che-

¹ Pichot, t. 1, p. 224 à 229.

villes, et permettent de voir les choses que l'on cache partout ailleurs, quoique ici elles ne passent point pour honteuses... Je vis une mère ramasser des peaux de grossesilles à maquereaux, qu'un de mes compagnons de voyage avait crachées, et les fourrer dans la bouche de son enfant. Depuis que j'avais quitté Fondi, dans le royaume de Naples, je n'avais jamais rien vu de semblable ¹. »

« Si l'industrie avait fait plus de progrès, et que toutes les ressources du pays fussent exploitées, dit un voyageur français, l'Irlande pourrait nourrir une population triple de celle qui l'habite. Pendant tout l'hiver, les travaux manquent, faute d'industrie; les paysans n'existent alors que du produit d'un petit champ de pommes de terre, attendant à leur demeure. Dès le retour du printemps, sa cabane est fermée, et le père de famille quitte sa patrie pour aller chercher, en Angleterre, le travail de l'industrie qui lui manque, tandis que sa femme, suivie d'une foule d'enfants déguenillés, se traîne sur les grandes routes et aux portes des maisons de fermiers, pour soutenir sa pauvre existence en mendiant, jusqu'à ce qu'arrive la récolte des pommes de terre. D'autres paysans sans famille quittent pour toujours leur foyer de misère, afin de trouver une existence plus ou moins assurée dans les fabriques de l'Angleterre ². »

« Les pauvres de la banlieue, dans leur horrible déguenillement, traversent, par centaine, les plus beaux quartiers de Dublin, pour recevoir, dans une des principales maisons de refuge, située sur le quai, au centre de la ville, leur alimentation quotidienne, distribuée en

¹ Raumer, p. 309, 340. — ² Solitaire, t. II, p. 532.

trois repas, déjeuner, dîner et souper. On voit ces mendiants par cohue, aller et venir dans les rues et causer ainsi l'impression la plus forte et la plus pénible qui puisse accompagner le voyageur dans ses courses, et qui ne l'abandonne point en quittant la capitale de l'Irlande¹. »

« Dans la cabane des pêcheurs on voit des petits enfants blonds, à demi nus, au fond de ces trous creusés dans la terre, couverts de tourbe et de terre glaise qu'on appelle leur cabane, croupissant dans la misère et la saleté, jouant et vivant au milieu de petits pourceaux qui habitent avec eux. Cet intérieur des habitations offre partout l'aspect de l'extrême pauvreté qui, à chaque pas, oppresse le cœur, et rend indiciblement pénible un voyage dans l'intérieur du pays. Partout le malheur provoque la compassion, partout il semble réclamer l'aumône que votre cœur ne saurait se dispenser de distribuer, à la seule vue de populations entières, plongées dans la détresse, qu'à chaque pas vous rencontrez sur ce sol fertile plein de terrains incultes. Cette détresse du peuple irlandais atteint l'extrême limite de la pauvreté. Le costume du peuple n'offre aux regards que des haillons semblables au rebut d'une boutique de chiffonnier. Les cottages des paysans, sans les comparer aux huttes souterraines dont il vient d'être parlé, seraient, en Angleterre et en Écosse, à peine des étables pour le bétail². »

Mais armons-nous de courage et descendons jusqu'au dernier réduit de la misère, à cette chaumière irlandaise³ qui, se retrouvant partout, devient finalement le vrai type des habitations du pays. « Une chaumière irlandaise, dit

¹ Solitaire, t. II, p. 547. — ² *Idem*, p. 552.

M. Prévost, est une espèce de hangar, long d'environ douze pieds sur huit ou dix de largeur. Les murailles sont faites de boue et de cailloux, ou de vieilles planches presque pourries; le toit se compose d'une couche de mottes de bruyères, assujetties sur des lattes; pour empêcher que le vent ne balaie cette chétive couverture, le paysan a soin de jeter dessus quelques grosses pierres qui parfois ne contribuent pas peu à ruiner le débile édifice. Généralement on ne voit pas de fenêtres, la lumière ne pénètre que par les fentes de la porte, et par un trou pratiqué dans la toiture; ce trou qui, on le devine, sert de cheminée, est recouvert à l'extérieur d'un vieux panier d'osier qui tient lieu de tuyau. Au premier abord, il semble impossible au touriste de pénétrer dans ces sombres réduits, car l'entrée est presque toujours obstruée par un cloaque infect où le fumier et les immondices amoncelés surnagent entre des rigoles d'eaux grasses et vaseuses. On traverse ce fétide réceptacle au moyen de quelques grosses pierres, jetées de distance en distance, et il faut s'estimer heureux quand on a franchi ce trajet sans éclaboussures. Je demandai un jour à un fermier pourquoi il ne rejetait pas son fumier derrière sa cabane, au lieu de le laisser à l'entrée : C'est, me répondit-il, parce que nous n'avons pas d'autre place.... A peine êtes-vous parvenu à entrer dans une de ces maisons, que vous vous arrêtez suffoqué par une fumée épaisse qui vous prend à la gorge et qui vous empêche, pendant quelques minutes, de distinguer autre chose qu'un feu de tourbe, placé en face de la porte. Quand les yeux sont un peu habitués à l'obscurité et qu'on peut voir autour de soi, alors on est saisi de pitié par le spectacle d'une misère qui dépasse tout ce qu'on avait imaginé. Dans une

même chambre humide, vivent pêle-mêle, deux, trois, et quelquefois quatre générations d'êtres humains. Le porc semble faire partie de la famille, il est tapi dans son coin, parmi les enfants qui se vautrent en jouant avec lui. Les poules sont juchées dans des trous sous le chaume, ou sur le faite de quelque vieux bahut. Dans l'endroit le plus clos, le mieux abrité, on voit un vieux grabat, c'est le lit de l'aïeule. Quant aux autres membres de la famille, ils couchent tous les uns auprès des autres, sur la paille ou sur quelques brassées de bruyère. Le dénombrement du mobilier sera bientôt fait; c'est d'abord une marmite de fer pour faire bouillir les pommes de terre; un grand panier d'osier pour les conserver, puis deux sièges de pierre ou deux bancs de terre, enchâssés dans le mur; de chaque côté du foyer, un escabeau à trois pieds sur lequel on fait asseoir l'hôte que l'on reçoit, un vieux buffet sur les rayons duquel sont accrochées quelques assiettes cassées; ajoutez encore quelques outils de jardinage épars çà et là, ou rangés dans les coins, un crucifix couronné d'une auréole de lauriers bénits, quelques images de saints bizarrement enluminées, et vous aurez, au complet, un intérieur irlandais; cependant, les habitants de ces huttes si nues, si délabrées, moins saines, moins confortables que le wigwam de l'Indien, les habitants de ces horribles demeures ne sont point considérés comme appartenant à la classe la plus misérable du peuple. Il y a des milliers d'êtres humains encore plus à plaindre, qui n'ont, ni un coin de terre à défricher, ni une tanière pour s'abriter, et qui sont réduits à errer en mendiants, ou à aller dans une maison de pauvres, échanger leur liberté

contre deux rations de pommes de terre par jour¹. »

« La chaise de l'aïeule, dans la maison où je me trouvais, était un escabeau percé, composé de trois planchettes disposées en triangle, et laissant entre elles un espace vide ; le siège était supporté par trois solives dont l'une, placée au sommet du triangle, se prolongeait en l'air de deux ou trois pieds, et servait ainsi de dossier. Le gobelet de bois, appelé methers, dans lequel on me présenta du whiskey, était carré et non pas rond comme tous les verres connus et toutes les coupes usitées dans toutes les autres parties du monde. J'avoue que la première fois que je le portai à mes lèvres, je répandis sur moi la moitié au moins du liquide qu'il contenait ; il fallut me livrer à une certaine étude pour parvenir à introduire dans ma bouche, d'une manière à peu près convenable, un des larges bords anguleux de cet antique vase de chêne, qui a dû être en usage dans les festins des druides. Les moyens de transport, employés par les paysans du Connaught, sont tout aussi confortables que le mémorable methers dont je viens de vous donner la description. Le premier véhicule que je rencontrai, en sortant de la cabane, consistait simplement en une planche de bois fixée entre deux massives roulettes non évidées, semblables aux roues de carton que les enfants confectionnent pour les petits chars qu'ils font traîner aux mouches et aux hannetons. Deux pores gigantesques tiraient péniblement cette lourde machine roulante, sur laquelle se prélassaient gaiement trois gaillards de la complexion la plus robuste². »

« Vous n'êtes pas surpris de voir sortir des cottages

¹ Prévost, p. 375 à 375. — ² *Idem*, p. 384 à 383.

où vivent les paysans irlandais, des hommes, des femmes et des enfants également dégüenillés. Ces huttes de terre n'ont généralement d'autre ouverture que la porte, comme si le jour faisait peur à la misère qu'elles recèlent. On peut avoir une idée de leur distribution intérieure, car, dans le nombre, il y en a que l'émigration a laissées désertes, et où le regard du passant peut plonger librement parla toiture affaissée ou à travers la large brèche d'un pan de mur. Celles qui sont encore habitables ou habitées ont pour dépendance une loge à pourceau; mais il en est aussi où cet animal partage familièrement le domicile commun, plus heureux alors que son maître; car, si les débris des aliments de l'homme ne lui suffisent pas, comme c'est généralement le cas, il a ses libres allures, et va chercher fortune sur les bords de la route ¹. »

« Ici, il n'y a pas de terme pour exprimer ce qui frappe les yeux de tous les côtés; il faut avoir vu ces maisons, que dis-je, des maisons? non, des cabanes... que dis-je, des cabanes?... non, des trous, la plupart sans fenêtre ou jour d'aucun genre, la même sortie servant aux hommes et aux pores, qui couchent pêle-mêle dans un petit espace; ceux-ci frais et bien nourris, ceux-là vêtus de haillons. Si j'en excepte les habitants aisés des villes, je n'ai pas vu un seul Irlandais sur mille qui eût sur le corps un habit sans trous, une chemise, une culotte entière ². »

Telles sont les tristes habitations du peuple irlandais dans les campagnes. Jetons un coup d'œil sur les villes en faveur desquelles le dernier écrivain vient de faire ses réserves, et, pour atteindre à ce qu'il y a de mieux, par-

¹ Pichot, t. 1, p. 224. — ² Raumer, t. II, p. 345.

courons la capitale. Sans doute le tableau qui va suivre n'est pas une peinture de Dublin dans toute son étendue; mais c'est le tableau de la partie essentiellement catholique, et c'est précisément ce qui convient à notre sujet : « Tous les aspects pittoresques, dit le même écrivain, que présente la belle capitale de l'Irlande sont gâtés, sont tachés, pour ainsi dire, par ces troupes de mendiants qui fourmillent et semblent sortir de terre de toutes parts. Pour moi, pensai-je en me promenant l'autre jour avec un respectable gentleman, qui avait l'obligeance de me servir de cicérone, il m'est impossible d'admirer à loisir vos édifices et vos œuvres d'art, lorsque à chaque pas je rencontre un de mes semblables exténué, mourant de faim; tantôt une femme, au teint hâve, portant un enfant mourant, suspendu à son sein; tantôt un vieillard caduc et infirme, étalant au soleil ses plaies hideuses et ses membres décharnés.

« Il est difficile de se faire une idée de l'horrible misère qui règne ici. Nuit et jour, sur les degrés des plus beaux hôtels, sous les portiques des églises ou des édifices publics, vous heurtez du pied, en passant, des malheureux qui quelquefois ont à peine la force d'implorer votre charité d'une voix dolente. C'est en vain que le parlement a voté une loi des pauvres, c'est en vain que les autorités locales ont décrété des lois sévères pour défendre et supprimer la mendicité; les constables eux-mêmes, malgré les ordres qu'ils reçoivent, ne pourraient, n'oseraient empêcher des malheureux qui meurent de faim, de tendre la main et de supplier les passants. Mais c'est surtout dans l'ancien quartier, connu sous le nom de Libertés, qu'il faut voir le paupérisme irlandais dans toute sa nudité..... Il faut du courage pour s'avancer seul, et à

ped, dans ce sombre dédale, dans cet abîme de misère et de corruption. Le soir, de malheureuses femmes en haillons, quelquefois de toutes jeunes filles, des enfants âgés de douze ans à peine, accostent l'étranger, et lui offrent leurs corps à vil prix ; s'il refuse, alors elles tâchent de l'apitoyer, et lui demandent simplement l'aumône.

« Ces maisons où demeuraient jadis les nobles, les riches, et la plus grande partie de la population de race anglaise, naguère si brillantes et si splendides, aujourd'hui que la noblesse a émigré sur l'autre rive de la Liffey, sont noires et délabrées, les pauvres se sont jetés à l'envi sur ces palais abandonnés, et y ont pullulé dans une proportion effrayante. Quelques-unes de ces maisons n'ont plus de toit, d'autres n'ont plus ni portes ni fenêtres ; aussi est-ce principalement dans les caves que les malheureuses populations des Libertés cherchent un abri contre le froid et la pluie. Parfois, sur les marches de ces repaires, vous voyez accroupies deux ou trois générations de ces infortunés ; les enfants demi-nus se roulent et jouent avec insouciance ; ce sont les moins à plaindre ; ils ne comprennent pas encore combien leur sort est triste ; le père et la mère sont graves et mornes ; ils savent, eux, ce qu'ils ont souffert, et ils désespèrent de l'avenir ; puis vient l'aieule, la doyenne de cette malheureuse tribu ; le plus souvent, elle est tout à fait abrutie par une longue vie de douleurs et de privations ; le regard fixe, le corps immobile, elle fume tranquillement une vieille pipe noircie, et paraît être devenue insensible à la souffrance comme au bien-être. Il faudrait le crayon et la palette de Murillo ou de Ribeira, pour esquisser toutes ces têtes désolées, toutes ces faces sinistres ; pour peindre toutes ces hideuses gue-

nilles si bizarrement percées, tailladées, déchiquetées. Et quand le vent vient à souffler, et à ouvrir le manteau à grand collet, ce cache-misère de la plupart des pauvres Irlandais, alors on s'aperçoit que les malheureux n'ont sur le corps qu'un lambeau de chemise ou de pantalon, et on frémit, en réfléchissant que, dans quelques semaines, l'hiver viendra et décimera sans doute cette caste infortunée. Quand la faim se fait trop cruellement sentir et devient intolérable, on les voit sortir par bandes de leur trou, et se répandre dans la ville, sur les places et dans les promenades. Ils marchent tous ensemble et en silence, ne demandent rien à personne ; ils se contentent de montrer aux riches, pour tout reproche, leurs vêtements en haillons ; parfois cependant des sanglots, un cri de douleur, arrachés par l'inquiétude et le besoin, s'exhalent du sein de quelque pauvre mère qui porte son enfant sur son dos, enveloppé dans le capuchon d'une mante de bure. Cette procession déguenillée, ce sinistre cortège inspire au moins la terreur à tous ceux qui ne sont point touchés de commisération. Chacun s'empresse de faire l'aumône à ces malheureux qui retournent alors, pour partager, avec leurs frères qui attendent impatiemment dans leurs tristes repaires ¹. »

« Dublin renferme, à elle seule, plus de mendiants que l'Écosse tout entière n'en offrirait en vingt ans ... »

Mais ce dernier mot nous rappelle le second terme de notre comparaison ; traversons donc le canal, et après avoir vu l'Irlande catholique et ses misères, contemplons l'Écosse protestante et sa prospérité.

¹ Prévost, p. 5 à 8.

Voici ce que nous lisons dans la *Revue des Deux-Mondes* de l'année et du mois même où nous écrivons, janvier 1854 : « L'Écosse est un des plus grands exemples qui existent au monde de la puissance de l'homme sur la nature. Je ne connais que la Hollande qui puisse rivaliser ; la Suisse même n'offrirait pas de plus grands obstacles à l'industrie humaine. Ce qui ajoute encore à la merveille de ce développement de prospérité sur un sol si ingrat, c'est qu'il est tout récent. Il y a seulement un siècle, l'Écosse était encore un des pays les plus pauvres et les plus barbares de l'Europe. On peut affirmer aujourd'hui que, dans l'ensemble, il n'y a pas sous le soleil de région plus heureuse et mieux ordonnée. Sa production totale a décuplé dans le cours de ce siècle. Les produits agricoles ont, à eux seuls, augmenté dans une proportion énorme. Les denrées alimentaires s'y produisent avec une abondance qui permet tous les ans une immense exportation. De l'aveu même des Anglais, l'agriculture écossaise est aujourd'hui supérieure à l'agriculture anglaise elle-même, au moins dans quelques parties ; c'est en Écosse que les cultivateurs envoient surtout leurs enfants comme apprentis dans les fermes modèles ; les meilleurs livres d'agriculture qui ont paru, dans ces derniers temps, ont été publiés en Écosse, et quand les propriétaires anglais veulent avoir un bon régisseur, *baillif*, c'est en Écosse qu'ils vont le chercher. La consommation moyenne y est de deux cents livres par tête, comme en Angleterre, tandis qu'en France cette moyenne n'est que de cent quarante. Comment l'Écosse est-elle arrivée si rapidement à ce beau produit, malgré l'infertilité naturelle de son sol et de son climat ? Les Écossais rachètent l'infériorité de leurs capitaux, par rapport

aux Anglais, par un plus grand esprit d'économie, et par un labeur personnel plus rude et plus assidu. Les fermiers travaillent plus généralement par eux-mêmes; leur capital va d'ailleurs en s'accroissant vite.

« Tout ce qui tient à la théorie des baux n'a été nulle part l'objet d'études aussi approfondies. On peut dire que, sous ce rapport, on est arrivé à la perfection. C'est en Écosse qu'il faut aller chercher des modèles, quand on entreprend d'introduire le bail à ferme dans un pays où il n'existe pas, et de transformer des cultivateurs ignorants et pauvres, des métayers, des bordiers, des domestiques à gages, en fermiers intelligents et aisés. La rente est déjà, en moyenne, presque aussi élevée dans les bonnes parties de l'Écosse, qu'en Angleterre; il y a même des points où elle monte plus haut; et l'intérieur des fermes, autrefois si pauvre, offre aujourd'hui un air frappant d'aisance.

« A l'excellente constitution des baux est venue se joindre une autre cause de progrès, la meilleure organisation connue des moyens de crédit. En Écosse le sang-froid, l'exactitude, la sobriété, le génie du calcul, sont des qualités si profondément nationales, que le système de crédit le plus large a pu s'établir sans inconvénient et porter les fruits les plus magnifiques. Tous les compatriotes d'Adam Smith sont plus ou moins imprégnés de son esprit sagace et positif. L'admirable mécanisme des banques produit une facilité incroyable dans les transactions; l'agriculture est parfaite comme l'industrie. On peut dire que l'argent ne manque jamais, dans une proportion raisonnable, à la spéculation, même agricole. Chacun se fait un point d'honneur de ne pas en abuser, ce qui maintient ce crédit universel.

« Tous les moyens de répandre les bonnes méthodes sont au moins aussi usités en Écosse qu'en Angleterre. La Société d'agriculture distribue par an une foule de prix divisés en plusieurs classes : procédés agricoles et cultures spéciales, bois et plantations, défrichements des terres incultes, machines agricoles, bétail de toute espèce, produit du laitage, habitations rurales. Ces concours, où le dernier fermier peut s'asseoir à côté des chefs les plus éminents de l'aristocratie, ont au moins autant de retentissement que ceux de sa rivale d'Angleterre. La Société possède, à Édimbourg, un Musée rural où se trouvent des modèles de tous les instruments usités en Europe, des échantillons de toutes les graines cultivées, des représentations exactement réduites des animaux primés depuis l'origine des concours.

« Tous ces encouragements, quelque puissants qu'ils soient, ne suffiraient pas pour expliquer les prodigieux progrès de l'agriculture écossaise; les véritables causes sont les mêmes qu'en Angleterre; je veux parler de la richesse industrielle et des institutions libres. Si l'histoire de l'industrie anglaise est admirable, que dire de celle d'Écosse! La vallée de la Clyde, autrefois déserte, rivalise aujourd'hui avec le riche comté de Lancastre pour ses houillères, ses usines de toutes sortes, son immense navigation. Le germe même de tant de richesse n'existait pas en 1750; ce sont les capitaux anglais qui, aidés du génie laborieux et frugal de l'Écosse, ont transformé à ce point, en si peu d'années, cette terre inerte. Cet élan industriel a été suivi, comme partout, d'un progrès agricole correspondant.

« Le peuple écossais s'est trouvé tout à coup, au contact des mœurs et des lois anglaises, un des plus propres

à comprendre les bienfaits de l'indépendance individuelle et de l'ordre volontaire. Il a même été, du premier coup; plus loin que l'Angleterre elle-même; on peut dire que, sous le rapport politique, l'Écosse est l'Angleterre perfectionnée. Nulle part, en Europe, l'appareil gouvernemental et administratif n'est moindre; il faut aller jusqu'en Amérique pour trouver une pareille simplicité. La centralisation administrative, cette méthode si vantée; qui rançonne les trois quarts de la France au profit de l'autre quart, et qui étouffe partout l'initiative personnelle ou locale; y est absolument inconnue; les fonctionnaires sont peu nombreux, et pour la plupart gratuits.

« Cet esprit d'ordre et d'économie, que chacun apporte à ses propres affaires, passe dans le maniement des affaires publiques; on fait plus avec peu d'argent, qu'ailleurs avec beaucoup. Ce que l'impôt ne peut pas exécuter, l'esprit d'association ou d'entreprise privée l'accomplit mieux, plus vite et à meilleur marché. Les enseignements de la science économique ont trouvé, en Écosse, leur application la plus immédiate et la plus complète.

« Un Écossais ne songe jamais à chercher d'autre appui que lui-même; il ne perd pas son temps en agitations et en démarches stériles; il n'a rien à demander, à solliciter; tout entier à ses affaires, il les mène bien, parce que rien ne l'entraîne ou ne le détourne. Point de ces rivalités que l'ambition fait naître; tout le monde vit à sa guise dans son intérieur, et quand on a besoin les uns des autres, ce qui arrive souvent, on s'entend aisément dans une pensée d'utilité commune. L'Écosse est une famille.

« Quand on descend des hauteurs de Lammermoor;

apparaissent les plaines ondulées qui entourent Édimbourg, sur une étendue d'environ 500,000 hectares, et qu'on appelle les Lothians. Ici, la culture devient véritablement sans pareille. Les rentes de 100, 200, 300 fr. l'hectare sont assez communes. Ce sol était considéré autrefois comme ne pouvant pas même porter du seigle ; on n'y cultivait que l'orge et l'avoine. Malgré ces loyers énormes, les fermiers des Lothians font très-bien leurs affaires. Ils ont presque tous de jolies habitations, et quelle que soit la frugalité nationale, ils vivent aussi bien que beaucoup de nos propriétaires, même les plus aisés..... Pour le moment, c'est l'organisation écossaise qui est, à mon sens, ce qu'il y a de mieux.

« Tout ce qui était cultivable en Écosse est maintenant cultivé, et les terres incultivables elles-mêmes sont l'objet d'une exploitation intelligente et fructueuse. Ce pays vit ainsi à l'abri des inquiétudes et des souffrances que fait naître l'excès de la population ; il n'a jamais rien à craindre pour sa subsistance, puisqu'il exporte volontairement beaucoup de ses produits agricoles, et le petit nombre, comme la sobriété de ses consommateurs, lui permet de transformer en capital une grande partie de ses recettes.

« Le pays des Highlands, dans la partie la plus aride de l'Écosse, qui contenait autrefois un peuple si redouté de ses voisins, a changé ses mœurs de bandits contre des mœurs laborieuses et régulières ; il n'y a pas eu, comme dit M. de Sismondi, économie de travail et de bonheur, mais augmentation notable de l'un et de l'autre. La sécurité profonde dont on jouit dans cette contrée, donne à l'habitation de ces montagnes un vif attrait, malgré la tristesse de son climat. **Aux huttes renversées des clans,**

ont succédé des résidences confortables. Non-seulement les anciens chefs se sont fait bâtir des châteaux sur les ruines des chaumières, mais on a vu de riches Anglais acheter des territoires entiers, et y transporter leurs demeures. Si l'extérieur des maisons est inculte et désert, l'intérieur présente toutes les jouissances du luxe. D'excellentes routes, des bateaux à vapeur établis sur les lacs, facilitent l'accès des coins les plus solitaires¹. »

Cette prospérité de l'agriculture remonte-t-elle jusqu'aux siècles catholiques de l'Écosse ? *Le Dictionnaire de la Conversation* va répondre : « Jusqu'au commencement du quinzième siècle, l'Écosse n'avait fait que peu de progrès dans la civilisation. La guerre y était la seule occupation de la noblesse dont les chefs ne trouvaient de passe-temps que dans la chasse et l'ivrognerie. Les conséquences immédiates du despotisme, la servitude, la paresse et la misère, se montraient alors en Écosse sous toutes les formes les plus hideuses. Le peuple suivait l'exemple qui lui était donné par ses chefs ; il ne subsistait qu'au moyen des charités que lui faisaient les grands, et ne connaissait aucune industrie ; tous les objets nécessaires à la consommation provenaient alors de Flandre. L'agriculture ne produisait alors, en Écosse, que le strict nécessaire. On regardait alors le pain comme une friandise. Des guerres civiles troublaient sans cesse le règne des lois dans ce pays. »

Voilà l'Écosse au quinzième siècle. Qui va la changer, même au témoignage de notre auteur ? Lisez : « Les croyances protestantes furent répandues de bonne heure en Écosse, et dès le quinzième siècle il y avait déjà, dans

¹ *Revue Britannique*, 1854, 4^{er} janvier. Lavergne, p. 449 à 482.

les montagnes de la haute Écosse, un grand nombre de partisans secrets des doctrines de Wicléf qui lisaient, au sein de la solitude des montagnes, la Bible traduite en anglais. L'ignorance qui régnait en Écosse, parmi les gens d'église et les laïcs, s'opposa longtemps à la propagation des nouvelles croyances. En Écosse, l'instruction littéraire ne commença à être répandue que par la propagation des doctrines protestantes. Tandis que les gens d'église luttèrent par les moyens les plus violents contre la propagation du protestantisme, cette nouvelle religion acquérait de puissants partisans parmi la noblesse. Les évêques avaient été, depuis longtemps, les objets de l'envie et de la jalousie des nobles; tandis que les gens d'église de conditions inférieures étaient généralement méprisés pour leur ignorance, et haïs pour les extorsions qu'ils commettaient envers les basses classes du peuple. Le penchant des Écossais pour la méditation facilita beaucoup la propagation des nouvelles doctrines. L'instrument le plus actif de cette propagation fut l'arrêté pris en 1543 par le parlement, qui permit au peuple la lecture de la Bible dans la langue nationale. »

Si l'admirable agriculture écossaise ne date pas des siècles catholiques, ne peut-on pas supposer qu'à cette époque du moins le germe en avait été jeté? Non, bien au contraire, la Réforme a dû longtemps travailler le pays avant d'en faire sortir cet amour du travail, cette intelligence dont nous voyons aujourd'hui les résultats.

En effet, Saint-Germain Leduc nous dit : « L'Écosse n'eut longtemps que de misérables gâteaux d'avoine et d'orge, on les trouvait sur toutes les tables. La ferme, le village et même la petite ville ignoraient le pain de froment. Dans l'année 1727, un champ de huit arpens, cul-

tivé en froment, dans les environs d'Édimbourg, fut cité comme une tentative prodigieuse, et bon nombre d'honnêtes Écossais descendirent de leurs montagnes pour le voir de leurs propres yeux. L'Écosse produit aujourd'hui dix fois plus de froment qu'en 1780 ; c'est la nourriture actuelle dans les villes, dans les villages et même dans la plupart des fermes ¹. »

Quand la prospérité d'un pays jaillit des vertus de son peuple et non d'une circonstance accidentelle, on peut s'attendre à ce qu'elle se manifeste sous différentes formes ; aussi l'Écosse n'est-elle pas florissante uniquement dans son agriculture, mais encore dans son industrie et dans son commerce : « Presque toutes les fabriques et les manufactures ont été portées dans ce pays à un aussi haut degré de perfection qu'en Angleterre. C'est surtout depuis 1750 qu'on y travaille considérablement le lin et le chanvre. Toutefois, la fabrication de la toile fine y a diminué par la concurrence qui lui a été faite en Irlande, dans la partie protestante du Nord.

« L'Écosse possède aussi une foule de fabriques de savon, de chandelles et d'amidon, d'immenses tanneries, d'importantes distilleries, etc. La pêche occupe une foule de bras. L'Écosse possède une quantité infinie de moulins à scier. La plupart des machines employées aujourd'hui dans l'industrie sont d'origine écossaise. Aussi leur construction, particulièrement celle des machines à vapeur, y forme une branche d'industrie importante. On voit, dans les ports de l'Écosse, une multitude de chantiers destinés à construire et à réparer de nombreux navires de toutes sortes de grandeurs. »

¹ Saint-Germain Leduc, t. III, p. 167.

« Jadis, l'Écosse ne prenait qu'une très-petite part au commerce extérieur. C'est du temps de Cromwell que date son commerce avec le nord et l'ouest de l'Europe. Au milieu du siècle suivant, d'immenses cargaisons de marchandises furent dirigées vers la Hollande, la Suède et les ports de la Baltique. L'industrie écossaise dirige principalement ses produits vers Archangel, l'Espagne, le Portugal, la Méditerranée, le Canada. La Clyde est le rendez-vous de la plupart des navires qui se dirigent vers les deux Amériques. Un commerce très-actif a aussi lieu avec Londres. La marine marchande écossaise a 2,500 navires¹. »

Pour compléter le parallèle, joignons ici la peinture d'une ville écossaise, comme nous avons donné celle d'une ville d'Irlande. Nous avons vu Dublin catholique, visitons Édimbourg protestante.

« La ville d'Édimbourg est remarquable par son université, par l'activité de ses presses, par l'importance de son commerce de librairie, qui lui a valu le nom d'Athènes moderne, par ses bibliothèques, par ses collections en histoire naturelle, par les établissements nombreux destinés à répandre l'instruction et les vertus dans les classes pauvres des ouvriers, par son industrie et par son commerce². »

« Tout ce que l'hospitalité a de plus gracieux, tout ce que le savoir a de plus varié, s'offre tour à tour dans les salons d'Édimbourg, à l'étranger qui y est admis. Nulle part on ne trouve plus d'empressement, plus de prévenance, plus d'envie de plaire... Les Écossais ont une préention fondée à la science et à une certaine perfection

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, au mot Écosse. — ² Balbi, p. 545.

dans les arts ; chacun d'eux cherche à en approfondir une branche quelconque. Il en résulte une instruction plus générale qu'elle ne l'est partout ailleurs ¹. »

« Son université est depuis longtemps célèbre par les talents de ses professeurs, et surtout par son École de médecine. Le nombre des professeurs y est de 27, celui des étudiants de plus de 2,000 ; ils ont à leur disposition une bibliothèque de plus de 50,000 volumes, un beau musée d'histoire naturelle, un jardin botanique renfermant des serres, un bassin pour les plantes aquatiques, et un amphithéâtre pour les cours. La haute école de grammaire, qui date de 1578, est fréquentée par plus de 800 écoliers. Outre celle-ci, on compte quatre écoles anglaises sous la protection du conseil municipal, une académie de dessin, une école royale d'équitation, et plusieurs établissements. La ville possède aussi 25 sociétés savantes et littéraires, parmi lesquelles on distingue la Société royale, instituée en 1782, la Société Wernérienne, la Société royale des antiquaires, et l'Institution astronomique, qui possède un observatoire muni de tous les instruments nécessaires ; on y compte, en outre, plusieurs autres associations utiles, telles que celle des avocats, le collège royal des médecins et des chirurgiens, et la Société des hautes terres, formée par la noblesse et la bourgeoisie, et destinée à accorder des encouragements pour le défrichement des terrains incultes, pour les progrès de l'agriculture et l'amélioration des bestiaux et des moutons. Le commerce y entretient 12 banques particulières, jouissant du privilège de mettre en circulation un certain nombre de billets. Des vues philanthropiques

¹ D'Haussez, t. II, p. 149.

président à l'entretien des prisons, de 11 hôpitaux, de 60 maisons de charité et d'une foule d'autres établissements de bienfaisance. Enfin, la capitale de l'Écosse possède 7 bibliothèques, et publie 11 journaux littéraires, savants ou politiques. On a remarqué que cette réunion de savants a répandu dans les différentes classes de la société cette douce franchise, ces manières polies et cette tolérance d'opinions qui distinguent ordinairement les grandes capitales¹. »

« La nouvelle ville d'Édimbourg brille principalement par la régularité, la propreté, une ornementation tout aristocratique, et par tous les avantages domestiques et sociaux. Des rues larges, des places, des jardins, des monuments appartenant à tous les styles, soit grec, soit gothique, des colonnades, des ogives, des statues, composent les dehors de cette ville. Ces avantages sociaux, qui font d'Édimbourg, sinon une exception dans la Grande-Bretagne, du moins une place de premier ordre, y attirent justement les personnes qui chérissent les beaux-arts, les sciences et les lettres, et se complaisent dans une conversation morale et instructive. Comment ne pas aimer l'Écosse avec tant d'avantages et de séductions ?

« J'avoue que je n'ai jamais éprouvé une impression plus douce et plus durable que celle de mon séjour dans cette royale étape de l'Écosse orientale. A quel rôle de supériorité peut aspirer une ville moderne, si ce n'est à celui de briller à la fois par l'aspect gracieux et imposant de ses édifices, par le charme ineffable d'une société d'hommes et de femmes qui joignent presque toujours les traits piquants de l'esprit, la solidité du jugement et

¹ Malte-Brun, livre 60^e, p. 164 et 165.

l'austère et religieuse chasteté des mœurs ! Édimbourg est comme un phare lumineux vers lequel doivent se tourner les hommes intelligents qui craignent les écueils. Édimbourg est comme une étoile de civilisation qui rayonne sur l'ancien et le nouveau monde, et il y a toute sagesse à le prendre pour guide, dans l'obscurité où nous marchons le plus souvent sans circonspection¹. »

Mais Édimbourg, comme capitale, ne dépasserait-elle pas de beaucoup ce qu'on voit en province ? Pour le savoir, suivons notre voyageur : « Je ne connais pas un service de voiture comparable à celui qui nous porte à Aberdeen, par la dignité, la propreté, la rapidité. Cocher, guides, voiture et chevaux, sont d'une tenue irréprochable, et c'est plutôt le carrosse d'un roi, à la livrée rouge, qui nous emporte, que celui d'une administration publique..... La population active et intelligente de négociants, d'agriculteurs et d'ouvriers est parvenue à faire sortir de ses ruines une ville comme Aberdeen. Voyez les grands marchés, le bureau des postes, le grand cimetière avec sa colonnade ionienne, le collège Mareschal, ses statues, ses églises; ses hôpitaux, ses établissements de bienfaisance si multipliés, ses manufactures bien ordonnées, et soyez convaincus que le travail et une religieuse générosité fondent seuls de si riches et de si utiles créations.

« Que les femmes ne soient pas absolument à l'abri des inconvénients du travail industriel, dans les manufactures de cette ville, ce n'est pas douteux ; mais, en revanche, que de maux évités par cette assiduité à poursuivre une tâche ? Quel spectacle grandiose que ce monde féminin, rassemblé sur un petit espace de quelques mètres

¹ Trabaud, p. 292, 299.

carrés, et transformant successivement la matière première en fil de toute dimension, depuis le plus gros jusqu'aux imperceptibles, qui serviront à l'usage de tous les peuples du globe! Quoi d'étonnant que l'Écosse soit la patrie d'Adam Smith et de James Watt!

« La bibliothèque, et ce ne sont pas les livres qui font défaut dans les établissements publics de la Grande-Bretagne, était naturellement fournie d'ouvrages de morale chrétienne et d'économie industrielle et commerciale; et, quand je réfléchissais que la manufacture de coton était dans l'enfance, il y a près d'un siècle, le spectacle de Banner-Mill me semblait encore plus grandiose ¹.

« A l'opulence commerciale de Glasgow est venue se joindre l'activité industrielle, et de cette somme de propriété conquise par l'intelligence, le travail et quelques secours naturels, est né ce petit monde de trois cent mille âmes, vivant au milieu d'une des plus magnifiques cités du globe. Cette population, accrue d'une manière quasi-fabuleuse, était, en 1651, à l'époque du plus ancien recensement connu, de 14,000 âmes seulement; en 1789, de 50,000; en 1830, de 200,000 et en 1840, de 250,000 âmes. Si, par première ville ou capitale, on entend celle qui l'a toujours été officiellement, une ville monumentale et habitée par une société paisible d'hommes moraux et lettrés, il faut décerner la palme de la primauté à Édimbourg. Glasgow, au contraire, occupera le premier rang, si à son passé illustre on ajoute une prodigieuse quantité de monuments modernes, des quartiers majestueux qui l'emportent quelquefois sur ceux de Paris et de Londres, un mouvement

¹ Trabaud, p. 322 à 327.

commercial inouï, entretenu par une nombreuse population¹. »

Nous avons comparé l'Irlande avec l'Écosse, et nous avons vu de quel côté se trouve la supériorité. Nous n'insisterons pas pour le faire mieux sentir ; mais avant de terminer, nous répondrons à l'objection que nous avons nous-même soulevée : cette différence entre les deux royaumes ne tiendrait-elle pas à d'autres causes qu'à la différence des croyances religieuses ; par exemple à la différence de position géographique, à la législation, etc. ? Notre réponse sera bien simple : laissons là l'Écosse, et comparons l'Irlande à l'Irlande, c'est-à-dire le Sud catholique au Nord protestant. Si la même conclusion revient, elle sera d'autant plus forte que le Sud de l'Irlande jouit d'un sol, d'un climat et de ports maritimes naturels, bien supérieurs à ceux du Nord. Ici, comme ailleurs, nous laisserons parler, avant tout, les auteurs catholiques romains.

« Dès un temps immémorial, dit M. Prévost, les Irlandais du Nord s'étaient livrés à la culture du lin, cependant ils étaient encore bien arriérés, ils étaient restés bien au-dessous des peuples du continent. Lorsque la révocation de l'édit de Nantes chassa de France tant de protestants industrieux, le gouvernement anglais s'empressa d'attirer ces exilés en Irlande, fit voter par le parlement irlandais une somme qui fut consacrée à leur établissement, et, en échange, il leur confia la mission d'instruire et de former les ouvriers indigènes. Les premières grandes fabriques de toile et de batiste de Belfast

¹ Trabaud, p. 332.

furent donc fondées par des émigrés français, et aujourd'hui, en parcourant l'*Almanach du commerce* de la ville, vous y retrouveriez encore des noms français. La population s'accrut; Belfast étouffa bientôt dans sa ceinture de murailles; on détruisit les fortifications, les fossés furent comblés, et les débris de la citadelle servirent à édifier de nouvelles manufactures.....

« Peu de villes possèdent autant d'établissements destinés à soulager les malheureux que Belfast : on y voit des maisons de refuge pour presque tous les genres d'infortune. Il y a des hôpitaux particuliers pour les aveugles, les sourds-muets, les fiévreux, les fous, les impotents; puis des asiles pour les filles repenties, les prisonniers libérés, les domestiques sans place et les ouvriers sans ouvrage. On compte à Belfast, treize chapelles presbytériennes, trois églises consacrées au culte anglican et deux églises catholiques. On voit par là que la secte puritaine est plus puissante à elle seule que les deux autres. Belfast est non-seulement la capitale du commerce en Irlande, c'est encore la métropole du puritanisme ¹. »

Belfast offre un remarquable exemple de prospérité dans les villes irlandaises et protestantes du Nord : « En 1786, c'était une place sans importance, avec un mauvais port dont le revenu n'était que de 4,500 l. ; en 1841, il y avait vingt-cinq moulins à filer, dont un seul employait 800 ouvriers ; en 1846, les commissaires du port Tidal la déclarèrent la première ville d'Irlande par sa prospérité commerciale et industrielle ; en 1850, les revenus de son port s'élevaient à 29,000 l. ². »

« Londonderry, dans le Nord, paraît être dans un état

¹ Prévost, p. 335 à 337. — ² Dill, p. 29.

très-florissant ; il y règne une grande activité, les habitants sont presque tous presbytériens et commerçants. Les maisons sont bien bâties, les quais vastes et commodes. Le séjour que j'avais fait précédemment à Belfast me dispensait de m'arrêter à Londonderry, où je n'aurais eu à observer que les habitudes laborieuses, les mœurs régulières et uniformes d'une population qui n'est réellement pas irlandaise, mais anglo-écossaise d'origine et de caractère. La cité est entourée de ravissants paysages. Pendant la première moitié du jour, je traversai des campagnes fertiles, de beaux domaines soigneusement entretenus ; j'étais encore dans un de ces districts favorisés de l'Irlande du Nord qui doivent leur prospérité à de riches et industriels colons anglais ou écossais ¹. »

« Le village *Morevien*, toujours dans le Nord protestant, établi à Grace-Hill, à environ deux milles de Ballymenno, contient à peu près quatre cents personnes des deux sexes ; il consiste en quatre rues et est bâti avec beaucoup de goût ; l'église, qui est un assez joli édifice, est placée dans le centre. Chaque maison a un jardin par derrière. La profusion de fleurs qu'ils placent au devant de leurs maisons, ainsi que leurs jardins, et les palissades dont ils environnent le tout, produisent un effet extrêmement agréable, et donnent à l'ensemble un air de bonheur. Cet établissement semble être parfaitement réglé. L'ordre le plus minutieux semble avoir présidé aux détails ². »

Ce contraste entre le Nord et le Sud n'a-t-il frappé que des yeux protestants ? Non, écoutez, une voix catholique va le signaler : « Je sortais des colonies industrielles du Nord, dit M. Prévost, tout à coup la scène

¹ Prévost, p. 362. — ² Saint-Germain Leduc, p. 209.

changea; je retrouvai les landes, les bruyères, les bogs et les masures étroites à demi ruinées où sont entassées, pêle-mêle, plusieurs générations affamées. Des tableaux plus tristes encore me révélèrent que je venais de pénétrer dans le cœur du Donégal, l'un des plus arriérés et des plus pauvres comtés de l'Irlande. A mesure que j'avancais, le paysage devenait plus sombre, plus sauvage..... La cité de Donégal, le chef-lieu du comté, est vaste et peuplée; c'est une ville tout irlandaise, aux rues tortueuses, aux maisons délabrées et disséminées çà et là en désordre. La population entière semble vivre sur la voie publique. Les places sont continuellement encombrées d'hommes, de femmes et d'enfants à peine vêtus. Ce spectacle me frappa péniblement; je me rappelai qu'à Belfast, et la veille encore à Londonderry, j'avais vu un peuple tout entier travailler avec activité. Les capitaux manquent à Donégal, ainsi que dans bien d'autres villes d'Irlande aussi favorablement situées et qui regorgent également d'habitants valides et robustes réduits à végéter, à user leurs jours sans pouvoir trouver du travail¹. »

Kilkenny était une ville importante quand Belfast n'était qu'un village; elle a eu plusieurs manufactures, onze roues à eaux et une fabrique de tapis telle que, pour éviter la concurrence, sa rivale anglaise demanda le rappel de l'Union! En 1834, M. Inglis a vu un seul homme dans la principale fabrique qui avait jadis employé deux cents ouvriers! Il dit que, sur les onze roues à eau, une seule marchait, et cela, non pour faire mouvoir les machines, mais uniquement pour les empêcher de pourrir²! »

¹ Prévost, p. 362 à 365. — ² Dill, p. 29 à 32.

La prospérité du Nord de l'Irlande a quelque chose qui réjouit un cœur français quand on en connaît l'origine, et nous sympathisons avec l'écrivain qui s'exprimait ainsi, il y a peu de jours, dans le *Siècle* : « Laissez-moi dire, en passant, pour l'honneur du nom français, qu'en Irlande, non moins qu'en Allemagne, dans les deux Hesses, en Prusse, à Berlin, les colonies des réfugiés français, expulsés de leur patrie par l'intolérance du *grand roi*, se sont toujours et partout distinguées par une rare intelligence, par leur esprit d'invention, leur habileté et leur activité dans l'industrie. En 1693, trois congrégations françaises se fondèrent à Dublin. Un régiment de protestants français combattait sous Guillaume III, à la bataille de la Boyne, et se fixa à demeure en Irlande après la paix. On trouve encore aujourd'hui les traces de ces réfugiés français à Waterford, à Liburn, et particulièrement à Pactorlington, où ils ont fondé de très-bonnes écoles. Ils ont bien mérité dans ces différentes localités, et s'y sont fait remarquer par la fabrication de la soie, la culture des fleurs, et même par leurs succès dans la littérature et les arts ; ils se sont concilié l'estime générale par la pureté de leurs mœurs ¹. »

Mais ne nous en tenons pas aux impressions des voyageurs, consultons un Irlandais sur l'Irlande, et comme il est protestant, n'acceptons de ses documents que ceux qui, puisés dans la statistique, sont dès lors à l'abri de tout soupçon de partialité.

« D'après le recensement de 1841, la proportion, dans chaque province, de ceux qui ne savent ni lire ni écrire est : pour l'Ulster (protestant), 33 sur 100 ; et 64 sur 100

¹ *Le Siècle*, 4 août 1853.

pour le Connaught, où le catholicisme est dans toute sa force. Donc les personnes complètement ignorantes sont, dans l'Ulster, environ moitié moins nombreuses que dans le Connaught. La différence n'est pas moindre sur les connaissances *générales* de ceux qui savent lire et écrire, et elle est beaucoup plus grande à l'égard des connaissances *religieuses* : l'enfant, dans le Nord protestant, sait ce qu'ignore le grand-père dans le Sud catholique. La supériorité de l'Ulster, à cet égard, résulte de cette circonstance que le Connaught se borne presque exclusivement aux écoles nationales pour l'instruction de ses élèves, tandis que l'Ulster en a beaucoup d'autres, sans compter que, pour une population double, cette province protestante possède encore trois fois plus d'écoles nationales que la province catholique. Il y a plus : bien que bon nombre de jeunes gens de l'Ulster aillent faire leur éducation dans les universités d'Écosse, cependant, il y avait, en 1849, dans l'université de Belfast, 192 étudiants, tandis que dans celle de Cork, il n'y en avait que 115, et dans celle de Galway, 68 ; encore les élèves les plus distingués de cette dernière étaient-ils venus de l'Ulster. Quant aux connaissances *industrielles*, il nous suffira de dire que le Sud envoie ses élèves dans le Nord pour étudier l'agriculture et l'industrie, et que les écoles nationales en sont réduites à employer des maîtres venus aussi du Nord, pour enseigner aux élèves du Midi à travailler, à coudre et à broder.

« La différence est encore plus frappante dans le caractère moral entre les membres des deux Églises. Sur vingt-cinq mille hommes de troupes ordinairement casernés en Irlande, à peine y en a-t-il trois mille dans l'Ulster, et encore ces troupes sont presque toutes inu-

tiles. Il n'y a pas un seul soldat entre Belfast et Derry, distantes de soixante-dix milles, composant deux comtés très-populeux, et renfermant plusieurs villes de diverses grandeurs. Sur nos 13,000 policemen, il s'en trouvait, en 1851, dans l'Ulster, 1,901 seulement; c'est-à-dire que, pour garder le tiers protestant de la population de l'Irlande, il n'y a qu'un septième de la force armée, les six septièmes étant affectés aux deux tiers catholiques. Et encore la statistique de nos prisons démontre-t-elle que cette force armée est là moins nécessaire qu'ailleurs. Sur 33,326 prévenus, en 1850, l'Ulster (protestant) ne figurait que pour 5,260; moins d'un sixième! Enfin, en considérant combien de crimes restent impunis dans le Sud, à cause de cette conspiration constante qui y règne contre les lois, et combien peu dans le Nord pour la cause opposée, on verra que ce chiffre ne représente pas encore l'exacte vérité.

« Le caractère du crime présente une différence encore plus remarquable. Dans presque toutes les assises du Nord, la première parole du juge, s'adressant au grand jury, est pour les féliciter de la paix qui règne dans leur comté. Comparativement, les transportés de l'Ulster sont peu nombreux. Le crime capital est si rarement commis, que sur vingt-trois exécutions qui ont eu lieu, en Irlande, en 1849 et 1850, il n'y en a eu que *deux* dans cette province protestante.

« Maintenant, il est impossible d'apprécier exactement l'influence des lumières et de la moralité sur la prospérité de l'Ulster, sur le respect de la propriété, sur le mouvement des capitaux, les encouragements accordés aux entreprises, et, avant tout, sur ces progrès généraux qui sont les fruits de l'éducation et de la moralité. Mais

on peut avoir une idée de son importance par ce fait : avec une population d'un tiers de l'Irlande, l'Ulster n'a à payer, pour sa part des frais de police, de prison et de taxe pour les pauvres, qu'un huitième du chiffre total¹. »

« D'après le recensement de 1834, les protestants étaient aux catholiques dans les rapports suivants : dans l'Ulster, de 11 à 19 ; dans le Leinster, de 2 à 11 ; dans le Munster, de 1 à 20 ; et dans le Connaught, de 1 à 23. Maintenant, si l'on consulte les mêmes autorités, on trouvera *dans les quatre provinces* que le protestantisme se trouve dans la même proportion que la moralité, le savoir et le bien-être. En voici un exemple : dans l'année finissant avec 1848, il y avait, en nombres ronds, sur les personnes recevant des secours, 3 pour cent, dans l'Ulster ; 7 dans le Leinster ; 14 dans le Munster ; 19 dans le Connaught. Voilà une échelle graduée d'une manière singulièrement correspondante à l'état du protestantisme dans chaque province ; or, entre autres avantages, le Leinster possède celui d'avoir été longtemps le siège du Gouvernement ; et il a joui des bénéfices d'un « centre anglais » ; non-seulement le Munster est le jardin de l'Irlande, mais sa population se compose des plus anciens habitants de l'île ; tandis que l'Ulster est une simple colonie qui ne remonte guère qu'à deux cents ans, et composée, en grande partie, d'aventuriers écossais qui restèrent condamnés à lutter, pendant des années, contre une foule de difficultés.

« Si nous descendons des provinces aux comtés, nous retrouvons les mêmes proportions avec une singulière

¹ Dil, p. 80 à 82.

exactitude. Dans l'Antrim, les protestants sont aux catholiques à peu près dans le rapport de 3 à 1; dans le Down, au-dessus du rapport de 2 à 1; dans le Derry, environ 1 pour 1; dans le Donégal, 1 pour 3; tandis que dans le comté de Cork, ils sont comme 1 est à 16; dans celui de Limerick, comme 1 est à 22; dans ceux de Kerry et Waterford, comme 1 est à 23; dans ceux de Mayo et de Galway, comme 1 est à 24. Maintenant, remarquez avec quelle exactitude la lumière de ces comtés est proportionnée à la population protestante qui s'y trouve; un seul comté fait exception, et cette exception même établit la règle; le comté de Donégal étant un pays montagneux sans une seule ville, tandis que ceux de Cork et de Limerick abondent en villes populeuses, avec toutes les facilités pour l'instruction. En 1841, la proportion de ceux qui ne peuvent ni lire ni écrire, était dans le comté d'Antrim 23 pour cent; pour celui de Down 27; pour celui de Derry 29; pour celui de Limerick 55; Donégal 62; Cork 68; Kerry 72; Waterford 73; Galway 78; et Mayo 80. Ainsi les comtés les plus catholiques comptent les quatre cinquièmes de leurs habitants dans une complète ignorance; les pays les plus protestants seulement un cinquième; et dans tous, à l'exception que nous avons mentionnée, l'ignorance croît comme le protestantisme diminue. Nous pourrions encore prouver que, dans tous ces comtés, ceux qui ne savent ni lire ni écrire sont presque exclusivement des catholiques. Par exemple, dans le comté de Donégal, le seul qui soit hors de sa place dans l'échelle ci-dessus, sur 138 protestants renfermés dans la prison de Lifford en 1849, il y en avait 90, soit près des trois quarts qui pouvaient lire; tandis que sur 229 prisonniers catholiques, il n'y en avait

que 213 ou un quart ; en effet, tous les districts qui sont remarquables pour leurs connaissances générales ou religieuses, tels que la région de la côte sud-ouest notée ci-dessus, sont ceux dans lesquels l'église de Rome a depuis long-temps dominé sans entrave.

« La criminalité de ces différents pays présente un contraste tout aussi grand que l'ignorance. Dans les quatre comtés protestants Antrim, Down, Derry et Donégal, le nombre des prévenus, en 1848, ne formait pas, eu égard à la population, un quart de ceux de quatre comtés catholiques Kerry, Limerick, Galway et Mayo. Et en raison de la conspiration permanente contre la justice, dans ces comtés catholiques, les condamnations ne se sont guère élevées au-dessus d'un tiers des préventions ; tandis que dans les comtés protestants, elles ont presque atteint les quatre cinquièmes. De plus, la comparaison à faire, quant à la nature des crimes, n'est pas moins instructive : ainsi, sur soixante-neuf criminels pendus en Irlande dans les six années finissant en 1850, treize ont été exécutés dans le seul comté de Limerick ; seulement quatre dans celui de l'Ulster, et seulement un dans quelques uns des comtés protestants. Enfin, comme simple exemple de leur prospérité, remarquez que dans les quatre unions catholiques de Kanturk, Listowel, Castelbar et Ballinrobe, il y avait, en 1848, *douze fois* autant de pauvres secourus, eu égard à population, que dans les quatre unions protestantes de Larne, Kelkeel, Coleraine et Newton-Lemavady. Quelle terrible situation suppose ce fait, que la moitié de la population de Listowel et un tiers de celles de Castlebar et de Bellinrobe étaient alors obligés de soutenir, là l'autre moitié, ici les deux autres tiers !

« Nous ne voudrions pas fatiguer le lecteur ; mais

pour dernière preuve irrésistible du fait que nous voulons établir, examinez les *individus* des deux croyances, et vous trouverez que les catholiques composent partout *la classe* où se trouve le moins de connaissance, de moralité et de richesse. Ils fournissent les ignorants, les criminels, les domestiques de leur propre patrie. Il est notoire que, pendant la dernière famine, même dans les parties les plus protestantes de l'Irlande, une immense portion des secours venait des protestants, et que le plus grand nombre des secourus étaient catholiques. La grande majorité de nos prisonniers, même dans nos districts protestants, sont catholiques. La statistique des maisons de pauvres, des prisons et des hôpitaux, présente entre deux et quatre fois plus de catholiques que de protestants, en proportion de leur nombre dans chaque district. Le 8 mai 1850, il y avait, dans le comté de Derry, 41 prisonniers protestants et 118 catholiques; ce qui fait trois fois plus de ces derniers, en tenant compte du rapport de leurs populations respectives dans le comté; le 14 mai de la même année, il y avait, dans la prison de Tralee, 572 douze catholiques et seulement 14 protestants. En un mot, quel que soit le point de vue sous lequel vous regardiez, vous arrivez au même résultat; vous pourriez, en général, pour chaque district, dire quelle est sa religion, par la seule apparence de chaque paroisse, de chaque village et presque de chaque maison du pays ¹. »

« A l'époque de la famine, les scènes d'horreur, si communes dans le Sud, sont à peine connues dans le Nord de l'Irlande; et même bon nombre de ceux qui

¹ Dill, p. 86 à 92.

sont morts là étaient natifs du Connaught et du Leinster, et s'étaient jetés dans l'Ulster pour y chercher du pain. Sur les dix millions de livres sterling de secours envoyés en Irlande par la charité publique ou privée, un million seulement a été réparti dans l'Ulster, tandis que cette province envoyait en même temps des sommes considérables dans le Sud et l'Ouest, et qu'elle a toujours, depuis lors, payé la taxe supplémentaire pour le même objet. Finalement, si vous regardez quelle a été sa condition depuis 1847, vous voyez que les calamités qui ont écrasé le Munster et le Connaught n'ont touché que légèrement l'Ulster. Tandis que l'Irlande a perdu un cinquième de ses habitants, le Munster presque un quart, le Connaught près d'un tiers, l'Ulster n'en a perdu qu'un sixième. Son paupérisme n'est pas la moitié de celui des autres provinces, puisque sa quote-part de la taxe des pauvres n'est que d'un huitième. En un mot, l'Ulster, exposé aux mêmes influences que le Munster et le Connaught, a connu à peine les misères qui ont donné à ces dernières provinces une si triste célébrité. A peine entré dans la contrée protestante de l'Ulster, l'aspect du pays change. Tout autour de vous prend cet air de santé sociale plus facile à percevoir qu'à décrire. Vous laissez derrière vous une région de hideuses cabanes, des essaims de mendiants, des villages en ruine et des fermes abandonnées; et vous entrez sur un territoire d'une culture comparativement riche, couvert d'habitations confortables et de villes.

Vous ne pouvez vous empêcher de sentir, quelle qu'en soit la cause, que l'Ulster est en avant d'au moins cinquante ans sur les autres provinces, dans tous les éléments du progrès; son aspect général rappelle si bien l'Angleterre et si peu l'Irlande, qu'on s'imaginerait volontiers

qu'une révolution physique l'a séparé d'une île pour l'attacher à l'autre¹. »

A cette comparaison du Septentrion et du Midi, on pourrait faire l'objection que les protestants du Nord ont été transplantés en Irlande et ne sont pas de la même race que les catholiques du Sud ; et que, dès lors, la distance signalée entre leur degré de civilisation ne s'explique pas uniquement par l'opposition des croyances.

Soit ; cherchons ailleurs des hommes de la même origine, de la même race que les catholiques irlandais. Nous les trouvons dans les *Highlanders* écossais. Si la race fait la civilisation, ceux-ci ne se seront pas civilisés. Si, au contraire, la civilisation est due à la foi religieuse, ces Celtes devenus protestants, de l'autre côté du canal, devront différer des Celtes catholiques restés en Irlande. Voici la réponse qu'on trouve à cette objection dans le *Witness* d'Édimbourg : « On affirme que, chez les *Highlanders* d'Écosse, sous l'aile du presbytérianisme, on trouve les mêmes vices et les mêmes misères qu'en Irlande on attribue au papisme ; et l'on conclut que, si ces montagnards sont, non-seulement aussi pauvres, mais aussi vicieux que les papistes d'Irlande, c'est une erreur que de s'imaginer que leur religion est pour quelque chose dans leur perversité. »

« Nous accordons qu'il y a chez nos *Highlanders* presbytériens une pauvreté presque aussi grande que chez les Irlandais papistes ; mais avons-nous jamais soutenu que le papisme fût la seule cause de pauvreté ? Il y en a d'autres, et ces causes n'ont pas manqué, soit en Irlande, soit chez

¹ Dill, p. 29 à 32.

les Highlanders ; ce que nous voulons établir en fait maintenant, c'est que le romanisme est la cause la plus puissante de ruine et de démoralisation. Pour être juste, en comparant la pauvreté des deux pays, nous devons rechercher dans quelles proportions les avantages ont été de chaque côté. D'un côté, nous trouvons une terre pleine de richesses ; de l'autre, nous voyons un sol pauvre et stérile. Dans l'un, nous trouvons un climat dont la chaleur naturelle pourrait suffire pour faire mûrir des grains qui rivaliseraient avec les plus beaux champs de blé de l'Europe ; dans l'autre, nous voyons un pays envahi par les mouches et les marais, rempli de vallées incultes et pleines d'eau, recouvertes par un ciel qui ne permet au soleil de se montrer qu'à de rares intervalles ; pays où la glace et les gelées fréquentes ne s'en vont que pour faire place à des déluges de pluie. Dans l'un, nous trouvons des richesses minérales enfouies dans le sol, offrant les matériaux pour les arts et le commerce ; dans l'autre, nous ne rencontrons aucun de ces trésors. Dans l'un, nous trouvons des havres et des baies naturelles ; dans l'autre, les vagues viennent se briser dans des baies qui n'offrent aucun abri. Dans l'un, de grandes et nombreuses villes qui poussent à l'industrie, en offrant des entrepôts à ses produits ; dans l'autre, il faut traverser plusieurs centaines de milles, et souvent un bras de mer, pour découvrir un marché. Dans l'un, on a épuisé toutes les ressources et les trésors de la législation, et dépensé des millions en aumônes ; dans l'autre, on n'a rien fait de la part de la nation ; tout ce qui a été fait l'a été par la générosité bienveillante et spontanée des particuliers. Ainsi, sous le rapport de ce qui est nécessaire au confortable de la vie et à la prospérité, ces deux pays sont aux deux

extrêmes ; d'où semblerait découler nécessairement la pauvreté des Highlanders d'Écosse et la richesse des Irlandais. Il y a certainement une différence entre l'homme qui n'a pas réussi à changer un désert en jardin, et celui qui a laissé un jardin se changer en désert. Dans le premier cas, nous voyons le travail et l'adresse de l'homme inhabilement aidé et insuffisamment encouragé par la nation, ne pas pouvoir surmonter les difficultés immenses qu'il rencontre, et, dans le dernier, nous voyons tous les dons de la nature, tous les bienfaits de la législation rendus inutiles, et l'influence combinée de ces deux ressources incapable d'arrêter la marche constante du peuple vers l'abîme des malheurs physiques et de la ruine sociale. On est obligé d'avouer qu'en face de ces tableaux sombres tous les deux, le plus sombre est encore celui qui représente l'Irlande. En effet, là, la misère a atteint un point d'intensité tel, qu'on ne retrouve rien chez les Highlanders qu'on puisse lui comparer.

Où voyons-nous en Écosse ce qu'on l'on voit en Irlande : des hommes mourant de faim par centaines et par milliers, des routes et des fossés remplis de malades et de morts, des villages dont les populations entières sont balayées par les maladies, et dont les habitations sans propriétaires sont abandonnées au vent et à la pluie; des cimetières offrant le spectacle révoltant de chiens disputant à la terre des corps mal ensevelis? Mais ce ne sont pas seulement des degrés que nous voulons établir en cette affaire, pour savoir quel est le plus pauvre des deux pays. Nous admettons le fait de l'excessive misère des Highlanders. Mais nous maintenons que les causes que nous avons énoncées plus haut, ajoutées au système féodal, qui, de tout temps, a sévi avec la plus grande vi-

gueur dans les Highlands, rendent compte de la situation misérable des Highlanders. Ce n'est à aucune de ces causes que l'on peut attribuer les malheurs compliqués de l'Irlande. Entre tous les maux précités, le seul que l'on y retrouve, c'est le système féodal, et encore son influence a-t-elle été modifiée par un grand nombre de circonstances.

Mais voici le point décisif de notre argumentation : les papistes irlandais et les protestants des Highlands ont ceci de commun : ils sont pauvres, très-pauvres même ; mais la grande différence est que le crime, qui est un vice dominant chez les premiers, est à peine connu chez les seconds. Les uns sont pauvres et criminels, les autres se contentent d'être pauvres : maintenant nous demandons comment il se fait que tous étant également hors de bonnes conditions physiques, et sous le poids des mêmes souffrances, les catholiques irlandais soient des violateurs flagrants des lois, tandis que les Highlanders protestants sont des sujets ayant une conduite aussi exemplairement vertueuse et paisible !.. La mauvaise organisation politique de l'Irlande, quelque mauvaise qu'elle soit, n'est rien à côté de cette terrible désorganisation morale et sociale qui y règne, et certainement, c'est le dernier point qui laisse le moins d'espoir dans l'histoire de ce peuple. Chez les Highlanders, au contraire, l'élément moral ne se présente nulle part sous sa forme de désorganisation sociale. Maintenant, à quoi peut-on rapporter cela, si ce n'est au protestantisme du peuple qui, au milieu de grandes privations, a maintenu intact son caractère social et moral, tandis que les Irlandais, privés de ce sel préservatif, et ayant à sa place un principe désorganisateur et avilissant, se sont abîmés dans une corruption complète, sous la pression de maux

comparativement légers? Pourrions-nous avoir un témoignage plus frappant de la vigueur innée et de la pureté du vrai protestantisme d'un côté, et, de l'autre, de la dépravation innée et de la tendance ruineuse du papisme?

Mais, dit-on : « Les mêmes vices qui, chez les Irlandais, sont mis sur le compte de la pauvreté, existent dans toute leur laideur au milieu d'un peuple qui forme la partie la plus fanatisée des protestants de l'Écosse : je parle des Highlanders. C'est sur cette affirmation donnée pour un fait qu'on élève l'objection. Mais ce fait, le monde entier s'accorde à le nier : c'est exactement le contrepied qui est vrai. Nous n'affirmons pas que les Highlanders soient sans tache ; quel peuple sur la surface de la terre n'aurait pas, dans des circonstances analogues aux leurs, succombé à la tentation d'être indolents, ou de cesser de déployer une activité qui partout était rebutée? Affirmer que les vices qui ont rendu l'Irlande si malheureusement célèbre dans tout le monde se retrouvent dans toute leur force chez les Highlanders d'Écosse, ce serait faire preuve de la démente la plus complète. Où trouve-t-on, chez les Highlanders, le récit de meurtres et d'assassinats commis en plein jour, de vols faits au milieu de la nuit, de forfaits qui ont changé l'Irlande en une mer de sang? Peut-on trouver dans l'histoire des Highlanders un propriétaire assassiné sur le seuil de sa maison par ses propres tenanciers, ou un pasteur qui, revenant de son culte, un dimanche, ait été tué sur la grande route? Où trouvera-t-on des scélérats qui, d'accord pour commettre un crime, sont encore d'accord pour le cacher? Où trouvera-t-on des témoins parjures et des jurés qui ne veuillent pas condamner, paralysant ainsi la loi, et arrêtant le cours de la justice? Où sont les soldats préposés à maintenir les

Highlanders dans le respect ? Lorsque la reine se rendit dans le Nord pour vivre au milieu de ces Highlanders fanatiques, sans foi ni loi, combien fallait-il de régiments pour présider à la sûreté de sa personne ? Pas un seul soldat ne fut mis auprès de son château ! »

Nous ne concevons plus qu'une objection possible ; elle se tire de la différence de position des Celtes, en Irlande et en Écosse : les Celtes irlandais, dira-t-on, sont catholiques ; ils sont en majorité en Irlande, et, enfin séparés des protestants par des haines nationales ; tandis que les Celtes d'Écosse sont protestants ; ils sont en minorité, et unis de patriotisme aux autres Écossais. On comprend dès lors que la tache de l'origine celtique ait disparu en Écosse, et qu'elle ait résisté en Irlande.

Soit encore. Voyons donc si la race celtique, prise en Irlande, chez les catholiques pur sang, en majorité, et animés de préjugés politiques, a toujours résisté à l'influence civilisatrice du principe protestant.

Nous avons nous-même parcouru l'Irlande à trois époques différentes. La dernière fois, en 1853, nous l'avons visitée avec l'intention d'étudier les populations catholiques venues récemment à la croyance protestante, et voici ce dont nous avons été témoin : Plusieurs localités, telles que la colonie d'Achill, celles de Dingle et de Ventry, la petite ville de Clifden et autres, composées d'anciens catholiques, jadis misérables, ignorants, fanatiques, ont vu ces mêmes hommes, devenus protestants, s'initier à la vie active, à la science de la lecture, et à la moralité de la conduite. La transformation a été complète, et le

1 *Le Witness*, du 20 janvier 1850.

moyen pour l'accomplir unique : la prédication de la foi protestante.

Dans l'île d'Achill, nous avons vu une colonie prospérer sur un sol naguère sauvage ; l'ordre, la propreté, l'abondance s'établir où régnaient jadis la misère, la paresse et l'ignorance. Les constructions nouvelles y contrastent avec les restes des anciennes. On gisaient naguère quelques cabanes de pêcheurs, s'élèvent aujourd'hui une institution d'agriculture, une imprimerie, des écoles, un orphelinat, un hôtel, une église, une cure ; et là, des agriculteurs, sinon riches, du moins laborieux, gagnant aisément leur subsistance.

A Ventry, même spectacle : école, église, cure, fermes blanches et propres, contrastant avec la seule maison catholique qui reste comme souvenir du passé !

A Clifden, transformation non moins admirable : toute une contrée arrachée à la barbarie, ses ressources naturelles mises à profit ; le commerce créé, des ateliers ouverts, et partout le sol reverdissant sous la rosée de la foi réformée.

Sur divers points, des écoles industrielles où l'on mène de front l'étude de l'Évangile et l'apprentissage d'une profession, de manière à répandre en même temps, sur le pays, les mœurs et la prospérité : voilà ce que nous avons vu nous-même, et ce qui démontre, à quiconque a pu jouir de ce spectacle, que ce n'est ni l'intelligence, ni le cœur qui manquent à la race irlandaise, mais bien l'acceptation cordiale de la vérité religieuse.

Il y a plus : pour nous mettre au point de vue de l'incroyant lui-même, nous pouvons dire que l'absence de toute foi vaudrait mieux, pour l'Irlande, que la masse de superstitions et de haines qu'y nourrit le clergé romain

dans le cœur de ses ouailles. La France incrédule n'est pas morale, mais du moins elle est intelligente, active, et, dans une certaine mesure, prospère ; tandis que l'Irlande, grossièrement superstitieuse, n'est ni morale, ni instruite, ni active, ni prospère. Une moitié des catholiques y meurt de faim, et l'autre va chercher du pain en Amérique, dans un pays protestant !

En passant du parallèle des deux Amériques à celui de l'Irlande et de l'Écosse, nous avons rapproché l'un de l'autre les termes de la comparaison pour la rendre plus frappante ; en effet, les deux nations étaient ici voisines et soumises à la même mère-patrie. Maintenant, faisons un pas de plus dans ce sens ; rapprochons encore plus les éléments du contraste ; prenons-les dans une même et petite république, la Suisse, et comparons canton à canton.

LA SUISSE CATHOLIQUE

ET

LA SUISSE PROTESTANTE

COMPARÉES

Pris au point de vue de notre sujet, les cantons suisses se divisent en trois classes : catholiques, protestants et mixtes. Comme il serait difficile, impossible même de faire sa part d'influence à chacune des deux croyances dans les cantons mixtes, nous nous abstenons d'en parler et nous ne comparerons que les cantons catholiques avec les cantons protestants.

Nous devons aller au-devant d'une difficulté : en admettant *à priori* que certains cantons soient supérieurs en civilisation à d'autres cantons, ne peut-on pas supposer qu'ils l'ont été avant l'introduction du protestantisme, et que dès lors cette supériorité tient à d'autres causes qu'à leur foi religieuse? Notre réponse sera dans un tableau de la Suisse prise à une époque où elle était tout entière catholique romaine, tableau qui, mis en pré-

sence de la Suisse moderne, nous donnera la mesure des modifications survenues. Muller, l'historien par excellence de la Confédération helvétique, va mettre ces deux peintures sous nos yeux.

« On a tout dit sur la misère des peuples et sur la corruption du clergé à l'époque de la réformation : interrogez catholiques ou protestants, il n'importe ; personne qui ne vous montre des terres mal cultivées, une population de moines engraisée de la sueur des paysans, les saints monastères changés en maisons de débauches, et les temples en marchés d'indulgences. Plus de science, plus de consolation, l'Église ne bénissait plus... le commerce se trouvait arrêté dans son élan, l'industrie dans ses progrès, la classe moyenne dans le développement de ses libertés... Lausanne avait formulé hautement ses plaintes contre son chapitre, elle représentait la vie de ses chanoines comme une longue orgie. Nul lieu de prostitution n'était comparable à leurs demeures ; on les voyait, pris de vin, descendre de la cité le soir, parfois déguisés en hommes d'armes, l'épée nue, frappant les citoyens, puis, pénétrer furtivement dans les maisons, y porter le viol et l'adultère : aucune crainte, aucune honte ne les retenait ; plus d'une fois les lieux saints eux-mêmes avaient été les témoins de leurs désordres : au milieu de l'office, dans les temples, on les avait vus se prendre de querelle et se frapper à grands coups ¹. »

« Cependant, les mœurs de la Réforme se développaient avec sa foi ; le fait est digne d'attention. Les villes suisses étaient, vingt années auparavant, ce que les indulgences de l'Église et le service mercenaire les avaient faites, des

¹ Muller, p. 28 à 35.

villes de bruit et de plaisir ; mais depuis que les cités se glorifiaient du nom de régénérées, elles étaient tout entières en lutte avec leurs vieilles mœurs. Les ordonnances, les tribunaux, la prédication, s'accordaient pour combattre le dérèglement. Les prostituées avaient été chassées des rues qu'elles occupaient. Dans toutes les paroisses, des consistoires, composés de laïques et d'ecclésiastiques, veillaient à l'exécution des lois disciplinaires, mais particulièrement à la sainteté du mariage et à la paix des familles. La chaire enseignait les devoirs d'une vie pure, et conduisait à ces sources élevées auxquelles l'homme puise la chasteté et la force de l'âme. Peu à peu, on était ramené aux vieilles mœurs, à la vie domestique, au travail, à l'ordre, au goût simple, à la sévère piété ¹. Un grand zèle se montrait pour l'étude, et surtout un grand amour des saintes lettres. Les réformateurs en avaient appelé à la Bible, comme à la charte du peuple chrétien. C'est la Bible en main qu'ils s'étaient levés devant Dieu et devant les rois. Le saint livre fut réimprimé dans de nombreuses éditions qui se succédèrent rapidement... Après avoir ouvert les Écritures au pauvre peuple, la Réforme fonda pour lui les écoles ; car il ne savait pas lire. Elle créa des instituteurs. Quand le pasteur n'en trouvait pas, son dévouement y suppléait, et lui-même montrait les lettres aux enfants. Rien ne paraissait trop bas à ces fils de l'Évangile. Haller, Bullinger, ne se lasaient pas de visiter les écoles non moins que les églises. Ils ne s'enquéraient pas seulement de ce qui y était enseigné, mais de la manière dont on l'enseignait. On assurait, de Bullinger, qu'il connaissait tous les élèves des

¹ Muller, p. 486 à 488.

écoles de Zurich. Tous les jours, ces hommes prêchaient, et souvent plusieurs fois le jour. Ils visitaient assidûment les pauvres, les affligés, les malades; les jours s'employaient à ces travaux, les nuits à l'étude. Il était rare que la lampe de leurs veilles ne fût allumée à minuit. A cinq heures, ils étaient debout, à leur œuvre. Leur correspondance était vaste et active. Plus leurs lettres sont intimes, plus elles portent la preuve de leurs vertus. Peu de commerces de lettres supporteraient cette épreuve; mais ces hommes avaient Dieu pour ami, leurs cœurs n'en étaient qu'un.

« La plupart de ces hommes de labeur étaient pauvres. Léon Jude laissa, en mourant, 80 florins. Il avait partagé pendant des mois, avec des exilés, un pain chèrement acquis; son luth était son délassement; sa femme se procurait, en filant nuit et jour, l'aliment qu'elle partageait avec les pauvres.

Les Saintes lettres étaient étudiées par les prédicateurs qui pouvaient, à toute heure, se voir appelés à répondre à des adversaires; par les magistrats qui obéissaient, les uns aux besoins de leur cœur, les autres à la nécessité des temps; par le peuple dont la guerre n'était plus la seule pensée. Des conférences avaient été ouvertes les jours de marché, pour l'instruction des gens des campagnes¹. »

« La renaissance pénétrait (après la Réformation) dans toutes les branches du savoir. Les imprimeurs s'étaient fait la règle de ne laisser sortir de leurs presses aucun ouvrage dont ils n'eussent corrigé la dernière épreuve. La loi respectant les heures qu'ils consacraient à d'aussi

¹ Muller, p. 486 à 495.

nobles travaux, les dispensait de monter la garde de la ville. Sitôt sortis de presse, les volumes de l'antiquité étaient expliqués : à Zurich, par Bibliander, Pellican, les deux Collin ; à Bâle, par Boer, Plater, Borhans, Sébastien Munster, Phiggio, Myconius. C'était un culte ; la main de Dieu avait imprimé, sur leur front, je ne sais quel sceau de grandeur et de dévouement... La Réforme n'avait pas moins soulevé l'ordre matériel que l'ordre moral. Le temps qui se perdait dans les hôtelleries, les forces qui se consumaient au service mercenaire, s'employaient, depuis la révolution religieuse, à féconder le sol ou à servir l'industrie. La terre était cultivée d'une main plus intelligente, plus heureuse... Le paysan, possesseur d'un patrimoine, s'assit avec quelque orgueil à un foyer qu'il put appeler le sien. Ce que naguère il prodiguait à l'achat d'indulgences ou à l'embellissement de la cathédrale, il sut l'employer à accommoder sa demeure. Jusqu'alors sous le chaume, il avait été comme campé sur le sol. Les mendiants couraient le pays ; après la Réforme il devint, du moins à Berne, proverbial de dire que l'indigence ne se rencontrait plus qu'à côté de la paresse. Le travail et la loi s'accordèrent pour effacer les dernières traces de servage. Peu d'années suffirent pour que les cantons évangéliques se distinguassent, aux apparences de l'activité et de la richesse, de ceux qui avaient conservé l'ancienne foi..... Depuis la Réformation, l'épée se rouillait suspendue à la paroi. Tous les regards s'étaient portés vers la religion, l'agriculture, les lettres, vers les travaux de la paix. Les cantons catholiques offraient un aspect bien différent ¹. »

¹ Muller, p. 207, 208, 244.

«Chaque année (dans les cantons catholiques), quand les officiers d'enrôlement faisaient sonner l'or du roi, un fantôme de gloire militaire parcourait les Alpes, les tavernes s'emplissaient, les échos ne redisaient plus que les cris impatientes et les chansons des soldats ; dans les villages des cantons évangéliques, c'étaient des psaumes qui se chantaient ; le contraste était grand ; il se remarquait jusque dans les traits et dans le costume. Le voyageur qui passe aujourd'hui du canton de Vaud dans celui de Fribourg, est frappé du contraste des physionomies et des vêtements. Ici l'ordre et la riche simplicité, là l'insouciance avec les folles et vives couleurs. La Réforme venait de mettre cette différence entre des populations qui naguère n'en étaient qu'une ¹.»

« Les réfugiés pour cause de religion se partageaient entre la prière, l'étude et l'action ; ils n'en ont que mieux mérité de notre patrie ; ils réconcilièrent le peuple avec la Réforme ; si quelque goût pour l'étude, si quelque amour pour les choses meilleures, si quelque zèle pour ce qui fait la plus pure gloire de l'homme se montra dans l'Helvétie romande, c'est à ces exilés qu'elle le dut. L'intelligence de l'Évangile gagna de paroisse en paroisse, une foi plus éclairée engendra des mœurs plus pures ². »

« Prodiges d'indulgence, Lucerne était descendue, à la fin du seizième siècle, au niveau des mœurs générales. **Le culte trompait les consciences par le jeu des cérémonies ; puis on courait à la taverne, aux joies du carnaval, ou aux danses sur le Mussegg.**

« Les prêtres passaient les nuits dans les cabarets,

¹ Muller, t. xi, p. 234. — ² *Idem*, p. 349.

et ne pouvaient s'arracher de leur lit pour l'office. Dans les processions, on les voyait, la coupe suspendue à leurs côtés, s'arrêter à chaque hôtellerie pour étancher leur soif. Ils berçaient de songes la crédule ignorance du peuple. Lui représentaient-ils l'ange de la mort ; c'était sous la forme d'un chasseur sauvage, suivi de trois chiens rouges à trois jambes, parcourant sans cesse et les forêts et la plaine ¹. »

« L'Évangile avait, dans les cantons réformés, fait disparaître les dernières traces de mainmorte, comme il avait, en ses premiers siècles, dénoué, dans l'Empire romain, les chaînes de l'esclavage. La population, dans ces cantons, s'était accrue d'un quart, dans le demi-siècle qui avait suivi la Réforme ; d'un tiers à Zurich. Cependant, elle avait à peine atteint la moitié du chiffre auquel la liberté, la culture et l'industrie l'ont portée de nos jours... Dans les cantons catholiques, la culture avait fait moins de progrès ; en plus d'un lieu, l'agriculture y avait même reculé devant la vie pastorale ². »

« Les progrès de cette époque devaient naturellement faire ombre à l'Église. L'Espagne, qui représentait le plus fidèlement son esprit, embrassa, dans les luttes du Valais, la cause de l'évêque contre les habitants de cette contrée. Il s'agissait, pour cette action, de soustraire le canton aux influences de la Réforme. La tâche était difficile. La nonchalance et la mauvaise vie des prêtres valaisans les avaient dépouillés du respect du peuple ; la plupart savaient à peine lire, les églises étaient sans gloire. Lorsqu'un clerc avait été chassé de son pays pour inconduite, ou rejeté pour incapacité, il était sûr d'être con-

¹ Muller, t. XII, p. 471. — ² *Idem*, p. 341, 343.

sacré dans le Valais ; s'il se trouvait, dans les dizains, quelque savoir ou quelque piété, c'était chez les sectaires ¹. »

Tout le monde accordera sans peine que l'état actuel de la Suisse diffère de celui du seizième siècle ; mais cette différence est-elle, comme l'affirme Muller, le résultat de l'influence protestante ? S'il n'en est pas ainsi, les améliorations seront également répandues sur tous les cantons, ou répandues d'après une autre géographie que la géographie religieuse : mais si, au contraire, le protestantisme est la source de cette civilisation moderne, c'est surtout dans les cantons réformés qu'on doit la remarquer. Ceci nous conduit exactement à notre sujet, la comparaison des cantons des deux communions. Voici d'abord la liste complète des cantons avec leurs populations divisées d'après les deux cultes. Nous empruntons ce tableau de préférence à Maltebrun, parce qu'il se rapporte à une date moyenne entre celles des documents que nous aurons à citer.

Populations par culte en 1822.

CANTONS CATHOLIQUES.			CANTONS PROTESTANTS.		
	Nombre des réformés.	Nombre des catholiques.		Nombre des réformés.	Nombre des catholiques.
Tessin	0	93,800	Zurich	191,700	4,350
Fribourg	5,400	67,400	Vaud	155,000	3,200
Lucerne	0	103,900	Berne	300,500	41,700
Schwitz	0	34,900	Appenzell	41,200	13,800
Unterwald	0	21,800	Glaris	25,845	3,285
Soleure	4,200	49,500	Neuchâtel	50,000	2,200
Uri	0	12,000	Basle	0	5,900
Zug	0	45,000	Schaffhouse	26,900	200
Valais	0	67,400	Genève	27,080	14,400

¹ Muller, t. XII, p. 371.

CANTONS MIXTES ¹.

	Nombre des réformés.	Nombre des catholiques.
Saint-Gall. . . .	84,829.	64,374
Grisons	49,000.	34,500
Argovie	76,500.	68,800
Thurgovie. . . .	63,900.	49,000

Après avoir retranché de notre cadre les quatre cantons mixtes, il nous en reste dix-huit qui se partagent heureusement en deux catégories d'égal nombre. Nous les grouperons donc deux à deux, nous efforçant de mettre dans chaque parallèle les deux cantons qui provoquent le mieux la comparaison, par leur proximité géographique et par l'égle importance de leur population. En tenant compte autant que possible de cette double règle, nous arrivons à former les neuf groupes suivants :

- | | |
|-------------------------|---------------------------|
| I. TESSIN catholique | et ZURICH protestant. |
| II. FRIBOURG catholique | et VAUD protestant. |
| III. LUCERNE catholique | et BERNE protestant. |
| IV. SCHWITZ catholique | et APPENZEL protestant. |
| V. UNDERWALD catholique | et GLARIS protestant. |
| VI. SOLEURE catholique | et NEUCHATEL protestant. |
| VII. URI catholique | et BASLE protestant. |
| VIII. ZUG catholique | et SCHAFFOUSE protestant. |
| IX. VALAIS catholique | et GENÈVE protestant. |

¹ Bien que Genève puisse à la rigueur être classé *aujourd'hui* parmi les cantons mixtes, nous l'avons mis au nombre des cantons protestants. D'abord, parce qu'à l'époque à laquelle nous remontons pour établir notre parallèle, Genève comptait beaucoup moins de catholiques; ensuite, parce que la population catholique, se composant en très-grande partie d'artisans, n'a jamais eu de part dans la direction des affaires publiques.

Appenzell peut aussi se classer parmi les cantons mixtes; mais ce ne sera que sa partie protestante que nous placerons en regard de Schwitz; plus loin, nous comparerons les deux parties du canton entre elles.

I. TESSIN catholique et ZÜRICH protestant. — Écoutons, sur les Tessinois, le champion du catholicisme, M. le comte Walsh :

« Cette race d'hommes est belle, et appartient évidemment à ces races privilégiés du Midi, pour lesquelles la nature a tant fait, et qui font si peu pour elles-mêmes. Aussi, ce pays est-il pauvre, si l'on en excepte quelques districts tels que ceux de Bellinzona, de Lugano et de Locarno. Les habitants émigrent en foule tous les ans, pour aller chercher, à l'étranger, des moyens d'existence, et, dans la plupart des villages, il ne reste, pendant la belle saison, que les femmes âgées, les enfants et les vieillards. On a remarqué que ceux des Tessinois qui ont fait leur fortune au dehors, ne reviennent pas, comme les autres Suisses, en jouir dans leur patrie¹. » Voilà pour le peuple, voici pour ses conducteurs : « Les amendes se percevant au profit des baillis des cantons qui les infligeaient eux-mêmes, on en a vu quelques-uns offrir à leurs administrés les occasions de commettre certains délits taxés chèrement, et faire venir, à cet effet, de Milan, des provocateurs auxquels ils accordaient une prime. La justice se vendait, et ne se rendait pas. Quelques juges, dit Buns-tetten, prenaient de l'argent de l'une et de l'autre partie ; d'autres, plus délicats, vendaient de bonne foi. Il est juste de dire, qu'au milieu de ces infamies et de ces exactions, les deux cantons de Berne et de Zurich (tous deux protestants, se firent toujours remarquer par la vertu et la probité de leurs baillis... La classe inférieure est encore, dans le Tessin, trop ignorante et trop démoralisée pour savoir être libre². »

¹ Walsh, t. 1, p. 459, 460. — ² *Idem*, p. 462 à 464.

« Le Tessin offre un phénomène unique en Europe ; c'est que la population y a notablement diminué, depuis la fin du siècle dernier. Avant la révolution, elle était de 160,000 habitants, elle n'est que de 90,000 aujourd'hui. De 1817 à 1827, cette diminution a été de 3,000 âmes environ. L'émigration aurait-elle augmenté ? les travaux agricoles, abandonnés aux femmes, les feraient-elles vieillir avant l'âge ?.. Les Tessinois s'embarrassent assez peu de soigner leurs arbres ou de les multiplier... Ils sont connus par leur saleté ; un cochon de la Suisse allemande, a dit plaisamment M. Bunstetten, refuserait d'entrer dans la maison d'un paysan du Tessin. Dès la première couchée, je m'aperçus, en effet, que les auberges n'étaient plus tenues avec le même soin et la même propreté qu'ailleurs¹. »

« Le dirai-je, cette terre de promesse est désenchantée à mes yeux par les hommes qui l'habitent. Il est difficile de rien voir, en effet, de plus repoussant que l'aspect du paysan de ce canton. J'en ai été vivement frappé. On voit que sa physionomie, ignoble et fautive, serait féroce dans l'occasion. Ses vêtements délabrés, qui portent la trace de la négligence et de la malpropreté, plutôt que de la misère, augmentent la répugnance que sa vue inspire. Je fais peut-être tort à ces pauvres gens du Tessin ; mais en vérité leur mine ne prévient pas en leur faveur, et il me semble qu'on ne pourrait, nulle part, improviser une bande de brigands plus facilement qu'ici ; au reste, les habitants de la vallée de Verzasca, ne le cèdent, dit-on, en rien, sous ce rapport, aux gorges les plus tristement célèbres de l'Apennin et de la Calabre². »

¹ Walsh, t. 1, p. 466 et suiv. — ² *Idem*, p. 458. — ³ *Idem*, p. 470.

« Le Tessin est livré à des baillis avides et ignorants. Ce pays est dévasté par les maladies épidémiques et par des bandes de brigands. Peuple italien, il est inférieur à tous les autres peuples de la Suisse, en moralité, en connaissances, en activité, en aisance; l'agriculture est négligée; fort peu d'industrie, plus de lois nouvelles que d'améliorations dans les mœurs ¹. »

Au témoignage du journaliste de Charles X, joignons celui de son ministre : « Quel que doive être l'avenir de Magadino (canton du Tessin), la population qui mendie sur la seule route qui y conduise ne fait pas porter un jugement avantageux sur les habitants qu'elle aura. Cette population est chétive, grêle, sale, déguenillée. Elle poursuit de ses importunités acharnées les gens de qui elle espère arracher quelques aumônes. Elle se montre telle qu'elle doit être, dans un pays en possession presque exclusive de fournir à l'Europe les montreurs d'ours, de singes et de chameaux, qui exploitent ce genre de spectacle dans les foires. Au lieu, comme cela se pratique à la Chine, de jeter dans le torrent qui coule près de la cabane l'être infortuné qui va ajouter aux embarras des parents, on l'élève tant bien que mal, et aussitôt que ses jambes peuvent le porter à la ville prochaine, on le met sur le chemin qui y conduit. Quelques châtaignes et un morceau de pain noir soldent ses prétentions à l'héritage paternel, et un baiser, peut-être une larme, à l'héritage maternel ². »

La description qu'on vient de lire est assez significative pour rendre plus que vraisemblable les traits que M. Picot va ajouter à ce tableau déjà passablement sombre. Il s'agit, dans le passage qui va suivre, d'une plaie à

¹ Walsh, t. 1, p. 330. — ² D'Haussez, t. 1, p. 344 à 344.

laquelle la misère et l'incurie des habitants ne sont pas aussi étrangères qu'on pourrait se le figurer au premier abord : « L'industrie et l'esprit national du Tessin ne sont point encore tels qu'ils devraient être. Les habitants ne tirent pas tout le parti qu'ils pourraient de la fertilité de leur sol et de leur position géographique. Nulle part on ne rencontre plus d'hommes contrefaits, ce qui tient à la négligence avec laquelle ils soignent l'enfance. Les goîtres existent dans leurs vallées, et en plus grand nombre encore dans le Valais et dans la Savoie. On voit rarement, parmi eux, des hommes d'un âge très-avancé. La mauvaise nourriture et l'usage immodéré du vin et de l'eau-de-vie sont la cause de leur mort prématurée. Ils ont de l'esprit naturel et une imagination pleine de feu ; mais avec cela des préjugés et de l'ignorance ; peu d'entre eux se livrent à l'étude, et la dépense qu'ils font en livres est aussi petite que possible ; de là vient que, quoique doués des dispositions les plus heureuses, ils manquent d'amour du travail, d'industrie et de ressources, en sorte qu'ils sont inférieurs aux autres peuples de la Suisse en moralité et en aisance, malgré tout ce que la nature a fait pour eux... Les crimes sont malheureusement communs dans le canton. Un grand nombre d'habitants ne tiennent point au sol natal, ce qui fait qu'ils ne craignent point de s'expatrier, et qu'ils ne sont pas attachés à l'observation des lois, comme les citoyens des pays où l'amour de la patrie exerce un grand empire. Plusieurs causes contribuent à la mauvaise culture du sol, dans le Tessin : le défaut de connaissances ou d'économie rurale, le manque de bras résultant des émigrations. Les habitants du Tessin sont privés d'industrie, ce qui est une suite de leur ignorance. On ne trouve chez

eux des fabriques qu'à Lugano et à Mendrisio. Le commerce même des productions de leur pays n'est pas tout entre leurs mains : aussi remarque-t-on qu'ils sont généralement pauvres ; ils manquent de bons instruments d'agriculture ; leurs chars, garnis de roues qui sont faites d'une seule pièce de bois, ont toute la simplicité grossière des siècles les plus reculés. L'usage des pompes à feu leur est inconnu ; ils ne savent pas élever des digues contre la fureur des torrents, et, sous d'autres rapports encore, ils sont en arrière de l'état actuel des connaissances. Les émigrations, comme on vient de le voir, nuisent considérablement à la culture des terres, les femmes, en l'absence de leurs maris, ont plus de peines que les plus misérables bêtes de somme. Tous les émigrants sont remplacés, dans leur patrie, par des ouvriers étrangers qui enlèvent au canton une partie du bénéfice qu'il pourrait faire sur les produits de son sol. » Cette circonstance paraîtra d'autant plus fâcheuse au lecteur, qu'il a vu plus haut tous les avantages naturels accordés au pays par des écrivains catholiques ; là où se trouve une misère que les ressources du sol devaient prévenir, cette misère doit tenir aux principes mêmes des habitants, et c'est ce que notre auteur semble insinuer, quand il ajoute tout aussitôt : « La religion catholique a été, jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, accompagnée, dans le Tessin, de superstitions et même des abus les plus révoltants. C'est ainsi que les assassins trouvaient asile et protection dans les églises et dans les couvents. La justice n'était pas mieux exercée sous d'autres rapports ; en sorte que les hommes honnêtes gémissaient au milieu d'un pays riant et fertile, dont la nature semblait avoir voulu faire une espèce de paradis. Les établissements d'éducation du canton sont dans un

état peu brillant. Ceux mêmes qui ne veulent s'instruire que dans les premiers éléments des connaissances humaines sortent du canton. Plusieurs communes manquent d'écoles primaires, et l'on a remarqué que les curés ne se donnaient point assez de peine pour l'éducation des enfants de leurs paroisses. C'est de là que provient l'ignorance qui règne dans la masse de la nation. Plusieurs premiers magistrats de commune ne savent ni lire ni écrire. Il n'existe, dans le canton, aucun conseil qui ait une inspection particulière sur l'instruction publique, aucune société littéraire, aucune réunion d'hommes instruits, et presque aucune bibliothèque. Les habitants du Tessin sont en arrière de leur siècle, sous le rapport de plusieurs arts utiles ¹. »

Sans entrer dans les mêmes détails, d'autres écrivains laissent voir les mêmes pensées. D'après Sommerlatt ², des travaux abrutissants et une nourriture malsaine, imposés aux femmes, amènent la dégénérescence de l'espèce humaine ; la terre naturellement fertile ne produit presque rien entre des mains inhabiles, et l'instruction publique est tellement arriérée, qu'elle ne saurait soutenir la comparaison avec celle des autres cantons. D'après Buchon ³, ce pays est infiniment au-dessous des contrées allemandes, dans les saines connaissances. Selon Malte-Brun ⁴, cette contrée est, sous le rapport des lumières et de la civilisation, la plus misérable et la plus reculée. Enfin Cambry ⁵, à la vue de tant de misères unies à tant de superstition, s'écrie : « Quelle malpropreté, quel teint jaune, noir et livide ⁶ ! La côte de Canabio est embellie de maisons peintes comme l'intérieur des chapelles. On y voit Jésus-

¹ Picot, p. 445 à 465. — ² Sommerlatt, 486, 492, 496. — ³ Buchon, p. 200. — ⁴ Malte-Brun, t. VII, p. 486. — ⁵ Cambry, p. 343, 322, 323. — ⁶ *Id.*, p. 313.

Christ, la vierge et saint Christophe, le Saint-Esprit, mêlés avec des cordeliers, des capucins et des ermites ; moyen trouvé par le catholicisme pour attirer, sur les saints d'ici-bas, le respect et l'adoration qu'il ne devrait qu'au Dieu du ciel... L'avidité, la grossièreté, la misère, la plus grande malpropreté, des odeurs infectes nous blessèrent en entrant dans la ville ¹. »

Non loin de ce canton du Tessin, formé par le catholicisme, quel sera celui de Zurich, instruit par la Réforme ? Écoutons les mêmes voyageurs qui, dans le même jour peut-être, ont pu passer d'un canton à l'autre, et qui, dès lors, ont appliqué le même jugement, la même mesure aux deux contrées.

« Dès le moyen âge, dit Malte-Brun, Zurich devint célèbre par les talents du réformateur Zuingle, et depuis, par les hommes distingués auxquels elle a donné naissance. Il suffit de nommer S. Gessner, Lavater et Pestalozzi, pour justifier ses titres à la célébrité. Ses écoles sont nombreuses ; son université jouit d'une bonne réputation ; ses sociétés savantes feraient honneur à des cités plus importantes. Elle ne renferme que 11 à 12,000 habitants ². »

« La génération actuelle offre, à Zurich, aux yeux du catholique Walsh, une réunion de savants, d'écrivains et d'artistes, dont la réputation n'est pas circonscrite dans les limites étroites de leur patrie ³. »

« Là, plus que dans aucune autre grande ville de la Suisse, on remarque l'esprit d'indépendance et le zèle pour la liberté qui distinguaient les fondateurs de cette

¹ Cambry, p. 322, 323. — ² Malte-Brun, t. VII, p. 430. — ³ Walsh, p. 88.

nation brave. Les magistrats, moins soumis qu'ailleurs à l'influence des puissances étrangères, et au-dessus de la corruption, consultent en général l'avantage réel de leur canton et celui de la Confédération helvétique. Zurich a conservé jusqu'ici, dans la Diète générale, une très-grande prépondérance qu'elle doit plus à l'idée qu'ont ses co-États de l'intégrité de ses principes républicains, qu'à sa puissance réelle. On la regarde comme un des plus indépendants et des plus droits de tous les cantons¹. »

« Par l'attention sans relâche que le gouvernement apporte à l'éducation de la jeunesse, depuis l'époque de la Réformation, il a paru plusieurs savants à Zurich, dans les différentes branches de la littérature ; et il n'y a point de ville, dans toute la Suisse, où les lettres soient plus encouragées, ni où elles soient cultivées avec plus de succès². »

« Le principal objet de la Société d'histoire naturelle et de physique, à Zurich, est d'encourager et de perfectionner l'agriculture pratique. A cet effet, les membres correspondent avec les propriétaires de terres dans les différentes parties du canton, vont faire des tournées dans les différents districts, à tour de rôle, appellent à Zurich quelques-uns des fermiers les plus instruits, s'informent par eux-mêmes de l'économie rurale de chacun d'eux, leur donnent des instructions, offrent des prix pour les améliorations dans la culture, fournissent aux pauvres paysans des secours d'argent, et communiquent au public le résultat de leurs recherches et de leurs observations³. »

« Zurich a été surnommée l'Athènes de la Suisse, et a produit un grand nombre de savants, de littérateurs, de

¹ Coxe, t. 1, p. 85, 86. — ² *Idem*, p. 94. — ³ *Idem*, t. 1, p. 404, 402.

poètes, et des artistes célèbres. Ville commerçante, industrielle et savante, Zurich a acheté, plutôt que éconquis, les districts qui forment son canton. Ses habitants se distinguent par leur sagesse, leur habileté et leur prudence, par leur bienfaisance et leur bonhomie. Le canton doit sa fertilité, non à la nature du sol, mais à l'activité de l'homme. L'industrie est très-considérable, la plupart des ouvriers sont à la fois laboureurs ou vigneron. Les habitants du canton sont généralement laborieux, amis de l'ordre, économes, portés aux arts et aux inventions mécaniques, bienfaisants. Zurich fut l'un des centres de la Réformation¹. »

« Ne croyez pas que le luxe de l'esprit soit, dans cette ville, le partage de quelques familles opulentes ; ici, une instruction saine est généralement répandue dans toutes les classes de la société, et il n'est peut-être pas, en Europe, de peuple qui lise autant que le peuple zurichois ; j'ai vu, dans cette ville vouée à l'industrie et au commerce, un livre sur chaque comptoir, et presque dans chaque main, et je ne serais pas surpris que le dernier artisan de Zurich eût autant de littérature que tel de nos beaux esprits de Paris. Après cela, comme on n'écrit pas dans ce pays pour écrire, le bel esprit non-seulement ne constitue pas, à Zurich, une profession particulière, mais il n'y distingue même dans aucune, et le titre d'homme de lettres, que prennent chez nous ceux qui n'en ont pas d'autres, ne s'y donne à personne, parce que chacun y exerce quelque honnête industrie. Un homme qui ne saurait faire que des brochures ou des opéras ne trouverait nulle part à se placer, pas même dans la tribu des tisse-

¹ Rougemont, p. 340.

rands ; il ne servirait à rien, pas même à amuser les loisirs de la populace, attendu qu'il n'y a non plus, à Zurich, ni comédiens, ni bateleurs, ni gazetiers¹. »

« Les progrès toujours croissants du commerce et de l'industrie, l'acquisition d'un riche et fertile territoire, un excellent esprit public, fruit de la modération et du travail, des mœurs pures et mêmes sévères, jointes à une culture perfectionnée de l'esprit, étaient des arguments dont les anciens partisans du gouvernement zurichois pouvaient autoriser leur attachement aux institutions de leurs pères, quand le Directoire envoya à Zurich une armée pour proclamer les droits de l'homme². »

« Dans ce pays, les mœurs servent encore de correctif et de supplément aux lois. La balance des pouvoirs n'y dépend pas d'une équation, ni le sort de l'État d'une combinaison arithmétique, et l'on peut dire que les vingt-six voix de Zurich sont encore aujourd'hui l'oracle de la nation, comme au temps même où la nation résidait tout entière à Zurich³. »

« Les membres de la démagogie sont encore en minorité dans les conseils de Zurich ; des concessions salutaires, de justes égards pour toutes les prétentions raisonnables, une modération pleine de force et de dignité, de la part de ceux qui administrent l'État, réduisent ici leurs adversaires au rôle ingrat d'une opposition légitime. Le clergé zurichois est, de même, imbu d'excellents principes politiques, comme il est doué de toutes les vertus de son état, et son chef actuel, l'antistes Hess, maintient, par l'autorité d'une vie irréprochable, aussi bien que par celle de son ministère, les anciennes doctrines d'une

¹ Raoul Rochette, t. II, p. 340. — ² *Idem*, p. 345. — ³ *Idem*, p. 347.

église que distingua de tout temps la pureté de ses mœurs et la sévérité de ses maximes ¹. »

« Zurich est encore une ville très-morale, en comparaison de ce qui l'entoure, et il n'existe peut-être pas de cité, grande ou petite, dans toute l'Europe, qui ne profitât d'acquérir ce qui lui reste. L'opinion, ce dernier frein qui contienne encore les mauvaises mœurs, quand la crainte de Dieu s'est affaiblie dans les cœurs, n'a presque rien perdu de son ancienne sévérité. Les chefs de l'État lui sont soumis, dans leur conduite, comme les plus humbles des citoyens ². »

« Je n'en finirais pas, sur Zurich, si je voulais vous rapporter tout ce que j'ai vu d'agréable, d'instructif, et surtout d'honorable pour cette ville ; mais il faut un terme à tout, même aux éloges les plus légitimes, et cette lettre est déjà si longue, que je crains qu'elle ne le paraisse, même à Zurich ³. »

« Une simplicité de mœurs antiques caractérise les Zurichois. Si rien n'est plus respectable que l'état civil de ce canton, rien aussi n'est plus intéressant que son état moral, et plus touchant que le spectacle de l'intérieur des familles. L'amour conjugal y est à la fois un sentiment, un usage. La piété filiale y a quelque chose de ce respect qui était la vertu des enfants dans l'époque patriarcale ⁴. »

« Les habitants, tant de la ville que du canton de Zurich, sont en général industriels et actifs : ils aiment tous le travail. L'enfant s'en occupe ainsi que le vieillard. Ceux qui ne sont pas livrés aux lettres, s'appliquent avec la plus grande activité au commerce ⁵. »

¹ Raoul Rochette, t. II, p. 322. — ² *Idem*, p. 329. — ³ *Idem*, p. 335. — ⁴ *Idem*, p. 488. — ⁵ *Idem*, p. 448.

« Zurich avait constamment gouverné, avec autant d'équité que de sagesse, les communes sujettes de la République; avait su les maintenir dans une soumission respectueuse, et rendre le canton florissant par une administration éclairée. Rarement les sujets avaient à reprocher à leurs magistrats des actes de dureté ou d'injustice. Ils rendaient justice à l'intégrité de leurs administrateurs ¹. »

« Quels riants paysages, s'écrie le touriste Cambry, environnent la Lémat qui sort du lac et cerne la ville de Zurich!.. L'est est orné d'un bel amphithéâtre couvert de jardins. La fortune y paraît logée comme l'heureuse et sage médiocrité... L'ouest est d'une richesse de nature imaginable. Que de vallons! quelle culture! que d'abondance et d'industrie! C'est un pays d'enchantement. Zurich et ses beaux environs me paraissent l'asile de la sagesse, de la modération, de l'aisance et du bonheur ². »

Sortons de la ville; parcourons la campagne: « nous faisons à peine cent pas sans voir quelque jolie chaumière, ou sans rencontrer des paysans qui nous saluaient en passant. Chaque partie du terrain est cultivée dans le plus grand degré de perfection ³. »

« Nous apprîmes avec plaisir que chaque village avait un maître d'école, payé en entier ou en partie par le Gouvernement, et qu'on voyait à peine, dans tout le canton, un enfant qui n'apprit point à lire et à écrire.

« Un peu plus loin, nous entrâmes dans une chaumière où la maîtresse du logis nous offrit du lait et des cerises, et plaça sur la table neuf ou dix grandes cuillères d'argent ⁴. »

¹ Zschokke, t. II, p. 294. — ² Cambry, t. II, p. 322, 323. — ³ Coxe, t. I, p. 443. — ⁴ *Idem*, p. 447.

« La ville de Winterthur est petite, et ses habitants, au nombre d'environ 2,000, sont, pour la plupart, extrêmement industrieux. Les écoles de ce petit État sont bien dotées et bien réglées. La bibliothèque publique contient une petite collection de livres, et un grand nombre de pièces et de médailles romaines¹. »

« Dans le canton de Zurich, la population demi agricole et demi manufacturière jouit d'une alimentation aussi abondante qu'il est possible de le souhaiter : là aussi, l'intérieur des maisons accuse la condition aisée de leurs habitants². »

Qu'on se rappelle le misérable état de l'agriculture dans le fertile Tessin, et l'on appréciera mieux ce qu'ont fait les Zurichois d'un sol naturellement stérile, dans ces lignes de Sommerlatt : « Tant sous les rapports de l'étendue et de la population, de l'instruction et de l'industrie, que sous celui de l'influence politique et comme canton directeur, le canton de Zurich est un des plus importants de la Confédération suisse³. »

« Zurich est en général redevable de sa productivité à l'activité industrielle des hommes plutôt qu'à la nature; mais ce n'est pas seulement cet infatigable travail des Zurichois qui a répandu tant de bénédiction sur leur pays; c'est surtout une économie rurale bien entendue, et le zèle des sociétés scientifiques qui, dans les derniers temps, se sont occupées des progrès de l'agriculture. L'esprit d'industrie et l'activité de Zurich sont remarquables. Sa fabrication et son commerce sont parvenus à un haut degré⁴. »

« Le Zurichois est probe, hospitalier et très-bienfai-

¹ Coxe, t. 1, p. 429. — ² Sommerlatt, p. 423. — ³ *Idem*, p. 426. — ⁴ *Idem*, p. 427.

sant.... Si, dans la sphère industrielle et mécanique, se distingue l'intelligence zurichoise, l'esprit de ce peuple brille encore plus dans la sphère des sciences et des arts. Des noms zurichois se sont acquis une célébrité méritée dans toutes les branches ¹. Sous le rapport ecclésiastique, c'est la constitution presbytérienne qui règne dans ce canton, professant, à peu d'exceptions près, le culte réformé ². Zurich se trouve en communication directe avec les communes voisines, au moyen d'une multitude de nouvelles constructions de bon goût ³. »

Voilà le Tessin catholique et Zurich protestant jugés par les mêmes auteurs. Que le lecteur juge à son tour ; pour nous, nous passons à notre second rapprochement.

II. FRIBOURG catholique et VAUD protestant. — Nous avons quelque bien à dire du catholique Fribourg, du moins pour le passé ; nous pouvons donc donner la parole à un auteur protestant : « La chute de la liberté, dans le canton de Fribourg, entraîna celle de l'industrie nationale. Avant l'établissement de la Chambre secrète, Fribourg avait de nombreuses manufactures de toile qui répandaient l'aisance dans le pays. Il expédiait, par année, plus de 20,000 pièces de toile à Venise. On comptait, dans un seul quartier de la ville, jusqu'à 2,000 ouvriers employés à la préparation des cuirs. Toute cette industrie tomba. »

« Les habitants des districts ruraux, voisins de la ville, et connus sous le nom d'ancien territoire, déploraient

¹ Sommerlatt, p. 429. — ² *Idem*, p. 430. — ³ *Idem*, p. 451.

aussi la perte de la liberté, et gémissaient de se voir à peu près réduits à la condition de sujets, sous ce régime despotique. Sourd à toutes les plaintes, le Gouvernement avait constamment puni, comme des actes de révolte, les réclamations que de simples citoyens ou même des communes entières s'étaient permis de lui adresser ¹. »

Après ces lignes de Zschokke, on ne sera pas surpris d'entendre sortir, de la bouche du baron d'Haussez, les aveux suivants : « Partout, aux environs de Fribourg, la vue s'arrête sur des champs et des prairies assez mal cultivés ; sur des moissons dont l'aspect fait pressentir du malaise. La mendicité reparait, et le costume des malheureux qui l'exercent indique qu'elle est le résultat d'une spéculation plus que d'un besoin réel... La ville de Fribourg est sans avenir, parce qu'aucune cause n'y appellera une population étrangère à celle que l'habitude y a fixée. De fort vilaines maisons, distribuées à travers un pays dont les inégalités nuisent plus à la circulation qu'elles ne servent à la beauté des aspects ; tout cela compose un paysage monotone et sans attrait. La population agricole du canton de Fribourg ne pouvait pas jouir d'une grande aisance. La culture laisse percer des traces d'une négligence que l'on retrouve partout où l'on porte son observation. L'administration publique n'échappe pas plus aux reproches d'inertie que les habitudes particulières. Les routes, faites sans intelligence, et entretenues sans soin, contrastent, d'une manière désavantageuse, avec celles des cantons limitrophes protestants. Les églises et les édifices publics sont en mauvais état. Tout porte le cachet du désordre, de l'imprévoyance et du malaise ². »

¹ Zschokke, t. II, p. 250 et 254. — ² D'Haussez, t. I, p. 206 à 210.

Après les paroles du ministre de Charles X, citons celles de M. Raoul Rochette, non moins digne de confiance aux yeux d'un catholique romain : « Fribourg est une ville peu attrayante par elle-même. Le défaut de population, et par conséquent d'activité et de mouvement, ne contribue pas à affaiblir l'impression pénible que le voyageur y éprouve. Ce vide qu'on ressent en quelque sorte par tous les sens à la fois, au profond silence qui règne partout, à l'herbe qui croît dans les rues et sur les places publiques, pénètre et attriste l'âme; enfin, lorsqu'on a pu contempler le dehors et la position de Fribourg, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'en sortir...

« Le canton de Fribourg est tout catholique, et il serait, par son étendue, l'un des plus importants de la Suisse, s'il était mieux cultivé; mais j'ai remarqué, sur une grande partie de la route que j'ai parcourue, des terres dont on pourrait tirer un meilleur parti, et j'ai déjà pu me convaincre, par la traversée des cantons de Neuchâtel et de Fribourg, que le reproche qu'on fait ici aux catholiques, d'être moins industriels que les protestants, n'est pas tout à fait dénué de fondement; je reviendrai sur cet article, en parlant du gouvernement du pays. Les Fribourgeois sont extrêmement dévôts. Ma première impression, à la vue de toutes les grossières imitations des objets les plus respectables (images, crucifix), fut un mouvement de surprise médiocrement religieux, et encore moins agréable¹. »

« Si on peut faire quelque reproche au gouvernement de Fribourg, c'est de manquer de vigueur, d'activité et d'industrie; j'ai déjà observé que beaucoup de terres

¹ Raoul Rochette, t. 1, p. 45 à 48.

étaient mal cultivées ; on m'a assuré, depuis, qu'un aussi grand nombre étaient encore incultes. L'industrie et le commerce ne sont guère plus avancés ; tout languit ; tout se traîne dans la capitale ; les routes sont mal entretenues, et le pays manque de débouchés qu'il serait facile de lui procurer. Enfin, le gouvernement a, par une inconcevable indifférence, toléré et même favorisé l'émigration d'un grand nombre de familles fribourgeoises, qui ont laissé les campagnes en deuil, et privé le pays d'une partie de ses bras les plus utiles. Fribourg seule a contribué, pour près de la moitié, à la formation de la colonie tirée des divers cantons suisses qui s'est établie au Brésil ¹. »

« L'agriculture, se bornant au pays plat du canton, est loin de suffire à la consommation de ses habitants qui sont obligés de se procurer le surplus du dehors ². Le commerce et les fabriques sont de peu d'importance ³. »

« Il y a fort peu d'industrie dans le pays ; les routes ont été mal entretenues jusqu'à ces dernières années. Les habitants sont ignorants et superstitieux. Le chef-lieu compte un ecclésiastique par 18 habitants : ce canton a produit très-peu d'hommes célèbres ⁴. »

« La superstition est encore dans toute sa force à Fribourg ; des farces pieuses s'exécutent dans son église comme dans toute l'Europe au treizième siècle. A la Pentecôte, par exemple, le Saint-Esprit, pigeon de bois, rayonnant, descend du ciel sur les chanoines qui tiennent un cierge à la main, emblème matériel du don des langues et des lumières, qui, sous la forme d'une langue de feu, s'établit dans l'esprit des apôtres ⁵. »

Chose étonnante, bien qu'elle se soit déjà plusieurs

¹ Raoul Rochette, t. 1, p. 57, 58. — ² *Idem*, p. 343. — ³ *Idem*, p. 320.
— ⁴ Rougemont, p. 347. — ⁵ Cambry, p. 453.

fois reproduite dans le cours de nos observations, un point lumineux apparaît sur ce sombre tableau, c'est le district réformé de Morat; un éloge vient interrompre ce concert unanime d'accusations et de tristesse, et cet éloge va précisément à l'adresse de la seule portion du pays qui professe le culte évangélique. «La préfecture de Morat, dont la population est protestante, est l'une des mieux cultivées du canton; les habitants se distinguent de leurs voisins par une meilleure agriculture et plus d'industrie ¹. »

Il serait difficile qu'un peuple fût très-avancé en civilisation quand son état religieux est tel que le décrit le catholique Zurlauben dans les lignes que voici : « Tous les ans, le jour des Rois, on représente à Fribourg, en Suisse, sur un échafaudage, le roi Hérode, consultant avec les docteurs de la loi sur l'apparition de l'étoile d'Orient. Les trois mages ou les trois rois, dont l'un a le visage barbouillé de noir, arrivent à cheval. Hérode se fait lire les prophéties concernant le Messie et dispute avec les Phariséens sur leur interprétation. La vierge Marie, assise sur un âne, et tenant l'enfant Jésus, traverse la ville, suivie de saint Joseph, tandis qu'une étoile brillante, attachée à une corde tendue d'un bout de la rue à l'autre, les escorte à travers les airs ². »

Mais il est temps de franchir la frontière; entrons dans le canton voisin; le changement est si rapide et si complet, qu'il semble en vérité qu'on nous apporte un flambeau au milieu des ténèbres.

¹ Picot, p. 315. — ² Zurlauben, t. II, p. 224.

« Nous aperçûmes, dans le lointain, les coteaux du pays de Vaud, pays le mieux cultivé de la Suisse ¹. Les champs montrent partout l'ordre, l'activité, l'aisance. Que d'idées douces, de repos, de retraite ne donnent pas, au voyageur agité, les demeures champêtres si bien placées près de ces charmilles, de ces vergers et de ces prés féconds ! Quel lait doivent fournir les troupeaux nombreux, à demi cachés dans ces herbes touffues ! Le luxe et l'opulence ne règnent pas dans les villes que vous traversez, mais les lambeaux et la misère n'y blessent pas les amis des pauvres et de l'égalité. Un teint frais et reposé, une démarche simple et lente, annoncent l'absence des passions bouillantes qui font ailleurs le tourment de la vie ². »

« La nature n'avait donné aux Vaudois, sur la côte de Vevay, que des rocs et du soleil ; ils ont cultivé ces monts qu'ils ont chargés de terres transportées. Ils ont des champs, des vignes et des prairies de la plus grande fécondité ; une multitude de terrasses artificielles s'élevant en pyramides, du pied du lac, soutiennent les terres, et offrent à l'œil le plus riant amphithéâtre. Vous remontez, sur la gauche du chemin, le village champêtre presque caché par les noyers, les châtaigniers et les pommiers qui l'environnent ³. »

« Comme tous ces lieux s'embellissent de l'aspect d'une population établie au milieu des cultures les plus riches et les plus variées, dont le costume annonce l'aisance, dont l'air révèle le bonheur, dont la démarche fière et pressée trahit l'esprit d'indépendance et de volonté ! Là, il n'existe pas de mendiants, c'est tout au plus si la bienfaisance trouve à s'y exercer ; les ressources que, tout

¹ Cambry, p. 25. — ² *Idem*, p. 78. — ³ *Idem*, p. 85, 86.

fertile qu'il soit, le sol refuse à une partie de ses habitants, l'industrie les leur procure ; la culture des terres et les soins du commerce n'ont pas tellement absorbé l'activité vaudoise que les populations aient dû négliger les besoins élevés de l'intelligence, et dans cette contrée heureuse, les occupations de l'esprit marchent parallèlement avec les travaux manuels qu'ils fécondent. Ici, tout le monde sait bien lire et bien écrire, et presque tout le monde, sans exception de position, se procure le plaisir d'une lecture habituelle... Jusqu'à présent, on doit le reconnaître, cette éducation n'a entraîné avec elle aucune déviation des coutumes auxquelles la contrée est redevable du bien-être dont elle jouit. Elle ne fait pas qu'on rougisse des travaux habituels, et qu'on les abandonne pour des carrières en apparence plus relevées ; on reste cultivateur, ouvrier, marchand, et l'on n'est pas distrait, par du dédain et du dégoût, des travaux que ces professions imposent ; on en conserve même le costume et on n'en rougit pas¹. »

« Le canton de Vaud est particulièrement renommé pour sa culture et les vignobles qui y produisent un excellent vin... La nature y est tout à la fois douce et sévère ; c'est là, plus que partout ailleurs, qu'elle étale ses ombrages et ses tapis verts, au milieu desquels des ruisseaux clairs et limpides roulent partout leurs eaux argentées. Cette partie de la Suisse est l'une de celles où la pureté des mœurs s'est le mieux conservée ; tout y respire l'abondance et la paix des premiers âges. Presque partout il règne un air d'aisance et de contentement ; personne n'y est pauvre, et nulle part on n'y rencontre de mendiants.

¹ D'Haussez, t. I, p. 407 à 409.

Les habitants sont laborieux et sobres, fiers et spirituels ; leurs habitudes sont douces et régulières ; tout tend à entretenir chez eux l'amour du foyer domestique ; il est sacré pour eux, et bien rarement la corruption vient troubler le bonheur intérieur. Il y a, dans la seule paroisse de Montreux, plus de zèle pour le bien général que dans beaucoup de villes. On y trouve une bibliothèque fondée par les habitants eux-mêmes, un cabinet de lecture où ils ont les journaux, et plusieurs écoles, dont une de musique.

« Il n'est pas une sommité qui, si vous avez le courage de la gravir, ne vous offre un tableau frappant d'animation, de fraîcheur et de vie. Partout on voit une famille laborieusement et joyeusement occupée, et à quelques pas de là s'élève le chalet hospitalier, où l'étranger est toujours accueilli avec cette franchise du cœur qui charme subitement et commande la confiance. Cette hospitalité ne se paie jamais par de l'argent à Montreux ; gardez-vous de leur en offrir, ils le regarderaient comme une injure ; c'est là seulement, sous ces humbles chalets, que l'on retrouve encore une vie simple et pure, qui rappelle les mœurs des anciens patriarches ¹. »

« Le chemin de Lausanne à Vevay se prolonge le long des côtes des montagnes, au milieu de nombreux vignobles. L'industrie des Suisses ne se fait remarquer nulle part d'une manière aussi avantageuse que dans cet endroit ; les montagnes, qui n'étaient autrefois que des rochers stériles et inaccessibles, sont aujourd'hui entièrement couvertes de vignes. On a rapporté de fort loin des terres dans ce lieu, pour y créer un sol ; et on y a en-

¹ Madame Aragon, p. 48 à 22.

tassé, pour les soutenir, des pierres qui, rangées symétriquement, forment l'effet de murailles ¹. »

« Dans la plaine, dit M. de Rougemont, s'effectue un commerce de transit ; les habitants y ont de la simplicité et de la franchise ². »

« La bonne société, l'urbanité et l'aisance des habitants rendent Vevay chère aux étrangers. Il y a un très-bon collège, des pensionats pour les jeunes gens des deux sexes ³. »

« Je dois dire que je n'ai vu partout, dans le pays de Vaud, que des signes non équivoques d'une prospérité toujours croissante, et j'ajoute que j'en ai été d'autant plus frappé, que j'avais apporté à Lausanne des préventions défavorables ⁴. »

« Les avantages d'une administration éclairée et active pénètrent toujours plus avant dans toutes les classes de la société, et y fortifient le patriotisme, en raison du bien-être qu'ils y portent. Il est surprenant combien, en si peu d'années, et avec des ressources si médiocres, ce gouvernement a su fonder d'établissements d'utilité publique ; des écoles élémentaires auprès de chaque commune, des hôpitaux pour les malades et les aliénés, des maisons de force et de détention, des ponts et des routes superbes, et qui le disputent déjà aux plus beaux ouvrages en ce genre de la république bernoise ; et, plus que tout cela, des institutions agricoles qui perfectionnent de jour en jour la culture et développent l'industrie particulière au canton... Sous des mains dégagées de toute entrave, la culture de ce pays a fait des progrès rapides ; la vie du corps social se manifeste ici par des mouve-

¹ Coxe, t. II, p. 78, 79. — ² Rougemont, p. 334. — ³ Sommerlatt, p. 525. — ⁴ Raoul Roehette, t. II, p. 27.

ments réguliers, par une activité soutenue, également éloignée du relâchement et de la turbulence, et les mots de liberté et de patrie, qui pourraient passer ailleurs pour une ironie cruelle, ou pour une devise ambitieuse, ne sont pas seulement empreints ici sur la monnaie et sur le sceau de l'État, mais gravés dans le cœur et exprimés dans toutes les actions des citoyens ¹. »

« Il est étonnant combien, depuis quelques années, le goût de la lecture a gagné, particulièrement dans le pays de Vaud et le comté de Neuchâtel, non-seulement pour la bourgeoisie, mais encore dans la classe des paysans. Les paysans de ces contrées ont la facilité de se procurer des livres en tout genre. Les presses de Genève, de Lausanne, d'Yverdon et de Neuchâtel, mettent au jour presque tous les livres étrangers qui respirent le goût et les opinions des Suisses ². »

« Rien de plus agréable que les quartiers du pays de Vaud qui bordent le lac de Genève. On admire ses riches et charmantes rives ; on s'étonne de la quantité des villes qui les avoisinent, et du peuple nombreux qui les habitent. Les coteaux, riants et parés de toutes parts, forment un tableau ravissant ; ce pays, en un mot, où la terre est partout cultivée et partout féconde, offre aux laboureurs, aux pâtres et aux vigneron, le fruit assuré de leurs peines que ne dévore point l'avidité publicain. On voit le Chablais (catholique comme tout le monde sait) sur la côte opposée, pays non moins favorisé de la nature, mais qui n'offre aux regards qu'un spectacle de misère. On distingue sensiblement les différents effets des deux gouvernements pour la richesse, le nombre des hommes et

¹ Baoul Rochette, p. 30, 31. — ² *Tableau de la Suisse*, par M. le baron de Zurloeben, t. II, p. 3.

le sort dont ils jouissent. C'est ainsi que la terre ouvre son sein fertile et prodigue ses trésors aux heureux peuples qui la cultivent pour eux-mêmes. Elle semble sourire et s'animer au doux spectacle de la liberté¹. »

« Le paysan du pays de Vaud fréquente, les dimanches, très-assidûment sa paroisse, et il n'a garde d'aller, ces jours-là, au cabaret; ceux du canton de Fribourg n'observent pas la même régularité; leur conduite offre un contraste remarquable: ils vont les dimanches et les fêtes dans le territoire de Berne, passer le temps au cabaret, y danser et s'y enivrer². »

Terminons sur ce canton par ce court résumé, non d'un voyageur qui passe, mais d'un savant géographe qui compulse et médite pour écrire à loisir :

« L'un des cantons les plus importants par sa richesse territoriale, est celui de Vaud. C'est un de ceux où la civilisation est la plus avancée, et l'éducation la plus répandue: les crimes y sont peu ou point connus³. »

III. LUCERNE catholique et BERNE protestant. — Ici, nos citations seront tellement explicites, que nous croyons devoir nous abstenir d'y joindre la plus simple réflexion. Si nos extraits sont plus courts sur Lucerne que sur Berne, c'est que tous les écrivains sont infiniment plus abondants sur ce dernier canton; c'est un signe d'importance relative que nous avons dû conserver.

« La ville de Lucerne n'est pas peuplée à proportion de son étendue; elle le serait, sans doute, si le commerce y florissait davantage, et si les habitants profitaient de

¹ Zurtauben, t. II, p. 449. — ² *Idem*, p. 220. — ³ Malte-Bran, t. VII, p. 466.

sa position avantageuse. Lucerne fut autrefois beaucoup plus peuplée et même très-commerçante¹. »

« Lucerne étant le premier en rang et en puissance parmi les cantons catholiques, est le lieu où réside le nonce du pape; toutes les affaires qui ont rapport à la religion sont traitées dans la Diète annuelle qui s'assemble dans cette ville, et où assistent les députés de ces cantons. La ville contient à peine trois mille habitants. Elle n'a point de manufacture de quelque importance, et son commerce est très-faible. Quant à l'instruction, elle n'éprouve nulle part moins d'encouragements qu'ici, et conséquemment n'est nulle part moins cultivée. Quel contraste entre ce canton et Zurich² ! »

« Le canton de Lucerne, presque au centre de la Suisse, en est l'un des plus fertiles : il produit plus de céréales qu'il n'en consomme; l'agriculture occupe la plupart de ses habitants, et l'industrie manufacturière y est peu développée³. »

« Le sol du canton est très-favorable à l'agriculture... L'industrie et le commerce n'y ont pas, en général, une bien grande importance, bien que le voisinage du lac et la route du Saint-Gothard favorisent le transit⁴. »

« On ne peut s'imaginer combien de difficultés rencontra, dans le canton de Lucerne, l'exécution des grands chemins; les paysans, imbus d'anciennes et ridicules préventions, croyaient qu'en élargissant les routes, on ouvrait le pays à l'ennemi⁵. »

A Lucerne, première ville catholique de la Suisse, nous opposons Berne, sa première ville protestante. L'une reçoit le nonce du pape, l'autre les consuls; cette

¹ Zurlauben, t. II, p. 290. — ² Coxé, t. I, p. 264. — ³ Malte-Brus, t. VII, p. 446. — ⁴ Sommeriatt, p. 220. — ⁵ Zurlauben, t. I^{er}, vers la fin.

différence est déjà un présage; écoutons nos auteurs.

« En entrant à Berne, je fus extrêmement frappé de sa beauté et de sa propreté : excepté Bath, je ne me rappelle pas avoir jamais vu une ville qui m'ait fait autant de plaisir. Les rues principales en sont larges et longues; elles forment une courbe insensible : les maisons, à peu près uniformes, sont de pierres grisâtres et bâties en arcades. Au milieu des rues coule un ruisseau limpide dans des canaux de pierre, qui, réunis à des fontaines agréablement ornées, servent aux besoins des habitants ¹. L'aisance et même l'opulence distinguent, d'une manière particulière, les paysans du canton de Berne; et un attachement pour le gouvernement se fait observer d'une manière particulière dans le district germanique ². Les fondations charitables de Berne sont en grand nombre, et administrées avec beaucoup de sagesse. Les hôpitaux sont vastes, propres et bien aérés ³. »

« Les environs de Berne sont jolis, tant par la variété et la physionomie accidentée du paysage, que par les charmantes habitations où les Bernois vivent pendant l'été. Là, on est reçu avec une simple et franche hospitalité, une grande et noble aisance, mais sans faste ni luxe, chose qu'ils considèrent, et ceci prouve leur bon esprit, comme essentiellement destructive du bien-être réel des familles, et comme devant conduire à un amoindrissement de mœurs mortel pour les sociétés ⁴. »

« En observant la fertilité du pays de Berne, son excellente culture, si frappante quand on la compare à celle des autres cantons; en admirant sa propreté, l'ordre

¹ Coxe, t. II, p. 222. — ² *Idem*, p. 226, 227. — ³ *Idem*, p. 227. — ⁴ Aragon, p. 225.

et l'aisance des habitants, l'industrie et la richesse de Berne, on serait fort tenté de croire que le gouvernement de ce canton est l'un des plus sages et des plus paternels, de tous ceux qu'il est donné à la pauvre espèce humaine de créer, dans ses lueurs passagères de raison ¹. »

« M. Coxe fait, avec justice, un grand éloge de la politesse des Bernois envers les étrangers; il célèbre leur singulière franchise et cette cordialité qu'il a admirée si fréquemment dans la Suisse. Les Bernois sont infiniment honnêtes. La noblesse de penser distingue avec supériorité leur caractère ². »

« Dans la plaine du canton de Berne vit un peuple bien connu par sa beauté et son aisance généralés, et plus riche que tous ses voisins ³. »

« Berne tient un des premiers rangs parmi les plus belles villes de l'Europe, et même aucune ville ne peut offrir, comme elle, une rue d'environ une demi-lieue de longueur, bordée des deux côtés d'hôtels magnifiques et continus, ornée, de distance en distance, de colonnes, de statues peintes ou dorées, et arrosée d'un courant d'eau vive qui y entretient la propreté et la fraîcheur. La justice criminelle y est rendue avec l'équité et l'humanité les plus rares, elle y est, la plupart du temps, sans fonctions. Heureux pays qui nourrit peu de coupables! ce qui prouve la bonté du gouvernement et celle des mœurs ⁴. »

« Le canton est riant, fertile, peuplé, embelli par quantité de villes riches, de bourgs et de villages. Les mœurs douces et faciles des Bernois rendent leur société

¹ Aragon, p. 232. — ² Zurtauben, p. 464. — ³ Rougemont, p. 343. — ⁴ Lautier, t. III, p. 220, 224.

très-agréable. Ils sont opulents sans faste, grands sans orgueil ; formés jeunes aux affaires, ils s'en occupent presque toute leur vie. A Berne, les pères sont les premiers instituteurs de leurs enfants, et la première leçon qu'ils reçoivent est l'amour de la patrie, les avantages de la modération, de l'équité, de la sobriété. La ville, quoique d'une étendue médiocre, est une des plus belles villes de la Suisse. Elle a une académie des sciences qu'ont illustrée plusieurs savants, un arsenal redoutable, et plusieurs hôpitaux riches et très-bien administrés ¹. »

« Nous admirons la culture, l'air d'aisance et de propreté des environs de Berne. Cette cité est sans contredit la plus belle de la Suisse, la mieux entretenue. Tout vit autour de Berne, tout annonce l'ordre et la paix, la richesse bien dirigée qui jouit sans éclat ; rien de dégradé, de négligé, ne s'offre à l'œil du voyageur. La fécondité, le bonheur, paraissent régner dans la campagne ². »

« Rien n'a été épargné pour la civilisation des classes inférieures. Diverses sociétés savantes et des bibliothèques attestent le goût pour la culture intellectuelle et les sciences ³. »

« Les finances se trouvent dans un état florissant. L'État de Berne a, de tout temps, fait beaucoup de sacrifice pour créer et pour entretenir les routes, et ce zèle augmente de jour en jour ⁴. »

« Il n'existe peut-être pas au monde un pays qui, par la réunion d'un sol fertile, d'une excellente culture et d'une administration éclairée, puisse, au même degré, satisfaire à la fois l'œil et le cœur. Une foule d'habitations

¹ Lautier, t. III, p. 308. — ² Cambry, t. II, p. 370. — ³ Sommerlat, p. 464. — ⁴ *Idem*, p. 470.

champêtres, disséminées le long de la route de Berne à Thun, brillent d'une propreté si recherchée dans leur structure uniforme, il y règne, même au dehors, une si parfaite image de l'ordre et un si grand air d'abondance, que le seul extérieur de ces maisons atteste l'opulence de ceux qui les habitent. Le citadin qui siège dans le conseil de la République et le paysan qui en féconde le sol habitent une demeure semblable : image touchante et sensible de l'égalité républicaine qui se trouve ici dans le bien-être général.

« Si la vue de ces habitations donne une haute idée de l'industrie et de la richesse du peuple de Berne, il est juste aussi d'en faire hommage aux institutions qui le régissent ; des campagnes si bien cultivées, une aisance si générale, et l'air de contentement et de dignité qui se peint ici sur tous les visages, sont les preuves d'un bon gouvernement qui dispenseraient de tout autre examen, et l'on ne risquerait pas de se tromper en prononçant, à la vue seule des campagnes de Berne, que ce gouvernement est encore un des meilleurs de l'Europe ¹. »

IV. SCHWITZ catholique et APPENZELL protestant. — Nous aurions pu nous épargner cette comparaison, en rapprochant les deux parties si distinctes du canton d'Appenzell. Mais comme nous aurons à revenir sur les contrastes signalés par les voyageurs eux-mêmes, nous ne parlerons ici que d'Appenzell protestant, pour l'opposer à Schwitz catholique.

A l'égard du canton de Schwitz, nous ne pouvons guère

¹ Raoul, t. 1, p. 446, 447.

mentionner que son agriculture et sa religion, les deux seules choses dont on s'y occupe, et dont parlent les voyageurs.

« L'agriculture est négligée dans tout le canton, et presque ignorée dans plusieurs vallées où l'on ne connaît ni la charrue, ni le fléau ; les habitants consomment peu de blé et y suppléent par les divers produits de leurs troupeaux. Quelques personnes croient que les nuages et les brouillards qui couvrent souvent le pays l'empêchent de mûrir ; mais la véritable cause de la rareté du blé est la négligence que l'on met à le cultiver ¹. Sans certains préjugés, l'agriculture serait indubitablement plus avantageuse que les occupations ordinaires des habitants ². »
Celui qui néglige ses champs ne soignera guère sa maison : « L'intérieur de l'habitation des campagnes n'offre que quelques chétifs meubles en bois et les plus indispensables ustensiles ³. » Est-ce pour l'étude qu'on néglige le travail manuel ? Écoutez : « Une bibliothèque, fondée pour les maîtres d'école, ne fut pas utilisée ⁴. »

« Quel contraste nous aperçûmes, quand nous entrâmes dans le canton de Zurich, après avoir traversé un angle du canton de Schwitz ! Ce dernier pays est frappé de misère, de malpropreté. La religion romaine, en Suisse, s'annonce par des haillons, par des pustules et la mendicité, et la terre des protestants par la richesse et la fécondité ⁵. »

« Cent mille pèlerins stupides font, tous les ans, la route de l'abbaye d'Einsiedeln, et vont déposer leurs offrandes chez d'avidés Bénédictins. La superstition, l'ignorance, marchent à leur suite ; ils s'agenouillent, se frappent le

¹ Picot, p. 247. — ² Sommerlatt, p. 265. — ³ *Idem*, p. 264. — ⁴ *Idem*, p. 274. — ⁵ Cambry, p. 330.

sein, hurlent des cantiques lugubres, se lavent les yeux et les mains dans des fontaines miraculeuses, voient l'enfer et ses feux dévorants, des chaudières bouillantes, d'affreux crapauds, des serpents; des ours menaçants tourmentent, abrutissent leur faible imagination ¹. »

« Dès la pointe du jour jusqu'à la nuit obscure, hommes, femmes, enfants s'entassent aux pieds de la sainte, dans un local de vingt pieds de longueur, sur dix ou douze de largeur. Content de nos dons généreux, un fort Bénédictin nous conduisit jusqu'à l'autel, et, pour aider notre passage, distribua vingt coups de pied, trente soufflets, aux suisses robustes et libres qui se précipitaient, fuyaient à son aspect. Nous visitâmes la déesse; le moine leva ses jupons, ses voiles, ses rubans, ses gazes, ses scapulaires; il la traita fort lestement ². »

« Je vis, pendant l'office, un gros Bénédictin exécuter une assez sévère police; on avait étalé trop tôt, il entre dans chaque boutique, prend là douze mouchoirs, ici deux beaux chapeaux, ailleurs une pièce de drap, ou du fromage, ou des dentelles, et, sur le dos d'un robuste valet, charge le tout pour le bien du couvent, l'exemple du prochain et la gloire du Tout-puissant. On ne réclame point contre cette injustice; chaque marchand conduit le larron, sans dire un mot, avec respect, le chapeau bas, jusqu'à la porte, en lui faisant une humble révérence, et promettant d'être plus sage et moins avide une autre fois ³. »

« Les habitants de la vallée d'Einsiedeln, toujours dans le canton de Schwitz, habitués à voir arriver à l'abbaye de leur contrée beaucoup de pèlerins, ont né-

¹ Cambry, p. 338. — ² *Idem*, t. II, p. 345, 346. — ³ *Idem*, p. 347.

gligé le travail pour l'aumône et l'oisiveté ; aussi trouve-t-on, de ce côté, beaucoup de misère, d'ignorance et de superstition. En général, l'habitant de ce canton est catholique, superstitieux et même un peu fanatique. Il court avec ferveur aux processions et aux pèlerinages, regarde les pratiques du culte comme les parties les plus importantes de la religion, et ne sait ni lire ni écrire. Le clergé, chargé principalement de son instruction, le laisse dans cette crasse ignorance ¹. »

On pourrait craindre, après cette lecture, que M. Cambry ne fût pas un catholique très-zélé et que, peut-être, il n'y eût quelque exagération dans son récit. Lisons donc M. le comte Walsh, pour nous convaincre que le premier n'est pas allé trop loin : « Il y a telle vieille femme qui a entrepris vingt ou trente fois, pour le compte d'autrui, le pèlerinage d'Einsiedeln. Le temps que les habitants passent à l'accomplissement de leurs vœux est autant de perdu pour leurs travaux et leurs devoirs de famille ; pendant tout cet intervalle, ils dépensent le fruit de leurs faibles économies. Il est difficile de se persuader, en outre, que la même ferveur ne leur eût pas obtenu les mêmes grâces, s'ils fussent restés chez eux, au lieu de venir les demander à cinquante lieues de là. Les occasions de dissipation et de relâchement qu'offre un aussi long voyage doivent compenser, pour le plus grand nombre, leur redoublement de dévotion ². »

« On voit, dans l'église de Schwitz, la crosse du saint évêque Magnus qui est en grande vénération, et à laquelle on attribue une efficacité singulière pour détourner les fléaux. Il n'y a pas longtemps qu'elle fut employée avec

¹ Depping, t. III, p. 90, 91. — ² Walsh, p. 432, 433.

succès, dit-on, pour exorciser les hannetons et les chenilles qui désolaient la contrée. Elle fut portée processionnellement par le clergé, suivi d'une foule immense de peuple qui probablement aida au miracle, en écrasant tout ce qu'il trouva d'insectes sur son passage. Ces bonnes gens ont un goût particulier pour tout ce qui est spectacle, et les jésuites, qui dirigent le collège de la ville, ne se sont pas fait faute de ce moyen pour se mettre bien avec eux. Ils faisaient représenter, par leurs élèves, des comédies dans lesquelles eux-mêmes prenaient des rôles. Le clergé s'y associait aussi, et allait jusqu'à prêter les ornements du culte pour rehausser la pompe de ces représentations¹. »

« L'instruction publique est fort en arrière dans le canton de Schwitz. L'agriculture n'y est pas dans de meilleures conditions. Le peu de blé qui se consomme dans le pays vient d'Allemagne. On n'y voit presque pas de champs cultivés, et, il y a trente ou quarante ans, l'usage de la charrue et du fléau y était inconnu. Le froment, à cette époque, s'y cultivait dans les jardins comme objet de curiosité, et le pain est, encore aujourd'hui, considéré comme objet de luxe, dans la plupart des localités.

« Lorsque, à l'époque de la grande disette qui suivit la Révolution, les comités de bienfaisance voulurent distribuer des lentilles, les habitants, qui ne connaissaient sans doute pas cette denrée, refusèrent d'en manger. Le terrain se prêterait ici, aussi bien qu'ailleurs, à la culture des céréales; mais la crainte des mauvaises récoltes, le penchant à l'oisiveté et l'esprit de routine ont, jusqu'à présent, repoussé toute tentative d'amélioration². »

¹ Walsh, t. 1, p. 458. — ² *Idem*, p. 437, 438.

Reposons notre esprit par la contemplation d'un tableau bien différent. Du canton de Schwitz catholique, passons au canton d'Appenzell réformé, et, pour lire avec pleine sécurité, consultons M. Raoul Rochette, très-catholique, sur un pays protestant : « J'arrivai à Gais, village de l'Appenzell réformé, à l'heure où, sortant en foule du service divin, les familles, répandues au loin dans la plaine, regagnaient leurs habitations solitaires. Si l'uniformité de leurs costumes témoigne ici de l'égalité des citoyens, l'extrême propreté qui règne sur toute leur personne prouve aussi manifestement l'aisance dont ils jouissent, en même temps que leur maintien atteste la dignité de leur condition et de leur caractère. Vous ne sauriez vous imaginer combien est intéressante la vue de ce peuple d'Appenzell, si paisible dans une liberté si absolue. Leurs personnes et leurs habitations étalent un air d'aisance et de luxe de propreté que je ne pourrais exprimer, sans vous paraître suspect d'exagération. L'extérieur de ces maisons, à Gais, où je séjournais de préférence, est tellement soigné, que je défierais un peintre de surpasser au pinceau la perfection des détails de cette rustique architecture. Je n'ai vu nulle part un sentiment de propreté aussi exquis et poussé aussi loin que dans l'Appenzell, depuis le seuil des maisons, tous les jours lavés d'une eau pure, jusqu'à la flèche brillante des paratonnerres dont chaque toit est surmonté; il ne saurait être donné à l'homme de joindre plus de goût à plus de simplicité, et, s'il faut juger de l'amour de sa demeure d'après le soin qu'il met à l'embellir, l'Appenzellois est, sans contredit, le peuple le plus heureux de la terre, comme il en est peut-être le plus libre. »

Maïs est-ce bien de la partie protestante qu'il est ici

question ? Ce qui suit va répondre : « Le bourg d'Appenzell est d'un aspect infiniment moins attrayant que celui des moindres villages des Rhodes réformées. Les fêtes de la religion, qui sont ici fort nombreuses, tournent toutes aux dispositions naturelles. La pompe qu'on déploie à ces solennités est déjà un spectacle et un amusement pour la foule qui s'y porte ; mais, de plus, chaque acte de religion, tel qu'un mariage, un baptême, est constamment suivi de danses, et le bal est, pour ainsi dire, essentiel au sacrement ¹. »

« Trogen, l'un des chefs-lieux de l'Appenzell réformé, est un bourg superbe qu'anime l'industrie, et où la richesse abonde. Les maisons des citoyens les plus opulents sont ornées à l'intérieur des marbres les plus précieux, et il existe, même en France, très-peu d'habitations décorées avec un goût aussi exquis que celles de l'ancien landamman Zellweger. Ainsi, des cabanes de pasteurs, jadis serfs de l'abbé de Saint-Gall, sont devenues des palais, sous la main d'un peuple libre ; et un pays qui ne produit que de l'herbe, peut, à présent, payer les arts et le luxe de l'Italie. Il est juste de remarquer aussi que jamais peuple mieux traité par la liberté, ne s'est montré plus reconnaissant envers elle ². »

« Dans la partie protestante de l'Appenzell, je n'ai pas remarqué une chaumière, une maison négligée. Tout le pays a un air de fête ; les maisons, larges et bien aérées, sont bâties en pierre jusqu'au premier étage, le reste est en bois ; elles sont disséminées çà et là sur les monts, dans les vallées, sur le penchant des collines, de manière que partout où vous tournez vos regards, vous voyez,

¹ Raoul Rochette, t. II, p. 216 à 224. — ² *Idem*, p. 234.

comme au milieu du parc anglais le plus soigné, une vaste et saine habitation toujours blanche et propre, avec des carreaux transparents, et entourée d'un petit jardin fort bien entretenu ¹. »

Avant de lire ce qui va suivre, qu'on se rappelle que la partie manufacturière du canton est protestante.

« L'état florissant des manufactures de coton a mis plusieurs personnes fort à leur aise dans les districts protestants, et en a même rendu quelques-uns fort riches. Les villages d'Irogen et d'Undevil annoncent, par leur extrême propreté et la régularité des bâtiments, l'aisance de ceux qui les habitent ². »

« En traversant le pays pour nous rendre à Appenzell (donc, dans la partie extérieure qui est protestante), nous sommes entrés dans plusieurs maisons. La commodité, la propreté surtout y est si remarquable, qu'on voit aisément qu'elle est devenue un besoin pour ce peuple. Il résulte une suite de paysages agréables au-delà de toute expression, de cette chaîne continue de montagnes cultivées, boisées, couvertes de hameaux qui semblent avoir été placés par le goût, pour produire l'effet le plus pittoresque. On croirait qu'ils appartiennent à des tribus indépendantes, unies seulement par l'amour de la société; mais ils le sont encore plus fortement pour le maintien ou la formation des lois et du gouvernement, et pour le maintien de la liberté générale ³. »

V. UNDERWALD catholique et GLARIS protestant. — Bien que ces cantons ne soient pas importants par eux-mêmes,

¹ Bachon, p. 172. — ² Coxé, t. 1, p. 33. — ³ *Idem*, p. 34, 35.

ils le deviennent dans notre sujet pour faire mieux sentir ce qu'il y a d'absolu dans nos conclusions toujours les mêmes. Si nous les avions supprimés, on aurait pu croire que leur comparaison conduisait à un résultat opposé aux précédents.

« Le canton d'Underwald est généralement pauvre, dit Depping ; il y a peu de grandes fortunes, et beaucoup d'indigents. Un auteur suisse attribue cette double circonstance à l'excès de dévotion qui règne dans ce pays, et qui y régnait encore davantage dans les siècles précédents. La pratique des actes nombreux de dévotion et les fêtes de l'Église enlevaient beaucoup de temps ; l'indigence menait à la mendicité. Le peuple, plongé dans la superstition et dans l'ignorance la plus crasse, s'opposait aveuglément à toutes les améliorations et, par conséquent, à tous les progrès des lumières ; il était d'un caractère sombre ; il favorisait la vénalité des charges et des votes ; il était misérable et adonné à la mendicité, ignorant, superstitieux, ennemi des innovations¹. »

« Les habitants ne tirent point tout le parti qu'ils pourraient des productions de leur pays ; ils achètent à haut prix les objets manufacturés qu'ils pourraient fabriquer eux-mêmes, ayant sous la main les matières premières pour cette fabrication. On peut appliquer au canton d'Underwald la remarque générale qu'un grand nombre de voyageurs et d'écrivains ont faite sur toute la Suisse ; c'est que les cantons catholiques sont moins industriels que les cantons protestants, ce qui tient essentiellement à une éducation moins soignée, et à un temps plus considérable perdu en jours de fêtes et en exercices religieux.

¹ Depping, t. III, p. 145 à 147.

Les écoles sont négligées dans le canton, ce qu'on doit attribuer à diverses causes, et, en particulier, au défaut d'aisance, soit de l'État, soit des particuliers¹. »

« Dans les cantons d'Underwald, de Schwitz et d'Uri, l'existence des habitants est pénible; ils ne cherchent pas assez à l'avoir meilleure; ils pourraient rendre leurs habitations plus commodes et surtout plus propres, leurs vêtements plus appropriés aux exigences des saisons, leur coucher moins dur, leur nourriture plus substantielle et de meilleur goût; la pensée ne leur en vient pas; ils s'enferment dans des cabanes encore noires de la suie produite par le foyer de leurs pères; ils grelottent en hiver sous les habits qui les avaient écrasés l'été. Du pain de seigle, ramolli dans du petit lait, leur compose une soupe qui fait la base de leur nourriture; des fèves de marais, des pommes de terre, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel, des choux, des pâtes grossièrement préparées et cuites dans de la graisse; pour les riches, de loin en loin un peu de lard, voilà leur nourriture². Ni fabriques, ni manufactures, ne prospèrent dans ce canton³. »

Tournons la médaille du côté protestant, et commençons, sur Glaris, par une ligne du même auteur; elle fait le juste pendant de la dernière: « L'industrie et le commerce sont très-actifs. »

« Les habitants de Glaris sont singulièrement industriels; ils commencèrent, dans le dix-septième siècle, à établir des manufactures dans leur pays; d'abord, ils travaillèrent pour les négociants du canton de Zurich; mais bientôt ils en vinrent à se passer de ces négociants

¹ Picot, p. 270. — ² D'Haussez, t. 1, p. 449, 450. — ³ Sommerlatt, p. 282.

et à travailler pour eux-mêmes; ils ont maintenant des fabriques de coton, de mousseline et d'indienne, qui ont pendant longtemps répandu l'aisance parmi eux¹. »

« Depuis le siècle dernier, le nombre des protestants s'est considérablement accru, et leur industrie, dans toutes les branches de commerce, est de beaucoup supérieure à celle des catholiques; ce qui est une preuve évidente que les dogmes de Rome sont moins favorables à la liberté, au génie des arts et à l'industrie². »

Ces derniers mots feront soupçonner au lecteur que Glaris n'est pas exclusivement protestant. En effet, « un huitième se compose de catholiques, dit M. Oscar MacCarthy, et un simple coup d'œil, jeté sur leur état social, suffit pour faire juger de la différence qui existe entre eux et le reste de la population adonné au commerce, et aux manufactures qui l'ont placé dans une grande aisance³. »

VI. SOLEURE catholique et NEUFCHATEL protestant. — Pour un lecteur qui ne connaîtrait la Suisse que par l'importance relative de ses cantons, nos parallèles pourraient sembler avoir été posés intentionnellement toujours entre deux pays de grandeur bien différente. Mais qu'on veuille se rappeler que nous n'avons pas choisi les termes de nos comparaisons; après avoir éliminé les quatre cantons mixtes, nous avons neuf cantons catholiques et neuf cantons protestants. Il ne dépend pas de nous que les neuf derniers soient plus importants et que les neuf premiers le soient moins. Cette importance elle-même est souvent le résultat de la vérité que nous

¹ Picot, p. 286. — ² Coxé, t. 1, p. 49. — ³ *Dictionnaire de la Conversation*, au mot *Glaris*.

voulons mettre en évidence. Si, par exemple, on entend parler journellement beaucoup plus de Neuchâtel que de Soleure, ce n'est pas que la population et l'étendue du canton protestant soient supérieures à la population et à l'étendue du canton catholique, au contraire; mais c'est l'industrie, le savoir, qui portent au loin le nom de Neuchâtel, comme c'est l'absence de cette industrie et de ce savoir qui laisse Soleure dans l'obscurité. Remarquez même que cette civilisation neuchâteloise ne peut pas être attribuée à un sol plus favorable. Nulle part peut-être il n'a fallu lutter contre de plus grands obstacles que dans ce canton, pour obtenir une telle prospérité. Mais laissons parler nos autorités.

« Le canton de Soleure, où la religion catholique est la dominante, est moins avancé dans les lumières du siècle que d'autres cantons; on y trouve beaucoup de superstition et d'ignorance, et de mauvaises institutions pour l'éducation de la jeunesse. Un auteur suisse distingué, M. Glutz-Blotheim, attribue aux jésuites cet état défectueux. Quoique cet ordre ne soit plus à la tête de l'instruction, l'esprit de son enseignement s'est maintenu, et le gouvernement du canton sent si peu la nécessité d'améliorer cette branche importante, qu'il a déjà pensé à rappeler les jésuites, depuis qu'ils sont rentrés en Suisse. L'influence de l'aristocratie a nui au gouvernement de Soleure, comme celle du clergé a retardé les progrès de l'instruction ¹. »

« Soleure est plus intéressante sous le rapport du commerce que sous celui de l'instruction. Les écoles de cette ville ont fait moins de progrès que celles des campagnes ². »

¹ Depping, t. II, p. 7 à 40. — ² Malte-Brun, t. VII, p. 138.

Cela signifie-t-il que le commerce lui-même soit développé à Soleure? Coxe répond : « Le commerce de la ville et du canton est peu considérable, quoique très-bien situé pour en faire un fort étendu ¹. »

Un auteur plus moderne ajoute : « La fabrication se borne principalement aux produits du sol ². » Et, comme pour nous expliquer cette ignorance et cette apathie, il dit ailleurs : « Le peuple est fréquemment influencé par la superstition ³. »

De la terre catholique passons sur le sol protestant.

Nous avons eu autant de peine à recueillir quelques rares détails caractéristiques sur Soleure, qu'à élaguer ceux trop abondants sur Neuchâtel. Ici tous les voyageurs sont unanimes pour donner des éloges, nous avons dû nous faire violence pour ne pas dire davantage.

Un mot d'abord sur l'aspect général du pays et sur l'agriculture. « Quelle culture ! Vingt-quatre villages sont sous mes yeux. Prairies nombreuses, champs de blé, tapis de couleurs bleus et jaunes, sapins épars, bois de sapins, tout annonce au voyageur la richesse, l'abondance et le bonheur des paysans ⁴. L'agriculture a été très-perfectionnée ⁵. »

L'état de l'instruction répond à celui de l'agriculture : « L'éducation primaire, dit Picot, est bonne et généralement répandue ; elle est accessible à toutes les classes des habitants ⁶. »

« Neuchâtel possède de très-bonnes institutions pour les jeunes gens des deux sexes, librairies, imprimeries, lithographies et magasins d'objets d'art ⁷. »

¹ Coxe, t. 1, p. 224. — ² *Idem*, p. 325. — ³ Sommerlatt, p. 323. — ⁴ Cambry, p. 235. — ⁵ *Somm.*, p. 551. — ⁶ Picot, p. 536. — ⁷ *Id.*, p. 561.

« Ce peuple, ajoute Coxe, est instruit, possède beaucoup de connaissances et passe ordinairement à la lecture toutes ses heures de loisir. Ses goûts se partagent entre l'étude et le travail; on est étonné de trouver, dans beaucoup de ces villages, des bibliothèques excellentes et bien choisies¹. »

Écoutons enfin Malte-Brun : « Il semblerait que cette région, exposée par son élévation à la température des climats septentrionaux, ne dût être habitée que par un peuple ignorant, pauvre et superstitieux. Il n'en est point cependant de plus intéressant par son industrie, ses lumières, et l'on pourrait même dire sa richesse. Les arts de la gravure, de la peinture, et principalement de l'horlogerie, sont cultivés dans ces montagnes avec un succès remarquable. Dans la ville du Locle, située sur l'un des points les plus élevés, presque toute la population est occupée à travailler l'or, l'argent, l'acier, pour la coutellerie et l'horlogerie.

« A la Chaux-de-Fond, jadis simple village, aujourd'hui ville assez importante, située à une hauteur plus considérable que le Locle, on fabrique aussi une grande quantité de montres et d'autres petits objets d'art, ainsi que des dentelles. C'est dans cette ville que sont nés les Droz, habiles mécaniciens, célèbres par leurs automates. A Couvert, à Travers, et dans plusieurs lieux, on retrouve la même industrie et la même activité. On a de la peine à concevoir jusqu'où peut aller le génie inventif de l'homme, quand il est libre de se livrer à son essor : c'est au milieu de ces montagnes qu'on peut s'en faire une idée. De simples paysans, mus par le seul désir

¹ Coxe, t. II, p. 422.

d'améliorer leur sort, ont trouvé le moyen d'ajouter à la force productive de leurs bras celle d'un puissant véhicule dont il fallait aller chercher le secours dans les entrailles de la terre. On ne s'étonnera donc point que, dans une contrée aussi industrielle que le canton de Neuchâtel, on compte 5,000 personnes occupées à faire de la dentelle, 3,300 ouvriers pour l'horlogerie, un grand nombre de graveurs, et plus de 700 peintres qui ne travaillent que pour les nombreuses fabriques de toiles peintes et de cotonnades du pays. On évalue le produit annuel de celles-ci à 60,000 pièces, et à 130,000 le nombre de montres que l'on exporte en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Turquie et même en Amérique¹. »

« Dans un pays montagneux aussi resserré, ce n'est point le nombre de cités qui indique sa richesse : 3 villes, 3 bourgs, 67 villages et 45 hameaux, formant une population d'environ 1,350 individus par lieue carrée, sont la preuve la plus palpable de sa prospérité.

« A quoi faut-il attribuer l'aisance et l'activité qui règnent parmi les habitants du canton de Neuchâtel? Est-ce à cette disposition naturelle qui les porte à réfléchir, à examiner, à discuter même toutes sortes de questions; et qui leur fit adopter à la pluralité des suffrages, en 1530, la Réformation que leur prêchait Farel? Car on n'y compte que deux communes catholiques, Landeron et Crellier. Est-ce plutôt à l'entière liberté civile, religieuse et politique dont ils jouissent, à l'avantage de n'avoir pas vu, depuis plusieurs siècles, leur pays troublé par le bruit des armes? Est-ce enfin à l'exemption de toute espèce de charges, d'impôts ou de contributions? On ne saurait

¹ Malfe-Brun, t. VII, p. 160.

nier que de si grands avantages n'aient contribué à y faire naître cette sorte d'émulation qui entretient la pureté des mœurs et l'amour du travail, et cette passion de la liberté qui accélère le progrès des lumières, et cet esprit d'union qui éteint, parmi ceux qui s'occupent des mêmes travaux, jusqu'à l'idée de céder à l'envieuse jalousie que l'on remarque si fréquemment parmi les fabricants ¹. »

La nature du sol se prête-t-elle mieux qu'ailleurs au développement de cette prospérité? Non; c'est le contraire; il a fallu vaincre la nature, ici plus avare qu'ailleurs de ses dons. Ainsi, « les couches dont est formé le Jura, étant peu fermes et peu compactes, les pluies et les neiges fondues pénètrent dans les crevasses et y forment des canaux souterrains. Les paysans ont mis à profit ces bizarreries de la nature. Dans le centre de ces canaux, ils ont, à l'aide d'un travail infini, placé des moulins qui sont mus par ces courants d'eau, et ils s'en servent pour accélérer leurs travaux.

« Les ingénieurs ont trouvé le moyen de placer des roues dans plusieurs endroits où il paraissait impossible de le faire; il ont inventé un nouveau genre d'échafaudage, ainsi qu'une multitude d'autres expédients, et cela, non pas en vue de l'avarice industrielle qui thésaurise, ou de l'ambition qui prodigue à des futilités brillantes les fruits de son travail, mais en vue d'un emploi sage et modéré de tous ces biens légitimement acquis.

« Les maisons sont toutes crépies en plâtre, et blanchies au dehors. Elles sont petites, solides et très-commodes; et la bâtisse y est faite avec autant de propreté que d'élégance; ce qui pourrait paraître surprenant dans ces régions

¹ Malte-Brun, t. vii, p. 461.

montueuses, presque séquestrées du reste du monde ¹. »

« L'aisance et l'abondance règnent en général dans ces montagnes; tout y contribue : la fertilité du sol et l'industrielle activité de ses habitants, qui ont soin, par leur travail, d'écarter si bien l'indigence, qu'à peine y aperçoit-on un objet de misère, effet que produit nécessairement une administration sage et douce ². »

Ce qu'on aime à trouver à côté de tant de bien-être, c'est une moralité qui prouve qu'on sait ne pas en abuser : « Les mœurs des habitants de ces heureuses contrées, dit Coxe, sont si excellentes et si douces, que les crimes atroces n'y sont point ou peu connus; il est même très-rare de voir quelqu'un enfreindre la loi dans le moindre de ses principes ³. »

« Il faut dire que dans la mairie de la Sainte-Côte, canton de Neufchâtel, il existe, chez les habitants, un concours du physique et du moral merveilleusement bien soutenu; si l'on s'y fatigue dans la culture de la terre, l'on s'y délasse dans la jouissance de la liberté. La propriété qui règne dans ce district est frappante. Dans les quatre villages qui le composent, on voit des maisons construites et alignées, des places publiques ordonnées et ménagées, des fontaines entretenues et des rues pavées avec plus de soin et de régularité que dans nombre de villes. Ce qu'on aime à trouver partout, et que les habitants de la côte ont singulièrement en partage, c'est, quant à la fortune, l'abondance des choses nécessaires à la vie, et quant au caractère, la disposition à secourir les indigents, soit sous les lois d'une charité qui console, soit sous les lois d'une hospitalité qui prévient ⁴. »

¹ Coxe, t. II, p. 124, 122. — ² *Idem*, p. 122, 123. — ³ *Idem*, p. 134. — ⁴ Zurlauben, t. II, p. 543.

Tout cela remonte-t-il à des siècles assez éloignés pour que nous puissions y voir un fruit de l'arbre catholique planté jadis dans ces contrées, ou bien tout cela date-t-il d'une époque assez récente pour qu'on doive le considérer comme le résultat de la Réforme du seizième siècle? Voici la réponse à cette question, déjà soulevée et résolue précédemment par Malté-Brun :

« Il y a à peine un demi-siècle que les forêts et les déserts de cette fertile contrée ont été transformés en riches pâturages, et en nombreux villages qui font oublier l'apreté de leur local. L'activité et l'industrie ont fait, depuis, des progrès étonnants. Partout le voyageur trouve, dans cette vallée, des miracles d'industrie ¹. »

Enfin, contrôlons ces assertions de divers écrivains, par les déclarations de M. Rabul Rochette que nous aimons à citer sur un canton protestant, précisément à cause de la foi de cet auteur catholique romain : « La culture de l'esprit est une chose commune dans cet heureux canton de Neuchâtel, et qui n'y surprend que les étrangers, ceux du moins qui se donnent la peine de la remarquer ; elle est le fruit de l'aisance générale qui résulte ici, plus peut-être qu'en aucun lieu du monde, de l'emploi de toutes les ressources du sol et de l'industrie ². »

« Le gouvernement de Neuchâtel est un des plus doux et des plus paternels qui existent en Suisse. Je n'ai entendu sortir, de la bouche des gens du peuple que j'ai interrogés, que l'éloge de leurs magistrats, je n'ai trouvé dans leur cœur que la satisfaction de leur état. Cette double épreuve m'a suffi, pour juger à la fois le gouver-

¹ Durand, t. iv, p. 79 à 81. — ² Rabul Rochette, t. 1, p. 3.

nement et le peuple; et je puis dire, sans crainte de me tromper, qu'ils sont aussi dignes que contents l'un de l'autre ¹. »

« Je ne puis quitter Neuchâtel sans dire un mot de l'excellent caractère de ses habitants. Ici, tous les hommes sont bien véritablement citoyens et frères. Je n'ai point rencontré de pauvres à Neuchâtel, où une administration douce laisse au cultivateur tout le fruit de ses labeurs, où la terre fournit abondamment à tous les besoins naturels, où la charité publique, qui n'est ni fastueuse ni intéressée, comme chez nous, ne vient pas moins généreusement au secours de l'honorable indigence. Aussi les gens du peuple portent-ils, sur leur physionomie, l'empreinte du bonheur et les couleurs de la santé et de la joie; ils ne s'abandonnent jamais, connus ou non connus, sans un salut amical, sans un serrement de mains affectueux, qui marque, mieux qu'on ne peut l'exprimer, la bienveillance réciproque dont ils sont animés. Il y a généralement beaucoup d'esprit chez les Neuchâtelois ². »

A quelle cause M. Raoul Rochette rapporte-t-il lui-même cette prospérité, ces lumières, ces mœurs exemplaires? Les mots suivants que nous lui empruntons peuvent servir de réponse : « Les croyances existent encore toutes vives, comme au jour où le premier prédicateur de l'Évangile les apporta dans ces vallées ³. »

VII. URI catholique et BALE protestant. — Le canton d'Uri est trop petit pour que nous puissions en parler

¹ Raoul Rochette, t. I, p. 29. — ² *Idem*, p. 38, 39. — ³ *Id.*, t. III, p. 24.

longuement. Toutefois nous donnerons l'impression du voyageur et celle du statisticien.

« Beaucoup d'habitants du canton d'Uri, que le clergé, maître de l'éducation publique, avait laissés dans une honteuse ignorance, vivaient d'aumônes sur les grandes routes, tandis qu'une partie plus estimable de la population s'adonnait au commerce. L'influence du clergé a diminué un peu, on fait moins de pèlerinages, de processions, et on travaille davantage. Néanmoins, ce canton, qui ne compte que des catholiques, a encore de grands progrès à faire. Un voyageur français dit que le canton d'Uri n'a pas la liberté de la presse; je vais plus loin, je crois qu'il n'y a pas même de presse. Le mauvais état de l'éducation publique rendrait peu de citoyens propres à remplir dignement des fonctions dans l'État, si le commerce et le service militaire ne les formaient ¹. »

« Uri est, des trois cantons primitifs, le plus sauvage, le plus grand et le moins peuplé ². »

« Ces cantons n'ont produit ni littérateurs, ni poètes distingués ³. »

« Si le commerce n'a pas jeté encore des racines bien étendues dans les bailliages catholiques de Baden et les offices libres de Largen, plusieurs causes en suspendent les progrès. Il n'y a aucune fabrique dans les cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwalden ⁴. »

« Nous arrivâmes sur les deux heures à Fluetten : cette terre du catholicisme nous fut annoncée par quatre goitreux, six galeux, une demi-douzaine de malheureux en guenilles qui paraissaient sortir du tombeau. Jamais la

¹ Depping, t. III, p. 447 à 423. — ² Rougemont, p. 305. — ³ *Idem*, p. 306. — ⁴ Zurlouben, p. 453.

pauvreté, la misère et la maladie, jamais l'espèce humaine, dégradée dans ses formes et dans son organisation, ne se montra sous un plus triste aspect que dans les vallées étroites, que dans les gorges resserrées que nous traversâmes en quittant Altorff. Je me crus transporté dans le Valais ou dans la Tartarie; je crus voir ces Huns que l'effroi qu'ils causèrent dans la Thrace, les Gaules et l'Italie, fit métamorphoser en monstres¹. »

« Les communes sont la plupart trop pauvres pour avoir de bonnes écoles, et plusieurs de ces écoles ne se tiennent qu'en hiver. Quelques paroisses n'en ont même point du tout. Les parents qui ont quelque fortune font élever leurs enfants hors du canton. On ne trouve, dans le pays, ni bibliothèque, ni société littéraire qui méritent une attention particulière². »

Faisons pour Bâle ce que nous avons fait pour Uri, consultons le récit du touriste et la statistique du géographe.

« Bâle, comme Zurich et Genève, se distingue par son instruction, par son industrie et par l'étendue de son commerce. Elle est la première ville de la Suisse qui eut une imprimerie; elle est aussi la plus commerçante de la Confédération; 40 maisons possèdent chacune au-delà de 1 million de francs. »

« Sous le rapport de la culture et de la nature du sol, on peut dire que le canton de Bâle ne le cède, en fertilité, à aucun des cantons suisses³. »

« Un trait saillant, dans le caractère de toutes les clas-

¹ Cambry, t. 1, p. 295, 296. — ² *Idem*, p. 238. — ³ Sommerlatt, p. 344.

ses, c'est l'activité, la diligence, l'économie, la simplicité, la bienfaisance et la piété¹. »

« L'agriculteur et le fabricant se distinguent par leur activité et leur économie. L'habitant de Bâle-campagne a toujours passé pour posséder un esprit naturel, vif et piquant². »

« Sous le rapport de l'industrie, le canton est renommé à juste titre³. »

« Aucun village ne se trouve dépourvu de bonnes écoles primaires⁴. »

« Dans tous les temps, la ville de Bâle a considéré l'instruction publique comme la base unique de toute vraie civilisation, et les sciences, comme le plus bel ornement de la ville et de ses habitants ; ce qui faisait dire à Troxler : Bâle a montré le chemin à la Suisse quant aux sentiments élevés et aux nobles efforts⁵. »

« Bâle possède 13 sociétés littéraires et scientifiques⁶. »

« En général, les enfants des bourgeois reçoivent une excellente éducation. Ils apprennent toujours le latin, et assez souvent le grec ; et il n'est pas rare de voir les marchands en détail, de la classe la moins élevée, passer les moments de leur loisir à lire Horace, Virgile et Plutarque⁷. »

« Les arts et les sciences ont été cultivés, à Bâle, avec de grands succès. Le canton est cultivé avec beaucoup de soins. Les fabriques sont très-nombreuses. Bâle est la ville la plus riche de la Suisse et la première ville de commerce⁸. »

« Si le pays, sujet à la ville de Bâle, se trouve dans un

¹ Sommerlatt, p. 345. — ² *Id.*, p. 346. — ³ *Id.*, p. 347. — ⁴ *Id.*, p. 348. — ⁵ *Id.*, p. 348. — ⁶ *Id.*, p. 358. — ⁷ Cox, t. 1, p. 479. — ⁸ *Id.*, p. 349.

état florissant, la ville même ne l'est pas moins. Son commerce s'est augmenté de jour en jour et d'une manière prodigieuse depuis vingt-quatre ans¹. »

VIII. ZUG catholique et SCHAFFOUSE protestant. — Avant de parler des habitants du canton de Zug, disons un mot du sol : « Le sol est généralement productif ; le climat salubre et doux, » dit Sommerlatt². Sur ce sol, dans ce climat, que font les catholiques romains ? « Ni l'industrie, ni le commerce n'y sont considérables, » répond le même auteur.

« Les cantons d'Uri et de Zug partagent ensemble la réputation d'être les peuples les plus rudes, et les plus intraitables paysans de toute la ligue. Ces derniers se distinguent par une turbulence dont leurs assemblées générales fournissent de temps en temps de sanglantes preuves, tandis que les premiers, qui avaient toujours été cités comme les Suisses les plus francs des treize cantons, commencent à perdre quelque chose de leur désintéressement par leur commerce continuel avec les Italiens, sans gagner sensiblement du côté de la douceur des manières. Voilà un tableau peu flatteur³. »

Nous comprenons que M. le baron de Zurlauben, en bon patriote qu'il est, trouve ce tableau peu flatteur. Si nous étions de Zug nous-même, comme M. le baron, peut-être aurions-nous la faiblesse d'en juger ainsi. Mais nous l'avouons, nous aimons mieux le témoignage d'un étranger qu'il réfute, que l'enthousiasme d'un Zugois sur Zug. Au reste, nous dirons avec plaisir que ce canton,

¹ Coxe, t. 1, p. 444. — ² Sommerlatt, p. 306. — ³ Zurlauben, t. II, p. 475.

le plus petit de tous les cantons catholiques, nous a paru préférable à tous ses coreligionnaires.

A ce qui précède, qu'on compare ce qui suit : « Les Schaffousois ont plus de rapports dans leurs mœurs, avec les Souabes, leurs voisins, qu'avec les Suisses ; cependant, ils tiennent aussi de ces derniers. Les artisans des villes sont laborieux et vivent dans l'aisance ; les paysans sont sobres, actifs et industriels ; aussi ne présentent-ils point l'aspect de la misère. Quant à leur langage, on remarque qu'il est moins corrompu que celui des autres cantons de la Suisse allemande... Il existe des écoles primaires dans toutes les communes du canton, et les maîtres, quoique faiblement payés, s'acquittent avec zèle de leurs fonctions¹. »

« Les finances sont très-bien administrées, et la balance est en faveur des recettes². »

« Les institutions littéraires et de bienfaisance y sont en grand nombre³. »

Mais nous touchons au terme de la tâche que nous nous sommes imposée. Notre dernière comparaison ne sera pas la moins concluante.

IX. Le VALAIS catholique et GENÈVE protestant. — « Les habitants du Valais sont en arrière des autres peuples de la Suisse, sous le rapport même du soin des bestiaux et de l'agriculture. Ils leur sont d'ailleurs inférieurs pour les

¹ Picot, p. 347, 350. — ² Sommerlatt, p. 369. — ³ *Id.*, voyez p. 372 pour les détails.

lumière, l'éducation et les sciences. Les Bas-Valaisans surtout sont accusés de beaucoup de paresse, de négligence et de malpropreté¹. »

« Ce pays qu'enveloppent de très-hautes montagnes, produit un peuple isolé, sans influence sur ses voisins, peu civilisé, sans industrie, pauvre et ignorant². »

« La population qui habite les misérables villages du Valais est en rapport parfait avec les maisons enfumées qui l'abritent : des vêtements en désordre, une apparence de saleté et le goître, cette hideuse difformité dont le Valais est, par excellence, la terre classique, font détourner les regards. Le costume des Valaisanes se rapproche de celui des femmes des villes, à sa malpropreté près, qui nulle part n'est égalée.

« La propriété des communes est gérée avec une incurie qui dépasse celle justement reprochée partout ailleurs à ce mode d'administration. Aucune loi ne règle la jouissance; chacun en use et abuse, selon ses besoins ou son caprice. On laisse courir, sur un pâturage, autant de bestiaux que l'on peut en avoir. On coupe dans les forêts les arbres qui conviennent, sans recourir à l'autorisation de l'administration.

« Au peu d'efforts qu'ils font pour sortir de l'état d'obscurité, d'ignorance et de malaise où ils sont, on pourrait croire que les Valaisans, même ceux des classes élevées, s'y complaisent. L'industrie est peu répandue dans le Valais. On doit désespérer d'une amélioration prochaine, dans les habitudes de ce peuple, quand on considère le peu de changement produit par l'établissement d'une route qui y attire une grande partie des

¹ Rougemont, p. 333, 334. — ² *Idem*, p. 294.

voyageurs et des marchandises que la France et l'Italie échangent entre elles¹. »

« Dans le Valais, l'état d'inculture de terrains immenses, très-susceptibles d'acquérir une grande valeur et qui n'en ont aucune, des marais que l'on ne cherche pas à dessécher, des bois broutés par les bestiaux et dévastés par les hommes, des fermes gardant, le long des routes, une vache, un cochon, quelques chèvres, et un crétin dressé à tendre la main pour obtenir une aumône du dégoût, plus que de la pitié des voyageurs, voilà ce qui attriste la vue à chaque pas que l'on fait dans cette vallée, dont un meilleur régime ferait aisément changer l'aspect et la valeur². »

« On s'y refuse aux travaux de manufactures, quand il s'en présente. Des entreprises d'exploitation de mines, de forges, des verreries sont faites par des étrangers. Les ouvriers qu'elles emploient sont étrangers, eux aussi, les indigents se refusant à employer leurs bras.

« Le malaise qui s'est répandu dans toutes les classes de la population pourrait diminuer. Misérable par suite d'une possession insuffisante qui crée, pour tous les individus, une égalité de malaise, le peuple l'est aussi par les habitudes qu'il a reçues, et qu'il transmettra à la génération qui lui succédera. Il a tous les vices qu'enfante la paresse; il est disposé à l'ivrognerie, au désordre, à une dégoûtante saleté. Le peu d'argent que leur procure la vente d'un excédant de denrée est dépensé sans utilité. Les meubles les plus essentiels manquent dans la plupart des maisons; et ceux qui s'y trouvent sont, ainsi que les vêtements, promptement dégradés par le défaut de soins.

¹ D'Haussez, t. I, p. 229 à 235. — ² *Idem*, p. 264.

« L'éducation est négligée, et ce que l'on en donne est mal dirigé. Quelques enfants apprennent, tant bien que mal, à lire et à écrire, on ne s'occupe pas de leur moral, et on ne fait rien pour les faire sortir de la voie qui a conduit leurs pères à la pauvreté. Ici, tout le monde est pauvre, tout le monde est ignorant, tout le monde souffre. Des manières plus nobles, une sorte de faste tiennent quelques familles à une certaine distance du commerce de la population; leurs alliances se font entre elles; mais, au fond, tout ne diffère que du malaise à la pauvreté¹. »

A propos du Valais, nous chercherons si les causes de son crétinisme sont toutes physiques, ou s'il ne faut pas y en ajouter une morale. Écoutons à ce sujet M. Raoul Rochette qui retrouve ce fléau dans une contrée voisine, autre pays catholique, la vallée d'Aoste : « Je n'oublierai de ma vie la sensation que j'éprouvai en voyant, dans chaque village et devant chaque habitation de la vallée d'Aoste, cette effroyable quantité de crétins, faibles, languissants, abattus, la tête énorme, enfoncée dans un énorme goitre; le visage gonflé et livide; l'œil éteint sous leurs épaisses et pesantes paupières; les joues avachies, les lèvres entr'ouvertes, et la langue pendante hors de leur bouche souillée d'une bave affreuse; incapables de se traîner autrement que par le secours d'une machine qui les enferme et qui roule sous le poids de leur corps. Quelques-uns réchauffaient au soleil leurs membres à peine couverts de misérables haillons; d'autres, assis entre les genoux de vieilles femmes à demi crétines, leur abandonnaient le soin de leurs sales chevelures et de

¹ D'Haussez, t. I, p. 273 à 277.

leurs barbes hideuses ; tous, immobiles, atterrés, plongés dans un morne silence, et quelquefois saisis, à l'aspect des étrangers, d'une colère stupide, s'armant d'un caillou que leur faible bras ne pouvait lancer, ou proférant une injure qui expirait sur leurs lèvres impuissantes. A la vue de ces êtres abjects, informes ébauches de l'espèce humaine, on frémit d'envisager le peu d'intervalle qui sépare ici l'homme de la brute, et l'on a presque horreur d'être homme, en se voyant à ce point dégradé dans son semblable..... Ce n'étaient sans doute pas des crétins, que ces belliqueux Solassi, race indigène de ces vallées, qui firent reculer le génie étonné de l'antique Rome. Ce n'étaient pas non plus des crétins, ces prétoriens, premiers habitants d'Aoste, qui devaient garder cette importante barrière de l'Empire. Auguste n'eût pas fondé une colonie de vétérans de César, s'il n'y eût eu que des crétins à contenir. Et maintenant, qu'est devenue la postérité des vainqueurs d'Appius, aussi bien que celle des prétoriens d'Auguste ? qui pourrait la reconnaître, dans ces lieux qui n'ont pourtant changé ni d'aspect ni de nature ; mais où le sceptre des rois de Sardaigne a remplacé la législation de l'ancienne Rome.

« On a remarqué que, sous l'administration française qui a occupé le pays de 1798 à 1814, le nombre des crétins qui se manifestent comme tels, comme l'on sait, dès leur extrême enfance, avait sensiblement diminué ; il a de plus été constaté, par des calculs tout récents, et dont l'exactitude n'a pas été révoquée en doute, que, depuis que le gouvernement sarde a été remis en possession de ce pays, le nombre des crétins s'y accroissait annuellement dans une progression effrayante. Il était naturel de conclure que les résultats si divers de ces ad-

ministrations étaient dus à ce que chacune d'elles était dirigée par des principes différents, et c'est aussi ce qui a eu lieu¹. »

Au reste, M. Lautier est du même avis. Il dit, en parlant du Valais : « La négligence de l'éducation est aussi une des causes morales de cette imbécillité (le crétinisme) dans le Valais. La classe inférieure du peuple néglige ses enfants, qui vivent à l'instar des animaux. Ils se vautrent dans la boue, se rassasient et se désaltèrent de tout ce qu'ils trouvent ; dans l'hiver, ils restent accroupis toute la journée dans une chambre à poêle². »

« Les habitants du Valais sont pauvres, indifférents aux jouissances, aux commodités de la vie ; ils sont engourdis par la paresse. Leur malpropreté est repoussante. L'ivrognerie est leur vice dominant. Ils sont très-superstitioneux et très-âpres pour leurs intérêts ; de plus, difficiles et entêtés³. »

« Les maisons du Valais, où l'on semble craindre la lumière du jour, et où l'on manque des commodités les plus ordinaires, ne paraissent pas faites pour le siècle où nous vivons. Sous le rapport des sciences et de l'éducation, le Valais est resté en arrière des autres parties de la Suisse⁴. »

Une telle incurie, une telle ignorance annoncent d'avance, sur l'industrie, un tableau peu satisfaisant : « Quant aux manufactures, il n'y en a aucune qui soit de quelque importance ; et il est vrai de dire que l'ignorance générale du peuple n'est pas moins remarquable que son indolence ; de sorte qu'on peut le regarder, eu égard aux connaissances et aux lumières, comme étant de quelques

¹ Raoul Rochette, t. III, p. 392 et suiv. — ² Lautier, t. II, p. 204. — ³ *Idem*, p. 234. — ⁴ Picot, p. 510 à 512.

siècles en arrière, comparé aux autres Suisses qui sont certainement une nation très-éclairée. Les paysans cherchent rarement à améliorer les terres lorsque le sol est décidément mauvais, et ils ne pensent point à tirer assez d'avantage des terres qui sont extrêmement fertiles¹. »

— Et de tous ces maux, quelle est la cause première? « Il est des obstacles, dit un de nos voyageurs, encore plus terribles peut-être que ceux de la nature en convulsion, qui entraveront toujours les progrès de la culture et de l'industrie; je veux parler de l'indolence naturelle des habitants, de leurs superstitions, de mille préjugés enfin, que le temps n'a point encore détruits, et qui leur font repousser tout ce qui tend à les tirer de l'état d'ignorance où ils continuent à croupir². »

Mais descendons le Léman, et, l'esprit encore rempli de ce tableau du Valais, allons contempler Genève.

Remarquons d'abord que le point de départ du développement de ce canton est l'époque de la Réformation : « Depuis la Réformation, Genève est devenue l'un des principaux points de centre des lumières, de la littérature et de la science³. Sa supériorité sur les autres capitales de la Suisse est en quelque sorte tout intellectuelle : on n'y a rien négligé pour rendre importants ses établissements d'instruction. Sa bibliothèque renferme 50 à 60,000 volumes et beaucoup de manuscrits; son Académie, fondée par Calvin, se compose de différentes chaires de théologie, de droit, de médecine, et d'autres branches scientifiques et littéraires; son observatoire est

¹ Coxe, t. 1, p. 422 à 423. — ² Aragon, p. 74. — ³ Malte-Brun, t. VII, p. 489.

pourvu de bons instruments; le jardin botanique est riche en belles plantes; enfin plusieurs sociétés savantes et littéraires y propagent, dans tous les rangs, le goût des plaisirs solides, et peut-être concourent-elles, avec l'influence d'un culte sévère, à répandre cette pureté de mœurs que l'on remarque ici chez les deux sexes, beaucoup plus que partout ailleurs. Un des traits caractéristiques du peuple genevois, c'est son amour de la lecture; plus de 2,000 volumes de la bibliothèque publique sont constamment en circulation chez de simples ouvriers, et jamais aucun de ces livres ne se trouve égaré¹. »

« Genève passe justement pour être l'Athènes française de la Suisse, dont elle est en même temps la cité la plus industrielle et la plus peuplée; c'est la ville de la Suisse où on publie le plus grand nombre de journaux, dont quelques-uns comptent parmi les meilleurs recueils littéraires de l'Europe. Cette ville scientifique, marchande et industrielle offre, à la vérité, peu d'amusements, ce n'est que depuis quelques années seulement qu'elle possède un théâtre. Elle doit l'immense concours des étrangers à l'excellence de son ordre social². »

« Genève est aujourd'hui l'une des plus belles villes européennes, tant par la beauté de ses quartiers, ses quais, ses ponts, ses hôtels, ses places publiques, que par son industrie, ses manufactures, son commerce, sa civilisation et ses richesses. Les Genevois se distinguent, en général, par leur instruction, leur esprit d'ordre et d'exactitude. L'amour du sol natal est plus vivement caractérisé chez eux; une sorte de lien et de fraternité les unit et les rapproche, partout où ils se rencontrent, et le moindre

¹ Malte-Brun, t. vii, p. 491. — ² Balbi, p. 217, 218, 219.

souvenir du pays opère chez eux un charme spontané et puissant ¹. »

« Genève est peut-être le lieu où se développe le mieux toute l'industrie de l'esprit humain. On ne peut parcourir, sans admiration, la liste des savants et des artistes célèbres que cette ville a produits en tout genre, depuis deux siècles ². »

« Le sol des environs de Genève est si bien cultivé, et le nombre des jolies maisons de campagne y a été tellement multiplié, que le pays tout entier ressemble à un jardin et à un lieu destiné presque exclusivement à la promenade et à l'agrément. Les terres du canton ne sont point naturellement fertiles ; mais elles sont cultivées avec soin ; et l'on profite, pour les améliorer, de toutes les ressources qu'offre une grande population.

« Le clergé protestant y jouit, dès le temps de la Réformation, d'une réputation méritée de connaissances, de talent, de sagesse et de zèle ; son but principal est de faire du bien en donnant lui-même l'exemple des vertus qu'il recommande.

« Si Genève, malgré sa petitesse, a acquis quelque réputation en Europe, elle le doit essentiellement à ses établissements d'instruction publique, et aux hommes distingués qui y ont puisé leur éducation. L'éducation des femmes n'est pas moins soignée, à Genève, que celle des hommes. Il n'est sans doute aucun pays où l'on s'en occupe davantage, et avec plus de succès. Divers établissements, fondés et alimentés par la générosité des particuliers, viennent au secours du Gouvernement, sous le rapport de l'instruction publique. L'éducation des enfants

¹ Aragon, p. 7. — ² Durand, t. iv, p. 72.

de la campagne n'a point été négligée, et dans chaque paroisse il existe une ou plusieurs écoles primaires¹. »

« Si les Genevois, confinés dans ce coin du monde, réduits presque, pour tout domaine, à l'emploi de leurs bras, et n'ayant, en quelque sorte, d'autre sol que leur industrie, ont su, non-seulement se suffire à eux-mêmes, mais encore rendre une partie de l'Europe tributaire de leurs arts et de leurs machines, il faut bien reconnaître ici la puissance du génie de l'homme². »

« Qu'ai-je vu partout, dans la moderne Genève, que l'admiration, l'étude ou l'amour des talents et des vertus antiques ! Quelque part que je regarde parmi vous, n'y retrouvé-je pas partout l'éclat des noms anciens, accru ou rajeuni par ceux qui les portent ? Parmi vos magistrats, en est-il qui ne rappelle, dans toute sa personne, cette simplicité de mœurs antiques, cet amour de l'ordre, cette probité sévère, et ce culte du nom genevois, et ce dévouement à la chose publique, vertus de l'ancien régime, qui font la force, la gloire et l'espérance du nouveau ? Il faut que j'en convienne, je n'ai vu partout que des hommes instruits et de zélés citoyens, passionnés pour l'honneur du nom genevois, et capables de le soutenir. Partout aussi, je n'ai vu que des femmes aimables, instruites sans pédantisme, et spirituelles sans efforts. L'esprit de prosélytisme politique a succédé, à Genève, à l'esprit de controverse religieuse ; et dans l'enthousiasme du bonheur dont on y jouit, il semble qu'on n'y aspire plus qu'à rendre la Suisse entière heureuse et libre comme Genève³. »

Et remarquez que cette instruction n'est pas le privi-

¹ Picot, p. 546 et suiv. — ² Raoul Rochette, t. II, p. 361. — ³ *Id.*, t. III, p. 274 à 274.

lège exclusif des classes riches : « On est étonné, dit Coxe, de trouver, à Genève, des hommes parfaitement instruits, parmi ceux de la dernière classe du peuple, et il n'y a pas de ville en Europe où la science soit plus universellement répandue. J'ai souvent joui d'un plaisir bien vif dans mes conversations politiques et littéraires, avec des hommes qui exerçaient une profession mécanique ; et j'étais surpris de leur trouver des connaissances si profondes ¹. »

Le témoignage de M. le baron d'Haussez n'est pas moins précieux que celui de M. Raoul Rochette. Écoutez-le : « La liberté dont on jouit à Genève, les soins d'un gouvernement éclairé, et les habitudes réglées et douces de toutes les classes de la population, en rendent le séjour précieux aux étrangers comme à ses habitants. Nulle part il n'existe une société aussi choisie, et un tel concours de tout ce qui peut rendre l'existence agréable et douce.

« Au premier rang des particularités qui classent Genève très-haut dans l'ordre des cités importantes, on doit placer le goût et l'aptitude de ses habitants pour les sciences élevées, pour les connaissances utiles, les arts et même les métiers. Des cours publics et gratuits sont professés par les citoyens les plus distingués qui, avec un complet désintéressement, consacrent à l'instruction les connaissances et les talents qu'ils ont acquis, et font ainsi tourner au profit de la chose publique une activité d'esprit que, trop souvent ailleurs, on applique à des perturbations politiques. De là, une éducation plus généralement répandue ici qu'elle ne l'est ailleurs, et tel-

¹ Coxe, t. II, p. 337.

lement à la convenance générale, que chacun ne prend, dans cette éducation mise à la portée de tous, que ce qui peut revenir à sa position spéciale, et que l'ambition se trouve circonscrite dans chacun des cercles qui, sans la diviser, partagent la population. On doit attribuer à cette disposition permanente le calme qui distingue Genève de la plupart des républiques. Avant la Réforme, les prétentions de la maison de Savoie à la souveraineté entretenirent, pendant plusieurs siècles, une continuité de désordres et de luttes. Depuis ce grand événement, deux circonstances exceptées, Genève n'a vu s'élever, dans son sein, aucune de ces perturbations si fréquentes dans les pays régis par une forme de gouvernement analogue à celle qu'elle s'est donnée. Chacun trouve une considération relative dont il se contente, et autant de bien-être qu'il en faut pour être heureux. C'est qu'en regardant autour de soi, on s'enorgueillit, comme de son propre ouvrage, de cet ordre admirable qui préside à tout; comme le nom de personne n'y figure de manière à en absorber le mérite, chacun peut se croire pour quelque chose dans la marche de l'ensemble, et en effet, chacun y contribue activement et positivement, en faisant ou en laissant faire. Puis, le pouvoir s'y exerce d'une manière bienveillante et douce.

« Le calme d'esprit, les loisirs dont on jouit à Genève, sont consacrés aux sciences et aux affaires publiques. Ici, sans effort, sans fatigue, sans coudoïement, rien qu'en marchant, le citoyen parvient à tout; il concourt au bien public, et il reçoit le prix de ce concours, dans l'estime plus sentie qu'exprimée de ses concitoyens. Ce qui lui reste d'excédant de talent ou d'activité, il l'emploie encore au profit de son pays, en occupant une

chaire de professeur; en trouvant place dans quelque branche d'administration; en consacrant son temps à la création ou à la direction de ce qui peut contribuer aux jouissances des autres.

« Les arts ne sont pas moins en honneur que les sciences à Genève; que si on arrive à ces divisions de l'industrie qui commencent à ne plus être des arts, sans cependant être descendues jusqu'aux métiers, on reconnaîtra que Genève y conserve encore de la supériorité. Nulle part l'horlogerie, la bijouterie, et tout ce qui se rattache à ces deux branches de fabrication, n'occupent d'aussi vastes ateliers et ne produisent davantage et mieux.

« Il est peu d'entreprises vraiment utiles dans lesquelles ne figurent des capitaux genevois; et telle est la confiance qu'inspire la bonne direction habituelle qu'ils reçoivent, qu'il suffit de leur présence dans une spéculation, pour déterminer l'association d'autres capitaux.

« De cette manière de procéder il résulte qu'il y a partout aisance de fortune, de position, d'esprit même, parce que partout il existe plus d'argent, plus de considération relative, plus d'esprit que l'on ne trouve à en dépenser; aussi, on ne voit nulle part une population qui ait, à un égal degré, l'air de l'aisance et du bien-être dont elle jouit.

« J'ai dit qu'en esprit, comme en fortune, Genève était mieux partagée que quelque pays que ce fût; pour se ranger à mon opinion, il suffit d'être admis dans les réunions plus nombreuses, et, toutes proportions gardées, plus remarquables ici qu'ailleurs, où se rassemble l'élite de la société. L'art de la conversation, que l'on avait cru appartenir presque exclusivement à la société de Paris,

se retrouve là, avec toute sa finesse, tout son sel, tout son charme. Quelle diversité, quelle grâce, quel piquant dans ces entretiens que l'à-propos seul détermine, où les femmes se montrent instruites sans pédantisme, spirituelles sans méchanceté; où la culture d'esprit est également répartie entre les femmes et les hommes, et où il en résulte une conversation qui sait prendre tous les tons, qui se soutient à toutes les hauteurs.

« C'est, pour les étrangers, un devoir de proclamer les procédés nobles et touchants dont ils y ont été l'objet, les soins ingénieux dont on les entourait; ces prévenances qui annonçaient un intérêt réel, ressemblaient à de l'affection et souvent même en prenaient le caractère. Pour moi, j'aurais pu me croire au milieu d'une réunion d'amis avec lesquels j'aurais vieilli; tous les efforts que j'ai faits pour m'éclairer m'ont confirmé dans l'opinion que je m'étais faite, que la bienveillance était ailleurs que dans les formes, et qu'il y avait de la vérité dans l'expression qui lui était donnée.

« Sous le nom de société du Dimanche, on rassemble, dès leur enfance, les filles appartenant à des familles unies par d'anciennes relations de classes ou d'affection. On les élève dans les habitudes et dans la perspective d'une intimité que rien ne doit jamais altérer. C'est le point de départ de leurs amitiés, l'accompagnement et le terme de toute leur vie.

« Combien ils sont touchants les résultats de ce système d'éducation mutuelle! A voir le ton de cordialité qui règne dans toutes les habitudes de la vie, l'intérêt qui se manifeste dans les circonstances propres à l'exciter, on dirait les membres tendrement unis de la même famille. Si l'on prend part aux joies, on ne décline pas la

solidarité dans les douleurs ; une amie est-elle dans l'affliction, c'est à qui lui prodiguera des consolations ; est-elle malade, c'est à qui lui donnera les soins qu'elle réclame, quelque pénibles, quelque dangereux qu'ils soient.

« Aux connaissances utiles, aux habitudes qui les préparent à bien remplir le rôle qui leur est réservé, dans l'intérieur de leur maison comme dans le monde, et à devenir d'excellentes mères de famille, sans cesser d'être des femmes aimables, les Genevoises joignent des talents d'agrément. La peinture et la musique, familières à la plupart d'entre elles, sont cultivées avec beaucoup d'éclat par quelques-unes, et deviennent même pour toutes, dans certaines occasions, un moyen de bienfaisance.

« Avancée comme elle l'est dans l'échelle de la civilisation, Genève ne doit pas rester en arrière dans les perfectionnements qui s'appliquent aux établissements de bienfaisance ; aussi, des secours de tous genres sont assurés aux misères qui les réclament, et n'est-on jamais importuné par la vue des haillons ou les sollicitations d'un mendiant¹. »

« On peut juger, d'après ce que je viens d'exposer, que Genève est, à mes yeux, un de ces pays de rare exception où, dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral, tout ce qui peut être bien est bien, tout ce qui peut être mieux tend à le devenir². »

« Genève affranchie s'éleva, à la faveur de son indépendance, à un haut degré de prospérité (1558 à 1586), sans autre domaine que la petite étendue de territoire qui entourait ses murailles. Elle ne tarda pas à obtenir, par son

¹ D'Haussez, t. 1, p. 56 à 82. — ² *Idem*, p. 404.

industrie et ses lumières, un rang honorable parmi les villes de la Suisse ¹. »

Lecteur, combien nous voilà loin du Valais ! quelle distance morale entre ces cantons contigus ! quel contraste entre ces catholiques et ces protestants ! Jugez vous-même en faveur de qui ? Si vous hésitez encore, d'autres écrivains vont le faire pour vous. Jusqu'ici, nous avons fait les rapprochements nous-même, bien que nous ayons laissé parler nos auteurs. A cette heure, laissons-les à leur tour mettre en présence, et comme bon leur semblera, les cantons de différents cultes. Qu'on remarque bien que ce n'est pas nous qui ferons ces comparaisons. Ici, nous serons bref ; les détails qui précèdent nous en font un devoir ; nous ne suivrons donc pas nos auteurs dans toute l'étendue de leurs parallèles ; nous n'en citerons que le peu de mots nécessaires pour indiquer dans quel sens ils se prononcent.

Entrons en Suisse par la France. M. Cambry nous introduit par ces paroles : « Si le pays de Gex (France catholique) offre un moment la pauvreté, le désordre, la négligence, les terres du pays de Vaud (Suisse protestante) montrent partout l'ordre, l'activité, l'aisance. »

Du sein de cette contrée protestante jetons un regard, au sud et au nord, sur deux contrées catholiques. D'un côté, Coxe nous dit : « En comparant le pays de Vaud aux côtes stériles du Chablais catholique, qui n'offrent qu'un petit nombre de villes situées sur les bords de l'eau, vous connaîtrez alors les heureux effets de la liberté sous un Gouvernement doux et équitable ². »

Un second voyageur ajoute : « En sortant du canton

¹ Schokke, t. II, p. 22. — ² Coxe, t. II, p. 85, 86.

de Fribourg catholique, le doux et riant canton de Vaud se retrouve un moment. Le plaisir du contraste nous retient là quelques heures ¹. »

Mais traversons le canton de Fribourg pour visiter celui de Berne protestant, et laissons-nous conduire par le savant M. Raoul Rochette : « Le voyageur le moins familier avec les armoiries bernoises pourrait, en portant ses regards sur la campagne, apercevoir, du premier coup d'œil, la démarcation des deux États de Fribourg et de Berne; la belle culture des champs, la grandeur et la propreté des habitations rustiques contrastent tellement, sur les terres du canton de Berne, avec l'aspect du pays qu'on vient de quitter, qu'il serait impossible de n'en être pas frappé. On n'a pas fait cinquante pas sur la chaussée même, qu'on est affecté de cette différence par la beauté d'une route qui ne le cède en rien aux plus magnifiques ouvrages de la France ; et jamais peut-être on ne peut voir réunis, dans un aussi court espace et sur un même territoire, des signes plus frappants de la différence des Gouvernements. Cette contrée portait le nom de pays inculte, et c'est cependant le même pays qui, sous l'administration du Sénat de Berne, est devenu l'un des plus riches de l'Europe : si j'eusse conservé quelques doutes sur la faiblesse et sur la négligence du Gouvernement de Fribourg, je les aurais donc tout à fait perdus en franchissant ses limites, et si j'avais apporté quelques préventions fâcheuses contre l'aristocratie bernoise, j'aurais été forcé d'y renoncer en mettant le pied sur son domaine ². »

Entrons dans Saint-Gall, canton mixte dont nous n'a-

¹ Aragon, p. 408. — ² Raoul Rochette, t. I, p. 62, 63.

vons pas encore parlé. « La classe populeuse, nous dit Malte-Brun, y est en proie à la misère, surtout dans la partie catholique ¹. »

« A Saint-Gall (ville protestante), tout était animé dit Coxe; tout respirait l'industrie et l'activité, et offrait un contraste frappant avec Constance catholique que nous venions de quitter ². »

« La ville de Saint-Gall est entièrement de la religion réformée ³. »

« On y voit de belles et larges rues, et des maisons bien entretenues. En général, la propreté règne dans toute la ville. Beaucoup de maisons ont leurs fontaines particulières. Tout est ici actif et vivant, tout annonce l'industrie. Ce pays doit son état florissant à l'incroyable industrie de ses citoyens et à leur commerce, mis en activité par ses manufactures de toiles, de mousselines et de broderies ⁴. »

« Dans un lieu si commerçant, je fus surpris de voir les arts et les sciences cultivés, et la littérature en grande estime. Dans la bibliothèque sont treize volumes in-folio, contenant des lettres manuscrites des premiers réformateurs allemands et suisses ⁵. »

Pénétrons dans Appenzell mi-catholique, mi-protestant; ce canton s'adapte très-bien à notre étude, car les membres des deux communions y vivent sur deux points distincts. Ici, nous aurons dix conducteurs pour nous donner unanimement les mêmes informations. Écoutons d'abord un écrivain de la communion réformée, ne fût-ce que pour juger de sa modération, comparativement aux autorités que nous citerons plus loin : « Le canton se

¹ Malte-Brun, t. vi, p. 427. — ² Coxe, t. i, p. 28. — ³ *Idem*, 28. — ⁴ Zurlauben, t. ii, p. 475. — ⁵ Coxe, t. i, p. 29.

forme de deux républiques distinctes, savoir : les Rhodes intérieures ou catholiques, et les Rhodes extérieures ou réformées. La seconde appartient aux contrées les plus industrielles et les plus commerçantes, elle ressemble presque partout à un vaste jardin anglais où on voit alterner les vues de montagnes les plus riches avec les tableaux champêtres les plus variés ¹. »

Coxe est un peu plus explicite : « La partie des Rhodes extérieures est beaucoup plus grande et plus peuplée, à proportion, que celle des Rhodes intérieures, et les protestants y sont en général plus propres au commerce et plus industriels que les catholiques ². »

Sommerlatt ajoute un nouveau trait : « Dans les Rhodes intérieures (partie catholique), l'instruction publique est très-négligée, ce qui n'est point le cas dans les Rhodes extérieures, où déjà, en 1827, on comptait 73 écoles ³. »

Laissons parler un des voyageurs que nous aimons le plus à citer, précisément à cause de sa foi catholique.

« Il y a, dit le comte de Walsh, plus de civilisation, de lumières et d'aisance dans la partie protestante du canton d'Appenzell que dans la partie catholique. La population y est aussi plus considérable des deux tiers. Des citoyens généreux, que le commerce a enrichis, ont fait un noble usage de leur fortune en y fondant des établissements de bienfaisance et d'utilité publique, tels que des maisons d'orphelins, des écoles pour les enfants pauvres ⁴. »

Les Rhodes intérieures d'Appenzell (partie catholique) sont habitées par des peuples sans industrie, très-pauvres, rudes et violents, de mœurs peu sévères. Les Rhodes ex-

¹ Picot, p. 353, 359. — ² Coxe, t. 1, p. 34. — ³ Sommerlatt, p. 384. — Walsh, t. 1, p. 420.

térieures (partie protestante) sont une des contrées les plus peuplées de l'Europe, des plus industrielles, des plus commerçantes. Elles doivent à l'industrie leur grande population ; les habitants se distinguent par leur génie inventif dans les arts mécaniques. Le nombre des fabriques y est très-considérable ¹. »

« On ne trouve pas beaucoup de particuliers fort pauvres dans le canton d'Appenzell. L'aisance y est assez générale, surtout parmi les réformés, plus industriels que les catholiques ². »

« Les faits se produisent avec des caractères absolument semblables dans le canton d'Argovie. Ce canton possède un assez grand nombre de fabriques et de manufactures qui sont très-perfectionnées, surtout dans la partie protestante. Le commerce est actif et favorisé par le bon état des routes ³. »

« Enfin, pour achever le tour de la Suisse, traversons le Valais et Genève, pour revenir à notre point de départ : « Bien que le Bas-Valais soit de beaucoup supérieur, en culture et en production, à la partie de la Savoie dont nous sortions alors, il n'est pas moins fort misérable encore, surtout en le comparant au riche et beau canton de Vaud, couvert de vignes et de haut mais planté au pied de chaque cep, et qui grandit de compagnie avec la vigne, sans que jamais l'un nuise à l'autre ; tant cette terre renferme de puissance végétale ⁴. »

« Nous entrâmes enfin sur le territoire de Genève, par le petit village de Chêne. Après avoir gémi sur l'indigence des Savoyards, la propreté et l'aisance des Genevois, la population du pays, la richesse du sol et le

¹ Rougemont, p. 321, 322. — ² Zurlauben, t. II, p. 450. — ³ Sommerlatt, p. 445, 446. — ⁴ Aragon, p. 74.

nombre des maisons de campagne éparses dans les terres me causerent la plus vive satisfaction ¹. »

Mais ne nous contentons pas de faits spéciaux qui se rapportent à tel ou tel canton. Cherchons des écrivains qui généralisent leurs observations, et nous verrons que, sur tous les points, comme pour tous les cantons, ils s'accordent à donner la supériorité aux cantons réformés

Supériorité de population. — « En général, dit le baron de Zurlauben, les cantons réformés sont plus peuplés que les cantons catholiques. »

Supériorité de commerce. — Le même auteur affirme positivement ce que nous avons déjà vu, prouvé de bien des manières, que « les populations protestantes font un plus grand négoce encore que les peuples catholiques, d'où résulte pour eux plus d'aisance ². »

Supériorité dans l'agriculture et dans l'industrie. — « Les catholiques, obligés de fêter, indépendamment des dimanches, un grand nombre d'autres jours, ne sont pas peu détournés du travail attaché à leur profession. Tout travail de la campagne cesse, dans ces jours de commandement de l'Église. On est obligé de remplacer, avec une main étrangère, le travail interrompu par les jours de fête; et si on ne peut, pour cause de pauvreté, y suppléer par ces moyens, la culture des terres souffre toute l'année un dommage sensible. On remarque que le paysan réformé a ordinairement préparé plus tôt et plus efficacement son labour ou le travail des vignes, que son voisin catholique ³. »

¹ Coxe, t. II, p. 66, 67. — ² Zurlauben, t. I, p. 451. — ³ *Idem*, p. 451, 454.

« L'agriculture, dit le *Dictionnaire de la conversation*, est aussi négligée dans l'Underwald que dans le Schwitz. La vallée d'Engelbert est la partie du pays où il règne le plus d'industrie; mais, en général, c'est ici, plus que nulle part ailleurs, que l'on vérifie ce qui a été observé par quelques voyageurs, que les cantons catholiques sont moins industriels que les cantons protestants, ce qui tient essentiellement à une éducation moins soignée, et au temps perdu en fêtes. Tout ce qu'on peut reprocher aux habitants de ce pays, l'ignorance, la superstition, l'éloignement pour les nouveautés, tient à la même cause qui met un obstacle au développement de l'industrie. La religion catholique est la religion du pays. Ce sont les cantons de l'ouest et du nord qui sont les plus industriels, ajoute Balbi, c'est-à-dire les cantons protestants, comme il les nomme plus loin. Il est très-commun, en Suisse, de trouver d'excellents artistes et manufacturiers parmi les agriculteurs; c'est, sans contredit, grâce à cette circonstance, qu'elle peut soutenir avantageusement la concurrence avec les manufactures de l'Alsace pour les toiles de coton, et avec celles de Lyon pour les étoffes de soie unies. Les cantons de Zurich, de Bâle, de Genève, de Neuchâtel, de Glaris et de l'Appenzel extérieur se distinguent de tous les autres, sous le rapport de l'industrie¹. »

Supériorité pour l'instruction. « On est, nous dit Coxe, généralement moins instruit dans les cantons catholiques que dans les cantons protestants². »

Les chiffres vont le prouver :

¹ Balbi, p. 242. — ² Coxe, t. 1, p. 408.

Nombre de presses en Suisse.

PROTESTANTS.	CATHOLIQUES.
Zurich 17	Lucerne 6
Berne 9	Uri 1
Glaris 1	Schwitz 3
Basle 16	Underwald 0
Schaffouse 3	Zug 2
Vaud 12	Fribourg 2
Neuchâtel 3	Soleure 4
Genève 18	Tessin 2
Appenzell 1	Valais 2
80	22 ¹

Journaux.

PROTESTANTS.	CATHOLIQUES.
Messenger de la Suisse.	Gazette de Zug.
Correspond. gén. de la Suisse.	Courrier Suisse.
Gazette du Vendredi.	Gazette du Tessin.
Nouvelle Gazette.	
Narrateur hebdomadaire.	
L'ami des Suisses.	
Gazette de Lausanne.	
Nouvelliste vaudois.	
Journal de Genève.	
Bibliothèque universelle.	

Grands hommes de la Suisse.

(Cités par Zurlauben, t. II, p. 23 et suivantes.)

Théologiens 128	protestants.	50	catholiques.	
Jurisconsultes 24	—	1	—	
Mathématiciens 51	—	5	—	
Médecins, chimistes, phy- siciens, botanistes 75	—	12	—	
Poètes et musiciens 18	—	16	—	
Philologues, antiquaires 69	—	7	—	
Historiens 104	—	35	—	
	469	protestants.	126	catholiques.

¹ Malte-Brun, t. VII, p. 497.

Ainsi, dans une population où les protestants sont aux catholiques à peu près dans le rapport de 3 à 2, leurs illustrations respectives s'y trouvent dans celui d'environ 4 à 1 ; et cela, d'après une autorité très-catholique.

« Dans les cantons catholiques, ajoute madame Aragon, l'instruction se répand plus lentement et, l'éducation étant beaucoup moins libérale, l'existence s'améliore avec plus de lenteur ¹. »

« La Suisse, et particulièrement la Suisse protestante, est l'un des pays où l'instruction est le plus généralement répandue. Les cantons où l'éducation est le mieux soignée sont Zurich, Berne, Bâle, Schaffouse, Argovie, Vaud, Neuchâtel et Genève. Les cantons les plus industriels sont Zurich, Turgovie, Argovie, Bâle, Genève, Glaris, Appenzell extérieur (partie protestante), Neuchâtel ². »

C'est-à-dire toujours les pays où règne l'esprit de la Réformation.

« Passons à la Suisse catholique et traçons son état littéraire qui n'est pas aussi brillant que celui de la Suisse réformée ³. »

« Les cantons protestants étant plus accessibles aux progrès des lumières, ont fait aussi les plus grands pas dans la civilisation ; et ce sont aujourd'hui les plus florissants de la Suisse ; tandis que dans les autres l'ignorance et la misère vont quelquefois de pair et affligent les regards du voyageur.

« Dans les cantons catholiques, le goût des processions, des pèlerinages et d'autres actes de dévotion inutiles, propagés par les moines, a donné lieu à une fainéantise

¹ Aragon, p. 99. — ² Rougemont, p. 302. — ³ Zurlouben.

qui nuit essentiellement à l'agriculture et à l'industrie, et augmente le nombre des malheureux. Voilà pourquoi on remarque, dans quelques parties de la Suisse, une négligence affligeante de tirer parti des ressources du sol, tandis que d'autres parties, admirablement cultivées, peuvent servir de modèle aux nations voisines. Dans les contrées où le clergé tenait le paysan courbé sous son joug, les hommes avaient perdu toute énergie, toute élévation de sentiment; serviles et taciturnes comme des esclaves, ils avaient oublié leurs droits, et ne savaient plus qu'obéir machinalement, sans faire usage de leur raison¹. »

Supériorité dans la bienfaisance. Cela résulte même du silence d'un auteur suisse et catholique dans ce passage : « En ce qui est le plus nécessaire à la santé et au bien-être général de la société, la Suisse offre de bons et excellents exemples. Cela se vérifie au moyen des institutions et à la manière de pourvoir aux choses nécessaires à la santé. Zurich, Bâle, Genève, Vaud, Berne (tous cantons protestants), possèdent des institutions capables de lutter, à cet égard, avec les plus louées de toutes les autres contrées; les autres cantons souffrent au contraire d'un tel manque de ces institutions, qu'on a de la peine à le comprendre². »

« Les cantons qui en manquent sont ceux du Tessin catholique, du Valais catholique, et plusieurs autres de peu d'importance (c'est-à-dire les petits, aussi catholiques)³. »

Supériorité dans la position financière des pays :
« Il y a trois cantons catholiques, Lucerne, Fribourg et

¹ Depping, t. 1, p. 35 et 49. — ² Franscini, p. 474. — ³ *Idem*, p. 474.

Soleure, qui ont chacun des revenus publics assez considérables; mais on prétend qu'après qu'ils ont fait les frais annuels de leurs gouvernements, ce qui entre dans le trésor public ne forme pas une somme très-grande; d'ailleurs, dans ces cantons, ainsi que dans les autres cantons catholiques de la Suisse, les plus grands revenus appartiennent au clergé et aux moines. Il faut observer que les revenus des cantons réformés sont plus grands, à proportion, que ceux des cantons catholiques; chez ces derniers, la recette excède toujours la dépense. Bâle et Schaffouse, quoique d'une petite étendue, sont pourtant, par leur commerce, plus riches, à proportion, que les trois cantons de Lucerne, Fribourg et Soleure; mais les deux cantons que l'on peut, à proprement parler, appeler riches, en comparaison des autres, sont Zurich et Berne; le premier surtout par l'avantage de son commerce, et à proportion de son territoire, quoique, dans le fond, le revenu de Berne soit le double de celui de Zurich, si on a égard à sa vaste étendue¹. »

Supériorité devant la justice. Cela ressort des éloges que Franscini donne aux cantons protestants, à l'exclusion de tous les autres : « Quant à la peine capitale, dit-il, on pourrait se convaincre que, malgré la sévérité des lois pour prononcer la condamnation capitale, la Suisse est un des pays qui donnent le moins lieu à cette application, et il est connu que Genève, Bâle, Neuchâtel (tous réformés), et plusieurs autres cantons, sont habitués à voir s'écouler de longues périodes d'années sans avoir une seule fois le triste spectacle du supplice extrême. En particulier, dans le canton protestant de Vaud, qui ne

¹ Zurlauben, t. 1, p. 208.

compte pas moins de 200,000 âmes, vingt-cinq années s'étaient écoulées depuis que la peine de mort n'avait pas été appliquée¹. »

« D'où vient cette supériorité sur tous les points? Malte-Brun répond : « Le christianisme, en détruisant les anciens dieux de l'Helvétie, fit naître en Suisse de nouvelles superstitions populaires. Dans les cantons catholiques, la religion ne consiste guère qu'en une foule de pratiques extérieures. La religion exerce, dans les autres, une douce influence. Peut-être faut-il attribuer au protestantisme qui domine en Suisse l'esprit d'union et de tolérance répandu dans tous les rangs². Pour être complètement juste, donnons aussi une explication de cette supériorité protestante, fournie par un catholique zélé : « Généralement, à Glaris, comme dans l'Appenzell, les catholiques sont restés pasteurs, les réformés sont devenus marchands ou manufacturiers; la médiocrité des uns contraste avec l'aisance des autres, et il semble, au premier coup-d'œil, qu'il vaille mieux vivre ici-bas avec les seconds (protestants) qu'avec les premiers (catholiques); *mais il y a une autre vie où probablement ce désavantage est réparé*³ ! »

Nous n'avons rien à répondre à de tels arguments!

Voilà donc la Suisse catholique et la Suisse protestante!

Chaque fois que nous terminons un nouveau parallèle, nous éprouvons le même embarras. Nous craignons, en tirant une conclusion, de paraître vouloir jouir d'un

¹ Franscini, p. 404. — ² Malte-Brun, t. II, p. 420. — ³ Rochette, t. II, p. 454.

triomphe facile, et nous restons sur la réserve, préférant nous en rapporter au lecteur. Mais, pour le moment, cette modération nous apparaît comme une trahison de la cause de la vérité. N'importe ; fort de la pureté de notre intention, nous persévérons dans cette voie, et nous dirons au lecteur catholique ou protestant : vous avez vu nève et le Valais, Vaud et Fribourg, choisissez !

Mais nous touchons à l'Allemagne, où là Prusse protestante et l'Autriche catholique, en s'élevant toutes deux au-dessus des petites puissances qui les entourent, provoquent naturellement une comparaison. Quels en seront les résultats ?

L'AUTRICHE CATHOLIQUE

ET

LA PRUSSE PROTESTANTE

COMPARÉES.

Bien que notre titre soit restreint à ces deux monarchies, notre sujet doit le déborder et s'étendre à toute l'Allemagne que nous considérerons comme divisée en deux parties : l'Allemagne du midi, catholique ; l'Allemagne du nord, protestante. L'Autriche et la Prusse apparaîtront ici comme les têtes de ces deux corps ; en effet, ce sont elles qui dirigent, qui inspirent, et dont tous les membres germaniques subissent l'influence et suivent l'impulsion.

Notre parallèle ici s'établira sur un plan différent de celui que nous avons suivi jusqu'à ce moment : au lieu de rapprocher les deux nations successivement sur chacun des détails qui composent leur ensemble, nous étudierons chacune d'elles dans son entier, sans nous interrompre, de manière à mettre en regard seulement deux tableaux complets.

Nous allons commencer par l'empire d'Autriche. Encore ici une différence entre la méthode que nous avons suivie pour les autres nations et la méthode que nous comptons suivre pour celles-ci. Au lieu de nous borner à énumérer les diverses classes de la société et les divers aspects de ces classes, nous nous proposons de présenter d'entrée l'idée-mère de tout le système gouvernemental autrichien, et d'amener ensuite, à l'appui de notre affirmation, les documents que nous avons recueillis.

I. AUTRICHE. — En Autriche, deux puissances, le gouvernement et le clergé, se sont unies pour exploiter la nation à leur mutuel profit. Le clergé catholique a d'abord voulu gouverner le peuple et les grands ; mais les grands ont résisté et pris la place ambitionnée par le clergé. C'est donc bien le pouvoir civil qui est le maître ; seulement il conduit la nation avec les moyens et sous l'inspiration de l'Église. Il y a compromis : l'Église est l'instrument, le Gouvernement est la main ; mais cet instrument agit selon son aptitude propre ; en sorte qu'il y a concours harmonieux entre les deux forces. Ici, plus qu'ailleurs, on peut étudier le catholicisme dans les hommes d'État ; c'est Rome qui a façonné l'Autriche, bien que Rome obéisse à l'Autriche. Ce fait est important pour nous qui cherchons, avant tout, l'influence de la religion. Mais quel ressort ont fait jouer ces deux puissances pour se soumettre la nation ? Tout, en un mot : elles l'ont privée le plus possible de liberté et d'instruction. Nous disons le plus possible, car nous verrons que plus d'une fois il leur faudra céder aux circonstances extérieures, suivre le mouvement général de l'Allemagne, et

laisser pénétrer quelques rayons de ces lumières qu'on ne peut éteindre tout à fait ; mais nous verrons aussi que le rideau sera tiré avec de telles précautions, qu'on pourra deviner que la main qui l'écarte veut jeter à l'intérieur, non pas une lumière franche, mais un faux jour.

Si cette théorie, sur le gouvernement papiste de l'Autriche, n'était appuyée que d'une seule autorité, nous pourrions la soupçonner d'être fausse. Mais non ; c'est une foule d'écrivains qui viennent unanimement déposer qu'elle est bien une réalité ; et, comme nous désirons toujours n'être cru qu'après avoir exposé nos preuves, nous allons laisser parler nos auteurs.

Nous avons dit que le clergé d'abord s'était efforcé de se soumettre le peuple pour son propre compte, qu'ensuite il avait été lui-même mis au service de l'État, et qu'enfin tous deux unis avaient travaillé à exploiter la nation à leur mutuel profit. Voici nos preuves.

« Moralement, le clergé exerce plus d'autorité (que la noblesse), et il a encore aujourd'hui, sur les masses ignorantes, mille moyens d'action ; mais on s'est pourvu, de longue date, contre ce danger de l'influence ecclésiastique, en la subordonnant rigoureusement à celle de l'État ; et loin que la puissance cléricale veuille contrarier les calculs de la pensée dirigeante, il n'a pas de meilleur instrument d'administration et de police ¹. »

« L'aristocratie autrichienne profite de l'insouciance du peuple et de son attachement pour les préjugés, à seule fin d'éterniser chez lui les vieilles pratiques d'obéissance et de superstition. Elle consacre l'ignorance comme le

¹ Desprez, t. I, p. 488.

gage de son héréditaire suprématie. Il n'est si mince conseiller de collège ou de cour qui ne relève audacieusement la tête devant l'homme sorti de la plèbe et ne le traite en paria.

« Les prêtres ne manquent pas non plus d'entretenir cet esprit d'incertitude et cet abrutissement qui convient aux hommes dont le bonheur semble consister à ne point penser. Cachés derrière le rideau des croyances religieuses, ils propagent à l'envi le principe d'ignorance obligée, ou celui, plus fatal encore, de demi-civilisation, pour asseoir à perpétuité leur autorité sacerdotale.

« Si le peuple avait le privilège de se mêler un peu des affaires publiques, si la presse l'instruisait chaque jour de ce qui se passe au dehors, peut-être il concevrait le désir de connaître l'origine et le prix de son bonheur; mais il se contente de vivre parqué comme du bétail, et la patrie n'est pour lui qu'un râtelier où le maître de l'écurie, déposant avoine et fourrage, en quantité proportionnée à son caprice, ou aux exigences de ses seigneurs, ne lui laisse que tout juste de quoi ne pas mourir de faim¹. »

Un tel affaissement du sens moral suppose une bien longue et bien puissante pression. On voit qu'ici le ressort est rompu; si bien rompu que lorsqu'il s'est rencontré un prince libéral pour relever ce peuple, ce peuple a repoussé la main qu'on lui tendait: « Les essais prématurés de l'empereur Joseph, dit la *Revue Britannique*, pour imposer à un peuple arriéré des réformes que ce peuple était incapable d'apprécier, furent suivis d'une réaction. On devrait, pour l'instruction de ceux qui s'ima-

¹ Tardif, p. 48.

ginent qu'un bon gouvernement est compatible avec l'ignorance populaire, écrire l'histoire tragique de cet illustre martyr d'une philanthropie zélée, mais autocratique. Le préjugé violent qui en résulta contre tout ce qui ressemblait à une amélioration jeta le pouvoir aux mains des ennemis les plus invétérés du progrès¹. »

On le voit, le mal avait passé à l'état chronique, le palliatif disparut avec le royal docteur, et la gangrène gagna, de proche en proche, jusqu'aux nations protégées par le moribond. « Pour maintenir la suprématie allemande, un persévérant machiavélisme a corrompu, dans les pays soumis au sceptre ou au patronage autrichien, toutes les institutions civiles et militaires; l'éducation, la religion même. Corrompre pour régner, a toujours été la maxime du cabinet de Vienne². »

Mais entrons dans les détails et voyons s'il est bien vrai, comme nous l'avons affirmé, que le premier moyen gouvernemental de l'Autriche est la répression de toutes les libertés.

D'abord, pas de liberté de pensée : « Pour les affaires de censure, dit M. Bernard, il y a douze bureaux de révision de livres, et autant de censeurs, à Vienne, à Prague et à Milan. Les ouvrages sont défendus par ces deux formules : *Damnatur, et erga Schedam*. Les savants seuls obtiennent les livres condamnés de la première classe; quant à ceux de la seconde classe, tout homme riche ou instruit peut se les procurer en signant un engagement par lequel il déclare que les livres prohibés qu'il demande sont exclusivement destinés à son usage particulier. Les livres sur lesquels le conseil de censure a apposé un *ad-*

¹ *Revue Britannique*, 1847, novembre-décembre, p. 258. — ² *Id.* p. 449.

mittitur, peuvent être mis en vente, et n'éprouvent aucune difficulté dans le débit ; mais les ouvrages qui n'ont été admis qu'avec la formule : *transeat*, ne peuvent pas être annoncés dans les journaux ¹. »

Pas de liberté de commerce : « L'état de l'industrie, dit le même auteur, est arrêté par un système prohibitif outré. Le commerce paie les fautes de la funeste politique du cabinet peureux de Vienne, qui n'ose pas résister aux envahissements d'une puissance rivale. L'Autriche essaie vainement d'ouvrir de nouveaux débouchés à son commerce menacé, et de donner une impulsion nouvelle à sa marine marchande que nous voyons s'affaiblir plutôt que s'augmenter ². »

« Le commerce extérieur de l'Autriche ne répond nullement à la grandeur de la monarchie ; et le commerce intérieur est loin d'avoir atteint le degré de développement qu'il pourrait avoir. La mauvaise politique du gouvernement sacrifie les intérêts du pays à une ridicule frayeur de tout progrès. La production agricole, accrue dans ces dernières années, n'est pas encore en rapport avec la fécondité du sol ³. »

Pas même de liberté individuelle : « Jusqu'en l'année 1846, le seigneur était seul propriétaire du sol en Autriche ; le sujet est simplement tenancier, il ne peut être plus. A côté de ce principe qui stérilisait le travail, il en était un autre qui en aggravait les conséquences : le seigneur jugeait entre sujets ; il faisait plus encore en Gallicie et ailleurs, il jugeait dans sa propre cause. Enfin, si, en Hongrie, le paysan pouvait émigrer, acheter, vendre, tester, se marier, sans autorisation et à sa guise,

¹ Bernard, p. 46 à 48. — ² *Idem*, p. 228. — ³ *Idem*, p. 23.

il ne le pouvait pas dans les autres provinces. Ici, il n'a pas la liberté de se déplacer ni de contracter d'engagement. C'est un mineur que la législation tient sous une tutelle permanente, souvent aveugle, toujours orgueilleuse et naturellement égoïste¹. En Gallicie, pour une ferme complète, le paysan ne devait pas moins de trois jours de travail par semaine, avec six bœufs et deux hommes, c'est à dire cent cinquante-six jours par année. En Hongrie, il n'était tenu qu'à cent huit journées d'un seul homme, mais les prestations en nature y étaient un peu plus considérables, car, outre les petits impôts qui variaient d'une province à l'autre, et la dime des produits, levée par tout le clergé, les seigneurs hongrois prenaient de plus un neuvième sur les céréales. Heureux encore les paysans, s'ils eussent été libres de toute obligation, après qu'ils s'étaient acquittés avec la noblesse et avec l'Église; mais l'État réclamait aussi sa part, et la voulait d'autant plus grande, qu'il avait moins à prendre sur les classes privilégiées. En Gallicie, en Bohême, dans toutes les provinces non constitutionnelles, les nobles étaient sujets à l'impôt; mais la plus forte part, on le comprend, pesait sur les petits. En Hongrie et en Transylvanie, où les nobles n'étaient point imposés, les petits payaient pour tous à la fois. Les charges publiques reombaient presque exclusivement sur les classes laborieuses de l'Empire.

« Telle a été, jusqu'en 1846, la loi de la propriété en Autriche. Le système féodal n'a pas seulement entravé les progrès sociaux, il a créé des maux très-profonds et de très-grandes perplexités politiques dans toutes les pro-

¹ Desprez, t. 1, p. 164.

vinces de l'Empire ; mais aucune n'a reçu de coups plus terribles que la Gallicie. C'est un lugubre exemple offert aux méditations de toute l'Europe orientale. Nulle part, si ce n'est dans les pays d'esclaves et de servage, la loi n'a été plus ingrate envers les classes laborieuses, et n'a armé les classes nobles d'un pouvoir plus étendu et plus injuste. Il serait sévère de dire qu'on s'est appliqué à précipiter cette classe populaire vers sa ruine, mais on ne l'a point retenue quand elle penchait de ce côté. Un pays qui possédait tous les éléments de la richesse est ainsi resté stérile, et une indigence effrayante y régnait, avant même que de nouveaux malheurs y eussent appelé le deuil et la famine.

« Que de misères accumulées dans ces villages d'un aspect si pauvre et si repoussant ! Des huttes étroites et sombres, formées de tronçons d'arbres grossièrement attachés ensemble par des liens d'osier et recouverts d'argile et de paille, tout cela jeté pêle-mêle autour d'une église en ruine ; voilà pour l'extérieur. Entrez sous l'humble toit, hommes et bestiaux y couchent pêle-mêle, en hiver, sur la même paille. Rarement vous y trouvez un lit de camp, quelques sièges en bois, quelques ustensiles de ménage. Rien de plus triste que ce spectacle de la famille au foyer, si ce n'est cette foule de travailleurs en haillons que les officiers domaniaux chassent devant eux comme un vil troupeau, le matin, dès le lever du soleil, pour les conduire à la corvée. Si leurs vêtements en lambeaux attestent l'indigence, leurs visages soucieux et abattus témoignent, plus vivement encore, de leur découragement. Il est facile de voir que les souffrances morales ne sont pas ici les moins grandes.

« Cependant, ces malheureux avaient toujours, jus-

qu'en 1846, supporté avec patience les excessives rigueurs du sort et de la loi ; et l'on pourrait citer plus d'une preuve touchante de leur résignation. En voici un exemple, pris au hasard entre mille autres. De pauvres habitants d'un village avaient pour seigneur un comte autrichien qui, depuis trente ans, était dans l'habitude d'exiger et d'obtenir d'eux un surcroît de corvées entièrement illégales, et un jour, pour vaincre leur refus, il avait dû requérir l'assistance du commissaire du cercle ; ce fonctionnaire se présenta avec un escadron de dragons pour escorte. Les anciens du village, chargés de parler au nom de la communauté, dirent : qu'ils se plaignaient vainement, depuis plusieurs années, d'un abus de pouvoir, et qu'ils demandaient humblement, pour cette fois, d'être autorisés à quitter leurs fermes avec leurs familles, et à chercher un autre seigneur. Le commissaire, pour toute réponse, les fit étendre, l'un après l'autre, dans la position du coupable auquel on va appliquer la peine du bâton. Le plus jeune comptait soixante-dix ans. Ils se soumirent, et ils reçurent six coups de stock. L'exécution devait continuer et le nombre des coups augmenter de vingt pour chaque victime ; on procédait ainsi par gradation dans cette sorte de torture, souvent mortelle ; mais les vieillards ne pouvaient pas subir cette nouvelle épreuve ; ils se résignèrent, se reconnurent coupables, et retournèrent tristement à leur tâche ¹. »

Et qu'on ne croie pas que ce genre de punition abrutissant soit particulier à ces provinces ; non, c'est la correction nationale autrichienne par excellence : « La salubre et vénérable institution de la *schlague* (punition

¹ Desprez, t. 1, p. 466 à 474.

par le bâton) subsiste en Autriche dans toute sa verdeur primordiale. C'est un agrément de plus attaché à la profession de soldat. Il n'est pas besoin de commentaire pour prouver que cela seul établit encore une incommensurable distance entre nos institutions et celles qui régissent l'Autriche. Honneur et bâton sont deux choses tellement disparates, qu'elles ne peuvent s'associer ; la peine infamante et afflictive de la schlague démontre seule à quel degré d'avilissement et de brutalité se trouvent encore réduites les populations qui vivent sous le sceptre de Ferdinand I^{er}. Si les empereurs d'Autriche se sont engagés dans des guerres fatales et ruineuses, c'est par un sentiment de fierté dans lequel la nation n'est entrée pour rien. Elle a marché parce qu'on lui a dit de le faire ; elle est trop brute et trop esclave pour raisonner ses victoires ou ses défaites ¹. »

« Il n'existe pas de régime gouvernemental aussi absolu, de cabinet aussi cauteleux, aussi indélicat, aussi méprisable, et par conséquent plus versatile que celui de Vienne ². »

Et quels étaient les autres moyens de réprimer ces libertés ? Écoutons : « Le cabinet méticuleux de Vienne, pour tout moyen de prévenir la révolte, met des canons sur toutes les places publiques et des sentinelles à tous les coins de rue. L'armée autrichienne ne paraît pas avoir d'autre but. La condition première d'une armée vraiment nationale y manque absolument ; on n'y voit aucune trace d'un sentiment énergique de nationalité et de moralité. Les peines des verges et de la bastonnade qui existent dans la législation militaire, et la disposition

¹ Tardif, p. 43 à 45. — ² *Idem*, p. 48.

d'après laquelle tous les vagabonds doivent être incorporés dans l'armée, ne sont pas de nature à élever le sentiment de dignité chez le soldat qui, d'ailleurs, n'embrasse son état qu'avec répugnance, puisqu'il s'y regarde comme dans une maison de force. Le soldat autrichien, rabaisé à l'état de machine, n'examine pas si l'ordre qu'on lui donne est juste ou injuste, il obéit comme un fusil, et est lui-même comme un fusil dans les mains de son chef.

« La même discipline machinale qui caractérise l'organisation militaire distingue aussi l'administration civile. C'est une machine gouvernementale d'une complication sans exemple, n'ayant d'autre tendance que de conserver ce qui existe; tendance qui arrête tout développement indépendant de la vie publique, et qui embarrasse les moindres actes par mille formalités et par mille chicanes. Cette machine a absorbé tout le mouvement de l'Etat, et la plus petite, la plus insignifiante démarche des citoyens est, autant que possible, surveillée, contrôlée et placée dans la sphère de la suprême inspection. La bureaucratie autrichienne est un véritable fléau. Dépourvue de toute tendance politique élevée, ne connaissant d'autre intérêt que le sien, rampant avec une humilité vénale devant les classes supérieures, et usant d'un impertinent orgueil devant les classes inférieures, à l'égard desquelles elle s'amuse à trancher du maître, cette bureaucratie dévore la substance de la richesse générale et de l'industrie particulière. Il faut l'avoir vue de ses propres yeux pour se faire une idée de l'immensité de son personnel; il surpasse le chiffre de 150,000 pour le civil seulement.

« A côté de la force armée qui est partout visible; à côté de la puissance bureaucratique qui se mêle ouvertement de tout, se glisse, dans l'ombre, l'influence occulte

de la police, laquelle, marchant de front avec la censure, a partout et toujours l'oreille tendue à tout ce qui se dit, et l'œil ouvert sur tout ce qui s'imprime¹. »

Pour se faire une juste idée de cette police, qu'on lise les lignes suivantes :

« Les professions diverses étaient enrégimentées pour servir la police; je saute les plus scandaleuses pour citer seulement douze cents cochers de fiacres, une trentaine de mille de domestiques, appelés de temps à autre pour ouvrir leurs cœurs sur leurs maîtres et sur l'air de la maison; huit mille portiers de la ville (Vienne) et des faubourgs; les marchands et leurs commis pouvaient rendre aussi des services. En résumé, une moitié du peuple espionnait l'autre. Des mystères de vexations, des trésors de gêne et d'ennui étaient accumulés dans le cœur du peuple². »

Ainsi, ni liberté de pensée, ni liberté de commerce, ni liberté individuelle, la corvée pour les paysans, la schlague pour le soldat, humiliation des employés et police secrète exercée même par les citoyens, voilà ce qui justifie notre affirmation. Le premier moyen de gouvernement pour l'Autriche, c'est d'entraver toutes les libertés. Nous allons voir que le second est de s'opposer aux libres progrès de l'instruction.

« La marche du gouvernement autrichien, dit le *Dictionnaire de la Conversation*, a toujours eu pour but l'affermissement et le développement du *statu quo*. Grâce au zèle et à la sévérité du président de la police aulique,

¹ Rey, p. 63. — ² Bernard.

les étrangers, pour la plupart Suisses, qui occupaient des places de professeurs ou de précepteurs, furent obligés de quitter l'Empire en 1821; et en 1824, l'entrée de l'Autriche fut interdite à de certaines personnes à cause de leurs écrits ou opinions politiques. Enfin, l'ordonnance qui prescrit que tous les écrits de sujets autrichiens, destinés à être imprimés à l'étranger, seront préalablement soumis aux censures du gouvernement, fut étendue, en 1824, aux gravures, lithographies, ou autres genres d'impressions ¹. »

« Depuis 1821, aucun particulier n'a pu obtenir l'autorisation de donner à ses enfants un précepteur étranger; on serait tenté de croire que le gouvernement désire que l'éducation et l'instruction de la jeunesse soient confiées de préférence aux jésuites. Depuis 1829, il est défendu aux dissidents de rien enseigner aux jeunes catholiques, si ce n'est la musique, la danse et les armes. Les études faites en pays étrangers ne comptent pas, et doivent être recommencées dans la patrie. La défense de vendre ou distribuer des Bibles publiées par les sociétés bibliques, et notamment celle en langue bohème, imprimée à Berlin, a été renouvelée au mois de novembre 1822 ². »

Il est si vrai que le gouvernement autrichien doit ses inspirations au catholicisme sur ce sujet, que les papes se sont efforcés d'appliquer les mêmes principes à toute l'Allemagne catholique : « Les papes, dit la même autorité, sous le prétexte de reconstituer l'Église ébranlée par les suites de la Réformation, traitèrent l'Allemagne catholique avec le plus grand despotisme. Pour mieux arriver à leur but, il se servirent des jésuites, qui se répandirent

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, p. 460. — ² *Idem*, p. 463.

dans les universités, de concert avec les moines mendians, tandis que dans les cours, comme confesseurs et conseillers des princes, ils se mêlaient de tout et s'emparaient entièrement de l'éducation de la jeunesse. Ainsi fut systématiquement comprimé cet essor glorieux de la raison avec la culture de la science qui s'était surtout manifestée au fond de l'Allemagne, et qui, dans les dernières années du quinzième siècle et au commencement du seizième, avait fait concevoir de si belles espérances. Dès lors, tout moyen de s'éclairer des lumières du protestantisme fut enlevé aux populations qu'on dota de nouvelles superstitions, et d'une foule d'institutions établies uniquement dans le but de propager l'erreur, d'aveugler et d'endormir les intelligences, jusqu'à ce qu'elles se pliassent patiemment et sans effort à tous les desseins de la hiérarchie. Outre une ignoble bigoterie et une ignorance crasse, les plus grands vices et la plus monstrueuse immoralité semblaient être devenus l'apanage de l'Église catholique. Il n'y avait que les amis sincères de la vérité et les savants philanthropes pour qui l'Église se montrât inexorable. Toutes les formes du culte catholique, quelque bizarres qu'elles fussent, étaient regardées comme autant de privilèges, et consacrées avec d'autant plus de ténacité, qu'elles devenaient l'objet de la satire et du mépris. Pour éviter le danger du prosélytisme, l'Église n'eut pas honte de jeter et de tenir méthodiquement l'esprit humain dans les ténèbres ; puis, pour se montrer encore plus catholique que l'Église gallicane, elle se laissa tout à fait subjuguée par la cour de Rome ¹. »

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, p. 369, 370.

Mirabeau fait la même remarque : « Le défaut de connaissances et d'industrie de l'Allemagne catholique doit s'attribuer à la bigoterie qui domine, dans ces superbes contrées, le gouvernement et les peuples. Les fêtes, les processions, les pèlerinages, la momerie, rendent ceux-ci fainéants, stupides, dissipés. L'empire des prêtres rend l'autre ignorant, oppresseur, despotique, cruel, et surtout ennemi implacable de tout ce qui peut éclairer le genre humain. Ces deux causes sont éternellement destructives de toutes connaissances, et la ruine des connaissances entraîne celle du commerce et de l'industrie ¹. »

« Les universités catholiques sont, en Allemagne, dans le plus mauvais état possible, et n'ont jamais contribué à l'avancement des connaissances. L'électeur de Mayence vient cependant d'en former une qui jette quelque éclat; c'est qu'il y a appelé des savants protestants, et ce sont les seuls de ses professeurs qui méritent quelque réputation ². »

Mais pour nous en tenir à l'Autriche, écoutons encore, sur sa défiance à l'égard des lumières, un auteur aussi recommandable par son savoir que par sa modération : « Chaque professeur (en Autriche) est tenu de rédiger un manuel de la faculté qu'il professe, ou d'adopter un des manuels existants, afin, dit-on, d'éviter aux étudiants la fatigue de recueillir les livres par écrit, et aussi sans doute afin que le texte de l'enseignement soit soumis à l'autorité, approuvé par elle, et que le professeur ne puisse pas s'en écarter ³. Dans l'enseignement oral et impro-

¹ Mirabeau, t. 1, p. 34. — ² *Idem*, p. 223. — ³ Il s'agit d'épargner aux élèves la fatigue d'écrire sous la dictée du professeur et de rédiger le cours. Les professeurs doivent donc avoir un livre qui forme la base et le texte de leurs leçons. Ce livre est examiné et approuvé par l'autorité, souvent même il est prescrit aux professeurs de prendre pour texte tel ou tel auteur.

(Girardin, p. 205.)

visé, le professeur aurait trop de facilité d'être libre et de dire ce qu'il veut.

« L'université de Vienne n'a aucun éclat, elle n'a aucun professeur renommé, aucun ouvrage célèbre n'est sorti de son sein ; à quoi cela tient-il, ayant de pareils encouragements et ayant un si grand nombre d'élèves ? au pays, ou à l'esprit du gouvernement ? »

« L'influence des jésuites et de leur méthode d'éducation se retrouve dans les fréquents examens de la faculté, et dans la division des classes dans les collèges ¹. »

« Le seul reproche que je ferai aux articles de la discipline de l'académie thérésienne, c'est de vouloir régler avec trop de détail la conduite des jeunes gens et de devenir impraticables à force d'être minutieux. J'ai un reproche plus grave à faire à l'article suivant : « Comme il faut que les élèves aient une égale bienveillance les uns à l'égard des autres, il est nécessaire qu'ils n'aient aucune liaison et amitié particulières. Cela est nécessaire pour d'autres motifs encore. Ces amitiés nuisent à l'estime qu'ils doivent avoir les uns pour les autres. Elles nuisent aussi à l'ensemble et à l'harmonie de la maison. Les élèves doivent donc n'avoir ni préférence ni répugnance exclusives les uns à l'égard des autres. » C'est, certes, pousser trop loin le goût de la direction et de la surveillance, que d'interdire aux élèves de s'unir d'amitié, suivant qu'ils se conviennent ensemble. Il y a là un esprit de police et d'inquisition que je ne saurais trop blâmer. Qu'on empêche les désordres qu'entraînent parfois les amitiés entre jeunes gens, c'est le devoir des maîtres ; mais qu'on proscrive l'amitié, qu'on défende la

¹ Girardin, p. 482, 483.

confiance, c'est un crime contre la nature humaine, car c'est détruire un grand bien pour empêcher un mal qui est rare. Sans doute il est commode, pour les préfets (chefs jésuites), de prendre les jeunes gens un à un ; ils sont plus dépendants et plus soumis, n'ayant jamais l'idée de s'appuyer les uns sur les autres ; mais il en est de cette police de collège, poussée à ce degré de tracasserie et d'ombrage, comme de la police publique quand elle est poussée aussi trop loin. Elle empêche quelques mauvaises actions, mais elle dessèche la source de toutes les bonnes, et nuit par-là plus qu'elle ne sert ! »

« Il ne faut (dit le *Manuel*) donner aux enfants que
 « les idées qui conviennent aux hommes de leur état et
 « de leur condition ; avant tout, il faut agir sur la volonté ;
 « il faut qu'ils s'habituent à respecter l'autorité, et que
 « ce respect soit le motif de leur obéissance. Les exemples
 « seront, à cet égard, la meilleure leçon, les livres d'école
 « doivent en offrir de capables de faire impression sur les
 « esprits. Les prêtres sont surtout chargés de ce soin,
 « parce que c'est à eux de former la morale du peuple. »
 Le gouvernement autrichien, comme on le voit, aime à diriger la volonté et l'intelligence du peuple, c'est là le but constant de ses efforts. L'Autriche a réglé ses écoles sur son gouvernement, cherchant à former, dès l'enfance, le peuple tel qu'elle veut qu'il soit et qu'il demeure ; dans ce pays, bon ou mauvais, tout est d'accord ². »

Si nous devons caractériser par un seul mot le système gouvernemental et clérical de l'Autriche, nous dirions qu'il est essentiellement stationnaire : « La mort de François I^{er}, dit M. Bernard, et l'avènement de son suc-

¹ Girardin, p. 207, 208. — ² *Idem*, p. 224, 225.

cesseur Ferdinand I^{er}, n'ont amené aucun changement de système, de la part du gouvernement autrichien, toujours dévoué à l'immobilité. L'horreur de tout mouvement le préserve de toute ardeur militante. Dans son respect idolâtre pour les faits, il souffre même des faits accomplis dans une direction tout à fait contraire à ses sympathies, à ses vœux, et à ses efforts secrets. Il s'attache à ce que rien ne remue; mais quand il ne peut prévenir un changement, il le subit et travaille à ce que, du moins, ce soit le dernier. Il n'adore en politique que le repos. L'usurpation qui dure est, à ses yeux, une légitimité qui commence. Le système suivi jusqu'à présent par le gouvernement autrichien, est ce système temporisateur, palliateur, entièrement passif, à qui une vague et puérile frayeur de tout mouvement, de toute action, de tout progrès, tient lieu d'idées politiques; qu'on peut enfin résumer dans ces mots fameux : après moi le déluge !

« Le prince de Metternich n'a dans l'oligarchie autrichienne, qui exploite seule, depuis deux siècles, le gouvernement du pays, point d'amis, point de rivaux; là se montre peu d'ambition, peu de mouvement d'esprit. Les grands seigneurs autrichiens vivent dans leur famille où entre eux, jouent, se promènent, vont au spectacle, s'occupent assidûment des pièces, des acteurs, de leurs chevaux, de leur chasse, de leurs terres, et laissent sans débat, à M. de Metternich, le maniement de l'État.

« Qui ne le sait ? il y a longtemps, bien longtemps que l'Autriche est telle que nous la voyons aujourd'hui. Depuis le seizième siècle, pour ne pas remonter plus haut, aucun changement intérieur, dans son gouvernement ou son état social, ne l'a forcée à changer sa poli-

tique. C'est la terre classique des traditions et des habitudes, que l'on observe aujourd'hui, parce qu'on les a observées hier. Là, le passé est tout-puissant sur le présent ; le présent ne fait guère que continuer et reproduire le passé. La chose qui, en Autriche, possède force et puissance, ce n'est pas la nation, ce n'est pas l'opinion publique, ni la noblesse, ni la bureaucratie, ni même l'empereur, qui en possède le moins de tout, c'est l'habitude, la coutume, la marche au jour le jour, la routine.

« Depuis trois siècles, la cause de l'Autriche est celle du régime stationnaire, de la stabilité absolue ; c'est sous ce régime qu'elle vit ; toutes ses affaires, tous ses intérêts se sont réglés sur cette mesure. Qu'elle essaie de devenir tant soit peu libérale, que fera-t-elle des douleurs de l'Italie, des souvenirs de la Bohême, des velléités de la Hongrie, des cris de la Gallicie ? Les populations ne lui demandent rien aujourd'hui, parce qu'elles n'en attendent rien ; mais si le moindre jour leur était ouvert, quel déluge de plaintes, de récriminations, de vœux, de tentatives ? »

Tels sont les moyens administratifs mis en jeu dans l'empire autrichien par le gouvernement aidé du clergé. Maintenant, de ces moyens très-catholiques, quels ont été les résultats ? Telle est la question qu'il nous reste à étudier.

Voici d'abord une réponse générale :

« Le peuple est demeuré en arrière dans la carrière des progrès, et, à l'exception de la Bohême, de la Mo-

* Bernard, p. 243.

ravie et de la Lombardie, où le progrès qu'on y remarque doit être attribué à des causes particulières et pour ainsi dire locales, l'empire autrichien en est aujourd'hui au même degré, pour la prospérité matérielle, que dans les années qui suivirent immédiatement la guerre.

« Ce qui, plus que toute autre chose, doit être regardé comme la cause de cet état arriéré de l'Autriche, c'est cet inconcevable système politique, qui consiste à escamoter toutes les questions, à éloigner, non à détruire, toute cause de changement.

« Quels ont été les résultats de cette politique ? A l'intérieur, le gouvernement s'est aliéné les sympathies des peuples ; l'État se trouve obéré d'une masse de dettes toujours croissantes ; la prospérité matérielle n'a fait, et ne fait que des progrès infiniment lents, et à peu près dérisoires ; les intérêts intellectuels sont entièrement méconnus. A l'extérieur, l'Autriche a perdu la force, la considération, l'influence ; elle ne doit plus la place qu'elle occupe, parmi les grandes puissances de l'Europe, qu'à une certaine vénération pour son ancienne puissance ; quant à son influence réelle, l'Autriche l'a depuis longtemps perdue ; quoiqu'elle ait la présidence à la Diète germanique, malgré le prestige des vieux souvenirs que son nom réveille, elle s'est vu enlever par la Prusse toute influence en Allemagne. L'influence autrichienne est complètement anéantie en Orient, et en Italie cette influence se trouve restreinte à quelques légations papales, et aux grandes puissances de Parme, de Modène, de Luques et de San-Marino ! Voilà les résultats magnifiques et les fruits précieux qu'une paix de vingt-cinq années a produits et mûris pour l'Autriche et pour son gouvernement. Dépourvu de toute base solide, de tout

principe vivifiant ; déchu, quant à ses rapports extérieurs, dans l'opinion publique de l'Europe ; abandonné, sur toutes ses frontières, à des influences étrangères et hostiles, l'empire autrichien n'offre pas même à ses sujets la consolation temporaire et égoïste d'une existence assurée et florissante. Un mécanisme inanimé ne peut rien produire qui ait de la vie. On embaume soigneusement l'empire d'Autriche ; on l'enveloppe de bandelettes, afin de le faire durer ainsi, impuissant et inamovible, le plus longtemps qu'on pourra ; mais cet empire emmailloté tombera inévitablement en dissolution, à peu près comme les cadavres ensevelis à Pompeï, qui disparaissent en poussière, dès qu'un rayon de soleil ou un souffle léger vient à les frapper ¹. »

De cette vue générale sur les résultats obtenus par le gouvernement autrichien, descendons dans les particularités.

Le premier résultat de cette coalition de l'Église et de l'État, pour exploiter la nation, a été et devait être funeste aux deux conspirateurs. La religion qu'on prêche sans la croire fait des incrédules ; les administrateurs qu'on forme à pressurer le peuple profitent de la leçon pour pressurer leur maître, et alors on tombe dans le piège qu'on avait tendu pour autrui. C'est ce qu'enseigne l'histoire de tous les peuples, spécialement celle de l'Autriche. Et d'abord pour l'Église : « Dire que le gouvernement est bigot serait erroné ; une religion pompeuse, admise sans réflexion, beaucoup de musique et très-peu de paroles, voilà ce qu'on avait donné au peuple ; il venait dans les églises pour avoir les oreilles et les yeux

¹ Bernard, p. 213 à 232.

charmés, et pouvait allier les grands vices avec une admiration apathique pour les choses saintes ; ce catholicisme, beaucoup plus matériel que celui de France et d'Allemagne, se résume en deux mots : le culte de deux des cinq sens ¹. »

« Malgré le respect universel pour toutes les observances religieuses en Autriche, il est clair, pour tous ceux qui ont occasion de remarquer les mœurs du pays et d'interroger les sentiments populaires, que peu à peu et en silence, les pratiques superstitieuses tombent en désuétude parmi les classes éclairées ; aujourd'hui, elles forment exclusivement l'apanage de la pauvreté et de l'ignorance, comme le pain noir et le justaucorps tricoté ². »

La juste punition tombée sur l'Église tomba sur le gouvernement. Il avait façonné ses agents à la corruption, ses agents corrompus l'ont trompé lui-même : « Chaque province est administrée tant bien que mal, chaque autorité poursuit son but particulier, souvent diamétralement opposé à celui des autres autorités. L'administration financière est aux prises avec l'autorité politique, l'administration militaire avec toutes les deux. L'une soutient, contre l'autre, des procès qui durent des années ; elle se glorifie de l'importance de sa victoire, lorsqu'elle parvient à arracher quelque chose ; et il ne vient à l'esprit de personne, qu'en définitive, elles ne servent qu'un même pays. »

La caste fatale de l'aristocratie a fait couler la corruption à pleins bords autour d'elle. L'Autriche a dû à la noblesse d'être viciée jusqu'à la moëlle. Il faut laisser à une statistique honteuse d'elle-même, et voilée autant

¹ Rey, p. 59. — ² Trollope, t. I, p. 235.

que possible par le gouvernement, le soin de grouper en chiffres la ruine de la famille, et les grands effets sociaux de la corruption universelle.

« Il y avait trop d'employés en Autriche, et trop d'inutiles, pour qu'ils pussent être bien payés; la majorité d'entre eux ne gagnait pas la moitié de ce qu'il faut pour vivre, et ils devaient se procurer le supplément en puisant dans les poches du public; de là cette vénalité universelle si odieuse aux étrangers. Avec un chiffon de bank-notes, on arrivait à tout obtenir, même son droit pur et simple; car, sans cela, les employés vous eussent fait des chicanes interminables. » Cet état de choses nous fera comprendre celui des finances : « L'Autriche, pendant vingt-cinq ans d'une paix profonde, n'a pas encore pu établir l'équilibre entre ses recettes et ses dépenses, ni faire disparaître le déficit qui, revenant à des époques régulières, exige toujours de nouveaux emprunts, et accroît sans cesse la dette publique¹. »

Parcourez maintenant les différentes classes du peuple; remontez aux diverses sources du bien-être, et partout vous trouverez un état de choses en harmonie avec cette corruption des gouvernants et cette ruine des finances. Qu'on en juge par l'état de l'agriculture. Et d'abord, remontons de quelques années : « Les contrées montagneuses ne sont propres à la culture du grain qu'à la condition d'être travaillées avec l'assiduité irrésistible des Suisses, sur laquelle il serait insensé de compter en Autriche. L'agriculture demande du bétail, des outils, des avances. Comment le pauvre vigneron se serait-il procuré tout cela? On compte que le paysan paie

¹ Rey, p. 53 à 55 et suivantes.

en impôt le double de la noblesse, c'est-à-dire que, tant en impôt directs qu'indirects, il donne plus de la moitié de son revenu, comme au quinzième siècle. L'agriculture étant un travail fatigant et compliqué, tant que la plus grande partie de la nation autrichienne ne se résoudra pas à renoncer à sa paresse, ou plutôt, tant qu'une plus grande liberté ne l'y stimulera pas, les meilleures vues du gouvernement n'auront jamais d'effet ¹. »

Depuis soixante ans, a-t-on fait des progrès de ce côté ? Un écrivain de nos jours répond : « L'état de l'agriculture étant généralement arriéré, le commerce ne trouve pas, dans les céréales, une source considérable d'exportation : les importations, pour certaines céréales, sont même plus fortes que les exportations. La vigne n'est pas cultivée avec tout le soin qu'elle exige. L'agriculture n'a pris qu'un développement insignifiant. Elle manque de capitaux, de crédit ; par suite de l'imperfection des communications intérieures, elle ne trouve pas d'écoulement pour ses produits, et lorsque cet écoulement peut avoir lieu, il se trouve entravé d'autre part par mille mesures fiscales vexatoires et nuisibles. Elle gémit sous un impôt foncier élevé au-dessus de toute proportion raisonnable, et, en outre, dans la plupart des provinces, sous le poids du système féodal avec ses prestations en nature et autres, avec les conséquences les plus déplorables, sans compter un système hypothécaire embrouillé et plein de lenteur ². »

« En Autriche, dans ce pays fertile placé au centre de l'Europe, au milieu des nations les plus civilisées, il ne se consomme par tête, annuellement, qu'une livre deux tiers à deux livres de sucre, c'est-à-dire que cette denrée

¹ Mirabeau, t. VII, p. 486 et 520. — ² Bernard, p. 20.

y est totalement inconnue aux gens de la campagne, à la plus grande partie de la population. Nous trouvons, en cette circonstance, l'Autriche tout au bas de l'échelle européenne, côte à côte avec la Russie et la Turquie; on dirait que le sucre a voulu se conformer, pour elle, au rang qu'elle occupe sous tant d'autres rapports parmi les nations de l'Europe. En effet, on chercherait en vain un pays où les masses soient aussi ignorantes, aussi faciles à se laisser conduire et opprimer, où les campagnes manquent aussi complètement de tous les avantages que nous a faits la civilisation moderne, où l'argent soit aussi rare parmi le peuple. Je sais bien que le sucre n'est pas, comme la viande, les céréales, la toile et le drap, un objet absolument indispensable; mais c'est un de ces objets dont on ne se prive que lorsque la nécessité le commande, et dont la présence ou l'absence nous fait juger si une famille est aisée ou misérable. Voyez l'Irlande à côté de l'Angleterre, c'est quatre livres de sucre contre vingt. La Bavière à côté de la Prusse, c'est deux livres et demie contre cinq. L'Italie à côté de la Hollande, c'est deux livres contre quatorze¹.»

A cet état de l'agriculture correspond un état analogue dans l'industrie. Il y a un demi-siècle, Mirabeau disait : « Le peuple est dans un état d'esclavage trop dur et trop général, dans presque toutes les provinces soumises au sceptre autrichien, pour comporter une industrie universelle. Il faut, pour cela, une condition plus libre et plus de lumières. En effet, les entraves dont l'industrie se trouve gênée, dans les États autrichiens, viennent en grande partie du défaut de lumières, car l'ignorance, grande amie de la routine, croit que la sagesse consiste

¹ Jacquemin.

à laisser tout aller comme il va. Ce sont là de véritables calamités auxquelles l'autorité impériale devrait bien apporter remède¹. »

Aujourd'hui William Rey dit encore : « En passant en revue les fabrications un peu perfectionnées, les tissus, par exemple, un fait singulier m'apparut; je regardai mieux, je vis bien des ateliers, et toujours le même résultat; le voici donc : à Vienne, rien ne se fait que sur les dessins et les modèles de nouveautés venus de Paris. La pauvreté d'invention y est absolue, et dépasse peut-être ce qu'on sait de la Chine. Il n'est plus possible de croire à la réhabilitation de l'originalité dans des industries où elle a si complètement péri, pour céder la place à des imitations serviles. L'exposition d'industrie de 1845 étala au plus grand jour la plaie de ce pays couvert de fabriques; il se trouva que, hormis les pianos, les cristaux de Bohême et les fers, presque aucune industrie ne se perfectionnait de son propre fonds². »

Les censures tombent jusque sur ce dont on se glorifie : « Nous ne concevons pas les éloges qu'on a prodigués au gouvernement autrichien, pour la résolution qu'il a prise de se charger de l'exécution des principales lignes de chemins de fer; car, cette résolution, il ne l'a prise qu'après avoir laissé tomber le commerce de l'Autriche dans l'état le plus déplorable. En effet, les négociants sont découragés, manquent de crédit, et n'ont sous les yeux que des entreprises avortées, telles que le chemin très-informe de Gmunden à Budweis, où le service se fait par des chevaux. L'enthousiasme manifesté à cette occasion ne saurait donc tromper les personnes qui connaissent l'esprit

¹ Mirabeau, t. vii, p. 358. — ² Rey, p. 43.

du gouvernement autrichien, et l'on n'y verra qu'une profonde ignorance des faits¹. »

L'instruction est à la hauteur de l'industrie. A vrai dire, l'Autriche appelle des professeurs du dehors, ouvre des écoles, des académies, des musées ; mais on voit que c'est à contre-cœur, et sous la pression de l'atmosphère protestante qui l'enveloppe ; on y accepte le flambeau des lumières, mais derrière un voile, ne pouvant le mettre sous le boisseau.

« Malgré les établissements splendides et dispendieux qui ont pour objet la culture des sciences et des lettres, dit Catteau, malgré les bibliothèques publiques, les jardins de botanique et l'université, le goût de l'instruction n'est pas répandu à Vienne. Une censure, fameuse par ses rigueurs, a donné à la presse et au commerce de la librairie des entraves dont les effets sont frappants². »

« Si l'on jugeait de l'importance d'un peuple par sa littérature, ou d'après les hommes célèbres sortis de son sein, les peuples de l'Autriche ne paraîtraient pas occuper un rang bien distingué. En effet, leur littérature est à peu près nulle. Le petit nombre d'écrivains nationaux que cette contrée a produits, ont été, ou des imitateurs, ou des critiques plus ou moins judicieux. Ce peuple, peu susceptible d'enthousiasme pour les beaux-arts, a trouvé plus commode d'imiter que de produire. Avec de la patience et du goût, il a cherché à connaître et à bien apprécier les livres déjà existants. Il s'est passé ainsi d'un talent qu'il lui aurait fallu, et qu'il ne paraît pas avoir reçu de la nature, pour laisser des modèles et fonder une littérature nationale. Comme critiques habiles et érudits la-

¹ Rey, p. 114 et 115. — ² Catteau, t. 1, p. 216.

borieux, les Allemands occupent un rang distingué ; il en est de même des Autrichiens, avec cette différence seulement, que ceux-ci ne sont point parvenus au même degré de perfection ; ils sont restés très-au-dessous de la perfection dans la haute littérature. Les Allemands sont bien arrivés jusqu'à concevoir les grandes beautés littéraires, quoique au milieu de leurs plus belles productions on sente toujours l'inégalité de leur talent ; mais les Autrichiens ne sont pas même parvenus jusque-là, et rien, dans leur littérature, n'annonce le premier essai du génie¹. »

« Si quelques écrivains du nord de l'Allemagne ont pu échapper à l'influence des institutions despotiques, ils le doivent à la société au milieu de laquelle ils se trouvaient placés. En effet, plusieurs princes du nord de l'Allemagne ont cherché à faire, de leurs petites capitales, de nouvelles Athènes ; en donnant un libre essor à la pensée, en n'exerçant qu'un pouvoir modéré, ils ont préparé et peut-être fait naître cette littérature qui est aujourd'hui une partie de la gloire de la nation. Les monuments périssent, les conquêtes s'effacent ; mais un beau livre survit à tout, et devient à jamais un titre impérissable de gloire.

« Si nous appliquons ces remarques générales à l'Autriche, nous concevrons plus aisément comment il est possible qu'elle soit encore sans littérature, et pourquoi la culture des beaux-arts n'y a jamais jeté un grand éclat.

« Les lettres ne peuvent prendre un certain essor que lorsqu'elles sont encouragées, ou, du moins, faut-il que

¹ Marcel de Serres, t. IV, p. 30 à 33.

l'on soit porté vers leur culture par un motif plus ou moins puissant. Loin de songer à les protéger, les souverains de l'Autriche ont toujours cherché à modérer toute espèce d'élan dans une nation, qui, d'ailleurs, en était peu susceptible ; et, à force de vouloir tout ralentir, ils ont fini par tout éteindre. La nation entière s'est contentée du repos et de l'aisance qu'elle devait à la fertilité de son sol et à des institutions assez sages. Elle n'a rien vu au-delà, et s'est contentée de ce bien-être passif dont la jouissance lui était assurée. Aucun de ceux qui en font partie n'a pas même pensé qu'il fallait de plus nobles motifs pour se croire une patrie et se pénétrer de son amour sacré. Ainsi, lorsque ensuite un souverain a voulu les faire sortir de cette espèce de léthargie, ces peuples ne l'ont point compris, et ont opposé à ses innovations le calme de l'apathie et le silence glacé de l'indifférence. Comment, je le demande, avec de tels éléments et une telle nation, l'Autriche pouvait-elle avoir une littérature nationale? Si le sentiment patriotique d'un peuple se compose des souvenirs que les grands hommes lui ont laissés, ou de l'admiration qu'inspirent les chefs-d'œuvre du génie national, peut-il exister pour les Autrichiens? Quels sont les grands hommes de l'Autriche? et où sont les chefs-d'œuvre dus à des nationaux? Les premiers sont en petit nombre, et les seconds n'existent même pas¹. »

« L'absence d'émulation a encore étouffé, en Autriche, l'amour des beaux-arts, et si l'imagination s'exalte assez par l'espoir qu'elle nous crée de vivre par les arts dans l'avenir, il fallait cependant quelque chose de plus positif à des peuples qui n'aiment que le réel de la vie.

¹ Marcel de Serres, t. iv, p. 70 à 78.

Le gouvernement de l'Autriche semblait vouloir pousser l'équité plus loin que la nature, en traitant d'une manière égale le talent et la médiocrité. Ainsi, tous les esprits sont restés dans un profond repos, et le calme des sens contribue encore à prolonger celui de l'âme; mais à quelle époque se réveillera un tel peuple, et quand paraîtra-t-il avec gloire dans le monde littéraire ? »

Tel est le monde spirituel; tel sera donc le monde physique : « La plupart des pays de la maison d'Autriche croupissent, dit Mirabeau, dans la superstition et dans l'ignorance. Cependant, les productions naturelles se manufacturent dans toutes les provinces. Il n'y a que le gouvernement qui mette obstacle aux fabriques, en gênant l'industrie, en obligeant, par exemple, telle contrée, de fabriquer ses métaux sous telle forme, et de les vendre en tel endroit; et en assujettissant l'industrie à mille gênes absurdes. Quel système que celui d'un pays où il y a des péages et des douanes, non-seulement du pays à l'étranger, mais d'une province à l'autre; où l'exportation et l'importation sont également gênées; où il y a une prohibition générale de tous les ouvrages manufacturés au dehors; où l'on fait brûler tout ce que l'on saisit; où le peuple n'a presque nulle part ni liberté ni propriété; où l'on prescrit aux fabricants les ouvrages qu'ils doivent faire et les lieux où ils doivent les vendre ! »

« Les causes qui ont empêché, jusqu'à présent, l'industrie de se perfectionner dans les États autrichiens, sont l'éducation, les préjugés auxquels le peuple, dans toutes les classes, tient encore, et quelques institutions politiques comme la servitude, de dures corvées, les entraves qu'on

¹ Marcel de Serres, t. iv, p. 85. — ² Mirabeau, t. vii, p. 379.

a mises au commerce, les droits d'exportation sur les marchandises et les productions du pays. Je parle, dit M. Hermann, comme un patriote qui souffre de voir que, tout autour de sa patrie, les arts et les sciences fleurissent, et sont déjà parvenus presque à leur perfection dans plusieurs pays, dont la plupart manquent des avantages naturels qu'à l'Autriche; que, dans une grande partie de cette monarchie, l'ignorance et le préjugé apportent encore mille obstacles aux mesures les plus sages, et que l'industrie soit presque nulle dans les campagnes et dans les provinces éloignées¹. »

Ce qui précède s'applique à l'Empire d'Autriche dans son ensemble; mais ce vaste État, composé de pièces de rapport, a besoin d'être étudié dans chacune de ses parties. Elles sont toutes catholiques, et cela suffit à notre point de vue; il est bon de voir comment le catholicisme porte des fruits de la même saveur, greffé même sur des peuples différents.

Partons de la capitale comme d'un centre: « Peu familiers avec la bonne compagnie, les jeunes gens de Vienne y paraissent ou déplacés ou sans amabilité. Désœuvrés et assez souvent mal élevés, leur manière de vivre est plus futile encore que celle des femmes les plus légères. Chasser et jouer, voilà leurs seules ressources; et d'insipides conversations, voilà les seuls moyens qui leur restent, pour faire supporter aux autres tout le poids de leur inutilité. Ces êtres aussi ennuyeux qu'ennuyés sont encore plus communs à Vienne que partout ailleurs. Les lettres sont si peu honorées dans cette capitale, et par cela même, si peu cultivées, quelles ne deviennent jamais

¹ Mirabeau, t. VII, p. 414.

une occupation réelle que pour un petit nombre d'hommes. Les savants et les littérateurs y font une classe à part, et communiquent peu avec les gens du monde. Il en résulte que les uns manquent de grâce et d'usage, et les autres se plaisent dans leur ignorance, ou, ce qui est à peu près la même chose, dans leur sottise ¹. »

Entrons dans une province voisine.

« Dans la Basse-Carinthie, le paysan doit travailler trois ou quatre jours par semaine pour son seigneur, qui retire, en outre, la moitié de la récolte. Quelque accoutumé que l'on soit à voir l'homme tout endurer, on a peine encore à concevoir comment il peut supporter de telles souffrances, et ne pas écraser mille fois des tyrans si oppresseurs ². »

« M. Campe, écrivain digne de foi, assure n'avoir jamais vu un nombre de mendiants approchant de celui qu'il trouva en traversant le Brisgau, aux environ des quatre villes frontières. On ne saurait, dit-il, s'en faire une idée. Lorsque l'empereur traversa ces contrées, on eut grand soin de les écarter, pour que le pays eût, aux yeux du monarque, une apparence de bien-être ³. »

« En général, les peuples de l'Illyrie sont absolument gouvernés par leur clergé. Ils sont du rit grec non uni; on les entretient, dit l'auteur d'un mémoire, qui a été longtemps médecin d'un évêque grec en Croatie, dans une crasse ignorance, pour faciliter le prosélytisme catholique, comme s'il ne s'agissait pas de rendre les hommes hommes, avant de les rendre orthodoxes. Ce serait par l'instruction du clergé qu'il faudrait commencer la civilisation de ces peuples. On a souvent pressé le gouver-

¹ Marcel de Serres, t. v, p. 454. — ² Mirabeau, t. vii, p. 259. — ³ *Idem*, p. 269.

nement de consentir à fonder des écoles pour le clergé ; mais persuadé que cette ignorance doit favoriser l'introduction du catholicisme dans la contrée, le gouvernement s'y est constamment refusé. Nous pourrions agiter ici la question, si ce maintien de l'ignorance et de la barbarie n'est pas un trait de la politique profonde de la maison d'Autriche, puisqu'il est plus que probable qu'en se civilisant et s'instruisant, ces peuples deviendraient bien moins propres au genre de guerre qu'ils font si supérieurement ; mais nous regardons cette question comme trop atroce pour vouloir la débattre. Abrutir une partie de l'espèce humaine pour en faire des animaux de proie parfaits, ce serait le plus affreux des crimes de lèse-humanité ¹. »

« Le sol de la Hongrie est cultivé sans intelligence et sans soin. Il ne manque à ce pays, pour prendre rang parmi les contrées les plus favorisées de l'Europe, qu'une direction plus éclairée dans son économie rurale. Il semblerait que la Hongrie, si favorablement traitée par la nature, devrait être le plus riche et le plus beau pays du monde. Il n'en est rien, et bien des causes se réunissent pour qu'il n'en soit rien.

« L'incurie, la paresse et l'ignorance des habitants écartent ce bonheur qui s'offre de lui-même. La terre est mal cultivée, des eaux stagnantes exhalent, pendant l'été, des miasmes malfaisants qui engendrent, chez les animaux comme chez les hommes, des maladies meurtrières.

« L'éducation pourrait faire remonter les dernières classes vers de meilleures habitudes. Cette éducation

¹ Mirabeau, t. VII, p. 298 à 300.

manque presque d'une manière absolue ; redoutée peut-être par les classes qui pourraient la répandre, le besoin n'en est pas senti par celles auxquelles elle serait si utile ¹. »

« Assurément le royaume de Hongrie est admirablement doué par la nature, le territoire est à peu près partout d'une rare fécondité ; mais, par malheur, l'agriculture et l'industrie y sont dans l'enfance. L'homme n'a rien entrepris encore pour tirer parti des richesses du sol, et elles attendent la main des ouvriers habiles et laborieux, des capitalistes hardis qui voudront bien se charger de les extraire et de les exploiter ². »

Tel est l'état général du pays ; une exception est mentionnée ; on va voir que c'est au profit d'un principe tout autre que celui du catholicisme. Le fait que nous avons signalé en Irlande se produit en Allemagne, c'est-à-dire que, dans les mêmes circonstances de climat et d'administration, les populations protestantes ont, sur les populations catholiques avec lesquelles elles se trouvent mêlées, une supériorité incontestable.

« Dans la Hongrie se trouvent des Allemauds nommés Saxons par les Magyars ; ils ont été attirés du Nord de l'Allemagne par les anciens rois pour enseigner l'agriculture, exploiter les mines et bâtir les châteaux, ils jouissent de certains privilèges et sont luthériens ³. »

Les effets de cette colonisation protestante ont été ce que nous les voyons généralement ; mais ils sont d'autant plus remarquables ici, qu'ils se montrent à côté de la population catholique qui reste inférieure à ces étrangers industriels.

« La civilisation, en Hongrie, a dû ses progrès les plus

¹ D'Haussez, t. II, p. 494 à 495. — ² Desprez, t. I, p. 254. — ³ Rougemont, p. 373.

marqués aux Allemands. Ils font plus de la moitié de la population dans les villes qui méritent ce nom, et où les arts et les métiers sont exercés. L'agriculture a aussi profité du séjour des Allemands : en cultivant la même terre que le Magyar et le Valaque, ils en retirent toujours un tabac, un maïs supérieurs, un blé plus nourri, moins souillé de terre et d'ivraie, et pour lequel on donnera un meilleur prix. C'est tellement vrai que dans le Banat, on parle de blé allemand et de blé hongrois, comme s'il s'agissait de deux grains différents. L'Allemand a toujours eu le sentiment de sa supériorité sur la noblesse magyare désordonnée et endettée ¹. »

Mais revenons aux populations catholiques et à leur ignorance : « Dans les cantons élevés du Tyrol les paysans croient aux bons et aux mauvais génies. Ainsi les jeunes villageoises osent à peine sortir au déclin du jour, ou après l'issue des vêpres, de peur de tomber dans quelque piège que leur auraient tendu les esprits infernaux. Il n'y a pas jusqu'au murmure produit par les feuilles des arbres qu'agite le vent frais du soir, que leur imagination exaltée ne croie une annonce de la présence des revenants. Les nuages qui s'accumulent avant l'orage, leur paraissent également des divinités malfaisantes qui s'entre-choquent. Ainsi leurs rêves superstitieux animent toute la nature. Pour se mettre à couvert de la puissance de ces prétendus génies, plusieurs Tyroliens, et même des femmes, gravent dans leur propre chair, à force de coups d'aiguilles et de frictions faites avec la poudre à canon, des figures de Christ ou de saints, et se croient ainsi préservés pour toujours ². »

Cette foi religieuse épure-t-elle les mœurs ? Qu'on en

¹ Rey, p. 403, 404. — ² Marcel de Serres, t. vi, p. 88.

jugé : « Les très-jeunes filles du Voralberg (Tyrol) portent des manches rouges que, vers leur quinzième année, elles échangent contre des noires. Une coutume sévèrement observée interdit aux jeunes gens toute tentative contre la vertu des filles aux manches rouges, une autre coutume qui, dit-on, ne comporte pas plus d'exceptions, autorise la plus entière liberté auprès de celles à manches noires. L'infortunée qui a commis une faute est contrainte par ses compagnes de substituer, aux nœuds de ruban et à la longue épingle d'or ou d'argent qui retenait ses cheveux, un tout petit bonnet blanc qu'elle est obligée de porter. J'ai rencontré, dans mes courses, un assez grand nombre de bonnets blancs, et l'on m'a assuré que j'en aurais compté un bien plus grand nombre, si, dès qu'elles s'aperçoivent que le changement de coiffure va devenir inévitable, les familles ne prenaient les moyens de prévenir cette honte, qui cependant n'influe en rien sur la considération future de la femme qui l'a subie.

« La première fois que j'entrai dans une auberge pour obtenir les moyens de satisfaire un appétit qu'avait rendu fort exigeant une route longue et pénible, on me répondit que je partagerais le repas de la famille. J'allais décliner cet honneur lorsque mon guide m'avertit qu'en agissant ainsi je commettrais une grave incivilité ; que d'ailleurs l'homme qui me faisait ce genre de politesse était un personnage important, premier magistrat du lieu. Je me résignai donc. Je me demandais comment on allait s'y prendre pour manger tout ce qui était servi, attendu que la table était dépourvue d'assiettes. L'hôte ne me laissa pas longtemps dans l'incertitude ; il prit une des cuillères jetées en tas sur la table, la plongea dans la soupière, la porta à sa bouche, et, le coude gauche appuyé, tandis que

la main droite agissait, il continua cet exercice ; tout le monde l'imita, et, malgré ma répugnance, moi-même comme les autres. Je remarquai que ceux des convives qui se piquaient de belles manières, avançaient la main gauche, en même temps que la droite, pour recueillir, avant qu'il en tombât sur la nappe, ce qui s'échappait de la cuillère¹. »

« Malgré les ressources innombrables qu'offrent aux habitants de la Bohême la fertilité du sol, l'exploitation des mines et des bois, et les différentes manufactures qu'on a créées depuis le siècle dernier dans le pays, le pays est peu florissant. Les villageois y étant réduits à l'état de serfs, le découragement et l'apathie, fruit nécessaire de l'esclavage, entretiennent toujours en Bohême une multitude de pauvres mendiants et de vagabonds. Tel est l'état de dégradation de ces malheureux : l'homme est vêtu de haillons et coiffé d'un mauvais bonnet à poils ; un bâton sert à le soutenir dans une attitude nonchalante ; il marche pieds nus et reste plongé dans la fainéantise, tant qu'un besoin impérieux ne lui commande pas le travail². »

« En Dalmatie, les sept vingtièmes des enfants ne fréquentent pas l'école ; en Illyrie, les dix vingtièmes ; en Galicie, les dix-huit vingtièmes. Le peuple des campagnes, en Hongrie, reste plongé dans la plus grande ignorance³. »

« L'industrie n'est pas proportionnée à la richesse du sol et à l'abondance des matières premières. L'agriculture et l'éducation des bestiaux ne sont bien entendues que dans les parties habitées par les Allemands (l'auteur désigne ainsi la partie protestante)⁴. »

¹ D'Haussez, t. 1, p. 355 à 358. — ² Marcel de Serres, t. v, p. 69. — ³ Rougemont, p. 348. — ⁴ *Idem*, p. 349.

« Dans la Gallicie, la classe industrielle est encore dans l'enfance, la noblesse sans instruction, le paysan serf ignorant et paresseux ¹. »

« Le plus souvent les Zingares, ceux même qui ont renoncé au vagabondage pour entrer dans la classe des paysans autrichiens, ne possèdent pas même la cabane et les haillons du sujet roumain. Ils habitent sous terre, dans des trous recouverts de paille ou de fagots et d'argile, et fermés par des portes d'osier. Parfois, autour d'un grand chemin, pendant que vos regards cherchent quelque horizon nouveau, tout à coup, à quelques pas, sur le flanc du rocher, des têtes humaines apparaissent comme des spectres sortant de tombeaux délabrés. Ce sont des paysans zingares que le bruit de vos pas attire, et qui viennent faire un appel à votre charité. Dans ces trous infects, les enfants des deux sexes sont élevés à peu près, jusqu'à l'âge de puberté, dans la nudité la plus entière, et dans une liberté plus que primitive. Pour être juste, je ne pouvais rejeter sur la législation et les propriétaires toute la responsabilité d'un si profond dénûment ; mais, parce que des esprits généreux auront perdu leur peine à des essais sans doute inintelligents de moralisation, il ne s'ensuit pas que les seigneurs transylvains aient conquis le droit d'ériger, à l'égard de ces malheureuses populations, le mépris et la cruauté en système.

« Les paysans roumains méritaient encore moins d'être traités avec cette coupable indifférence ; ils sont le plus noble peuple de la principauté. Les Roumains de la Transylvanie ne sont pas laborieux, parce que, jusqu'à ce jour, ils n'ont pas été libres. Leur goût pour le repos n'a pas

¹ Rougemont, p. 367.

d'autre raison. En leur refusant les moyens de sortir de cette apathie sociale, les propriétaires ont agi sans doute en vue des dangers dont ils étaient menacés par le développement de la nationalité roumaine.

« Dans les deux royaumes de Hongrie et de Croatie, la misère n'offrait point cet appareil hideux, cette nudité effrayante qu'elle étalait partout en Transylvanie. Il s'en fallait pourtant que l'état matériel du pays fût ce qu'il pourrait être sous des lois et une administration plus douces. La Hongrie est une terre généreuse. Le sol accorde tout ce qu'on lui demande; malheureusement les transports et les charrois sont, ou impossibles, ou coûteux à l'excès. Fort souvent, les ponts sont en ruines, et il y a péril à les passer de nuit. Dans les villages, et quelquefois même dans certaines villes de l'intérieur, les rues ne sont pas mieux entretenues. Il arrive que, pour les traverser, on est obligé de prendre un cheval¹. »

« La partie de la Croatie située au-delà de Saint-Georges, est celle où l'absence de la civilisation se fait remarquer de la manière la plus choquante. A l'air farouche de ses habitants, à leur costume uniquement composé de pièces carrées de linge ou d'étoffes grossières, et d'un manteau de peaux de mouton, à la nudité de plusieurs parties de leur corps, à l'âpreté de leurs manières, à leur repoussante malpropreté, à la forme de leur maison, on se croirait au milieu des savanes du Canada, ou sur les bords de quelque rivière de la Nouvelle-Hollande². »

« Les Valaques, qui ont établi leur résidence dans les montagnes de Siebenbourg, peuvent être considérés comme

¹ Desprez, t. 1, p. 478 à 482. — ² D'Haussez, t. II, p. 174.

la nation européenne dont la civilisation est la moins avancée. Dépourvus d'activité et d'industrie, ils mènent une vie nonchalante et ne connaissent d'autre occupation que celle de garder les troupeaux. Il en est peu qui prennent la peine de cultiver la terre; il faut qu'ils y soient forcés par un extrême besoin. Les Valaques sont méfiants, vindicatifs, et détestent cordialement toutes les autres nations. L'ivrognerie et les inclinations les plus basses sont la suite de leur mauvaise éducation et des exemples de leurs pères. Ils laissent croître leur barbe et leurs cheveux, qui présentent l'aspect le plus dégoûtant; car ils ne se donnent pas la peine de les attacher, encore moins de les peigner. Tout leur habillement consiste en une chemise grossière, serrée autour des reins avec une ceinture de cuir garnie de plusieurs boutons, et à laquelle sont suspendus leurs couteaux, leurs fourchettes, leur briquet¹. »

Si l'on nous faisait observer que ce n'est pas le gouvernement autrichien qui a façonné tous ces peuples, nous répondrions que ce n'est pas lui non plus que nous en accusons; mais bien la cause première qui a formé ces nations diverses, et le gouvernement même, c'est-à-dire le catholicisme romain. Du reste, voici une création qui appartient tout entière à ce gouvernement : qu'on la juge. « La société autrichienne a-t-elle profité à la création des colonies militaires? La population qui vit soumise au régime de cet établissement est-elle heureuse? Peut-on espérer pour elle quelque progrès en civilisation, quelque amélioration dans son sort? Une réponse négative semble devoir être faite à chacune de ces questions,

¹ Marcel de Serres, t. III, p. 32.

lorsque l'on considère le temps qui s'est écoulé depuis la formation de ces établissements, et l'état de la population qui les compose, et de la contrée où ils existent.

« Quatre-vingts ans ont passé sur cette œuvre de génie de Marie-Thérèse. C'est toujours le même abrutissement, la même immoralité, la même ignorance sur les points les plus essentiels, le même dédain des aisances de la vie, et la même impuissance de se les procurer. De tant d'efforts et de persévérance, il est résulté quelques milliers d'êtres grossiers de plus, quelques cabanes pour les abriter, quelques cultures pour les nourrir. Pour une amélioration réelle dans l'état moral et physique de cette population, pour des supériorités, seulement pour des médiocrités, on ne saurait en citer. Je ne pense pas que, dans l'Europe entière, il existe une population plus arriérée en civilisation et en intelligence que ne l'est celle de ces contrées. Les circonstances les plus simples embarrassent et arrêtent les individus que leur position et l'éducation qu'elle suppose devraient faire croire plus éclairés; l'exercice brutal et sans contrôle d'une autorité qui s'étend à tout est leur unique moyen. Il ne peut en être autrement dans un état de choses qui transmet son principe de stagnation à la société qu'il régit. Une telle organisation ne saurait reproduire que ce qu'elle a créé, des soldats et non des citoyens; des êtres condamnés à ne se mouvoir qu'au son du tambour, à tendre le dos à la schlague d'un caporal, et, quand la guerre les aura épargnés, à mourir sur le sol où ils auront vécu, de l'existence des brutes, presque de celle des végétaux. Aucun progrès n'est donc à attendre d'une société ainsi organisée; ces institutions n'ont donc d'autres résultats que d'arracher à des terres, jusque-là stériles, les subsistances d'un

certain nombre d'individus, dont toute l'aptitude, dont l'unique destination se borne à tuer et à se faire tuer, et à créer d'autres individus qui leur succéderont, stupides, misérables, asservis comme eux, et acceptant la vie aux mêmes conditions. Ce n'était pas la peine de tant faire pour en venir là; et ne pas aller au-delà ! »

Ce que nous avons dit de l'Autriche peut se dire des autres pays catholiques d'Allemagne, et en particulier de la Bavière. Quelques courtes citations nous suffiront pour juger de la ressemblance des deux nations.

Écoutons d'abord Mirabeau. Si l'état qu'il dépeint n'est plus exactement celui de notre temps, du moins il est contemporain de l'état de la Prusse, dont le même auteur nous parlera plus loin; cette contemporanéité suffit à la comparaison. D'ailleurs, nous ferons suivre le témoignage de Mirabeau de documents plus récents : « D'où vient l'état de choses où se trouve le commerce de la Bavière? dit l'illustre orateur. La première cause se trouve dans l'ignorance au sein de laquelle sont plongées toutes les classes du peuple. On peut assurer que le tiers des habitants de la Bavière ne sait pas lire. Un paysan sachant lire y est un être rare. Il n'y a souvent qu'une école pour tout un bailliage; encore les maîtres d'école sont-ils ignorants et mal payés. Les prêtres gouvernent toute la nation; et ils veulent que cet état dure, car il leur est avantageux : ils augmentent la superstition tant qu'ils peuvent; cette superstition est destructive de toute industrie. Le

1 D'Haussez, t. II, p. 478 à 484.

nombre infini de fêtes, les pèlerinages, les processions entretiennent l'oisiveté et la misère. Le nombre des stipendiés du gouvernement est énorme, ainsi que celui des préposés dans le pays, qui, étant ignorants autant qu'avidés, vexent le paysan de la façon la plus cruelle. Pour se faire une idée des vexations que supporte le malheureux cultivateur, il suffit de savoir que lorsqu'il entre en possession d'un bien de la valeur de 4,000 livres environ, il paie en épices, aux préposés du gouvernement, 1,216 liv., sans compter les frais de commission et d'inventaire. Comment pourrait-il conserver l'idée de se tirer de sa misérable condition? aussi ne songe-t-il qu'à consommer les fruits que lui rapporte son sol fertile, sans songer à un bien-être durable. Une autre conséquence très-triste de cet état de choses, c'est qu'il n'y a pas de pays, en Allemagne, où les crimes soient aussi fréquents, où les roues et les gibets soient mis en activité autant qu'en Bavière. On dit que les grandes routes forment, à cet égard, un spectacle atroce pour les voyageurs sensibles, elles sont bordées de gibets des deux côtés, comme ailleurs d'arbres utiles. Cela est atroce sans doute, mais n'en prouve pas moins l'excès du mal qui a pu donner lieu à cette expression. On sent bien qu'avec une telle situation, on ne doit point demander s'il y a du commerce en Bavière. Comment un pays sans industrie manufacturière, sans commerce, obligé de tirer presque tous ses besoins ouvrages de l'étranger, opprimé par la puissance ecclésiastique et séculière, mais doté d'un sol fertile, pourrait-il avoir un écu en numéraire?

« Ce n'est pas que la Bavière ne pût être infiniment plus florissante. Qu'on la délivre d'un clergé qui possède près du tiers des revenus de tout le pays, et encore plus

de l'ignorance où ce clergé la retient ; qu'on lui ôte le poids énorme des fêtes qui fait perdre un temps infini à toute la classe productrice ; qu'on laisse percer les lumières qui amèneront une agriculture plus perfectionnée ; qu'on détruisse cette foule immense de stipendiés, et surtout de préposés du gouvernement, qui oppriment à l'envi le cultivateur ; bientôt la population augmentera, et le pays parviendra facilement à toute la richesse que la nature lui a destinée¹.

« Les moines mendiants ne sont pas un des petits fléaux des pays catholiques. Nous nous rappelons d'avoir lu dans un petit ouvrage allemand, intitulé : *Voyages dans le cercle de Bavière, 1784*, qu'ils parcourent la Bavière comme une espèce de maréchaussée sacrée, mettant à contribution le paysan, le bourgeois et l'artisan, parce que les gentilshommes ne souffrent pas qu'ils entrent dans leurs châteaux, dont ils les écartent comme une vermine puante et rapace². »

« Les persécutions horribles que souffrirent les membres de l'association fondée pour soutenir et pour répandre les lumières en Bavière, arrachent encore des larmes à tous les hommes éclairés et sensibles en Allemagne, et elles feront éternellement la honte du gouvernement actuel en Bavière.

« Aujourd'hui, le parti de la superstition y triomphe pleinement, et il n'est pas besoin de dire que l'instruction du peuple et même des gens de condition, y est dans le plus misérable état. L'université d'Ingolstadt est entièrement entre les mains des ex-jésuites, et de tous les autres hommes dont l'unique but est d'augmenter les ténèbres

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 336 à 338. — ² *Idem*, p. 367.

de l'ignorance et de la barbarie. Les collèges sont, en Bavière, des ateliers où l'on mutile les esprits, en ne leur enseignant rien qu'un latin barbare et une théologie abrutissante. Les écoles du peuple sont dans un état encore plus déplorable, s'il est possible : elles sont en trop petit nombre, et il résulte de l'ignorance des curés et des maîtres d'école, que ce petit nombre fait plus de mal que de bien. C'est à cette ignorance du peuple apparemment, que l'on doit l'énorme quantité de crimes qui se commettent en Bavière.

« Les moines mêmes s'y portent à d'étranges atrocités ; si la justice examine les faits, et les découvre, la puissance ecclésiastique soustrait, par un ordre supérieur, les coupables au bras séculier. M. Nicolaï assure qu'en 1781, il y a eu 18 exécutions capitales à Munich, et qu'en 1775, il y en avait communément deux ou trois par semaine. Quoi qu'il en soit, l'ignorance du clergé, et à plus forte raison celle de toutes les classes du peuple que le clergé doit instruire, est incroyable ¹. »

Cette peinture de la fin du siècle dernier, rapprochée de celle de nos jours, aura l'avantage de prouver, ce dont du reste le catholicisme se vante, que, sous sa conduite, on ne change pas : « Les Bava-rois, dit M. Marcel de Serres, paraissent fort attachés à la foi de leurs pères ; le peuple, naturellement moins éclairé, paraît plus religieux que les gens instruits, si l'on ne considère dans la religion que les pratiques. C'est même à ce grand amour pour les pratiques religieuses qu'est due cette teinte de superstition dont il n'est pas encore délivré. Cette superstition se borne, en général, à admettre de bons et de

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 375 à 377.

mauvais génies, et à croire que ces derniers troublent souvent l'ordre du bien. Les paysans pensent même que ces génies paraissent sur la terre dans telle ou telle circonstance, soit pour augmenter les maux du corps, soit pour détruire le fruit de leur travail. Presque tous, surtout les habitants des montagnes, croient également que les morts reparaissent après un certain temps ; aussi n'y a-t-il pas un village, pas même un hameau, où on ne vous conte des aventures de revenants plus merveilleuses les unes que les autres. Ici, c'est un mari qui est venu gourmander sa veuve, lorsqu'elle se livrait à des plaisirs amoureux ; là, c'est un curé que l'on a vu reprocher à des jeunes gens leur conduite indécente ; plus loin, c'est un avare qui a aperçu un spectre effrayant, lorsqu'il allait compter son or. Il n'y a pas jusqu'aux nuages que leur imagination n'anime, tandis que d'autres voient des lignes de bonheur ou de malheur dans la manière dont glissent dans le ciel des feux follets, nommés vulgairement étoiles tombantes. Les cimetières sont aussi des lieux où le peuple redoute beaucoup de passer au déclin du jour, tant ils craignent d'y rencontrer des ombres ou des génies mal-faisants¹. »

« Le plus grand défaut des Bava-rois est d'être lents et paresseux. Naturellement peu actifs, ils ne sont pas très-industrieux, à moins qu'ils n'y soient excités ou par la misère, ou par des travaux indispensables. L'amour des liqueurs fortes dérange souvent leur faible cervelle. Cette passion devient pour eux d'autant plus dangereuse qu'elle va toujours en augmentant. Les filles, comme les femmes, partagent, à cet égard, le goût des hommes, et leur cœur

¹ Marcel de Serres, t. vi, p. 53 à 56.

s'égare souvent lorsque leur tête ne résiste plus à l'effet de ces liqueurs perfides¹. »

« La Bavière offre un exemple des tristes résultats produits par une mauvaise administration. C'est un des pays les plus fertiles de l'Allemagne. En entrant dans la Bavière, je m'attendais à y voir l'agriculture dans l'état le plus prospère; mais les deux tiers du pays me montrèrent combien je m'étais fait illusion, tant il est vrai que la paralysie de l'industrie et du commerce jette la perturbation dans toutes les branches de l'agriculture. La Bavière, qui n'est ni industrielle ni commerçante, ou plutôt qui a presque entièrement cessé de l'être, n'a plus qu'une agriculture désorganisée. Il n'y a peut-être pas un pays, en Allemagne, où l'agriculture ait moins de capitaux, où il y ait moins d'argent en circulation, où les gens de la campagne soient plus dépourvus de numéraire, plus obsérés. La dette de ce royaume, qui s'élève à 800 millions de francs, pèse de tout son poids sur le sol. Nulle part les produits de la terre ne sont tombés à si bas prix. La législation agronomique y est des plus arriérées, on n'y protège nullement l'agriculture, et l'instruction agricole y est, non-seulement négligée, mais elle est même repoussée des campagnes comme un objet qui répugne. Une institution agricole qui pouvait faire tant de bien au pays, attend, depuis longues années, que l'allocation des fonds, votée dans le budget, soit sanctionnée par la couronne, et il est probable qu'elle attendra encore longtemps, vu que le roi Louis a l'agriculture en horreur.

« Dans cet état de choses, les produits de l'agriculture sont une marchandise qui n'a presque aucune va-

¹ Marcel de Serres, t. vi, p. 64.

leur, qui ne trouve que difficilement à se placer. De là cette grande quantité de terrains incultes ou servant simplement de pâturage. Plus de 300,000 arpents de terres ne demanderaient qu'un peu de travail pour devenir fort productifs ; mais où prendrait-on de quoi couvrir les premiers frais ? Il en est de même des prairies, dont les neuf dixièmes réclament en vain les améliorations modernes les plus simples. Tel est l'état général de l'agriculture en Bavière. La nation se livre presque toute aux travaux de culture ; mais ce sont pour elle des travaux bien ingrats, car le gouvernement bavarois, je le répète, ne cherche nullement à les favoriser. Aucun autre gouvernement, en Allemagne, ne suit, même à cet égard, une marche plus retrograde, plus anti-nationale¹. »

En parcourant les ouvrages divers que nous venons de citer sur l'Allemagne catholique, et en particulier sur l'Autriche, nous nous sommes demandé si nos auteurs étrangers et voyageurs dans ces contrées n'avaient pas pu se passionner contre un gouvernement qui ne partageait pas leurs opinions personnelles, ou du moins se tromper en jugeant un pays où ils n'avaient pas longtemps vécu. Nous avons donc été heureux de trouver un écrivain, autrichien lui-même, qui pût nous peindre sa patrie. Nous le citerons avec d'autant plus de confiance que tout, dans son livre, annonce un homme calme, impartial et bien instruit du sujet qu'il traite. La confiance qu'il nous a inspirée ne tardera pas à gagner nos lecteurs. Cette citation finale, sur l'Autriche, plus longue que les précédentes, est aussi la plus intéressante.

« Il n'existe de nationalité autrichienne que dans l'é-

¹ Jacquemin, p. 27 à 29.

troit rayon dont Vienne est entourée. Point de sympathies, point de souvenir de gloire, il y a disette de faits dans leur histoire. Le patriotisme qui couve dans le cœur étroit de l'Autrichien n'embrasse que son village ou tout au plus que sa province. Le Français, quand il parle de sa France, de *sa grande nation*, semble grandir, tout médiocre, tout petit qu'il est peut-être d'ailleurs de sa personne. L'Anglais, fier de son isolement au milieu des flots, se croit un roi quand il se compare aux autres nations. Que l'Autrichien, au contraire, doit se paraître petit à lui-même, lui qui ne trouve, dans son âme, aucun de ces sentiments, lui qui n'a d'autre fierté que celle que peut inspirer l'espoir de devenir chambellan ou conseiller aulique . »

« Faut-il qu'un État qui, comme l'Autriche, renferme tant d'éléments de force et de développement, soit condamné à trainer à perpétuité son existence dans le sentiment d'une accablante nullité ? L'Autriche a eu son époque d'apathie politique complète, cette période, elle l'a peut-être; elle a aussi donné le triste exemple d'une complète insouciance à l'égard de tout ce qui ne touchait pas directement aux besoins matériels. Les gouvernements qui trouvaient commode de régner sur des nations ensevelies dans le sommeil, vantaient alors à leurs sujets les peuples de l'Autriche, comme des exemples et des modèles. De là datent ces contes bleus que, pour endormir ces grands enfants, on leur débitait sur le bonheur parfait, sur le contentement idyllique de ces peuples. Mais ces temps ne sont plus. En Autriche comme ailleurs, les exigences du siècle, les besoins appartenant à un

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 8 à 40.

ordre plus élevé, et tels que les sent une intelligence arrivée à se comprendre elle-même, ont fait valoir leurs droits. Une indifférence apathique pour les affaires publiques, une complète insouciance des progrès du temps et de l'humanité ne sauraient subsister aujourd'hui dans ce pays, pas plus que dans aucun autre de l'Europe. Mais on n'a rien vu encore qui ressemblât, même de loin, à la naissance d'un sentiment national autrichien, d'un esprit public qui embrassât l'État dans son intégralité. Cela ne pouvait pas être d'ailleurs, puisque le gouvernement a négligé de donner lui-même à ces sentiments une impulsion et un point de ralliement. Il n'a point voulu appeler à la vie des forces qu'il croyait ensevelies dans le néant; elles se sont donc détournées de lui. Arrivés au point où nous sommes, il y a peut-être encore, et l'on peut en douter, des moyens d'arrêter cette décomposition; mais si le temps où nous vivons n'est habilement mis à profit, le moment n'est pas éloigné où l'on verra quatre nationalités grandes et armées, prendre les unes contre les autres des attitudes hostiles, et ne plus avoir de commun qu'un seul sentiment, celui de l'aversion et de la haine contre le gouvernement, si celui-ci ne tient aucun compte des exigences toujours croissantes, toujours plus pressantes qu'elles lui feront entendre. La crise fatale de ce malaise ne saurait être éloignée, et son issue n'est point douteuse.

« Déjà, l'on remarque partout, en Autriche, une absence totale d'affection et d'intérêt pour le gouvernement; nulle part l'on n'y trouve ce sentiment d'union qui, en d'autres États, fait des citoyens autant de frères; et l'impression pénible que fait éprouver cette observation est d'autant plus forte, que l'on compare cette in-

souciance apathique pour le gouvernement, à l'intérêt vif, actif et toujours vigilant qui, sans relâche, s'attache aux besoins matériels et intellectuels de la province ou de la race. Un autre symptôme plus grave encore, c'est le manque de confiance dans l'avenir, qui désole l'habitant de l'empire autrichien, sans qu'il puisse s'en rendre compte à lui-même; tout le monde, dans ce pays, semble être en proie à ce pressentiment sinistre que l'état actuel ne saurait durer, que de grands changements vont bientôt avoir lieu, que la politique du gouvernement n'est que palliative, et qu'elle ne tend qu'à prolonger la situation actuelle pour sauver le moment présent, sans se soucier de celui qui suivra¹. »

« Maintenant, l'esprit a abandonné la vieille machine gouvernementale en Autriche. Une centralisation pernicieuse, une déplorable bureaucratie ont anéanti ces vénérables institutions, les États sont sans forces et, ce qui pis est, sans considération. Simulacres d'une représentation nationale, ils sont tous les ans exposés aux yeux de la multitude, pour l'amuser aux dépens des députés dont tous les droits se résolvent en un seul, celui de *porter un certain uniforme!* toute tentative de leur part, pour aller plus loin, serait un crime.

« Au commencement de ce siècle, peu de temps après la grande lutte des peuples, pendant une disette qui faisait mourir de faim et de misère des milliers d'hommes, les États d'une province osèrent porter au trône une remontrance respectueuse, et solliciter de l'Empereur une diminution temporaire des impôts. Le résultat de cette démarche fut la disgrâce la plus complète pour la pro-

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 49 à 24.

vince et les États qui avaient poussé si loin la témérité ; et cette disgrâce dura jusqu'à la mort de l'empereur François. L'usurpation qu'ils s'étaient permise d'une sorte de droit constitutionnel de pétition, voilà ce qui excitait si vivement le courroux du maître ¹. »

« Faire percevoir les impôts et les verser dans la caisse du gouvernement, voilà les principales et presque les seules attributions des États. Que dans une telle situation tout crédit moral, toute importance leur manquent aux yeux du peuple, c'est de rigueur et parfaitement fondé.

« Tout mouvement extraordinaire qui arriverait sans être prévu, soit en bien, soit en mal, est étranger à l'Autriche. La main de fer de l'habitude y règle et mesure tout à l'avance. Tout s'y meut dans des limites que ne peuvent franchir, ni l'ambition la plus hardie, ni l'influence la plus puissante. L'on pourrait écrire, sur le berceau de chaque Autrichien qui vient de naître, l'histoire de ses destinées futures. L'Autriche est la terre classique de la routine; de la coutume que l'on observe aujourd'hui, parce qu'on l'a observée hier.

« Privée de toute importance politique, emprisonnée dans un formalisme qui exclut tout développement libre de l'esprit, et plus encore toute activité de pratique profitable, le gentilhomme autrichien ne peut conserver d'autre ambition que celle de traîner sa vie dans une garnison monotone, ou de rouler d'un bureau dans un autre, sans but, sans tendance, sans vie intérieure, courbant son esprit sous les misérables bagatelles dont se compose la routine administrative. Il deviendra, dans sa vieillesse, gouverneur ou président, et descendra au tom-

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 38, 39.

beau avec la conscience intime de n'avoir exercé, pendant sa longue vie de polype, aucune action utile, influente, vraiment bienfaisante, qu'il puisse appeler la sienne, et laisser avec un légitime orgueil en héritage à ses enfants. La chose qui, en Autriche, possède force et puissance, c'est l'habitude, la coutume, la marche au jour le jour, la routine. Il n'y a point de dédommagement raisonnable pour une existence aussi mesquine, pour ce vide de toute action spirituelle; point pour ce sommeil d'hiver aussi long que la vie, et qui ne reçoit, de toutes les grandes questions vitales qui agitent notre époque, qu'un écho lointain, semblant à un rêve confus, à une vibration douteuse. Un suicide intellectuel aussi condamnable ne peut paraître supportable qu'à celui dont l'esprit a été de bonne heure enfermé en d'étroites limites, et qui n'a appris à connaître d'autre but que celui de s'assurer le pain quotidien... Toutes les classes éclairées souffrent, en Autriche, de cette pénible et fausse position, et c'est la noblesse qui la sent le plus profondément et avec le plus de douleur. Elle ne trouve aucun but à son activité, tandis que les autres classes développent la leur; le commerce lui est fermé par suite d'un préjugé peut-être, mais qui, pour cela, n'en est pas moins puissant. L'absence de toute vie publique et sociale, l'absence de toute publicité, lui ôte toute activité personnelle et indépendante, et elle se voit réduite à la pauvre et ingrate activité que la faveur du gouvernement le plus machinal permet à ses affiliés.

« Tout employé, à son début, a dû passer, au total, seize années dans un noviciat. L'on ne tient pas le moindre compte des inégalités des facultés, ni des doses diverses de science dont ils peuvent être pourvus. Aussi, à peine

né, le pauvre enfant doit se mettre à la roue dans la grande machine, qui, dès lors, l'emporte sans interruption, jusqu'à son dernier instant, dans le mouvement continu et régulier qu'elle décrit. Pas un moment n'est accordé à cet être humain, pendant toute sa vie, pour jouir de sa liberté ou pour reprendre haleine; pas un moment pour qu'il puisse se recueillir au milieu de cette rotation étourdissante, et se demander pourquoi il se trouve placé dans cette machine, si elle vaut un si grand sacrifice, et si elle existe à cause de lui, ou lui à cause d'elle.

« Seize années! et seize années de l'enfance et de la jeunesse! quel trésor de temps et de facultés consacré à l'État! Que de choses peuvent s'apprendre dans ces seize années, les plus importantes et les plus décisives de la vie humaine! Combien de semences fécondes peuvent être jetées sur ce sol vierge! Mais, hélas! les établissements d'éducation, en Autriche, ne comprennent point la gravité de leur mission et la possibilité de la remplir. Un malheureux pédantisme, une funeste négligence de ce qui importe le plus à l'homme comme au citoyen, rapetissent les jeunes âmes, leur impriment une direction restreinte et dépourvue d'intelligence, détournent leur vol de tout but supérieur, les acheminent vers la route vulgaire, et ne leur font désirer que le chétif pain quotidien. Là, nulle liberté de discussion et de pensée. Pour chaque science, on a un livre d'enseignement prescrit, le plus souvent vrai travail de cuistre, et jamais on n'est autorisé à s'en éloigner, pas même par des commentaires oraux. Nul commerce de société, partant nul amour; nul lien d'âmes entre les professeurs et les élèves; entre eux il n'y a que la peur pour l'écolier, qui craint une note

défavorable. On renforce la mémoire des élèves aux dépens de leur esprit, en remplissant leur tête d'une foule de choses inutiles et inapplicables, au point qu'il ne reste plus de place pour la pensée. Leur caractère, leur développement moral sont entièrement délaissés. On se borne à leur donner un enseignement religieux indigeste. La vie des élèves, en dehors de l'école, est rendue pénible par une surveillance mesquine et pédantesque qui étouffe la vigueur de leur esprit, et dont la haute portée se manifeste par une guerre ridicule faite au tabac à fumer, aux cannes et aux moustaches.

« Aussi ne voit-on, dans les établissements d'enseignement de l'Autriche, que très-peu d'auditeurs qui y soient appelés par l'amour de la science. La presque totalité de ceux qui s'y trouvent regardent les études comme un mal nécessaire, comme le seul moyen d'arriver à obtenir un emploi, ou plutôt, à toucher un salaire, ce qui est l'unique point de mire des élèves, dans leurs songes les plus dorés. Pour arriver à ce but, on se traîne péniblement à travers les années prescrites d'étude ; on supporte patiemment les maigres leçons du professeur, et c'est avec plaisir que l'on se voit parvenu au bout d'une carrière sans plaisir, pour entrer dans une autre qui n'est ni moins vétilleusement réglée, ni moins dépourvue de joies.

« Dès sa plus tendre jeunesse, l'Autrichien a l'esprit parqué, il n'a été élevé que dans une seule idée, pour un seul but, à savoir, se procurer le pain quotidien ; étranger à tout intérêt véritable et à toute vue élevée, il n'a aperçu, depuis ses premières années, qu'un sentier tournant, morne et obscur, et il ne l'a point choisi à cause du but auquel il conduit, ni à cause de sa noble

destination; mais en vue du pain que l'on y trouve.

« Il se peut qu'il y ait d'autres pays où l'enseignement, sous le rapport scientifique, ne soit pas supérieur à celui de l'Autriche; mais dans ces pays, du moins, la vie, en dehors de l'école, a plus de liberté et moins d'entraves; l'action juvénile, le développement des idées ne sont pas si bornés; il n'y a point cette pédanterie déraisonnable et calculée qui tend à étouffer toute liberté dans la vie spirituelle. Le temps des études passé, le jeune homme jouit communément d'un intervalle de loisir plein et absolu. Il peut alors se débarrasser de la chaîne qu'une vie de routine a rivée autour de lui. Il peut, dans la conscience qu'il a de sa liberté, songer à la direction qui lui convient. Il ne cédera pas à une nécessité souvent imaginaire, et ne subira pas, par une condescendance passive, les influences immédiates du présent. Ce court et unique moment de liberté est interdit au futur fonctionnaire autrichien. Voilà pourquoi il serait difficile de trouver une classe aussi remplie d'existences manquées et brisées, d'âmes aussi tourmentées par le mécontentement que celles des fonctionnaires autrichiens. La plupart, en effet, ont pris leur état sans vocation intérieure, sans goût, plusieurs même avec une répugnance marquée.

« Si le passé se présente à eux privé de joies, la perspective de leur avenir n'est pas moins dépourvue de tout ce qui aiguillonne l'activité. Le faible fil de la vie se déroule pour eux avec une excessive lenteur. Le jour de l'avancement arrive sans que rien puisse l'accélérer ou le retarder d'une heure; nulle marque de distinction, nulle reconnaissance, nulle publicité encourageante ne vient récompenser des efforts extraordinaires ou une capacité un peu supérieure à la médiocrité.

« L'administration autrichienne laisse aux communes si peu de liberté d'action, que celles-ci ne peuvent nommer aucun de leurs fonctionnaires, pas même leurs greffiers, leurs huissiers, etc. ; la nomination de ces employés subalternes, ainsi que leur destitution, est entièrement à la merci du gouvernement, sans qu'il soit le moins du monde obligé de faire connaître le motif de ses actes. L'administration des dépenses et recettes communales, comme celle des fonds communs, est placée sous l'inspection spéciale du gouvernement de l'État. Aucune assemblée, quel qu'en soit le but, ne saurait avoir lieu sans la permission des autorités, ni autrement qu'en leur présence, et ces restrictions s'appliquent, non-seulement aux communes rurales, mais aussi aux villes, quelles que soient leur étendue et leur importance.

« Lorsque, dans quelques siècles, nos neveux étudieront les institutions de leurs aïeux ; lorsqu'ils verront comment la gestion des affaires qui importaient le plus aux individus, qui les touchaient de plus près, était interdite à ceux-là seuls qui y étaient directement intéressés ; lorsqu'ils sauront enfin que cette gestion était confiée à des personnes étrangères et indifférentes, ils douteront de l'existence d'un tel état de choses, et s'étonneront et de la sottise des gouvernements, et de la bonhomie des gouvernés.

« On comprend ce que doit être l'influence des fonctionnaires judiciaires, qui, sans que leur pouvoir soit borné, ni par l'institution du jury, ni par la publicité des procédures, décident de la propriété comme de la vie des citoyens. Une influence non moins grande, mais peut-être plus odieuse encore, est celle des fonctionnaires du fisc et des régies, qui, en rapports incessants avec le peuple,

ont le droit de contrôler son revenu journalier et sa consommation. Il faudrait que le peuple vit, dans les fonctionnaires, des auxiliaires à ses efforts vers les progrès et les améliorations, des guides en fait de lumières et d'intelligence; il faudrait qu'il leur reconnût la volonté de faire le bien, de la sympathie pour lui, en un mot, tout le contraire de ce qu'il aperçoit maintenant en eux. Aussi, l'antipathie du peuple autrichien pour les fonctionnaires est-elle d'autant plus forte, qu'il sait qu'il a le droit d'élever contre eux les réclamations, et qu'au lieu de les voir se hâter d'y faire droit, il trouve en eux une absence complète d'intérêt pour lui, une indifférence sans bornes pour les hommes des rangs desquels ils sont cependant sortis¹. »

« Le déficit revient toujours d'une manière régulière dans l'administration autrichienne. Où conduira une telle situation des finances? La dette de l'État qui augmente tous les ans absorbe, dans une proportion toujours croissante, le revenu public; l'administration entière devient chaque année plus coûteuse et plus compliquée. Le nombre des employés, qui augmente sans cesse, offre une perspective effrayante. Dans une telle situation, le seul moyen de remédier au délabrement des finances est de changer complètement le système actuel². »

« La sévérité des mesures fiscales est aujourd'hui arrivée à un degré de vexation qu'il est impossible d'imaginer. Le contribuable est poursuivi, jusque dans les plus petits détails de son ménage intime, par la surveillance et par la visite des agents des finances, qui croient apercevoir une fraude ou commise ou méditée envers le fisc;

¹ De l'Autriche et de son avenir, t. 1, p. 38 à 64. — ² *Ibid.*, p. 95.

et ces agents n'ont pas seulement le droit et même le devoir, mais (ce qui est bien plus important) un intérêt personnel à procéder, sur un soupçon quelconque, à la visite la plus rigoureuse, la plus impitoyable. La conséquence naturelle de cet état de choses a été, qu'une foule de petits producteurs et de petits industriels ont renoncé à leur état, parce qu'ils ne trouvaient point leur compte à s'assujettir à ces vexations, ou parce qu'ils étaient hors d'état de faire face aux dépenses qui, *per fas* ou *per nefas*, se trouvent toujours liées à de tels actes officiels. Il en est résulté une haine profonde du peuple contre ces agents des finances, haine qui s'enracine plus profondément de jour en jour, et qui ne s'est déjà que trop souvent manifestée par des rixes sanglantes, et même par des meurtres¹. »

« Nous voyons, en Autriche, l'agriculture et l'économie rurale être bien éloignées d'atteindre le degré de perfectionnement où elles sont arrivées en d'autres pays, surtout en Angleterre et dans quelques parties de l'Allemagne. Cet état de choses doit être attribué à l'impôt foncier qui se trouve élevé au-dessus de toute proportion raisonnable. Ces impôts, dans les pays héréditaires de l'Autriche, rapportent un produit presque triple de celui qu'ils donnent en Angleterre, pays où le prix moyen des produits ruraux est double de celui des mêmes produits en Autriche². »

« L'Autriche n'a pas encore atteint son développement agricole; et son système hypothécaire si embrouillé, si plein de lenteurs, et toujours si peu fixe, ne paraît pas très-propre à en améliorer la marche.

¹ De l'Autriche et de son avenir, t. I, p. 404. — ² Idem, p. 408, 409.

« L'agriculture manque donc de capitaux, de crédit, d'exemples encourageants et capables d'exciter l'émulation ; par suite de l'imperfection des communications intérieures, elle ne trouve pas d'écoulement pour ses produits, et, lorsque cet écoulement peut avoir lieu, il se trouve entravé, d'autre part, par mille mesures fiscales, nuisibles et vexatoires ; elle gémit sous un impôt qu'il lui est presque impossible d'acquitter, et en outre, dans la plupart des provinces, sous le poids du système féodal avec ses prestations en nature et autres, avec toutes les conséquences les plus désastreuses. Le résultat de cette funeste situation est que l'Autriche, pays presque exclusivement agricole, et dont la population est bien loin d'être trop considérable, ne produit pas toujours assez de blé pour sa propre consommation, et que ses importations, pour certaines céréales, sont beaucoup plus fortes que ses exportations . »

« La politique commerciale autrichienne est encore bien éloignée de ce qu'elle devrait être ; et il n'en saurait être autrement avec le système en vigueur ; car, dans un pays où les besoins et les vœux de la nation n'ont point d'organes, et où ils sont soumis à la routine d'une bureaucratie indifférente, qui fait qu'ils ne parviennent le plus souvent que beaucoup trop tard, et quelquefois seulement par hasard, à la connaissance du gouvernement, dans un tel pays, on ne saurait appliquer une politique large, énergique et allant au-devant des besoins de l'époque. Chaque province continue d'être administrée, tant bien que mal, comme par le passé ; chaque autorité poursuit son but particulier, souvent opposé diamétralement.

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 440.

ment à celui des autres. L'administration financière est aux prises avec l'autorité politique, l'administration militaire avec toutes les deux. L'une soutient contre l'autre des procès qui durent des années ; elle se glorifie de l'importance de sa victoire, lorsqu'elle parvient à lui arracher quelque chose ; et il ne vient à l'esprit de personne qu'eu définitive elles ne servent qu'un même prince et un même pays. Ce défaut d'unité dans l'autorité est doublement pernicieux en Autriche, parce que là tout le gouvernement se trouve concentré dans cette autorité, où toute la vie politique a été refoulée, après s'être retirée des autres membres du corps de l'État ; avec elle donc le corps entier se trouve paralysé. Comme toutes les autres institutions de l'Autriche, le conseil d'État fondé par l'empereur François, fut atteint, dès les premières années de son existence, par la force dissolvante de la bureaucratie, force qui prive d'âme tout ce qui doit vivre ; aussi, ce conseil se trouve-t-il changé en une simple chambre, où tout se traite par écrit dans des sections séparées, où enfin toutes les nominations, et partant toutes les tendances sont bureaucratiques. Dès lors, l'ancien désordre, l'ancien chaos ont continué à régner avec plus de force que jamais.

« Nous voyons, en conséquence, les rapports commerciaux et consulaires de l'Autriche avec les États, souffrir de vices très-patents, nous voyons aussi les bonnes voies du commerce, les bons débouchés négligés ; enfin, nous voyons la marine marchande autrichienne plutôt s'affaiblir que faire des progrès.

« S'il est vrai, et nous pensons qu'il n'est plus nécessaire de le prouver de nos jours, que tout progrès dans la prospérité générale, toute amélioration intellectuelle ou

matérielle des peuples dépendent du libre développement de leur vie commune, il en découle naturellement qu'un gouvernement qui s'oppose, par tant d'obstacles, à ce développement, ne saurait être qu'un gouvernement préjudiciable au progrès national. L'expérience n'a que trop incontestablement établi la vérité de ce principe pour l'Autriche¹. »

« Les fonctionnaires, en Autriche, forment un corps qui, entravant, séparant, brouillant tout, se pose entre le prince et le peuple, intercepte les intentions bienveillantes de l'un, comme les vœux et les demandes de l'autre, et en forme un ouvrage méconnaissable, absurde. Le gouvernement laisse faire. Le système qui a prévalu jusqu'ici, celui qui prévaut encore, est ce système temporisateur, palliateur, entièrement passif, qui consiste à laisser faire, à éviter toute mesure énergique, toute réforme radicale.

« Quels ont été les résultats de la politique autrichienne? A l'intérieur, le gouvernement s'est aliéné les sympathies des peuples, l'État se trouve obéré d'une masse de dettes toujours croissante, la prospérité matérielle n'a fait et ne fait que des progrès infiniment lents; les intérêts intellectuels sont négligés; enfin, l'Empire se voit à la veille d'être divisé par suite des tendances de plus en plus divergentes des différents partis. A l'extérieur, l'Autriche a perdu sa force, la considération, l'influence; elle ne doit plus la place qu'elle occupe parmi les grandes puissances de l'Europe, qu'à une certaine vénération pour son ancienne puissance. Quant à son influence véritable, à cette influence qui se fonde sur la valeur intrinsèque des nations, sur une certaine tendance poursuivie sans

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. I, p. 445 à 449.

déviations, l'Autriche l'a depuis longtemps perdue¹. »

« Tandis que tous les gouvernements mettaient à profit de longues années de paix, pour marcher en avant, l'Autriche, comme le serviteur infidèle, enfouissait le talent que le Seigneur lui avait confié. Elle croyait rester stationnaire, et ne s'apercevait pas, qu'au milieu du progrès universel, quiconque ne bouge point rétrograde. Quoiqu'elle ait la présidence à la Diète, malgré le prestige des vieux souvenirs que son nom réveille, elle s'est vu enlever par la Prusse une influence qui, au lieu de baisser, aurait dû, au contraire, aller toujours en augmentant. Elle est méconnue, oubliée et haïe en Allemagne, parce qu'on la regarde comme le soutien de principes surannés et rétrogrades, tandis que la Prusse, par un sage calcul, s'est mise à la tête du progrès libéral. Parmi les grandes puissances européennes qui ont soutenu, de leurs efforts, les mouvements décisifs qui se faisaient vers la liberté et la civilisation, il en est une qui s'est retirée, isolée, et quand la chrétienté entière palpait à la vue de la lutte héroïque de nos frères contre les barbares, elle s'est écartée d'un air boudeur, et est restée spectatrice immobile du combat; elle n'a point osé contrarier le mouvement général de l'Europe, et prendre ouvertement le parti des oppresseurs barbares; mais ses sympathies, ses vœux, ses efforts secrets étaient en leur faveur. Cette puissance, c'est l'Autriche, et cependant ses intérêts les plus chers exigeaient qu'elle contractât une liaison intime avec l'Orient chrétien. Aussi, cette politique inconcevable a-t-elle porté ses fruits : l'influence autrichienne est entièrement perdue en Orient; elle a passé à

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 443, 444.

d'autres nations qui, tous les jours, y deviennent de plus en plus prépondérantes, et le commerce de l'Autriche, qui se fait presque tout dans ces parages, en souffre considérablement ¹. »

« Nous avons consciencieusement appliqué le scalpel à l'Autriche, et nous l'avons trouvée dépourvue de base solide, nous avons trouvé qu'elle ne repose sur aucun principe qui promette de la durée; nous l'avons vue déchue dans ses rapports extérieurs, dans l'opinion publique de l'Europe et dans son influence, nous l'avons vue abandonnée, sur toutes ses frontières, à des influences étrangères et hostiles. Nous avons vu, dans son intérieur, un mélange de nationalités ennemies entre elles; nous avons vu, en un mot, une machine gouvernementale inanimée, sans intelligence, et par conséquent sans vigueur ². »

« La première partie de l'ouvrage intitulée : *De l'Autriche et de son avenir* fut écrite avec l'intention d'indiquer les profondes blessures par où toute la vitalité de notre pays menace de s'échapper; de démontrer que le système gouvernemental conduit à la désorganisation, ruine le sol sous nos pieds, et entraîne l'État à une ruine totale; puisque les gouvernants affaiblissent à plaisir leurs soutiens naturels, les renversent même, quoiqu'ils leur aient été donnés par le droit positif et historique, et cela, pour s'appuyer sur des institutions sans garantie de durée, sans force et sans autorité. Restait à tirer la conséquence de tant de maux; nous l'avions fait sans craindre de nous compromettre, et nous avons dit que, pour sauver la monarchie prête à s'écrouler, un changement

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 148, 149. — *Idem*, p. 154.

complet devait avoir lieu dans le système du gouvernement ¹. »

« Dites-nous qui, en Autriche, depuis le trône jusqu'à la cabane, n'a pas l'intime conviction de l'impérieuse nécessité d'une réforme absolue, et qui est assez heureux pour se bercer de la douce illusion que la stabilité tant vantée de l'Autriche peut encore tenir vingt ans ! dix ans seulement ! Dans les palais des grands, dans la résidence impériale, dans les chancelleries, dans les rues et les places de nos villes et de nos villages, cette question recevra une même réponse, la révolution morale est accomplie ². »

« Depuis 1809, l'Autriche a marché à reculons, ce qui afflige profondément les vrais patriotes. Toute idée sacrée et féconde, quelle vienne du trône, des États ou du peuple, est réprimée aussitôt par les fonctionnaires. Grâce aux fonctionnaires, tout progrès, tout développement, tout élan national devient impossible ; c'est à eux qu'il faut attribuer la stagnation déplorable de notre vie matérielle et intellectuelle, ainsi que la désorganisation toujours croissante de notre belle monarchie. Les provinces s'isolent, des mouvements populaires se renouvellent sans cesse dans l'obscurité ; oui, le jour de la rédemption approche ³. »

« La liberté de la presse n'existant pas dans les États de l'Autriche, il leur est impossible, quoique ayant la conscience de leurs droits, et en ayant le désir, d'en appeler à l'opinion et à l'intelligence de la partie de la nation la plus éclairée ; leurs prérogatives les plus importantes sont détruites ou mutilées, ceci en faveur d'un

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. II, p. 4 à 10. — ² *Idem*, p. 10. — ³ *Idem*, p. 22.

despotisme bureaucratique qui absorbe le pouvoir du monarque et la liberté du peuple, arrangeant tout à son avantage, sans calculer le dommage qui en résulte pour la nation. Ce despotisme réprime, à l'intérieur, le libre élan du peuple et ses progrès intellectuels; tandis qu'à l'extérieur il veut se donner l'apparence d'être le champion de la civilisation et le défenseur des classes inférieures, alors qu'il éternise l'abaissement dans lequel ces classes végètent¹. »

« Un système de mutisme, sans précédent dans l'histoire, a arrêté l'essor et le développement des esprits en Autriche. Le pouvoir continue à se raidir contre les efforts de la nation, et trouve tout moyen bon pour comprimer sa pensée et son intelligence, et cela, il le fait, non-seulement en dirigeant l'instruction, mais aussi en ne permettant au théâtre que la représentation de pièces insignifiantes qui n'élèvent ni le cœur ni l'esprit. Il est admirable, si l'adjectif admirable peut convenir à quelque chose de si triste, d'observer avec quelle suite et quelle habileté le pouvoir marche à son but. Tandis qu'ailleurs les gouvernements cherchent à perfectionner les mœurs et l'éducation du peuple, chez nous, on s'efforce de le corrompre ou de le laisser croupir dans l'ignorance, et la presse est entourée d'entraves.

« En comparant le nombre des écoles fondées les premières années qui suivirent la guerre de l'indépendance, avec celui d'aujourd'hui; en comparant le nombre des savants d'alors, quoique ce nombre ne fût pas encore suffisant, avec celui d'aujourd'hui, on se convaincra que, depuis trente ans, nous n'avons fait que rétrograder. Quand

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. II, p. 42.

vint le dix-neuvième siècle, avec sa liberté de la presse, son progrès politique et moral, tous ces précieux mobiles avaient influé sur l'Autriche comme sur le reste de l'Europe ; il ne s'agissait donc plus alors, comme auparavant, de tirer le rideau de l'ignorance sur notre pays languissant, et ce fut entre lui et ses gouvernants une guerre sourde qui, depuis trente ans, ne s'est jamais ralentie, et, douloureux aveu ! l'avantage a été pour le pouvoir, et cela, en grande partie par la faute de la nation. Inutile de s'abuser, les Autrichiens sont méprisés de tous, et parias de l'intelligence et des progrès, leurs compatriotes, les Allemands des autres États, ne veulent pas fraterniser avec eux, et leur reprochent une indolence coupable. Oui, si on eût abjuré cette feinte douceur, si on eût porté la main sur la propriété, on aurait agi moins cruellement, car ce que l'homme possède de plus saint et de plus précieux, c'est la vertu et l'intelligence, et celui qui cherche à le priver de ces biens, attente à la dignité de l'homme et aux lois immuables de son développement.

— « Serait-il rationnel qu'un État de 38 millions d'habitants, situé au centre de l'Europe, entouré de tous côtés par des pays où règne la publicité la plus illimitée, n'ait pas chez lui l'ombre même de la liberté de la presse ? Faut-il, disons-nous, que l'Autriche soit obligée de lire les journaux étrangers pour savoir ce qui se passe chez elle ? Les abus les plus absurdes restent sans remèdes, simplement parce qu'il n'est pas possible de les faire connaître, et cette ignorance du public aide à l'intérêt et à la paresse des fonctionnaires subalternes. Quel est l'Autrichien, quel est l'étranger même qui, après avoir parcouru l'Empire, ne confirmera pas ce que nous avançons ?

La chose devient tellement intolérable, que les ennemis les plus acharnés de la liberté de la presse en conviennent eux-mêmes, et qu'on n'y porte pas remède, uniquement à cause de la force d'inertie, péché originel de la nation. Si l'Autriche avait, comme la Prusse a déjà depuis longtemps, une publicité capable de fixer l'opinion, la clameur élevée par les amis et les ennemis du pouvoir n'aurait pas eu lieu ; mais tant qu'un parti seulement pourra élever la voix, et que l'autre sera forcé au silence, celui qui parlera ne pourra persuader. C'est ainsi que le gouvernement, par sa propre faute, se trouve impuissant devant l'opinion, et que le monde, et en particulier ses propres sujets, lui jettent la boue au visage. Il s'est blessé de ses propres armes, le mensonge avec lequel il voulait tuer la vérité, le tue lui-même.

« Pourquoi donc ne pas reconnaître courageusement le besoin impérieux de l'époque qu'éprouvent à la fois les gouvernés et les gouvernants, celui d'une publicité rationnelle, et, au lieu d'avoir recours à tous ces moyens détournés, aussi peu honorables qu'inutiles, ne pas proclamer immédiatement la liberté de la presse ? Ce ne serait certainement pas un acte téméraire ; la Prusse, où le principe monarchique n'est pas moins ferme que chez nous, possède déjà ce bienfait de l'époque, et son gouvernement même augmente en ce moment le nombre de ses organes, pour pouvoir supporter plus facilement la lutte avec ses adversaires. Telle est la conduite d'un gouvernement fort qui a la conscience de son droit, de la pureté de ses intentions. Mais se retrancher toujours derrière la force brutale de la censure, c'est avouer, d'un côté, sa faiblesse, et de l'autre, laisser le champ libre aux soupçons et aux reproches.

« Si cette demi-liberté eût existé, le gouvernement eût eu contre lui des arguments moins péremptoires, et, en revanche, il en aurait eu de plus puissants pour sa propre défense. Aujourd'hui, on dirait vraiment que, de propos délibéré, il a poussé dans le parti de l'opposition les premières intelligences de la nation, car, pas un homme d'honneur et de conviction n'oserait prendre fait et cause pour lui. Cela est si vrai, que les écrits qui abondent dans son sens ne sont pas lus, ou, s'ils le sont, c'est avec le parti pris d'avance de ne pas croire un mot de ce qu'ils disent ¹. »

« Jamais, à aucune époque, la censure n'a été aussi rigoureuse qu'elle l'est aujourd'hui, principalement sous le rapport de la littérature, et l'on peut dire que, depuis un siècle, nous sommes allés à reculons. Le gouvernement a pris une position ridicule et hostile, vis à vis de l'intelligence, de la science et de la littérature, sans qu'il puisse en retirer autre chose que du dommage. Depuis trente ans, la censure est devenue chaque année, chaque mois, plus sévère, plus abstraite, et elle est aujourd'hui arrivée à un tel point, qu'elle en est absurde. Certaines anecdotes de la censure autrichienne seraient une bonne fortune pour un almanach comique ². »

« A l'exception de celle de la classe inférieure, l'instruction en Autriche est, il faut le dire, dans l'état le plus pitoyable; et, en l'organisant, on semble avoir fait abstraction du principe que l'étudiant doit avoir pour but constant, *la science, la connaissance du vrai*. Tout ce qu'on veut, c'est que nos colléges, nos universités forment des bureaucraties propres à continuer l'ordre de

¹ De l'Autriche et de son avenir, t. II, p. 61 à 71. — ² Idem, p. 78.

choses existant. Les médecins, les avocats, les ecclésiastiques reçoivent ces inspirations. A proprement parler, nos lycées ne sont que des écoles de cadets civils, où la science et la littérature sont complètement négligées, et où tous les cours spéciaux, n'importe sur quel sujet, sont défendus, ou permis seulement dans des circonstances toutes particulières¹. »

« Grâce à la pusillanimité des chefs et de leurs partisans, l'Autriche est tombée bien bas dans l'opinion ; la méfiance et le mécontentement que le gouvernement excite, sans pensée d'avenir, germent comme des graines fécondes, et porteront un jour des fruits amers, dont lui-même devra sentir l'âpre saveur, car, sans aucun doute, la réaction arrivera, et le fait de ce despotisme exagéré est de prédisposer au radicalisme ; tant que le gouvernement continuera dans ses vieilles routines, l'opinion sera toujours contre lui, lors même qu'il se trouverait agir dans l'intérêt général². »

En commençant notre étude sur l'Autriche, nous avons affirmé que l'État et le clergé s'y étaient unis pour gouverner la nation, en la privant de liberté et de lumières ; nous pourrions dire que la Prusse a suivi la voie directement contraire, et qu'elle s'est appliquée à conduire ses peuples par les lumières et les libertés progressivement accordées. Nous ne développons pas cette assertion, nos autorités seules ont le droit de convaincre le lecteur. Tout ce que nous avons à faire, c'est de montrer le gouvernement prussien, animé d'un esprit protestant, répan-

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. II, p. 80 à 83. — ² *Id.*, p. 451, 453.

dant l'instruction, semant les libertés avec le même empressement que l'Autriche met à restreindre la première et à enchaîner les secondes. Quand nous aurons ainsi constaté que ces deux germes de la vie protestante sont bien dans le sol prussien, nous verrons quels fruits ils y produisent.

Après avoir ainsi étudié la Prusse, nous passerons aux États voisins, professant la même foi religieuse, pour constater que les mêmes principes y produisent les mêmes résultats.

A ce point de notre travail, nous pourrions laisser au lecteur le soin de comparer lui-même l'Allemagne du Sud, que nous avons vue, avec l'Allemagne du Nord que nous allons voir ; mais, pour plus d'évidence, nous chargerons de ce soin nos divers auteurs. Enfin, nous terminerons en demandant à ces mêmes écrivains quelle est la cause du contraste qu'ils nous auront signalé. Voilà tout notre plan.

Notre première question est donc celle-ci : tandis que l'Autriche étouffe les lumières et la liberté de penser, est-il vrai que la Prusse ait, au contraire, adopté ces lumières et cette liberté comme moyens de gouvernement ?

Écoutez d'abord Mirabeau, qui, déjà cité pour l'Autriche, doit l'être aussi pour la Prusse : « La monarchie prussienne, dit-il, est digne par elle-même d'intéresser tout homme qui pense. C'est une grande et belle machine à laquelle des artistes supérieurs ont travaillé pendant des siècles. Elle a des parties excellentes ; l'esprit d'ordre et de régularité y est comme inhérent, la liberté de penser et la tolérance religieuse y dominant, et cet exemple est une irrésistible et salutaire démonstration, que ces deux tré-

sors de l'espèce humaine, loin d'être incompatibles avec le gouvernement monarchique, lui sont très-favorables.

« La liberté civile y est portée presque aussi loin qu'elle peut l'être dans un pays soumis au gouvernement absolu d'un seul. On y possède un système militaire auquel il n'est que peu de changements à faire pour le rendre parfait. La monarchie prussienne, enfin, va donner à l'Europe l'exemple d'une législation dont celle d'aucun autre peuple n'approche. Que de choses dignes d'intérêt¹. »

Écoutons maintenant des autorités plus modernes. « La Prusse, dit M. de Rougemont, est un des États où l'instruction est le plus généralement répandue, où elle est surveillée avec le plus de soin. Le nombre des écoles y augmente chaque année. Il n'est aucun pays où les sciences et les lettres soient plus encouragées et soient cultivées avec plus de succès. Les habitants se sont élevés à un très-haut degré de développement moral et intellectuel². »

« Le gouvernement prussien donne beaucoup de soin à l'instruction publique et au développement des sciences et des arts ; aussi ce royaume est-il probablement celui des grands États de la terre où le peuple est le plus généralement instruit. Tous les cultes sont libres dans la monarchie prussienne³. »

« La Prusse poursuit ses louables efforts pour propager l'instruction dans toutes les classes. En exécution de la loi du 16 mai 1853, tous les propriétaires de fabriques et de manufactures, ayant parmi leurs ouvriers des jeunes gens âgés de moins de seize ans, viennent d'être sommés de prouver qu'ils leur font fréquenter une école pendant trois heures par jour au moins⁴. »

• ¹ Mirabeau, t. vi, p. 360, 364. — ² Rougemont, p. 486. — ³ Omalius, p. 208 à 210. — ⁴ Edm. Texier, *Siècle* du 28 décembre 1853.

« En Prusse, l'enseignement est relevé par tout ce qui peut le rendre attrayant et honorable. Dans les hautes régions universitaires, le professorat conduit aux plus hautes fonctions. L'éducation professionnelle reçoit des soins particuliers; elle développe les aptitudes personnelles, et s'attache à les appliquer avec fruit. Les jeunes gens qui se destinent aux fonctions publiques sont tenus de suivre un cours de droit administratif et d'économie politique. Après les examens de rigueur, une filière de grades qu'il est interdit d'outre-passer, complète, par la pratique, l'éducation théorique. Or, il est permis de penser qu'un pareil système garantirait, mieux que celui qui nous régit, les conditions de moralité et de savoir, requises chez ceux auxquels on confie la direction des honneurs et le manie-ment de la fortune publique ¹. »

« Le plus beau titre de la Prusse à l'admiration de l'Europe moderne est l'organisation de l'enseignement. Chez elle l'instruction est posée comme dette de l'État. Gratuite pour les pauvres, très-peu coûteuse pour les autres, elle est une loi pour tous. Ce système, établi sur la nécessité de la religion, des connaissances et des bonnes mœurs, est évidemment inspiré par le sincère désir de créer une génération pénétrée de l'amour de Dieu, de la patrie et de la famille, et de faire de la loi morale, de la dignité qu'elle confère à chacun, la base inébranlable de la société prussienne.

« En Prusse, d'après le recensement de 1843, sur une population de 2,992,124 enfants, comprenant tous ceux de 6 à 14 ans, 2,328,146 fréquentent les écoles primaires. C'est 79 sur 100, pour toute la Prusse. Dans la

¹ De Jonnés, introduction, p. 4 à 42.

province de Saxe, ce chiffre s'élève à 94 pour 100. En aucun pays de l'Europe l'instruction n'est aussi répandue¹.

« Il est juste de reconnaître que l'école philosophique allemande est digne des hommages qu'on lui rend, car aucune, depuis Platon, ne compte une aussi longue suite de chefs illustres. L'héritage de Descartes, recueilli par Leibnitz, a été porté sur une terre féconde ; si, en d'autres pays, le problème de la destinée humaine a été sondé avec plus de netteté, nulle part il n'a été revêtu de plus de dignité, ni vivifié de plus d'espérance. Par l'enseignement professoral, par l'universelle diffusion de l'instruction, la philosophie, en Prusse, a pénétré dans les mœurs et dans le gouvernement ; la connaissance des droits et des devoirs, les notions du beau, du vrai, du juste, l'interprétation rationnelle de l'histoire, n'y sont pas de vaines théories scolastiques ; elles marquent l'intelligence au coin de la réflexion et de la dignité morale, jusque chez les femmes et les enfants. Tandis qu'en France, aux yeux de la masse superficielle, la philosophie n'est encore qu'une aride abstraction, en Allemagne elle est pratique et populaire. La perfectibilité humaine y est devenue une croyance, et le progrès un culte. Cette foi de l'Allemagne fait sa force et son avenir ; l'on s'étonne ailleurs de voir le niveau moral s'abaisser, l'égoïsme et la soif du gain vaincre la probité, sécher le cœur et énerver le talent ; le mal qui nous ronge, c'est le scepticisme.

« L'attachement au dogme est profond en Prusse, malgré l'extrême diversité des sectes et des doctrines : on ne peut s'y résoudre à l'indifférence, et le besoin d'unité qui

¹ De Jonnés, p. 479.

préoccupe les esprits, les conduit à chercher les moyens d'accorder les diverses sectes entre elles, et même la croyance religieuse avec la raison philosophique. On ne saurait s'imaginer tout ce que cette candide Allemagne dépense d'efforts intellectuels pour arriver à cette conciliation¹. »

« Au dix-septième siècle, la liberté de l'esprit fut notablement protégée et favorisée en Prusse, puissance qui commençait alors à surgir. On se mit à philosopher sur des sciences séparées, par exemple sur l'histoire de la jurisprudence, et on vit bientôt cette manière d'étudier exercer une influence heureuse sur la culture de l'histoire et des sciences accessoires, de même que sur celle du droit des gens et du droit privé. L'académie des sciences de Berlin, fondée sous les auspices de Leibnitz, fit faire de grands progrès aux sciences mathématiques et naturelles. Partout l'on vit des sociétés et des réunions littéraires se former. La librairie commença à devenir une branche importante de commerce, et des journaux consacrés à la critique, s'élevèrent comme autant de tribunaux en faveur des sciences et des arts². »

« Avec quelle intelligence, avec quelle grandeur le roi ne protégea-t-il pas, ne propagea-t-il pas l'instruction populaire! Que de collections, de fondations, de voyages entrepris aux frais du gouvernement depuis 1816! Aucun pays, toute proportion gardée, ne consacre autant d'argent à l'instruction et au culte. Il existe en Prusse 107 gymnases, et dans chaque province un jury d'examen. L'éducation religieuse du peuple est l'objet de l'attention et des soins du gouvernement. Elle est basée sur le pur

¹ De Joubert, p. 189, 190. — ² Dictionnaire de la Conversation, article Allemagne, p. 384, 385.

protestantisme. Le roi, très-religieux lui-même, donne l'exemple de la ferveur¹. »

« Aucun sacrifice ne coûte à ce prince, quand il s'agit d'encouragements à accorder aux arts, aux sciences et à l'instruction publique; malgré toutes ses dépenses, l'ordre n'a pas cessé de régner dans les finances, grâce à la plus sévère économie². »

Mais si quelqu'un doit faire autorité dans ces matières, ce sera sans doute le savant envoyé par une nation voisine pour étudier l'instruction en Prusse. Citons donc le témoignage de M. Cousin : « En Prusse, tous les fonctionnaires n'arrivent à leurs fonctions qu'après des examens sévères. Comme tous sont éclairés, et comme, de plus, ils sont pris dans toutes les classes, ils portent dans l'exercice de leurs emplois l'esprit général du pays, en même temps qu'ils y contractent l'habitude du gouvernement³. »

« Toute commune, si petite fût-elle, est obligée d'avoir une école élémentaire, remplissant tout le programme de l'enseignement prescrit par la loi, ou du moins les parties les plus indispensables de ce programme.

« Voilà donc partout des écoles primaires en Prusse; mais il ne suffit pas de les décréter, il faut pourvoir à leur entretien : c'est ce que fait le titre V de la loi de 1819. La loi commence par déterminer en quoi consiste l'entretien complet d'une école, pour qu'elle réponde à son but.

« 1° Un revenu convenable pour les maîtres et les maîtresses d'école, et une existence assurée pour eux, lorsqu'ils ne sont plus en état de servir.

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, article Prusse, p. 390. — ² *Ibid.*, p. 396. — ³ Cousin, p. 456.

« 2° Un bâtiment pour les exercices et l'enseignement, distribué, entretenu, chauffé convenablement.

« 3° Les meubles, livres, tableaux, instruments et tous les objets nécessaires aux études et aux exercices.

« 4° Secours à accorder aux écoliers nécessiteux.

« Si un village, par sa position, ne pouvait pas entrer en société d'école avec d'autres villages, ni entretenir seul une école, faute de moyens nécessaires, le département viendra à son secours.

« Dans les villes, l'enseignement et l'entretien de l'enseignement ne doivent être mis en arrière d'aucun des autres biens communaux, et doivent être comptés parmi les objets auxquels il est nécessaire de pourvoir en première ligne ¹. »

« La principale mission de toute école, dit la loi de 1819, est d'élever la jeunesse de manière à faire naître en elle, avec la connaissance des rapports de l'homme avec Dieu, la force et le désir de régler sa vie selon l'esprit et les principes du christianisme. De bonne heure, l'école formera les enfants à la piété, et, pour cela, elle cherchera à seconder et à compléter les premières instructions de la famille. Ainsi, partout les travaux de la journée commenceront et finiront par une courte prière et de pieuses réflexions que le maître saura ménager, de telle sorte que cet exercice moral ne dégénère jamais en habitude. Les maîtres veilleront, en outre, à ce que les enfants assistent exactement au service religieux, les dimanches et fêtes. On mêlera à toutes les solennités des écoles des chants d'un caractère religieux. On s'appliquera à inculquer aussi aux jeunes gens l'obéissance aux lois,

¹ Cousin, p. 477 à 480.

la fidélité et l'attachement au prince et à l'État, afin que ces vertus réunies fassent germer en eux, de bonne heure, l'amour sacré de la patrie.

« L'attachement paternel des maîtres, leur affectueuse bienveillance pour chaque élève, sont les plus puissants moyens de les garantir des influences immorales et de les guider vers le bien.

« Jamais on n'infligera des punitions qui puissent, par leur nature, affaiblir le sentiment de l'honneur; et les peines corporelles, dans les cas où elles seraient nécessaires, devront être exemptes de toute barbarie, et ne jamais blesser la pudeur ou nuire à la santé ¹. »

« Dans toutes les communes du royaume, sans exception, les ecclésiastiques de toutes les confessions chrétiennes, soit à l'église, soit pendant leur visite à l'école, ou dans leur sermon pour l'ouverture des classes, saisiront toutes les occasions de rappeler aux écoles leur haute mission, et au peuple ses devoirs envers l'école. Les autorités, les ecclésiastiques et les maîtres s'accorderont partout pour resserrer les liens de respect et d'attachement entre le peuple et l'école, de telle sorte que le peuple s'habitue de plus en plus à la considérer comme l'une des conditions essentielles de la vie publique, et qu'il s'intéresse chaque jour davantage à ses progrès ². »

« Cette loi (de 1849) ne fait guère que régulariser ce qui existait déjà. Ce n'est donc point une utopie métaphysique, arbitraire et artificielle, comme la plupart de nos lois sur l'instruction primaire. Celle-là est fondée sur la réalité et l'expérience. Voilà pourquoi elle a été exécutée et a porté rapidement les fruits les plus heureux. L'im-

¹ Cousin, p. 492, 493. — ² *Idem*, p. 499.

pulsion des autorités, pour la faire exécuter, a été si ferme, la vérification du ministère si sévère, et les autorités communales, départementales et provinciales préposées aux écoles, ont déployé un zèle à la fois si soutenu et si bien dirigé, qu'aujourd'hui, presque partout, la loi est au-dessous de la réalité, et que l'on fait plus qu'elle ne commande : j'entends dans tous les points où le zèle suffit. Ainsi, la loi établissait une grande école normale primaire par département ; aujourd'hui, il y en a une en effet dans tout département, et souvent même avec plusieurs petites écoles normales succursales¹. »

« Les petites écoles normales de la Prusse se cachent plutôt qu'elles ne se montrent ; c'est là leur honneur et leur mérite. Elles diffèrent des grandes, non pas seulement parce qu'elles ont un bien moins grand nombre d'élèves, mais surtout parce qu'elles sont destinées, la plupart, à former exclusivement des maîtres d'école de village, pour les communes les plus pauvres. C'est là leur but propre ; c'est en cela qu'elles sont originales et profondément utiles. Il y a souvent des communes si pauvres, qu'on hésite toujours à y envoyer un maître d'école un peu distingué ; ce sont précisément ces malheureuses communes qui auraient le plus besoin de lumières pour améliorer leur position. Les petites écoles normales sont destinées à suppléer à l'insuffisance des grandes. Elles travaillent pour les campagnes pauvres et arriérées ; de là découlent toute leur organisation, leurs études, leur discipline. Sans doute, les grandes écoles normales de la Prusse méritent la plus haute estime ; mais il n'y aura jamais assez de respect pour ces petites écoles normales

¹ Cousin, p. 242, 243.

qui se cachent, comme je l'ai dit, au lieu de se montrer ; qui veulent être pauvres, comme les autres veulent être riches, parce qu'elles travaillent pour les pauvres : elles ne coûtent presque rien et font beaucoup de bien. Rien n'est plus aisé à établir, mais à une condition, qu'on aura des directeurs et des élèves dévoués et obscurément dévoués. Or, ce genre de dévouement, la religion peut seule l'inspirer et l'entretenir. Quand on consent à servir les hommes sans être ni connu ni apprécié, il faut avoir l'œil élevé vers la divine Providence ; ce témoin est nécessaire, à défaut de tous les autres. Aussi, les auteurs et les directeurs de ces petites écoles sont-ils presque toujours des ecclésiastiques, inspirés par la charité chrétienne, ou quelques hommes vertueux passionnés pour l'instruction populaire. Dans ces modestes institutions, tout respire le christianisme, l'amour du peuple et de la pauvreté¹. » :

« Je m'abstiens de toute remarque sur le règlement des écoles normales, qui semblent échappés à saint Vincent de Paule. La plupart des petites écoles normales de la Prusse sont fondées et conduites dans cet esprit. Toutes reposent sur la base sacrée du christianisme ; mais, dans leur humilité même, on y distingue un goût pour l'instruction, un sentiment de la nature et de la musique, qui ôtent toute grossièreté à ces modestes institutions. Je serais heureux que ces règlements tombassent entre les mains de quelque digne ecclésiastique, en France, qui entreprit un pareil apostolat². »

« J'ai vu en action le programme de l'école normale de Postdam ; l'esprit qui a présidé à l'organisation et à la distribution de l'enseignement est excellent, et il gou-

¹ Cousin, p. 296. — ² *Idem*, p. 306.

verne tous les détails. J'ai assisté à plusieurs leçons où, par courtoisie, on a interrogé, devant moi, les élèves sur l'histoire de France. Ces jeunes gens ont très-bien répondu; ils étaient fort au courant des dates et des grands faits. M. Striez, le directeur, est un ministre du saint Évangile, prédicateur, homme grave et éclairé, qui m'a rappelé M. Schweitzer, de l'école normale de Weimar. Je dois dire encore que tous les élèves de cette école avaient l'air content, et que leurs manières étaient très-convenables. S'ils avaient apporté quelque rusticité à l'école, ils l'avaient entièrement perdue. Je suis sorti de cet établissement très-satisfait, plein d'estime pour leur directeur, et de respect pour le pays où l'instruction populaire est arrivée à ce haut point de prospérité ¹. »

Nous avons vu l'Autriche rétrécir autant que possible le cercle des études. Nous allons voir la Prusse protestante l'élargir bien au-delà de ce qui se fait partout ailleurs : « L'examen pour passer à l'Université a lieu, ou dans chaque gymnase, pour les jeunes gens qui y ont terminé leurs études, et il s'appelle alors examen de départ, ou, pour les jeunes qui n'ont pas étudié dans les gymnases, devant une commission scientifique d'examen. Cet examen comprend, dans une mesure très-remarquable, les mathématiques et les sciences, aussi bien que les langues anciennes et les lettres : la langue française fait même partie de cet examen. Sa vraie force réside dans les compositions écrites ; la partie orale est aussi très-difficile. J'ai vu, dans un des meilleurs gymnases de Berlin, les compositions de l'examen de départ. Elles m'ont paru témoigner d'une connaissance très-solide des diverses

¹ Cousin, p. 384.

matières enseignées. Selon moi, au talent de rhétorique près, l'examen de départ, en Prusse, est, je ne dis pas seulement beaucoup plus fort que notre examen de baccalauréat ès-lettres, mais presque aussi fort que notre examen de licence ¹. »

« On peut regarder comme une organisation très-satisfaisante de l'instruction publique, celle où les quatre points suivants seraient assurés :

« 1° Tout le monde, et par là j'entends tout le monde sans exception, la population tout entière, filles et garçons, dans les villes et dans les campagnes, allant aux écoles primaires élémentaires, gratuites ou payantes ;

« 2° Toute la classe moyenne, dans les villes, allant aux écoles primaires supérieures ;

« 3° Un nombre suffisant de jeunes gens, de la classe moyenne et des hautes classes, allant ensemble aux collèges dans la division inférieure ;

« 4° Sur ce nombre, après une épreuve convenable, une élite appelée, non par le droit de la naissance ou de la fortune, mais par celui du travail et du talent, à passer dans la première division du collège, de là à l'université, et de là encore dans les rangs supérieurs de la société.

« Cet idéal est à peu près réalisé en Prusse. Nous avons prouvé ailleurs, qu'en 1831, sur 12,726,823 habitants, 2,403,030 enfants, c'est-à-dire la totalité des enfants en âge d'aller aux écoles, y allaient effectivement, et que, sur ce nombre, 56,889 garçons et 46,598 filles, en tout 103,487 enfants, fréquentaient les écoles primaires supérieures ². »

« Berlin a cinq gymnases, sans compter le réal-gym-

¹ Cousin, *Instruction secondaire*, p. 69, 70. — ² *Idem*, p. 118, 119.

nasium, qui peu à peu devient, à quelques modifications près, un gymnase ordinaire. Sur ces six gymnases, trois appartiennent à l'État, trois à la ville, et pourtant Berlin n'a guère plus de 200,000 âmes. En suivant cette proportion, une ville de 800,000 âmes, comme Paris, devrait en avoir quatre fois autant ; à savoir, près de vingt collèges. Loin de là, Paris n'en a que sept, dont cinq à l'État, et deux à la ville. En Prusse, il y a un assez bon nombre de villes qui n'ont pas plus de 30 à 40 mille âmes, et qui ont plusieurs gymnases ; et il ne faut pas croire que chacun de ces gymnases est trop peu fréquenté, loin de là, les classes inférieures, et même les classes moyennes y sont très-remplies ; mais c'est par la force des études et par l'excellence de la discipline qu'il faut juger un collège. Or, à cet égard, les gymnases de la Prusse sont presque des modèles. J'ai examiné en détail, outre le gymnase de Scholpforte, dans la province de Saxe, les six gymnases de Berlin. Je déclare qu'il n'y en a pas un où l'instruction, j'entends l'instruction littéraire, la seule dont je puisse me porter juge, ne m'ait paru à la fois solide et élevée ¹. »

« Les étudiants qui passent trois ou quatre ans à l'université, sont l'espérance de la patrie ; c'est de leur sein que sortent les théologiens, les jurisconsultes, les médecins, les professeurs de gymnase et d'université, et tous les fonctionnaires du second et du premier ordre ; car les fonctions, en Prusse, sont toujours le prix d'un examen qui suppose une instruction élevée. Les gymnases sont institués pour assurer ce recrutement, et, sous ce rapport, ce ne sont pas seulement des établissements littéraires, ce sont, avec

¹ Cousin, *Instruction secondaire*, p. 423, 424.

les universités auxquelles ils préparent, les foyers de la vie morale de la nation, et de véritables institutions politiques ¹. »

« Un caractère non moins frappant, dans les études des gymnases prussiens, est la haute importance de l'enseignement religieux. En Prusse, il n'y a pas une des six classes dont se compose le gymnase, qui n'ait son cours de religion comme son cours de latin, de grec et de mathématiques. Le culte seul, avec ses cérémonies, ne peut suffire à des jeunes gens qui réfléchissent; un véritable enseignement religieux est indispensable, et rien ne se prête à un enseignement plus régulier, plus riche, plus varié que le christianisme. Il semble que la Restauration (en France), qui parlait sans cesse de religion, devait établir un pareil enseignement: elle s'en est bien gardée. Tout son zèle s'est épuisé à multiplier les offices. Je ne connais guère de gouvernement qui ait plus nui à la cause religieuse. La Restauration a réduit l'aumônier à n'être qu'un desservant, et à peine un catéchiste pour les classes inférieures. Le christianisme sans enseignement, réduit à un spectacle inintelligible, fatigue et humilie des esprits qu'il aurait élevés et charmés ². »

Mais c'en est assez sur l'instruction, passons à ses fruits, à ces libertés sages, progressives, pratiques, dirons-nous, que le gouvernement prussien a, dès lors, pu concéder sans danger pour lui et au profit de tous les genres de progrès. « La Prusse, dit Moreau de Jonnés, dans une vaste refonte de sa société tout entière, a jeté successivement au creuset des réformes, la propriété, les

¹ Cousin, *Instruction secondaire*, p. 127. — ² *Idem*, p. 443, 444.

droits civils, la religion, l'administration, l'armée, l'instruction publique, l'industrie, le commerce, le pouvoir politique, la division territoriale. Il y a quarante ans, la Prusse était une monarchie quant au gouvernement, féodale quant à sa constitution civile ; aujourd'hui, c'est un État libre, à peu près représentatif, occupant un rang important comme puissance industrielle et commerciale. Une telle transformation, chez une nation intelligente et virile de 16,000,000 d'hommes, habilement gouvernée, ne peut être indifférente pour personne. L'Allemagne active du Nord (protestante), bien différente de l'Allemagne pétrifiée du Midi (catholique), s'ébranle à toutes les secousses des empires, frémit aux moindres palpitations des peuples. Son peuple est le héros ou l'auxiliaire des plus mémorables événements du monde moderne. Durant les deux siècles qui forment sa courte existence, on assiste à la croissance et à l'éducation d'un grand peuple ; on le voit, malgré les plus rudes obstacles, arriver à la force et à la stabilité, proclamer la liberté de conscience, et ouvrir le premier, au monde, la voie des émancipations. La philosophie, assise sur le trône, y pratique, pendant un demi-siècle, la tolérance ; plus tard, c'est elle encore qui institue l'abolition du servage et des privilèges, l'égalité des droits, tous ces glorieux principes qu'ailleurs conquérait l'insurrection. Aujourd'hui, la Prusse grandit dans la paix par le travail, après avoir grandi dans la guerre par le courage ; c'est le pays de la discipline et de la persévérance. Le Zollverein lui fait un empire commercial dont elle tient le sceptre ; les chemins de fer, qui tous rayonnent de sa capitale, enlacent le corps germanique d'un réseau de fibres vivantes dont Berlin est le cœur. Elle attire graduellement l'Allemagne

par la centralisation des idées et des intérêts, et la domine par un ascendant bien plus irrésistible que l'effort passager des conquêtes.

« Cet énergique développement, accompli d'abord au profit exclusif d'une dynastie habilement progressive, est devenu, depuis trente années, l'œuvre collective de toute une nation élevée au premier rang, par la seule puissance de son génie et de ses institutions. Lorsqu'on veut nommer les plus puissants promoteurs de la civilisation moderne, ne faut-il pas citer l'aristocratie en Angleterre, le peuple en France, et la monarchie en Prusse? La liberté donnée aux capacités de se développer, les soins qu'on apporte, en Prusse, à les cultiver par l'éducation; l'extension des ressources créées par le travail; le perfectionnement merveilleux de l'agriculture, attestent la sincérité des efforts, tentés en Prusse, pour répartir à tous le nécessaire, et éviter que le luxe ne soit le privilège de quelques-uns, et l'indigence le lot du plus grand nombre¹. »

« En portant ses soins sur la culture intellectuelle, Frédéric-Guillaume, heureusement inspiré toutes les fois qu'il s'agissait d'organisation civile, ne négligea pas les intérêts matériels qui alimentent le travail, stimulent l'intelligence, et accroissent le bien-être individuel en même temps que la richesse de l'État. Les travaux publics prirent une extension prodigieuse; des routes nouvelles, des ports, des canaux, l'aménagement des rivières, le perfectionnement des procédés de culture, développèrent la production agricole à un degré qui n'est surpassé qu'en Hollande et en Angleterre seulement. Rien n'atteste l'in-

¹ De Jonnès, introduction, p. 4 à 42.

telligente initiative du gouvernement prussien, et le sincère amour du progrès qui l'anime, comme le prompt établissement de ses chemins de fer. Bien que cette œuvre ait été confiée aux compagnies, l'État est souvent intervenu, tantôt en prenant une certaine part d'actions, tantôt en garantissant un minimum d'intérêt de trois pour cent aux actionnaires; la judicieuse combinaison des chemins de la province Rhénane avec ceux de la Belgique, et des chemins prussiens du Nord avec ceux de Saxe et d'Autriche, a couvert, en quelques années, comme par enchantement, tout le centre du continent, depuis la Hollande jusqu'à la Suisse, depuis Hambourg jusqu'à Venise, et de Cologne à Varsovie, d'un réseau de lignes immenses, habilement entrelacées, qui rapprochent et confondent les centres populeux, les mers et les nations ¹. »

« Rien ne devait manquer à la fortune de la Prusse, ni la palme du grand capitaine, ni la couronne civique du législateur. Si l'on examine avec attention l'ensemble des lois promulguées par Frédéric-Guillaume III, durant la période pacifique de son règne, on reconnaît qu'une idée haute, généreuse et éminemment philosophique, a présidé à leur création, et en relie les diverses parties, pour en construire un admirable monument d'organisation sociale. Suivant cette pensée, l'édifice de la puissance morale et matérielle de la Prusse repose sur quatre colonnes principales : la religion, l'armée, l'instruction et le travail. Élever le sens moral de la nation et multiplier ses connaissances; accroître la richesse publique et le bien-être particulier, en activant le travail et le commerce;

¹ De Jonès, p. 179 à 184.

tel est l'objet des belles institutions que nous avons énumérées, et que Frédéric-Guillaume a mises à exécution, avec un amour du bien et une intelligence du progrès qui feront son éternel honneur ¹. »

M. de Rougemont résume ces libertés en peu de mots : « Depuis le commencement de ce siècle, les paysans ont été affranchis par les lois des anciennes charges qui pesaient sur eux et sur leurs terres. Les villes ont reçu des institutions municipales ². »

« La Prusse est le royaume puissant sur lequel reposent, plus que sur tout autre, l'indépendance et la grandeur de l'Allemagne ³. »

Maintenant, quels fruits vont porter, en Prusse, et dans les autres États protestants d'Allemagne, ces deux principes, science et liberté, que nous venons de voir adopter sous l'inspiration de la réforme religieuse ? C'est ce dont nous allons juger par quelques courtes citations.

« De la réforme de Luther résulta, en Allemagne, la liberté de l'esprit ou de la pensée, comme on voudra la nommer. La pensée devint un droit. L'Église n'avait jamais positivement permis la discussion, et de temps en temps, comme pour protester, elle brûlait un pauvre scolastique. Depuis Luther, au contraire, on n'a pas fait de distinction entre la vérité théologique et la vérité philosophique, et l'on a disputé sur la place publique, en langue allemande, sans avoir rien à craindre. Les princes qui ont accepté la réforme ont légitimé cette liberté de la pensée, et la philosophie allemande est un de ses résultats les plus importants. Nulle part, pas même en Grèce,

¹ De Jonnés, p. 493. — ² Rougemont, p. 486 à 490. — ³ *Idem*, p. 491.

l'esprit humain n'a pu s'exprimer et se développer aussi librement qu'il l'a fait en Allemagne, depuis le milieu du dernier siècle jusqu'à la Révolution française ¹. »

« Un lien amical existe, en Allemagne, entre la liberté de penser et le protestantisme. Ces deux choses sont toujours étroitement alliées, et en quelque sorte mère et fille. Quoiqu'on reproche à l'Église protestante un certain rétrécissement d'idées, il faut cependant reconnaître, à sa gloire immortelle, qu'en permettant le libre examen dans l'Église chrétienne, elle a délivré les esprits du joug de l'autorité, et que cette liberté d'examiner, en Allemagne surtout, a permis à la science de se développer d'une manière indépendante. La philosophie allemande, bien qu'elle se place aujourd'hui sur le même rang que l'Église protestante, et même au-dessus d'elle, n'est cependant que sa fille ². »

« L'activité que n'ont pu étouffer les longues souffrances de l'occupation française est la preuve la plus évidente de la civilisation avancée des peuples de la Prusse et de la sagesse du gouvernement. Moins favorisé que l'Allemand du Sud, celui du Nord est plus actif, plus inventif. La Prusse est puissante par son histoire qui abonde en glorieuses pages, par son rang comme première puissance protestante du continent, par l'esprit national de sa population vaillante et éclairée. L'Allemagne doit son salut à la Prusse ; il est à désirer qu'elle lui doive aussi sa prospérité intérieure. Malgré l'autocratie de sa force, la liberté politique a pris dans son gouvernement, depuis Frédéric II, plus d'extension que dans d'autres États plus indépendants, grâce au rétablissement de la liberté in-

¹ Heine, t. 1, p. 54 à 56. — ² *Idem*, p. 285.

dividuelle et à la suppression de la servitude. Le mérite seul mène aux emplois, même les plus élevés ; aussi longtemps que ces sages principes seront en vigueur, la Prusse aura un gouvernement fort que rien ne pourra ébranler.

« Une justice prompte, consciencieuse et incorruptible est, depuis longtemps, le trait caractéristique des tribunaux prussiens. Tout Prussien peut écrire au roi et se plaindre du ministre le plus puissant. Il est sûr de recevoir une réponse, et que justice sera faite.

« Qu'il y a loin de là à ces juges autrichiens que nous avons vus répondre par la bastonnade à des vieillards qui se plaignent de leur seigneur ¹. »

« Voici, en Prusse, un peuple de même souche primitive, et cependant plus jeune, plus mâle, plus entreprenant que le peuple autrichien. La Prusse ne compte pas trois cents ans d'existence politique, et cependant, comment s'est accompli ce mystère diplomatique qui l'a assise au nombre des cinq grandes puissances européennes ? Qu'était la Prusse au seizième siècle ? Son nom figurait à peine dans le catalogue des savants géographes. Et cependant, cette petite nation surgit tout à coup du sein du Meklembourg et du Brandebourg, où elle s'est établie malgré tous les obstacles. Quelle que soit l'opinion de leurs compatriotes germains, il n'en est pas moins vrai que les Prussiens sont, de toute l'Allemagne, le peuple le plus avancé en civilisation ². »

« La Prusse marche aujourd'hui à grands pas dans la voie des progrès intellectuels et matériels. Son agriculture s'améliore, son industrie est florissante, son armée nombreuse et brave ; ses savants, ses écrivains, ses artistes,

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, article *Prusse*, p. 390 à 396. —

² Tardif, p. 49 à 51.

excitent l'admiration jalouse des autres nations, ses rivales de puissance et de gloire; elle occupe, parmi ces nations, le rang auquel elle a droit ¹. La Prusse sera, pour tous les autres pays de l'Allemagne, un modèle qu'ils s'efforceront d'imiter, et la plus ferme base sur laquelle puisse jamais être construit le grand édifice de l'unité générale ². »

M. Salter nous décrit les habitations des fermiers prussiens des bords de la Baltique comme « bien construites, salubres, couvertes de tuiles, et composées de trois chambres spacieuses et commodes. Des bâtiments extérieurs entourent ce logis principal, et sont parfois supérieurs à ceux de Norfolk. Les mêmes caractères d'aisance se retrouvent dans la condition des agriculteurs eux-mêmes : on voit souvent, sur la propriété, une excellente école destinée à l'éducation des enfants, et entretenue par le propriétaire lui-même. L'état moral et l'état physique sont de tous points satisfaisants ³. »

« La révolution qu'a subie l'état de la propriété en Prusse, a été presque aussi importante que celle qui a eu lieu en France; et elle a les mêmes effets; elle a donné de l'aisance, du bien-être et des propriétés à une nation de serfs; elle a élevé leur condition physique et morale. Mais l'état prospère de la Prusse est la meilleure preuve que nous puissions donner de la sagesse des mesures qui ont été prises et de leur opportunité. Aurait-on besoin d'une autre garantie! Nous mentionnerions l'empressement avec lequel tous les autres États de l'Allemagne, à l'exception de l'Autriche, ont suivi l'exemple de la Prusse ⁴. »

« La Prusse nous offre l'exemple curieux de la for-

¹ *Revue Britannique*, 1846, mars et avril, p. 6. — ² *Idem*, p. 9. — ³ *Idem*, p. 300, 302. — ⁴ *Idem*, 1847, septembre, octobre, p. 334.

mation d'un État. Si rapide a été, en effet, le progrès de ce royaume, qui prétend aujourd'hui à la suprématie d'un nouvel empire, qu'il doit y avoir encore des personnes vivantes pour se rappeler l'époque où ses souverains n'avaient pu obtenir la reconnaissance de son titre par la République de Pologne. Quant au nom de la Prusse, ce fut d'abord celui d'un petit coin inculte, à l'angle nord-est du royaume actuel, abandonné aux chevaliers de l'ordre Teutonique. La moitié des autres États de l'Allemagne ont tous contribué, et malgré eux, à agrandir le chef d'un petit duché que l'habileté de ses princes et la valeur de ses peuples ont élevé, en un siècle et demi, au premier rang des puissances du monde. Au temps de Charles-Quint, aucun État, dans le corps germanique, n'était capable de disputer la suprématie à la maison d'Autriche. C'est la rivalité de la maison d'Autriche, dans ses branches allemandes et espagnoles, qui forme la base du système régulateur de la politique européenne, jusqu'à ce que la soudaine apparition de la Prusse écarte les appréhensions, et change les combinaisons ¹. »

« La Prusse a acquis, par son union de douanes, une influence désormais indestructive sur l'Allemagne. Elle s'est placée à la tête du mouvement intellectuel de ce pays, et les Allemands portent aujourd'hui, avec fierté et confiance, leurs regards sur elle ; car c'est d'elle qu'ils attendent la réalisation de leurs espérances d'unité et de grandeur. Le noble successeur du grand Frédéric a appelé son peuple à prendre part aux affaires publiques, et les citoyens ont dignement justifié la confiance de leur prince. Les sympathies de l'Europe entière, l'espérance

¹ *Revue Britannique*, 1848, juillet, août, p. 253 à 256.

et les vœux de la race germanique, sont tournés vers la Prusse. Tous les jours se consolide la nationalité allemande, à la tête de laquelle s'est placée la Prusse, par ses institutions politiques. Dans peu de temps, cette unité sera achevée, elle sera close et repoussera d'autant plus irrévocablement les traînards arriérés, qu'ils étaient appelés, par leur origine et leurs traditions, à se joindre au mouvement général ¹. »

Voici le témoignage plus précis d'un savant statisticien : « D'industrielles régions, dit M. Moreau de Jonnés, telles que le bassin de l'Oder en Silésie, sur le Rhin, Créfeld et la vallée de Bormen et d'Elberfeld, sont transformées en rues de plusieurs lieues, par l'agroupement des fabriques et des usines. Les marécages qui jadis désespéraient le grand-électeur, sont aujourd'hui de grasses prairies ou des lacs ombragés, dans lesquels se mirent la royale Postdam, et des villas qui luttent de grâce et de magnificence avec celles de l'Italie. Certes, lorsque l'on considère le point et l'époque d'où le peuple prussien est parti, on reconnaît que peu de nations contemporaines ont accompli un progrès aussi rapide que le sien. Nul peuple, sauf peut-être la Hollande, n'a eu, plus que la Prusse, à combattre contre la nature, les hommes et sa propre faiblesse. Aucun, parti de si bas, n'est arrivé si haut; et si l'on mesurait le génie à la grandeur des périls et des obstacles vaincus, aucun n'aurait plus de droit à marcher au premier rang de la civilisation ². »

« Le peuple qui a renversé Napoléon a la conscience de sa force; le peuple d'où sont sortis Kant, Niebuhr, Herder, Lessing, Schlegel et tant d'autres, a la conscience

¹ *De l'Autriche et de son avenir*, t. 1, p. 146, 147. — ² De Jonnés, p. 199.

de son génie. La Prusse est impatiente de marcher librement et avec sagesse dans l'ordre nouveau où elle est entrée; la première des nations germaniques au combat de l'indépendance; à la conquête de la liberté religieuse, à la fondation de l'émancipation civile, la Prusse, la première à tous les progrès par sa virilité, son ardeur et son intelligence, réclame enfin; comme un droit acquis, le pacte fondamental qui garantit la dignité et les intérêts des peuples ¹. »

« Malgré notre désir d'éviter toute exagération, nous ne pouvons nous empêcher d'insister sur le résultat de l'amélioration apportée à la condition du peuple: Qu'on réfléchisse, en effet, quelle amélioration ce devrait être, pour un humble ménage de 1,200 francs, d'être porté à 2,000; et quelle influence doit avoir un tel changement, s'il a eu lieu proportionnellement dans toutes les fortunes! C'est le passage de la gêne, de la privation, de la misère même, à un bien-être suffisant et presque à l'aisance. Et quelles ont été les causes de ce changement? Une énergie plus puissante a été imprimée à toutes les conditions de la vie par le travail; par la suppression de la tutelle mal entendue du gouvernement; par la liberté individuelle et par l'essor accordé aux capacités pour se développer.

« Une longue paix a permis de jouir des fruits semés par le travail, de les féconder et de les multiplier. Une sage législation a renversé les barrières qui s'opposaient à la libre expansion de l'activité personnelle. L'intelligence naturelle de la nation a profité, avec succès, de ces heureuses circonstances, tant pour accélérer son pro-

¹ De Jonnés, p. 203.

grès que pour faciliter son bien-être; en même temps qu'une administration vigilante garantissait à chacun le droit, la sécurité, l'ordre et la protection que réclament la propriété et l'industrie¹. »

« Les leçons de l'illustre Thaer ont fructifié en Prusse; la plupart de ses préceptes, de ses observations, sont appliqués par des disciples habiles, et on les propage au loin en les améliorant encore.

« Une vie nouvelle anime l'agriculture; le roi et les fonctionnaires dirigent leurs soins de ce côté; des encouragements sont accordés; des écoles agricoles sont fondées; des sociétés et des comices se réunissent dans toutes les provinces, pour délibérer sur les perfectionnements à opérer, les essais à tenter; les petits propriétaires assistent à ces réunions, et étudient aux fermes-modèles créées à leur intention². »

« En quinze ans, la Prusse a dépensé un capital de 270,000,000 fr. pour ses routes et ses chemins de fer. Malgré l'emploi d'une telle somme, et sans compter les nombreux capitaux employés à la création de nouveaux établissements industriels, la nation, loin de diminuer la dépense nécessaire à sa consommation habituelle, a encore accru son bien-être, et a été à même d'économiser cette masse de travail et de richesse, pour les transformer en un capital fixe portant intérêt. En constatant ces faits, nous croyons avoir démontré, jusqu'à l'évidence, le progrès matériel de la Prusse. Si l'industrie se développe avec calme; si l'on ne s'efforce pas de la surexciter artificiellement, et c'est cette voie que le gouvernement prussien a sagement choisie; si les manufacturiers en

¹ De Jonnés, p. 376. — ² *Idem*, p. 419.

viennent à se convaincre que le meilleur travail est celui qu'on paie bien, alors le développement rationnel de l'industrie et les nombreuses occasions de gagner de l'argent qu'elle procure, seront autant de ressources offertes aux indigents ¹. »

Nous avons écouté le statisticien, suivons le voyageur : « Je suis entré dans l'Allemagne par la Prusse Rhénane, qui en est, sans contredit, la porte la plus belle. Presque tous les villages qui s'étaient présentés sur ma route, depuis la frontière jusqu'à Aix-la-Chapelle, m'avaient frappé par leur physionomie gracieuse, gaiement blottis au milieu d'une végétation fraîche et abondante; les maisons qui les composent sont convenablement bâties, et presque entièrement cachées sous d'épais tapis de pampre. Chacune d'elles a son petit jardin dessiné avec goût et entretenu avec un soin particulier; et au milieu de tout cela, vous voyez aller et venir une population vigoureuse et bien vêtue. Le besoin du progrès y est plus impérieux, plus généralement répandu; les idées libérales y germent mieux que dans tout le reste de l'Allemagne. Les habitants de ces contrées ont plus d'empressement à abandonner les anciens errements, et à s'emparer des innovations de la civilisation moderne. Nulle part, en Allemagne, la réforme agricole ne s'est faite plus rapidement, n'a été plus complète ². »

« Je voudrais que vous les vissiez, ces bons villageois de toute la Prusse Rhénane : leur visage frais et riant, leurs manières polies, aussi bien que leur costume qui, sur les deux rives du Rhin, est élégant et riche, annoncent que le contentement et l'aisance règnent chez eux. Tout

¹ De Jonnés, p. 428, 430. — ² Jacquemin, p. 3 et 4.

sujet prussien est astreint au service militaire, ce qui ne contribue pas peu à donner aux gens de la campagne cet amour de l'ordre et de la propreté qui les distingue. Heureux le peuple qui sait être à la fois agriculteur et soldat ! Heureux le sujet qui, après avoir payé sa dette à l'État, retrouve un morceau de terre rendu productif par ses mains, et dont il peut dire : « Ceci est à moi ! »

« S'il y a dans la Prusse quelques grandes fortunes, on n'y rencontre que peu de pauvres et pas un seul mendiant, et la grande majorité de la population est dans l'aisance. Il n'en n'est pas de même dans toutes les contrées de l'Allemagne, ni malheureusement dans toutes nos provinces : espérons pourtant qu'un temps viendra où chacune d'elles ressemblera, sous ce rapport, à l'heureux pays que je parcours en ce moment.

« Nous devons faire une exception en faveur de la Prusse, dans les mesures funestes qui ont amené le morcellement excessif de la propriété en Allemagne et l'épuisement des terres ; ce pays est le seul de ceux d'outre-Rhin, qui, par une série de lois sages et bienfaisantes, ait cherché à prévenir ces funestes tendances. En Prusse, chaque ville un peu marquante a son école industrielle secondaire, et dans chaque cercle, tout jeune homme peut, dès l'âge de quatorze ans, se préparer à devenir un bon ouvrier, dans n'importe quelle branche de l'industrie et de l'art. On y enseigne principalement les mathématiques, la mécanique, la géométrie, la chimie, la géographie, l'histoire naturelle, les langues vivantes, la religion et la morale, le dessin et le moulage¹. »

Ce n'est pas à l'intérieur seulement que la Prusse fait

¹ Jacquemin, p. 474 et 323.

sentir son influence bienfaisante; elle la porte sur toutes les nations voisines, et tend à devenir la tête d'un grand corps politique allemand : « La Prusse accroît chaque jour, au milieu des États germaniques, l'importance considérable qu'elle s'est acquise. Malgré les antipathies de l'homme du Sud, malgré tant de défiances, tant de rancunes toujours vivaces, c'est Berlin qui est la véritable capitale de l'Allemagne. Tous les mouvements de l'opinion viennent consacrer, d'année en année, cette prééminence. Ce n'est pas seulement parce que Berlin possède l'université la plus savante et la plus riche, parce que la société y est plus vive, plus lettrée, plus brillante qu'en aucune autre ville, parce que les arts y fleurissent, et que Frédéric-Guillaume IV a rassemblé, autour de lui, une aristocratie de talents illustres. Le vrai signe de la supériorité que conserve l'Allemagne du nord, c'est le bruit qui se fait autour d'elle, ce sont les vives et solennelles réclamations adressées directement au roi de Prusse. A mesure que les principes de la révolution française se propageront au-delà du Rhin, il est nécessaire que la Prusse reçoive toutes les pétitions de l'esprit moderne, parce que toute la vie de l'intelligence, toute la culture philosophique est, depuis longtemps, dans l'Allemagne du nord. Là où la pensée est vivante, là doivent se porter les efforts des partis. Sérieusement, que pourrait-on demander à Munich et à Vienne? Ce fut une noble action, après Iéna, de s'appuyer, pour relever la monarchie prussienne abattue, sur toutes les forces de l'esprit, ce fut aussi une bonne politique. Jamais la pensée ne fut plus libre, plus puissante, et, pour prix de cette liberté, elle ressuscita tout un peuple qui avait failli disparaître. On connaît assez la période héroïque de l'université de Berlin ; les noms de Fichte et

de Hegel disent tout. Or, ce libre développement intellectuel devait amener de grandes conséquences ; la Prusse est restée chargée des destinées de l'Allemagne, et plus l'esprit moderne s'affermira dans ce pays, plus aussi on exigera, du cabinet de Berlin, la consécration des libertés nouvelles. Il existe en Prusse, chez une partie considérable de la nation, un fond d'idées générales, d'instincts généreux, d'espérances légitimes, qu'il s'agit d'encourager et de fortifier chaque jour. Le nouveau règne ne réussirait pas à diminuer cette vigueur intellectuelle des États du Nord : qu'il s'habitue donc à ces pétitions glorieuses, à ces nouveaux cris qui, chaque jour, et d'heure en heure, montent vers le trône. Tous les poètes se sont levés en même temps de toutes les parties de l'Allemagne ; mais les mouvements de l'esprit ne se font pas toujours avec un ensemble assez harmonieux chez les peuples germaniques ; la science et la liberté y varient beaucoup, selon les degrés de latitude, l'homme du Sud et l'homme du Nord ne se rencontrent guère sur les mêmes chemins de la philosophie et de la libre pensée. Quelle distance de Vienne à Berlin¹ ! »

Ainsi, nous l'avons vu, l'instruction sans réserves, la liberté dans tous les sens, tels sont les deux pivots sur lesquels tourne la monarchie prussienne ; aussi, la prospérité du peuple et l'affermissement de l'État, tels en ont été les heureux résultats. Mais ce qu'il nous importe le plus de faire sentir, c'est que l'acceptation franche et confiante de ces principes, comme la prospérité qui en résulte, ne sont pas les fruits d'un concours de circonstances spéciales à la Prusse, mais bien les fruits de sa foi protes-

¹ Taillandier, p. 434, 472, 242.

tante; car nous allons les retrouver dans les divers États allemands qui la professent. Mirabeau va d'abord nous faire sentir qu'il doit en être ainsi : « Le mal, dit-il, n'est jamais, chez les peuples protestants, que médiocre et passager. Leur système religieux en est la cause, sa sévérité n'incommodé presque aucune science; elle laisse à toutes un jeu très-libre. Le mal est moindre, dans cette religion, que dans celle où celui qui enseigne que c'est la terre et non pas le soleil qui tourne, peut être emprisonné, et celui qui discute l'authenticité historique d'une charte favorable à l'Église, perdre la vie. D'ailleurs, Luther et Calvin ont eu le bon sens d'ôter à leurs successeurs, au clergé de leur secte, le droit d'ouvrir et de fermer l'entrée du ciel à leur volonté, pour le rendre à Dieu seul. C'est là le vrai point de la grande et importante différence politique entre le protestantisme et le catholicisme. Le clergé protestant ne saurait jamais exercer un pouvoir ni bien absolu, ni très-durable, sur aucun prince, sur aucun administrateur. Il ne saurait l'aveugler entièrement sur son propre intérêt; et son intérêt est toujours dans les progrès des sciences, et dans la prospérité de l'État, qui sont une suite de la tolérance¹. »

« Berlin est devenue l'asile de bien des persécutés et le foyer de beaucoup de vérités. Grâce à la liberté de penser, il n'est pas de nation où il y ait plus d'hommes instruits, dans toutes les classes de la société, que dans les États du roi de Prusse. L'industrie et le commerce ont mis à profit les secours de l'instruction. La moitié du commerce de la librairie allemande se fait pour le compte des États prussiens. Le bon sens et toutes les sciences y ont

¹ Mirabeau, t. 1, p. 209, 210.

fait des progrès surprenants, dans l'espace de vingt années. Ce bien si grand, la tolérance, ne s'est point borné aux provinces prussiennes, il s'est répandu dans toute l'Allemagne protestante. Enfin, de Berlin, des États de Frédéric II, ont jailli les flots de lumière qui ont éclairé tout l'horizon¹. »

M. Cousin, dans un écrit tout récent, confirme, pour chacune des provinces qu'il a visitées, le témoignage de Mirabeau. « J'ai pu reconnaître, nous dit ce savant écrivain, à des signes non équivoques, à quel point l'instruction populaire est florissante dans tous ces pays. Partout, dans les moindres villages, j'ai rencontré des bandes d'enfants de l'âge le plus tendre, la plupart appartenant à la dernière classe du peuple, avec la blouse bleue et le ceinturon de cuir, et sous le bras une ardoise et un livre de lecture. La Bible, traduction de Luther, le catéchisme et l'histoire biblique composent le fond de l'instruction populaire, et tout homme sage s'en réjouira ; car il n'y a de morale, pour les trois quarts des hommes, que dans la religion. La traduction de Luther, mâle et vive, répandue d'un bout à l'autre de l'Allemagne, y a beaucoup fait pour le développement de l'esprit moral et religieux et l'éducation du peuple². »

« En Saxe-Weimar, où il y a autant d'écoles que de villages, et où chaque maître d'école est à son aise, l'instruction primaire ne figure au budget de l'État que pour une somme assez peu considérable. Les maîtres d'école n'ont pas seulement un traitement suffisant et honorable, comme nous venons de le voir ; sur la fin de leur vie,

¹ Mirabeau, t. 1, p. 234 à 234. — ² Cousin, p. 2, 3.

ils reçoivent, comme pension de retraite, la moitié au moins de ce traitement ¹.

« Deux fois par an, les instituteurs primaires des villages circonvoisins se rassemblent et forment des conférences où ils se rendent compte amicalement des méthodes qu'ils emploient et des résultats qu'ils obtiennent. Ces conférences contribuent au perfectionnement des méthodes et à la propagation de celles qui, dans ces conférences, sont reconnues les meilleures.

« On a fondé un cercle de lecture qui envoie à tous les maîtres d'école les meilleurs journaux et les meilleurs livres qui paraissent sur l'instruction primaire. Ces journaux et ces livres passent de main en main à tous les maîtres. Les fonds de cet abonnement sont faits par des cotisations des instituteurs eux-mêmes, et, au besoin, on vient à leur secours, sur les fonds de la commune, de l'église ou de la caisse générale des écoles. Il y a un semblable cercle de lecture pour les pasteurs. C'est ainsi qu'il n'est pas rare de rencontrer, dans des villages d'Allemagne, des pasteurs et des maîtres d'école qui ont des connaissances à la fois solides et étendues. Leur instruction relève leur position et en fait des hommes considérables dans leurs localités.

« Les maîtres d'école qui ont plus de zèle que de lumières, obtiennent la permission d'aller visiter les meilleures écoles voisines. Quelquefois même on les autorise, on les invite à venir passer quelque temps auprès de la grande école primaire de Weimar, qui est la meilleure de toutes les écoles de ce genre. En même temps ils profitent des leçons de l'école normale primaire qui se trouve

¹ Cousin, p. 24 à 29.

aussi à Weimar, et qu'on appelle ici séminaire pour les maîtres d'école ¹. »

« Non-seulement tous les enfants vont à l'école depuis l'âge de sept ans, mais on a formé, dans chaque village, une école particulière pour les petits enfants qui n'ont pas encore atteint l'âge d'aller à l'école, et qui restent comme abandonnés pendant que leurs parents sont occupés dans les champs ou à leur ouvrage. Ces pauvres enfants, ainsi livrés à eux-mêmes, contractent, de bonne heure, des habitudes de paresse et de vagabondage qu'il est difficile de déraciner plus tard. On leur a donc ouvert un asile où les parents les envoient le matin et les vont chercher le soir ; là, ils sont nourris et soignés ; On leur apprend à lire et à prier Dieu. Il n'y a pas aujourd'hui un seul village du grand-duché qui n'ait son école d'asile. Cette institution commence à se répandre en Allemagne ². »

« J'ai eu, dans mes mains, les secrets de l'ingénieuse sollicitude de la grande-duchessa pour tout ce qui concerne l'instruction du peuple, son éducation morale et le soulagement de ses misères. L'éducation publique semble l'objet principal de ce gouvernement vraiment paternel, et je n'oublierai jamais les deux jours que j'ai passés à Weimar, dans le spectacle de la puissance uniquement occupée à rendre les hommes meilleurs et plus heureux ³. »

Le tableau de la Saxe, pris dans d'autres auteurs, s'accorde parfaitement avec ce que nous venons d'emprunter au rapport de M. Cousin : « Sous le dernier souverain de Saxe, dont la justice et la sagesse furent généralement reconnues, l'industrie et le commerce furent protégés et

¹ Cousin, p. 47. — ² *Idem*, p. 63. — ³ *Idem*, p. 98.

développés ; l'agriculture fit des progrès ; le bien-être des classes moyennes et inférieures ne cessa point d'augmenter ; de nouvelles maisons de correction et de travail établies, une maison de refuge pour les mendiants et les vagabonds fondée à Roldetz, des hôpitaux créés ; l'instruction publique mieux organisée ; des écoles fondées pour les officiers de l'armée ; l'armée elle-même pourvue d'une organisation nouvelle plus conforme aux besoins de l'époque ; le crédit national assuré ; les arts enfin et les sciences encouragés et protégés par le gouvernement¹. L'agriculture est portée, dans ce pays, à un grand degré de perfection ; elle y est particulièrement favorisée. Le règne animal n'a pas non plus refusé ses richesses à la Saxe qui tire un grand revenu de l'éducation des bêtes à laine. On y parle, suivant l'opinion générale, l'allemand le plus pur. Presque toute la population est protestante. La Saxe est un des pays d'Allemagne où la culture intellectuelle est la plus développée. L'industrie y est, pour ainsi dire, innée ; elle y a atteint un haut degré. Le commerce y fait également de grands progrès². »

« Sans avoir, ni le sol fertile, ni la température favorable des pays du Rhin, la Saxe est parvenue à un haut degré de culture, de civilisation et de prospérité. Les villes y sont nombreuses, et la plupart ont des manufactures importantes. Dresde, Naumbourg, et surtout Leipsick, prennent part aux grandes entreprises commerciales de l'Allemagne. Il y a des cantons où les villages sont aussi rapprochés que dans le Palatinat et le Wurtemberg. Le numéraire a une circulation fort active et se trouve, avec les objets de consommation, dans un rapport qui

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, article *Saxe*, p. 340. — ² *Id.*, p. 343.

prouve un bon système d'économie intérieure et une sage répartition du travail. Le peuple est bien logé, bien vêtu, bien nourri, et en même temps il a un esprit d'ordre, d'arrangement et de calcul qui le caractérise. Dans toutes les classes, on rencontre de l'instruction ; et dans les villes, on entend le dialecte le plus pur, le plus cultivé de l'Allemagne. C'est en Saxe que les presses travaillent le plus, et que la librairie fait les entreprises les plus étendues et les plus lucratives. La nature des produits naturels et la situation de la taxe ont fait naître une industrie diversifiée. La culture des champs, l'exploitation des mines, l'éducation du bétail, les travaux des fabriques, les transports des marchandises qui passent, soit sur les rivières, soit par les grandes routes, pour être versées dans les différentes parties de l'Allemagne, les spéculations de commerce, occupent tour à tour les habitants, et cette diversité d'occupations exerce l'intelligence, aiguillonne et développe la pensée.

« Il s'est formé de bonne heure, en Saxe, une administration concentrée et forte, dirigeant les efforts des habitants vers un but, accordant une protection efficace, et les arts, le commerce, les sciences, les mœurs, l'esprit du peuple en ont éprouvé les effets. Les malheurs de la guerre et les fléaux physiques ont été réparés par les principes sages, par les mesures bienfaisantes qui ont caractérisé le gouvernement ¹. »

De la Saxe, passons au Wurtemberg : « L'industrie manufacturière n'est pas sans importance dans le Wurtemberg, quoiqu'on soit porté à en juger autrement à la première vue. L'habitant fabrique lui-même la toile,

¹ Cateau, t. II, p. 4 à 5.

les lainages, le cuir et les ustensiles de fer qui lui sont nécessaires. Les établissements isolés et agissant sur une échelle plus étendue embrassent toutes les branches de l'industrie des pays de manufactures.

« Les habitants, au physique, sont forts et bien constitués ; au moral, bons, francs et ouverts, laborieux, probes, braves et religieux. Quant à leur aptitude pour les sciences et pour les arts, il suffit de rappeler que Kepler, Schiller et Wieland sont nés au milieu d'eux. La religion dominante est la luthérienne. L'instruction publique est l'objet de toute la sollicitude du gouvernement ¹. »

Du Wurtemberg, descendons dans une des villes libres d'Allemagne : « On ne voit jamais, à Hambourg, les victimes du malheur ou de l'inconduite traîner leurs misères dans les rues, ou la produire périodiquement aux portes des maisons. Outre les établissements destinés, depuis plusieurs siècles, au soulagement de la classe indigente, il s'est formé, depuis quelque temps, une institution qui peut servir de modèle.

« Des citoyens estimables se sont réunis dans le dessein généreux de secourir les pauvres, de manière à les rendre utiles aussi longtemps que leurs forces le permettent. La ville a été répartie, sous le rapport de la police des pauvres, en sections et en quartiers. On se procure des tableaux exacts de ceux qui ont besoin de secours, de leur âge, de leur profession, de leur conduite. Ceux qui sont hors d'état de travailler obtiennent des secours proportionnés à leurs besoins ; les autres sont mis à même de s'occuper lucrativement, soit chez eux, soit dans un

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, article *Wurtemberg*, p. 426.

atelier commun. Les mendiants et les vagabonds rencontrés dans la ville doivent être conduits dans une maison où on les applique au travail sans les maltraiter. La manière de graduer les secours, celle de répartir le travail et d'en tirer parti pour l'accroissement des fonds, les soins à donner aux enfants des familles pauvres, toutes ces branches entraînent un détail d'administration auquel les préposés se livrent avec autant d'intelligence que de désintéressement.

« Cette institution a fait époque en Allemagne, et dans d'autres pays, on s'est empressé d'en prendre connaissance, pour l'imiter en tout ou en partie. A Copenhague, à Stockholm, à Londres, à Paris, des philanthropes éclairés ont correspondu avec les directeurs de l'établissement de Hambourg; et les détails de l'administration, publiés par les journaux, ont fixé partout l'attention du public ¹. »

« Le territoire des environs de Hambourg est couvert d'une population presque aussi serrée que celle de la ville même; de belles allées ombragent une multitude d'habitations agréables; ailleurs, ce sont des villages opulents, dont les habitants se livrent surtout à la culture des légumes et des fruits. Les influences que répandent les richesses et l'activité des Hambourgeois se sont étendues dans les districts voisins, appartenant au Holstein, et y ont fait naître, avec l'abondance, toutes les commodités de la vie. L'art a vaincu tous les inconvénients et toutes les difficultés que présentait le climat; les sables, les landes, les marais, tout a cédé aux efforts de l'homme ². »

• Pour savoir si cette prospérité tient au sol ou vient

¹ Catteau, t. I, p. 60. — ² *Idem*, p. 70.

des hommes, suivons ces Allemands réformés hors de leur patrie.

« La ville d'Hermanstadt, capitale de la Transylvanie, est peuplée de Saxons. Ils se distinguent des aborigènes par l'aisance dont ils jouissent, et qu'ils doivent à l'industrie autant qu'à la sobriété. Leurs maisons, plus propres et mieux bâties, donnent un aspect riant au canton qu'ils habitent. La plupart professent la religion luthérienne ¹. »

Pour mieux sentir l'action du principe religieux, étudions une petite société formée sous son inspiration : « Quel hommage est au-dessus de celui que rendent à Dieu des êtres qui ne pensent qu'à être utiles à leurs frères, et à passer leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres ? Les associations des frères Moraves sont très-libérales, aucune espèce de vœu n'y met la moindre entrave, tout y est volontaire, et tout cependant y est en commun. Leurs villages se distinguent tous par une grande propreté, ainsi que par le bon ordre et l'union qui règne entre les habitants. Ils sont, en général, si paisibles, et tout s'y passe avec tant de silence, qu'en traversant leur carrefour, on serait tenté de les croire déserts et abandonnés. Les membres de la Commission qui dirige les établissements de la communauté remplissent toujours leurs devoirs avec ce zèle que la religion inspire, et cette constance qui naît de la connaissance de ses obligations. Les chefs de la communauté n'ont, du reste, aucun avantage particulier, pas même celui du rang. Mais quel avantage vaut celui d'être utile à ses frères ? Lorsqu'un frère a été élu cinq fois de suite chef

¹ Marcel de Serres, t. III, p. 9.

de la communauté, ou membre de la commission, le plus âgé ou le plus vénérable du canton fait connaître ses services à toute la communauté assemblée, et chacun le salue du nom de frère bien-aimé. C'est, avec le témoignage de sa conscience, la seule récompense que lui valent ses travaux. Cet exemple devrait profiter davantage aux nations les plus éclairées de l'Europe, où l'honneur semble avoir aujourd'hui moins de prix que des récompenses qui ne satisfont que les plus vils intérêts. Ce qu'il y a de remarquable, et ce qui prouve combien les institutions des frères Moraves sont fondées sur la connaissance du cœur humain, en même temps qu'elles reposent sur des bases solides, c'est que, depuis qu'elles existent, on n'a pas encore eu à prononcer la peine du bannissement; les autres punitions n'ont été infligées que dans une communauté, et pour des délits qui, ailleurs, paraîtraient bien innocents.

« On a cherché à établir, entre les membres qui vivent ensemble, l'égalité la plus parfaite, et un accord qui ne puisse être troublé. En effet, le calme le plus absolu régnait au milieu de ces saintes réunions. J'ai visité, dans mes voyages, un grand nombre de ces communautés; dans toutes j'ai vu un accord et une harmonie qui m'auraient tenté d'adopter cette vie, si les dogmes que professent les Hérnhutes, n'avaient été en opposition avec mes croyances. J'ai également pénétré dans la demeure des frères qui, s'étant mariés, avaient pris un établissement particulier, et j'y ai retrouvé le même calme et la même sérénité. Tous accueillent, avec bienveillance, l'étranger et le voyageur; ces bons frères lui peignent, en traits naïfs, le bonheur qu'ils éprouvent, depuis que leur destinée s'est liée à celle d'une société

toute de paix et de charité. Au milieu de la désolation qui, depuis si longtemps, pèse sur notre vieille Europe, combien n'est-on pas charmé de trouver un petit coin de terre où des hommes sages, unis par le même sentiment, l'amour de leurs semblables, cherchent à passer leur existence fugitive dans l'union et la paix !

« Chrétiens, les Herrnhutes ont voulu rappeler, parmi eux, la simplicité des premiers temps de l'Église, et donner au monde le bel exemple de la pureté des mœurs. La société entière des frères Moraves est théocratique ; tout s'y fait au nom de la religion, et uniquement pour elle. Une autorité invisible semble régir cette Église. Le vieillard le plus respectable de la communauté exerce les fonctions du sacerdoce ; et lorsqu'il juge qu'un autre mérite, mieux que lui, d'en remplir les devoirs, il le prie, au nom de ses frères, de leur parler de Dieu. Lorsque je me suis trouvé, pour la première fois, au milieu de ces bons Herrnhutes, j'ai cru être entouré de pieux solitaires uniquement occupés de travaux utiles et du soin de leur Dieu. Véritables images des premières sociétés chrétiennes, leurs réunions annoncent tout ce que l'amour du bien peut inspirer de sacrifices, et combien la force de l'exemple peut accoutumer les hommes à des idées d'ordre et de justice. Aujourd'hui, ces sociétés sont tellement parfaites, que tous les membres qui les composent ont la même douceur et la même bonté, et ce qui pourra paraître assez extraordinaire, tous à peu près au même degré¹. »

Enfin, allons chercher ces Allemands réformés jusque dans des colonies lointaines.

¹ Marcel de Serres, p. 181 à 182.

« Les Slavakes de la Hongrie sont à demi germanisés ; ils devancent en instruction et en civilisation les autres Hongrois. Ce sont eux qui, avec les Saxons, ont enseigné aux Madjars l'agriculture, ils ont, en majeure partie, embrassé la réformation ; ils sont actifs, entreprenants, propres à tous les métiers ¹. »

« Les Saxons du sud-est de la Hongrie, luthériens par leur religion, sont un peuple remarquable de bourgeois industriels et commerçants, de paysans laborieux et aisés, tous libres et propriétaires. Ils ont eu beaucoup à souffrir de la jalousie des nobles madjars qui ont cherché à les asservir par la violence et par la ruse. Ils se distinguent très-avantageusement de leurs voisins par leur instruction, leur activité, leur aisance générale ². »

« Les habitants de la Bohême ont, au milieu d'eux, beaucoup de colonies allemandes, attirées par les richesses minérales du pays, et par les invitations des souverains, et ils se sont développés sous l'influence de cette civilisation allemande ³. On doit se rappeler que ces colons, venus de la Saxe, sont protestants. « Le pays de Saltzbourg perdit, au commencement du dernier siècle, près de trente mille âmes. C'étaient des protestants qui avaient longtemps sollicité la liberté de conscience, mais qui, devenus les objets d'une persécution barbare, se décidèrent à quitter leurs foyers. Ils furent accueillis par plusieurs princes, et surtout par le roi de Prusse qui les établit en Lithuanie. De vastes districts, dépeuplés par la peste, durent à ces hommes laborieux une nouvelle culture, et se couvrirent de moissons, de bétail et de fermes ⁴. »

¹ Rougemont, p. 376. — ² *Idem*, p. 378, 379. — ³ *Idem*, p. 364. — ⁴ Catteau, t. 1, p. 404 et suiv.

« Une colonie de trente à quarante mille personnes passa dans ce pays, et fit peu à peu des établissements qui prospérèrent. La Russie est redevable à ces étrangers d'une grande partie du développement de l'agriculture, des métiers, des fabriques, du commerce et des sciences auquel elle est parvenue. L'industrie infatigable des Herzhutes, le long du Volga, a fait naître, parmi les Kalmoucks et les Cosaques, de vastes ateliers qui fournissent des étoffes de soie, de coton, de laine, et une grande quantité de tabac ¹. »

« La plupart des nations européennes ont paru dans le Nouveau-Monde pour y apporter la vie et l'oppression ; les Allemands peuvent se glorifier de n'y avoir paru que comme bienfaiteurs de l'humanité, accompagnés des arts utiles, de la modération et de la probité. Une grande partie des États du Nord de l'Amérique leur doit la prospérité dont elle jouit. Leurs établissements, d'après le témoignage de tous les voyageurs, se distinguent par la propreté des habitations et la bonne tenue des terres ². »

« Pour échapper à la puissance terrible des eaux, les habitants des environs de Harbourg ont construit leurs maisons sur les points les plus élevés, et ont entouré leurs champs de plusieurs espèces de digues. Malgré cet inconvénient, les terres basses sont d'une valeur extraordinaire. Elles forment les cantons les plus fertiles de l'Allemagne occidentale. Semblables, par la nature de leur sol, à quelques provinces de la Hollande, elles en ont aussi la riche culture, l'abondance des produits est même plus grande, et le coup d'œil a plus de variété. Il y a peu de villes dans le pays ; mais un grand nombre

¹ Catteau, t. 1, p. 94 à 96. — ² *Idem*, p. 98.

de bourgs, de villages et de fermes. La plupart des villages ont plusieurs allées d'ormeaux et de saules, et la propreté, l'aisance, le contentement règnent partout. L'état de cultivateur est le plus considéré et le plus profitable; aucune servitude féodale ne l'a jamais opprimé. Les habitants ont toujours repoussé ce joug, et ont fait les plus grands sacrifices pour maintenir la liberté personnelle et la propriété. Ces riches fermiers, aimant la retraite et le toit domestique, ont toujours eu de l'application à la lecture. On trouve chez eux plusieurs bons ouvrages de morale et d'histoire, mais point de poèmes ni de romans¹. »

Telle est la Prusse et son cortège d'États protestants dans le Nord de l'Allemagne et jusque dans leurs colonies. Maintenant, que le lecteur se rappelle la peinture de l'Autriche, de la Bavière, de l'Allemagne catholique du Sud, que les mêmes auteurs ont placée sous nos yeux, et qu'il dise de quel côté se trouve la supériorité matérielle, intellectuelle et morale? Nous ne voulons pas répondre nous-mêmes un seul mot. Dans ce qui précède, nous avons laissé parler les faits; laissons encore ici parler nos auteurs. Le contraste entre l'Allemagne du Sud catholique et l'Allemagne du Nord protestante est si frappant, que la plupart des voyageurs ont été comme forcés de le signaler. Voyons dans quel sens ils se prononceront, voyons s'ils sont unanimes, et si leur opinion est celle du lecteur, instruit par les faits que nous venons d'exposer.

Empruntons d'abord quelques chiffres à la statistique.

¹ Catteau, t. 1, p. 404 à 407.

Nous copions textuellement dans l'ouvrage du savant Quetelet, intitulé : *Recherches sur le penchant au crime.*

		Habitants pour un crime contre	
		les personnes.	les propriétés.
AUTRICHE.	« Dalmatie	535	625
	Gallicie et Bukovina.....	3,955	4,470
	Tyrol.....	5,707	4,492
	Moravie et Silésie.....	42,662	2,689
	Autriche intérieure (Graz, Leibach, Trietz).....	43,311	2,188
	Autriche inférieure (les côtes de l'Ens)....	47,430	4,382
	Bohème.....	48,437	4,884
PRUSSE.	Prusse.....	22,744	639
	Saxe.....	27,588	697
	Posen.....	34,440	875
	Silésie.....	33,714	4,086
	Westphalie.....	38,436	4,045
	Brandebourg.....	39,486	688
	Poméranie.....	92,124	4,533 »

Déduisons, de ce tableau, les conséquences qui se rapportent à notre sujet.

Si nous cherchons la moyenne entre les divers États soumis à l'Autriche, et celle entre les diverses contrées gouvernées par la Prusse nous aurons :

Pour la monarchie catholique :

10,248	habitants pour un crime contre les	personnes.
1,675	—	propriétés.
<hr/>		
11,923		

Pour la monarchie protestante :

40,789	habitants pour un crime contre les	personnes.
937	—	propriétés.
<hr/>		
41,726		

Le rapport de 11,923 à 41,726 est à peu près celui de 1 à 4. Il y a donc, proportion gardée des populations, près de quatre fois plus de crimes dans les pays soumis à l'Autriche, que dans ceux gouvernés par la Prusse.

Quant à l'instruction, le calcul est tout fait dans l'ou-

vrage d'un autre statisticien : « On a, en Prusse, 1 élève sur 6 1/2 habitants ; en Autriche, 1 sur 10 ¹. »

Ainsi, quatre fois moins de crimes, et près de deux fois plus d'instruction, voilà ce que présente la Prusse protestante, comparée à l'Autriche catholique ; et cela d'après l'incorruptible statistique ; mais, pour plus de détails, consultons les voyageurs.

Nous reprenons les auteurs déjà cités, Mirabeau prononçant pour son siècle, et Marcel de Serres pour le nôtre. Voici le jugement du premier sur l'Autriche : « C'est une vérité aussi triste que singulière et digne d'observation, que, précisément dans les plus beaux pays de l'univers, les bornes de l'esprit humain soient le plus étroitement circonscrites, et que la superstition seule produise ce douloureux effet.

« L'Allemagne présente en raccourci ce tableau. Gouvernée par plusieurs chefs, il y règne partout un esprit différent. Dans les plus beaux endroits de cette vaste partie du continent européen, la superstition refuse tout accès à la liberté de penser, et, par conséquent, aux lumières et au bonheur qu'elles procurent. Ceux que la nature a moins favorisés brillent du côté moral et réparent, par l'industrie de tout genre qui en est le fruit, ce que le climat leur refuse. Examinez s'il y a autant de bons médecins dans les pays où règnent l'ignorance et la persécution que dans ceux où siègent les lumières et la liberté de penser.

« Voyez dans quelle contrée existe le plus grand nombre de mendiants ; où l'espèce humaine sait faire le meilleur usage de ses forces, où il se commet le moins de crimes. Voyez toutes ces choses, et décidez.

¹ Schnitzler, t. II, p. 333.

« La nature a traité la Poméranie en marâtre ; elle a favorisé la Bohême ; si la Poméranie a la supériorité en fait d'aisance, si l'homme du peuple, et plus encore celui du moyen état, y jouissent davantage, comme nous venons de le rendre vraisemblable, à quoi attribuer cette étrange différence, si ce n'est à la vigueur de la superstition, à la disette des lumières, aux vices de la législation ? Le parallèle de la Poméranie et de la Bohême prouve encore plus que nous n'avons prétendu en conclure, parce que les ouvriers protestants font plus d'ouvrage que les catholiques, ceux-ci ayant encore au moins trente fêtes de plus que les autres.

« Le protestantisme, fondé sur la liberté de penser, et sur le droit de suivre ses propres opinions, en fait de religion, puisées dans l'examen personnel du texte des Livres sacrés, encourage naturellement cette liberté. Le catholicisme entraîne plusieurs maux politiques, dont le principal est de soumettre la liberté de penser au bon plaisir d'un seul qui s'arrogé le droit de dire : Vous irez jusque-là et pas plus loin, et qui peut soutenir cette décision par la force du gouvernement.

« On a regardé jusqu'ici la moinerie comme un des grands maux du catholicisme, et c'est un de ses inconvénients sans doute, dans l'état où se trouvent aujourd'hui les communautés religieuses, parce que, d'abord, elles séquestrent de la société un nombre infini de ses membres les mieux physiquement constitués, qui n'en vivent pas moins aux dépens du grand tout, bien qu'ils lui soient peu utiles ; et cela seul forme une charge très-pesante. Le vide que les guerres, les fléaux, les émigrations causent aux populations, est bientôt réparé par la force populatrice de l'homme. La moinerie ne forme aucun vide de

ce genre. Il n'y a rien à remplacer, l'être humain reste, il devient seulement inutile à la société. Il lui devient même pernicieux, en ce qu'il se soumet, lui et toutes ses facultés, à un homme étranger à la constitution politique, en ce que cet homme veut le tenir constamment asservi à ses volontés, et surtout en ce que le moine augmente le grand foyer de superstition par lequel le peuple est opprimé.

« Mais au premier rang des moyens employés au service de cette oppression, il faut mettre les contributions que le clergé régulier retire, entre autres, par les moines mendiants. Pour être mieux dans l'autre monde, pour pouvoir commettre des péchés favoris sans remords, le peuple se prive du nécessaire et le donne. Il néglige les vrais moyens de remédier aux maux qui le menacent, ou qui tombent sur lui, pour se livrer à des illusions de diablerie, d'exorcisme, d'amulettes, qu'il paie toujours fort cher. Enfin, il est entretenu dans l'ignorance et dans l'abrutissement, de sorte que jamais il ne peut se soustraire à l'esclavage, ni travailler à l'alléger.

« Rien de tout cela chez les protestants. Il n'est presque pas possible que le paysan remplisse, chez eux, les devoirs de chrétien, sans savoir lire; on veut absolument que le catéchumène ait l'Écriture Sainte et le Catéchisme, parce que le pasteur n'est pas réputé le médiateur unique entre Dieu et l'homme. Dans les contrées catholiques, les religieux, soit séculiers, ou réguliers, se chargent entièrement des affaires du salut. Aussi, dans la plupart de ces pays, ceux du bas peuple qui savent lire sont-ils aussi rares, pour ainsi dire, que ceux qui ne savent pas lire, dans les pays protestants¹. »

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 48 à 57.

« Dans la Haute Corinthe, le gouvernement et les missionnaires, pour détourner les habitants du protestantisme, empêchaient l'entrée des lumières, en faisant fermer les écoles, sous le beau prétexte que les paysans n'avaient pas besoin de savoir lire et écrire, que cela même leur était plus nuisible qu'utile, parce qu'ils abusaient de cette habileté pour lire les livres hérétiques. De là vient que de cent paysans, il en est à peine un qui sache lire, et encore lisent-ils presque tous mal. Savoir lire était même regardé comme la marque certaine de l'hérésie ; aussi y en avait-il plusieurs qui, sachant lire, contrefaisaient absolument les ignorants ¹. »

« Les paysans, les paysannes même, qui ne savent pas lire et écrire, sont beaucoup plus rares en Allemagne, surtout chez les protestants, que dans la France même, moins asservies sous beaucoup de rapports. Partez de Constantinople, traversez la Hongrie, allez à Vienne (pays catholique) et de là, par Prague, à Dresde ; achetez, sur votre route des livres, des instruments de mathématiques ; cherchez des hommes propres à vous instruire sur tel objet de physique, ou de mécanique, etc. ; et comptez les villes où, pendant votre voyage à travers cette vaste étendue de pays très-habités, très-fréquentés, vous trouverez moyen de vous satisfaire à cet égard. Continuez votre voyage, allez de Dresde à Meissen, Leipsick, Weimar, Iéna, Erfurt, Gotha-Gœttingen, Brunswick, Lunebourg, Hambourg (pays protestants). Mesurez ici les villes sur la même échelle, et prononcez ². »

« Les hommes qui enseignent la littérature, dans l'Allemagne protestante, sont infiniment plus instruits que

¹ Mirabeau, t. VIII. p. 400. — ² *Idem*, t. VI, p. 386.

ceux de l'Allemagne catholique, et le premier pays a produit beaucoup plus de bons philosophes que le second. Les colléges prussiens ont éprouvé l'influence de la liberté de penser et d'écrire. Tous ont fait quelque profit des nouvelles lumières acquises sur l'éducation, tandis que dans beaucoup d'autres pays, ce sont autant de spéculations sans influence, et que les peuples, les prêtres et l'administration y repoussent les lumières à l'envi¹. »

« Il y a deux partis en Allemagne, l'un penche pour l'asservissement de cette vaste contrée sous un seul monarque. On peut l'appeler le parti autrichien ou catholique. L'autre doit se nommer le parti protestant ou prussien, c'est celui de tous les hommes qui aiment la liberté civile politique et celle de penser ; qui désirent que tous ces biens se répandent sur l'humanité. Tout ce que le parti protestant peut redouter, ce sont les machinations secrètes, continuelles et infiniment rusées des prêtres, surtout des religieux, et principalement des jésuites. Lorsqu'on voit le pape remercier les rois d'Espagne et de Portugal, et le duc de Parme, d'avoir conservé le tribunal de l'Inquisition, il est permis de douter que la tolérance soit compatible avec le catholicisme². »

« Dans le journal de M. Schloetzer, il est dit qu'une dispute s'étant élevée devant l'impératrice, sur l'introduction d'un nouveau système d'instruction, le supérieur d'un ordre religieux ayant grand crédit à la cour, lui avait dit : Si Votre Majesté introduit cette nouvelle méthode d'études, éclaire et raffine par là davantage les hommes, toute la religion sera certainement détruite ; mais si Votre Majesté veut maintenir la religion qui est le principal, il

¹ Mirabeau, t. VI, p. 439, 446. — ² *Idem*, t. VIII, p. 428 à 432.

faut laisser les choses sur l'ancien pied, et ne pas corrompre les esprits, en leur inculquant des idées philosophiques ou libertines; car alors ils ne croiront plus rien¹. »

« En faisant connaître la littérature allemande, on prouverait l'énorme différence qu'il y a, sur ce point, entre l'Allemagne protestante et l'Allemagne catholique. Il est bien vrai que la grande capitale de Vienne a produit, dans son sein, au moyen des richesses, quelques arts et quelques sciences, à un plus haut degré que dans la plupart des autres États catholiques de la Germanie. L'affluence des étrangers y a eu aussi beaucoup de part. Mais, en général, l'instruction y est infiniment moins répandue que dans les villes protestantes d'un ordre très-inférieur. M. Nicolai en cite des exemples curieux; nous n'en rapporterons qu'un : les titres des livres, tolérés par la censure, y sont imprimés avec les marques palpables de l'ignorance la plus crasse². »

« Les hommes éclairés, que l'on voit sortir des États autrichiens, ne frappent même les observateurs à un si haut degré, que comparativement à la crasse et honteuse ignorance qui règne presque dans tout le reste de l'Allemagne catholique. Car enfin, on ne saurait se dissimuler que, soit préjugé ou timidité, ils ne s'élèvent pas encore, à beaucoup près, à la netteté et à la clarté des idées philosophiques des gens de lettres dans l'Allemagne protestante. Il en est de même lorsqu'on compare le peuple des deux nations. Dans l'Allemagne protestante, il est beaucoup plus généralement instruit³. »

« M. Nicolai cite, en preuve du mauvais état des col-

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 438. — ² *Idem*, p. 452. — ³ *Idem*, p. 475.

lèges, les livres publiés pour leur usage. Si jamais, dit-il, quelqu'un se donnait la peine de les scruter, on verrait combien leurs auteurs sont encore dans les ténèbres. Partout où ils ne copient pas, de la façon la plus impudente du monde, les auteurs protestants, par exemple M. Büsching, en fait de géographie, et M. Schroeckh, dans l'histoire universelle, ils débitent les plus grandes misères. Quant à Schroeckh, ils ont transcrit son ouvrage mot à mot, tant à Vienne qu'à Wurtzbourg, partout où on ne s'est pas cru obligé de catholiciser l'histoire. Ces détails nous dispensent de traiter au long de l'université de Vienne. Il n'y a qu'à laisser parler les faits à cet égard. Où sont les littérateurs de l'Autriche? les hommes connus dans la république des lettres, les hommes estimés même par les étrangers, tels que Ernesti, Heyne, Kayt, Feder, etc., dans les universités ou dans les villes de l'Allemagne protestante? Qu'on parcoure les villes de l'Allemagne catholique, et surtout les universités de Vienne, de Prague, de Wurtzbourg, de Cologne, etc., nous ne nommons pas celle de Mayence, parce que le petit nombre d'hommes célèbres qu'elle contient, tels que MM. Muller et Sœmmering sont protestants, et ont été tirés de l'Allemagne protestante où ils ont été formés. Où sont les hommes célèbres, les auteurs d'ouvrages vraiment instructifs, qui en soient sortis? Au moins leur nombre peut-il entrer dans la moindre comparaison avec ceux qu'a nourris l'Allemagne protestante? M. de Sonnenfels fit connaître, par une annonce, une société littéraire, à la fin du dix-huitième siècle. Les bons écrivains protestants furent l'unique objet d'émulation de ces jeunes gens; on y voit le titre de leurs ouvrages avec cette inscription : Voilà ceux que vous devez travailler à imiter, si vous voulez être

vraiment de race allemande au moral, et non pas seulement au physique. Pour prouver que la langue allemande est susceptible de toutes les qualités de style, il cite un grand nombre d'auteurs exclusivement protestants. S'il en avait existé un seul en Autriche, ou même dans toute l'Allemagne catholique, M. de Sonnenfels n'aurait assurément pas manqué de l'alléguer. On appelait alors, par ironie, à Vienne, l'allemand plus épuré de ces jeunes littérateurs, de l'allemand luthérien. M. de Sonnenfels dit lui-même, qu'un homme de rang, auquel il se présenta pour demander un emploi, et auquel il voulut, en preuve de sa capacité, offrir quelques écrits imprimés de sa composition, lui dit d'un ton très-brusque : « Je crois que vous êtes luthérien. — Au moins votre allemand l'est-il. Quoi, vous êtes auteur ! Non, Monsieur, vous avez trop d'esprit pour mon bureau ¹. »

« L'Allemagne protestante révère assurément Berlin comme le lieu où règne la liberté de la presse, et de plus, comme le séjour d'une infinité de gens de lettres du premier mérite ; mais on ne lui accordera jamais une suprématie reconnue en fait de lumières et de sciences. Les gens de lettres, d'un mérite éminent, sont répandus sur toute la surface de l'Allemagne protestante ; et c'est là même un des grands avantages de la constitution germanique d'abord, ensuite du système religieux des protestants. Il se trouve à Vienne quelques gens de lettres vraiment instruits, quelques personnes éclairées, parmi les gens du monde ; mais dans l'Allemagne protestante, presque tous les gens de lettres, presque toutes les personnes du monde, presque tous ceux qui occupent des

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 207 à 211.

charges, possèdent des lumières véritables. Le portrait que nous trace Nicolai de l'université de Vienne n'est pas avantageux ; mais ce n'est rien, en comparaison de ce qu'on lit dans Schloetzer, et dans quelques autres écrits qui en ont parlé.

« Les étudiants sont paresseux, à l'instar des professeurs ; toutes les leçons qu'ils ne sont pas obligés de suivre, soit pour ne pas perdre leur gagne-pain, soit pour ne pas manquer des emplois pour lesquels ils doivent montrer le témoignage du professeur qu'ils ont suivi, ne contiennent qu'un très-petit nombre d'auditeurs. 217 étudiants suivent les leçons de M. Meyer sur la logique, la métaphysique et la morale, d'après les vieux et mauvais éléments de Baumeister ; et seulement 6, celles de M. Scharf, d'après ceux de Feder, qui sont infiniment meilleurs. Il n'y a que 4 étudiants qui entendent un cours de haute géométrie ; 6 pour l'histoire universelle. M. Seger a 16 auditeurs dans la géographie générale. Mastalier en a 8 dans son cours de belles-lettres, et Hasslinger 12 dans celui de l'art oratoire. Encore est-il observé, dans la note, que le nombre des étudiants diminue annuellement dans les cours de jurisprudence, et que la statistique est entièrement abandonnée à présent. M. de Sonnenfels a 63 auditeurs dans les leçons d'économie politique ; mais c'est que ces leçons étant tout à fait vides autrefois, ce savant a su se procurer un décret impérial, par lequel personne ne sera admis à un emploi dans ce genre, qu'il n'ait suivi son cours ¹. »

« Il n'y a guère que l'Université de Prague, qui, à en juger par les sujets qui en sortent, doit contenir quelques

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 215 à 220.

hommes éclairés, et qui débitent de vive voix des principes lumineux ; mais il paraît qu'ils n'osent écrire, et que quelque cause inconnue arrête leur activité à cet égard. Quoi qu'il en soit, toutes ces universités ne sauraient se comparer, pour les saines lumières, à aucune de celles qui existent dans l'Allemagne protestante, et qui ont le moindre renom ¹. »

« Il ne nous a pas été possible de nous procurer, sur la législation autrichienne, les renseignements que nous aurions désirés. L'Allemagne protestante étant presque exclusivement le siège des connaissances, il ne paraît, dans l'Allemagne catholique, aucun ouvrage dont on puisse tirer une utilité générale ; d'où il suit que l'Allemagne protestante, la seule que nous ayons habitée longtemps, tire peu de livres de ses voisins catholiques, et qu'ainsi un très-petit nombre de curieux peuvent à peine s'en procurer ². »

Ce contraste entre l'Allemagne du Nord et celle du Sud s'est-il continué jusqu'à nos jours ? M. Marcel de Serres va nous l'apprendre : « Le Nord de l'Allemagne est plus éclairé, sous le rapport des titres de noblesse, que la partie méridionale. Dans la première, on apprécie plus l'homme par ce qu'il vaut que par ses titres, qu'il doit moins à son mérite qu'au hasard ; on y oublie peu que la véritable noblesse est dans les sentiments. Du reste, ces prérogatives conviennent mieux à la nation allemande qu'à toute autre, par une suite de cette gravité qui est le fond de son caractère. Les universités du Nord de l'Allemagne ont éclairé les peuples sur les institutions qui méritaient leur respect, et ont contribué, en même temps,

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 225. — ² *Idem*, p. 226.

à ôter aux droits féodaux ce qu'ils avaient de dur et de barbare. La servitude féodale existe bien encore en Autriche dans quelques provinces où le progrès des lumières n'a pas fait sentir toute son influence, mais elle perd tous les jours de ce qu'elle avait d'odieux, et probablement elle ne tardera pas longtemps à être tout à fait abolie. Dans l'Allemagne du Sud, avant l'établissement des académies de Munich et de Landshut, il n'existait pas une seule université ni une académie un peu célèbre; on sait, au contraire, quel lustre les universités de Gœttingue et de Halle ont donné à l'Allemagne du Nord, et l'influence que ces grands établissements ont eue sur le progrès des lumières. En Autriche, où jamais l'émulation n'a été dirigée vers la culture des lettres, les succès littéraires n'ont aucun éclat, parce qu'on croit qu'ils pourraient affaiblir l'esprit militaire; où enfin les lumières de l'Europe moderne n'ont encore pénétré qu'à demi, on sent que des titres purement littéraires ne peuvent avoir aucune importance. Aussi, ces titres y sont-ils dédaignés, par cela seul qu'on ne pourrait les soutenir, et qu'on croit les talents personnels bien au-dessous de la dignité de la naissance. Les habitants de l'Allemagne septentrionale aiment, au contraire, la lecture avec passion, et il n'y paraît pas une brochure, sur laquelle s'arrête l'opinion, qu'elle ne soit bientôt entre les mains de tout le monde. En Autriche, l'artisan comme le laboureur se soucient peu de livres et de discussions sans intérêt pour eux ¹. »

« Ce qui donne aux gens de lettres du Nord de l'Allemagne une influence qu'ils n'ont pas ailleurs, c'est, ainsi

¹ Marcel de Serres, t. III, p. 493 à 497.

que nous l'avons déjà dit, le besoin qu'éprouvent toutes les classes de la société de lire les écrits politiques ¹. »

« L'étranger trouve plus d'agrément dans la société des habitants de l'Allemagne du Nord que dans celle des peuples du Sud de cette contrée. Les seigneurs, comme les hommes puissants, s'y mêlent davantage avec les gens de lettres, et les uns et les autres ne peuvent que gagner à ce commerce mutuel. Les seigneurs de l'Allemagne du Nord ne se bornent point à rechercher la société des gens de lettres, il en est aujourd'hui un grand nombre qui s'honorent de cultiver la science et la haute littérature. Les princes et les souverains ont également rivalisé d'efforts, pour donner aux lettres l'éclat qu'elles réclament de notre civilisation. Ainsi, telle petite capitale qui eût été à jamais méconnue, a acquis une assez grande célébrité, par le renom des savants qui s'y sont formés. Gotha, Weimar et Göttingue sont devenues l'Athènes du Nord, et le centre d'instruction d'une grande partie de l'Europe. Dans peu, l'on en dira de même de Munich. Les hommes illustres qu'un souverain généreux y a rassemblés (nous avons vu qu'ils viennent de l'Allemagne protestante) rendront bientôt générale la culture des lettres dans un pays où elles semblaient inconnues, et repousseront, pour toujours, les reproches adressés aux peuples de l'Allemagne méridionale ². »

« Les grands de l'Allemagne du Nord n'ont pas oublié, comme la plupart de nos seigneurs, leur destination dans l'état social. Ils ne sont pas descendus aux vices aisés, aux plaisirs faciles, ou aux devoirs sans gêne de la vie privée, et ont su conserver la dignité qui convient à leur rang.

¹ Marcel de Serres, t. III, p. 203. — ² *Idem*, 244.

Le spectacle des mœurs, des occupations et des habitudes des familles allemandes frappe les regards du voyageur, et le pénètre de vénération pour une nation qui a su demeurer étrangère à toutes ces nouvelles institutions.

« Lorsque des jeunes gens se distinguent, au milieu du zèle de leurs condisciples, les seigneurs et les grands du pays s'empressent de faciliter leurs études. Les universités de Gœttingue et de Halle sont remplies de ces jeunes gens, qui, grâce à une généreuse bienfaisance, peuvent suivre la carrière des lettres, où ils espèrent se distinguer un jour. Et, ce qui n'est pas moins remarquable, dans un empire où la naissance a tant de prérogatives, ils y sont traités comme des camarades par les princes et les grands seigneurs de tous les pays, dont abondent ces universités, et qui, comme eux, vont y perfectionner leurs études. Ainsi, dans la même enceinte se forment, à la fois, ceux que leurs destinées appellent à gouverner les hommes, et ceux qui, par la seule influence de la raison, doivent les éclairer. De cette communication journalière naissent les premières amitiés, les plus durables de toutes, et qui ne sont pas sans quelque influence sur les sentiments des différentes classes de la société.

« Peuples essentiellement méthodiques, ils ont toujours pensé que l'on ne pouvait bien savoir que lorsqu'on avait tout appris avec ordre. C'est à cette marche régulière qu'est due cette universalité de connaissances, et cette profonde érudition qui, de tout temps, ont distingué les Allemands. Qui ignore, en France, que le savant que l'Europe regarde comme le plus étonnant, à cause de l'étendue et de la variété de ses connaissances, le doit à l'instruction qu'il a puisée dans les universités, où toutes les branches des sciences humaines sont développées de la

manière la plus lumineuse ? Nous pourrions encore citer, en faveur des universités allemandes, le premier de nos naturalistes français qui, après y avoir puisé les germes de son beau talent, a dernièrement rendu hommage aux formes des institutions du Nord, devant le premier corps chargé de répandre parmi nous l'instruction¹. »

Jusqu'ici, nos deux auteurs n'ont guère signalé la supériorité de l'Allemagne protestante sur l'Allemagne catholique, que sous le rapport des lumières ; ajoutons un mot sur chacun des autres points.

Supériorité dans l'activité pour le travail : « La culture du lin, dans le nord de l'Allemagne, procure la subsistance à tout un peuple ; emploie tous les moments perdus de la vie ; rend utiles jusqu'aux vieillards, jusqu'aux vieilles femmes ; préserve tout un pays de l'oisiveté et des maux qui marchent à sa suite². »

Malte-Brun généralise cette observation : « L'Allemand du Nord ; nourri de pommes de terre, de beurre et de fromage, abreuvé de bière, est le plus robuste, le plus frugal et le plus éclairé ; c'est aussi chez lui que le protestantisme compte le plus de prosélytes. L'Allemand du Midi, délicat dans sa manière de vivre, habitué au vin, quelquefois même adonné à l'ivresse, se montre plus gai, mais aussi plus superstitieux. Dans l'Allemagne septentrionale, les habitations nombreuses, les villages ornés de fontaines, les maisons propres et bien entretenues, les routes belles et bordées d'arbres fruitiers, et les champs bien cultivés, annoncent les lumières et l'aisance des habitants³. »

La supériorité dans le travail, comme le dit Malte-

¹ Marcel de Serres, t. IV, p. 22 à 28. — ² Mirabeau, t. II, p. 202. — ³ Malte-Brun, liv. 86, p. 740.

Brun, amène la supériorité dans le bien-être : « Il y a, à Munich, 1,275 mendiants avoués, et reconnaissant ne vivre que d'aumônes, et au-delà de 3,000 personnes qui en reçoivent; en 1785, il n'y avait qu'un peu plus de 6,400 personnes, à Berlin, qui reçussent des secours du public, et pas un seul mendiant; il y a donc le double plus de pauvres à Munich qu'à Berlin, à proportion de la population¹. »

Supériorité morale : « Les crimes sont très-rares dans l'Allemagne protestante : partout, hors dans les grandes villes, vous pouvez voyager en sûreté, dans quelque costume que ce soit; les habitants, en sortant d'une maison, ne la ferment pas, et mettent seulement un bâton devant la porte, pour avertir qu'il n'y a personne, et ce bâton est respecté comme un signe sacré, ce qui se voit très-communément en Westphalie. Les voleurs, les brigands, en très-petit nombre, que l'on trouve dans l'Allemagne protestante, sont, ou des déserteurs, peut-être quelques-uns de ces juifs, condamnés par des persécutions si longues et si universelles à la misère et à la filouterie; ou des natifs des provinces catholiques, dans lesquelles l'homme n'est pas, à beaucoup près, aussi heureux, aussi industriel, aussi diligent, où le nombre des fêtes l'entraîne à l'oisiveté². »

Supériorité dans la richesse nationale et dans l'administration des finances : « Les erreurs des souverains de la Saxe n'ont pas jeté ce pays dans un abîme de dettes aussi profond qu'en Bavière. La masse des dettes était moindre, et la population, et surtout le capital national, beaucoup plus grand, en Saxe, même immédiatement après la

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 342. — ² *Ideem*, t. I, p. 202 à 206.

guerre de 1763 ; noble et admirable effet des lumières ! Ce sont elles qui rendent les ressources de la Saxe immenses, qui l'ont mise en état de réparer des pertes presque aussi grandes et plus récentes. Dans l'abîme des ténèbres de la superstition et de l'ignorance où la Bavière est plongée, à présent qu'elle est tombée si bas, on ne voit plus comment elle pourrait se relever¹. »

Enfin, supériorité jusque dans le langage : « Les protestants ayant été les premiers à écrire avec bon sens, et par conséquent avec quelque pureté, on appelle, dans les pays soumis à l'Autriche, *allemand luthérien*, la langue des contrées éclairées de l'Allemagne². »

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que cette supériorité se fait remarquer jusque dans le sein d'une même nation. Nous l'avons vu pour l'Irlande, où le Nord presbytérien contraste avec l'Ouest romain ; nous l'avons vu pour la Suisse, où le district de Morat se détache comme une oasis dans le désert, du canton de Fribourg ; nous allons le voir maintenant pour la Prusse. En Irlande et en Suisse, c'était un point lumineux au milieu des ténèbres ; ici, ce sera un point obscur au sein de la lumière. C'est qu'en Irlande et à Fribourg, nous étions dans un pays catholique, tandis qu'en Prusse, nous sommes dans un pays protestant. Écoutons M. Cousin : « Il y a, en Prusse, des écoles normales catholiques et des écoles normales protestantes. En général, les écoles normales catholiques, sans être relâchées, ont une discipline moins austère que les protestantes. Ces dernières ont presque outré la sévérité de la discipline, si, dans un pensionnat nombreux de jeunes gens de seize à vingt-deux ans, la discipline pouvait jamais être

¹ Mirabeau, t. III, p. 360. — ² *Idem*, t. VII, p. 483.

trop sévère. L'expérience a appris que des jeunes gens ne peuvent être impunément renfermés pendant deux ou trois années, si un esprit religieux, même assez fort, n'est parmi eux, et si une discipline vigoureuse ne les tient constamment appliqués à leurs devoirs. Les règlements d'études diffèrent moins dans les écoles normales des deux communions ; cependant, ils sont aussi plus sévèrement conçus dans les écoles normales protestantes, et on peut dire, en général, que celles-ci sont supérieures aux écoles normales catholiques. Il est naturel que les écoles normales des provinces arriérées, par exemple les provinces polonaises, westphaliennes et rhénanes, se ressentent un peu de l'état du pays qui les recrute, tandis que les écoles normales des provinces centrales de la monarchie doivent à la civilisation supérieure de ces provinces une prospérité qui chaque année s'accroît par ses effets mêmes. Quand on entre dans une de ces écoles normales de la Saxe et du Brandebourg, on ne peut s'empêcher d'être frappé de l'ordre admirable et de l'austère discipline qui y règnent, comme dans une caserne prussienne ; et en même temps, tout y est libéral et respire le goût des études¹. »

Est-ce donc faute de conducteurs spirituels que l'Allemagne catholique est inférieure à l'Allemagne protestante ? Hélas ! ce n'est pas le nombre qui lui manque ! C'est le seul point sur lequel Mirabeau lui donne la préséance : « M. Nicolai observe qu'à Berlin, sur 140,000 individus, il n'y a qu'environ 140 personnes de l'état ecclésiastique ; cette profession est donc, à Berlin, par rapport à ce qu'elle est à Munich, où l'on compte 1,150 ecclésiast-

¹ Cousin, p. 325.

tiques sur 33,500 habitants, dans la proportion de 1 à 31 ; encore les ministres de la religion sont-ils mariés à Berlin ; ils y procréent des enfants qu'ils élèvent avec soin, et qui forment des sujets utiles ¹. »

Si ce n'est pas le nombre de conducteurs spirituels qui manque à l'Église romaine en Allemagne, qu'est-ce donc ? C'est la possession de la vérité religieuse ; car c'est cette vérité qui a transformé l'Allemagne protestante. Oui, la Réforme du seizième siècle est la cause de la prospérité actuelle de l'Allemagne du Nord, c'est ce qui nous reste à constater. Mais, encore ici, laissons parler nos auteurs : « Ce ne fut qu'après la Réformation que les avantages de l'université de Leipsick (protestante) se développèrent. Un fait remarquable, qui fournit la preuve de l'utilité de la Réforme à l'égard des lumières, c'est l'excessive différence qui distingue les universités de Leipsick et de Prague. Celle-ci n'est pas sortie de son obscurité profonde, et la Bohême, restée dans un véritable et singulier état de barbarie jusqu'à ces derniers temps, n'en a retiré aucun fruit ; tandis que l'université de Leipsick a produit, non-seulement un grand nombre de gens de lettres du premier ordre, mais encore élevé la Saxe à un degré de civilisation qui a eu l'influence la plus marquée sur le caractère des peuples, sur l'industrie et sur le commerce ². »

« Le protestantisme, très-anciennement introduit dans le Palatinat, y a porté chez le peuple des lumières, et l'a délivré d'une infinité de préjugés. Voilà l'immense avantage de la Réforme, avantage qui la rend supérieure à tous les établissements d'universités, d'académies des

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 432. — ² *Idem*, t. VII, p. 6.

sciences, etc. Ceux-ci n'éclairent que les conditions élevées, la Réforme a éclairé les peuples. Elle se fonde sur la lecture de la Bible; donc, tous les adhérents de cette secte ont dû apprendre à lire; donc, on a établi partout des maîtres d'école, qui ont enseigné à lire et à écrire à tout le peuple en général; et cela seul développe considérablement l'esprit humain. La Réforme a délivré le peuple d'une foule de fêtes, et lui a donné, par là, une activité naturelle. Cette Réforme ayant pénétré dans le Palatinat, un des plus beaux pays de la terre, où la nature répond si bien aux travaux du cultivateur, a dû lui inspirer l'envie de perfectionner la culture ¹. »

Écoutons des autorités plus modernes.

« Depuis la Réformation, les princes de la maison de Saxe ont toujours accordé aux lettres la plus noble des prétentions, l'indépendance. On peut dire hardiment que, dans aucun pays de la terre, il n'existe autant d'instruction qu'en Saxe et dans le nord de l'Allemagne. C'est là qu'est né le protestantisme, et l'esprit d'examen s'y est soutenu depuis ce temps avec vigueur.

« On peut juger, par la quantité d'ouvrages qui se vendent à Leipsick, combien les livres allemands ont de lecteurs. Les ouvriers de toutes les classes, les tailleurs de pierre même se reposent de leurs travaux un livre à la main. On ne saurait s'imaginer, en France, à quel point les lumières sont répandues en Allemagne. On trouve, jusque dans les villages, des professeurs de grec et de latin. Il n'y a pas de petite ville qui ne renferme une assez bonne bibliothèque, et presque partout on peut citer des hommes recommandables par leurs talents et par

¹ Mirabeau, t. VIII, p. 432 à 434.

leurs connaissances. Si l'on se mettait à comparer, sous ce rapport, les provinces de France avec l'Allemagne, on croirait que les deux pays sont à trois siècles de distance l'un de l'autre ¹. »

« Quoique le gouvernement de la Saxe ne fût pas libre de droit, c'est-à-dire, représentatif, il l'était de fait, par les habitudes du pays et la modération des princes. La bonne foi des habitants était telle qu'à Leipsick, un propriétaire ayant mis, sur un pommier qu'il avait planté sur le bord de la promenade publique, un écriteau pour demander qu'on ne lui en prit pas les fruits, on ne lui en vola pas un seul pendant dix ans. J'ai vu ce pommier avec un sentiment de respect, et il eût été l'arbre des Hespérides, qu'on n'eût pas plus touché à son or qu'à ses fleurs ². »

« Rien, dans le gouvernement intérieur de la Prusse, ne nuisait à l'indépendance et à la sécurité. C'était l'un des pays de l'Europe où l'on honorait le plus les lumières, où la liberté de fait, si ce n'est de droit, était le plus scrupuleusement respectée. Je n'ai pas rencontré, dans toute la Prusse, un seul individu qui se plaignit d'actes arbitraires dans le gouvernement, et cependant il n'y aurait pas eu le moindre danger à s'en plaindre ³. »

« La liberté de la presse, la réunion des hommes d'esprit, la connaissance de la littérature et de la langue allemandes, qui s'était généralement répandue dans les derniers temps, faisaient de Berlin la vraie capitale de l'Allemagne nouvelle, de l'Allemagne éclairée. Ce qui doit intéresser à ce pays, ce sont les lumières, l'esprit de justice et les sentiments d'indépendance qu'on ren-

¹ Staël, t. I, p. 448, 449. — ² *Idem*, p. 421. — ³ *Idem*, p. 435.

contre dans une foule d'individus de toutes les classes! »
 « Tout le nord de l'Allemagne est rempli d'universités les plus savantes de l'Europe. Dans aucun pays, pas même en Angleterre, il n'y a autant de moyens de s'instruire et de perfectionner ses facultés. L'éducation intellectuelle est parfaite en Allemagne. Depuis la Réformation, les universités protestantes sont incontestablement supérieures aux universités catholiques, et toute la gloire littéraire de l'Allemagne tient à ces institutions¹. »

« On ne trouve guère d'hommes, en Allemagne, un peu au-dessus de la classe commune, à qui la lecture de plusieurs langues ne soit familière. En sortant des écoles, on sait déjà, d'ordinaire, très-bien le latin et même le grec. Non-seulement les professeurs sont des hommes d'une instruction étonnante; mais, ce qui les distingue surtout, c'est un enseignement très-scrupuleux. La légèreté peut conduire à tout ce qu'il y a de mauvais dans ce monde. Il n'y a que l'enfant dans qui elle soit un charme; mais quand le temps livre l'homme à lui-même, ce n'est que dans le sérieux de son âme qu'il trouve des pensées, des sentiments et des vertus. En Allemagne, on met de la conscience dans tout, et rien, en effet, ne peut s'en passer². »

« Les entreprises charitables doivent prospérer dans la ville de Hambourg. Il y a tant de moralité parmi les habitants, que pendant longtemps on y a payé les impôts dans une espèce de tronc, sans que personne surveillât ce qu'on y portait : ces impôts devaient être proportionnés à la fortune de chacun, et, calcul fait, ils ont tou-

¹ Staël, t. 1, p. 443. — ² *Idem*, p. 445, 446. — ³ *Idem*, p. 454, 455.

jours été scrupuleusement acquittés. Ne croit-on pas raconter un trait de l'âge d'or? On ne saurait assez admirer combien, sous le rapport de l'enseignement, comme sous celui de l'administration, la bonne foi rend tout facile¹. »

« Jadis, le clergé et la noblesse jouissaient en Allemagne d'une prépondérance et de prérogatives onéreuses au peuple. La Réformation religieuse a miné, puis détruit le pouvoir temporel du clergé; la tolérance est devenue le besoin du plus grand nombre; l'esprit de liberté a fait quelques conquêtes, et tout a changé. Délivrés aujourd'hui de la plupart des redevances seigneuriales, les Allemands n'ont pu que gagner à cet ordre de choses². »

« Si l'Allemagne perdit beaucoup de poésie en perdant les miracles que dissipa le protestantisme, elle eut d'amples dédommagements. Les hommes devinrent plus vertueux et plus élevés. Le protestantisme eut la plus grande influence sur cette pureté de mœurs, et le rigoureux accomplissement des devoirs qu'on nomme la morale; le protestantisme a même pris une direction qui l'identifie parfaitement à cette morale. Nous voyons partout un heureux changement dans la vie des ecclésiastiques. Avec le célibat disparaissent les vices et les débordements des moines, qui font place à de vertueux prêtres, pour lesquels les vieux stoïques eux-mêmes eussent éprouvé du respect. Il faut avoir parcouru à pied le nord de l'Allemagne, pour savoir combien de vertu, et pour lui donner une belle épithète, combien de vertus évangéliques se trouvent dans une modeste habitation de pasteur³. »

¹ Staël, t. , p. 170. — ² Malte-Prun, t. v, p. 740. — ³ Henry Heine.

Telle est l'Allemagne : au midi l'Autriche et son troupeau de nations catholiques, sous le bâton et dans les ténèbres, accroupies dans la matière sans que rien de moral vienne leur faire sentir la destinée finale de l'homme. Au nord la Prusse et son cortège de peuples protestants, dotés de libertés progressives, sous l'éclat des lumières les plus intenses de l'univers, vivant de spéculations morales, tournées vers Dieu et l'immortalité. Voilà, mises en présence, les deux parties du procès ; les pièces sont sous les yeux du lecteur ; qu'il les consulte et qu'il prononce ! Quant à nous, rassuré sur le résultat de ce jugement, nous passons à l'étude de la Belgique et de la Hollande, nouveau champ de la même démonstration.

LA BELGIQUE CATHOLIQUE

ET

LA HOLLANDE PROTESTANTE

COMPARÉES.

Après avoir été tour à tour unies et séparées, la Belgique catholique et la Hollande protestante ne sauraient être aussi complètement différentes l'une de l'autre que les contrées que nous avons déjà comparées. A ne tenir compte que des changements survenus dans le dernier demi-siècle, la Belgique a passé successivement sous la domination de la France incrédule, des Pays-Bas protestants, et de son propre gouvernement catholique romain. On peut donc s'attendre à ce que des pouvoirs si divers auront tour à tour modifié le pays à leur image particulière, et qu'ils auront dès lors affaibli le contraste qui nous frappait ailleurs.

Dès le seizième siècle, la Belgique avait eu ses martyrs protestants; il ne fallut rien moins que la violence d'un duc d'Albe, et le machiavélisme d'un Philippe II,

pour éteindre dans le sang le flambeau de la vérité religieuse.

Au siècle suivant, ce ne fut plus la semence, mais les fruits de la réforme qui furent portés en Belgique, et qui nourrirent ce pays de leur substance. C'est ce qu'un Belge lui-même avoue : « En offrant, dit M. Édouard Smits, un asile toujours sûr aux victimes des partis, quel que soit leur culte, ce n'est pas seulement une conquête matérielle que nous faisons sur l'étranger, qui nous apporte ses capitaux et son industrie, c'est encore une conquête intellectuelle, bien autrement profitable que la première. Voyez les fruits toujours vivants de la révocation de l'édit de Nantes ! acte sanglant, jugement à mort de la plus noble partie d'une nation arrachée par une femme à la pusillanimité d'un vieux roi ! Viennent les étrangers, et nous profiterons aujourd'hui comme autrefois du progrès de leurs lumières ¹. »

Vers la fin du dix-huitième siècle, en passant sous la domination française, en se mêlant à notre population indignée contre les prêtres, les Belges durent s'affranchir aussi du même joug, et perdre quelques-uns de leurs préjugés ; si ce n'était pas un progrès dans le bien, c'était du moins un pas hors du mal.

Mais ce fut surtout, de 1815 à 1830, sous le règne d'un roi protestant, que la catholique Belgique reçut abondamment les trésors de la civilisation.

Le premier bienfait de la Hollande réformée, versé sur la Belgique catholique, fut la création de nombreuses écoles, sous la direction de la loi de 1806, que M. Cousin appelle avec la loi prussienne, autre loi protestante, les

Statistique nationale, Mémoire, etc., p. 68.

deux plus grands monuments qui existent jusqu'ici dans le monde en matière d'instruction ! :

« Dans l'intervalle de onze ans, 1,146 écoles et 668 habitations d'instituteurs ont été construites ou réparées ; 1,977 instituteurs et 168 institutrices ont été brevetés. Les renseignements publiés s'arrêtent en 1828, mais il est probable que les deux années suivantes n'ont pas offert des résultats moins satisfaisants ¹. »

Les connaissances hollandaises n'étaient pas portées en Belgique seulement par le gouvernement, mais aussi par de simples citoyens. « Il s'était formé, dans la plupart des provinces, des sociétés pour l'encouragement de l'instruction primaire, auxquelles on doit l'introduction des écoles du dimanche et du soir pour les adultes, à l'instar de celles d'Angleterre et des États-Unis ². »

A l'avantage de ces lumières il faut joindre celui de la bienfaisance ; « des colonies agricoles prospères sous l'ancien gouvernement ³ ; des institutions pour les pauvres ; un accroissement de bien-être et de population ⁴ ; » enfin, « le grand développement du commerce et cette prospérité si remarquable sous l'ancien gouvernement qui, nous dit Balbi, ont beaucoup diminué sous le nouveau ⁵. » L'industrie elle-même, dont aujourd'hui la Belgique est si glorieuse, l'industrie, nous dit le *Dictionnaire de la Conversation*, fit des progrès immenses, pendant l'union avec la Hollande ; l'instruction se répandit, les arts furent encouragés avec munificence... Mais le crime principal du gouvernement protestant fut de n'avoir pas su désarmer le clergé catholique romain.

¹ Cousin, p. 456. — ² Duceptiaux, t. 1, p. 60 et 61. — ³ Poussin, p. 214. — ⁴ Ramon de la Sagra, t. II, p. 463. — ⁵ *Dictionnaire de la Conversation*, article *Belgique*. — ⁶ Balbi, p. 363.

On en conviendra, toutes ces influences protestantes, depuis l'industrie apportée par les réfugiés de la révocation de l'édit de Nantes au dix-septième siècle, jusqu'aux lumières répandues et au commerce apporté par les Hollandais au dix-neuvième, tout cela a dû singulièrement modifier la Belgique, avant qu'elle fût mise, comme aujourd'hui, sous la tutelle du clergé romain, et réduire de beaucoup la distance morale qui séparait deux nations voisines. Toutefois, voyons si cette distance ne reste pas encore assez grande pour ajouter un nouveau chapitre à nos contrastes jusqu'ici favorables à la réformation.

Remarquons d'abord qu'ici, comme en Amérique, comme dans les Iles Britanniques, comme en Allemagne, le désavantage du climat et du sol se trouve considérable du côté protestant. « En Hollande, nous dit le *Dictionnaire de la Conversation*, le sol est entièrement factice, il est l'œuvre du courage, de la patience et de l'amour de la liberté. Chose merveilleuse, les Hollandais lui ont eux-mêmes donné la figure et la forme ainsi qu'aux canaux qui le sillonnent, aux rivières et aux lacs qui le découpent en tous sens. Conquise sur l'Océan, la Hollande est couverte de gras pâturages et de riantes plantations où l'horticulture est portée à sa perfection. »

Quant à la Belgique, au contraire, « c'est un sol fertile que la nature a généreusement traité ¹, qu'un rayon de soleil couvre d'abondantes moissons; une terre riche en mines de fer, de plomb, de cuivre, d'alun, de soufre, de calamine; en carrières de marbre, de grès, de pierre à chaux, de pierre de taille, d'ardoises, etc. ² »

¹ Poussin, p. 287. — ² *Dictionnaire de la Conversation*, au mot Belgique.

En Hollande, au lieu de ces richesses naturelles, que trouve-t-on? de l'eau, partout de l'eau! et tandis que Bruxelles, capitale de la Belgique, repose sur le roc, Amsterdam, capitale de la Hollande, est construite au milieu des flots, sur treize millions de pilotis! Maintenant, comparons le parti que les Belges catholiques ont tiré de cette terre fertile, à celui que les Hollandais protestants ont tiré de leurs marais.

Pour transformer, nous ne dirons pas le sol, il n'existait pas, mais la place où se trouvent aujourd'hui les brillants pâturages de la Hollande, il a fallu, comme on le fait encore aujourd'hui, dessécher des mers à force de bras ou de machines, tandis qu'il n'y avait qu'à retourner la superficie de la terre en Belgique. Ce que les Hollandais possèdent, ils l'ont créé; ce dont les Belges jouissent, ils l'ont reçu, et, en particulier, des Hollandais eux-mêmes.

« Il serait faux, dit un de nos écrivains, de chercher hors de la Hollande son principe moteur, c'est en elle-même qu'elle a trouvé la force de lutter contre l'Espagne, la France et l'Angleterre; c'est par elle-même qu'elle est devenue maîtresse de la mer et du commerce européen; c'est encore par elle-même que, séparée violemment de la Belgique, en 1830, à laquelle on l'avait rattachée en 1814, elle est parvenue à subir, sans déchoir, les conséquences d'une situation inouïe, et où presque toutes les chances lui étaient évidemment contraires¹. »

En second lieu, il faut tenir compte des dates: il y a des siècles que la Hollande est commerçante, il n'y a que quelques années que la Belgique est industrielle. Depuis longtemps la première a secoué le joug de l'Espagne que

¹ *Dictionnaire de la Conversation.*

la seconde a continué de porter, et cette double différence, toute à l'honneur de la Hollande, en explique la grandeur, comme elle rend compte de la faiblesse et de la langueur de la nation voisine. Reportons-nous au moment où quelques-unes des Provinces-Unies s'affranchissent de la domination étrangère, et deviennent la République batave protestante, tandis que les autres provinces restent sous cette domination et retombent dans le catholicisme : « Lorsque la religion catholique y fut établie, dit John Carr, il s'ensuivit encore une plus grande émigration, et le berceau de la République hollandaise les recueillit, les associa à sa puissance commerciale, sur laquelle elle avait déjà reporté toutes ses pensées ; et se procurant sur l'Espagne un triomphe complet, consolida sa propre indépendance, et imposa bientôt de dures conditions aux provinces espagnoles. Par le traité de Munster, leur territoire fut diminué, leur commerce circonscrit, et Anvers vit, avec regret, son orgueilleuse rivale, Amsterdam, devenir florissante et saisir les rênes d'un commerce universel ¹. »

« Les arts et le négoce quittèrent les lieux où ils n'étaient plus chéris ; les villes se dépeuplèrent, le génie du peuple s'éteignit ; et, tandis que la Hollande se relevait de ses ruines, et renaissait à la vie et à l'abondance, les provinces belges, restées espagnoles, tombèrent dans l'avilissement ². »

Nous ne comparerons pas, cependant, deux choses différentes, le commerce hollandais et l'industrie belge, bien que le premier date de quelques siècles, et qu'il dispose de près de trois milliards et demi chez différents

¹ John Carr, introduction, p. 44. — ² *Idem*, p. 45.

peuples et soit, relativement à l'étendue du royaume, supérieur à celui de toutes les parties du globe, l'Angleterre exceptée ¹. Nous porterons la comparaison sur les points où les deux termes sont de même nature.

Sur un sol aussi fertile que celui de la Belgique, et sur des terres aussi ingrates que celles de la Hollande, nous devons naturellement nous attendre à trouver l'agriculture de la première de ces deux nations bien plus avancée que celle de la seconde. Cependant écoutons nos témoins. Après avoir mis la Hollande au rang de l'Angleterre pour le développement agricole ², M. Poussin dit, en parlant de la Belgique : « Quoique la situation de l'agriculture soit, dans son ensemble, assez satisfaisante, elle est loin de répondre à ce qu'on serait en droit d'attendre d'un sol aussi fertile dans un pays que la nature a si généreusement traité. L'agriculture belge est inférieure à celle de l'Angleterre ³ », et par conséquent à celle de la Hollande que l'auteur avait mise au même rang.

« Tout voyageur, et surtout un Anglais, dit John Carr, doit être frappé de la sagesse avec laquelle les Hollandais favorisent tout ce qui tient à l'accroissement et à la perfection de l'agriculture : c'est par cette politique admirable que l'État maintient une immense population comparative, malgré le désavantage de sa position. C'est par là qu'elle se délivre du fardeau de l'indigence, et qu'elle possède une grande abondance de denrées ⁴. »

Aussi trouve-t-on, chez l'agriculteur hollandais, une aisance qui contraste avec la mendicité des deux Flandres : « On ne peut s'empêcher d'admirer, dit le mémoire sur la cour de Louis-Napoléon, l'aisance dont paraît jouir en

¹ Balbi, p. 355. — ² Poussin, p. 284. — ³ *Idem*, p. 287. — ⁴ John Carr, p. 309.

général le paysan hollandais ; en lui, chez lui, aucune apparence de cette misère qui attriste à l'aspect du paysan français. Les habitations des villageois hollandais sont aussi bien tenues que leurs vêtements sont propres et bons ; tout annonce l'abondance et la prospérité. Les campagnards de ces contrées ont, pour la plupart, le bouton d'or au col et au poignet de la chemise, d'autres boutons d'or ou d'argent à la ceinture, une montre et une chaîne d'argent, des boucles de jarretières en or et des boucles d'argent aux souliers. Leurs femmes ne leur cèdent en rien dans la richesse des étoffes et des bijoux ¹. »

L'agriculture en Hollande n'est pas, comme ailleurs, confiée à la routine de l'ignorant, mais, comme en Angleterre, elle est fécondée par l'étude, dans toutes les classes de citoyens : « On a créé, dit la *Revue Britannique*, des écoles purement agricoles. Une école provinciale de cette nature s'est formée à Groningue, siège d'une Université, dans un district où résident quelques-uns des partisans les plus zélés des réformes. Il existe également, dans le voisinage d'Utrecht, une école particulière d'agriculture, où l'instruction scientifique occupe une place prééminente, et le prince de Hollenzollern vient d'offrir son château d'Heerenberg pour l'établissement d'un Institut agricole sur une vaste échelle. On n'oublie pas non plus les humbles écoles des campagnes, ces pépinières où les masses grandissent et prennent une bonne ou une mauvaise direction. Ainsi qu'en Écosse, chaque paroisse a son école où on s'efforce d'introduire, dans les districts ruraux, une certaine somme d'éducation industrielle et agricole qui puisse aider, plus tard, les écoliers à gagner

¹ *Mémoire sur la cour de Louis-Napoléon et sur la Hollande*, Paris, 1828, p. 188.

leur pain. Un vieux et très-sage règlement veut que les étudiants en théologie suivent les cours d'agriculture pour être un jour à même de donner d'utiles avis à leurs paroissiens. Ce mouvement ne s'arrêtera pas, car la lenteur proverbiale des Hollandais est une lenteur progressive. La circonspection s'allie, chez eux, à une très-grande opiniâtreté, à une invincible persévérance ¹. »

L'idée de secourir le pauvre, en appliquant ses forces à l'agriculture, a été merveilleusement réalisée en Hollande. Qu'on lise M. Ramon de La Sagra sur ce sujet; il ne trouve pas de termes assez élogieux pour exprimer son admiration. Un établissement de ce genre avait été créé en Belgique, encore par les Hollandais, lors de l'union des deux royaumes. Qu'est-il devenu depuis leur séparation? « J'ai comparé, dit M. de La Sagra, les séries de rentrées et de dépenses avant et depuis 1830. Le résultat indique que la décadence définitive des colonies de la Belgique date de l'époque de la Révolution ². »

A quoi tient cette décadence? Sans doute en partie à ce que la direction agricole hollandaise valait mieux que la direction belge, mais en partie aussi à ce que cette défec-tuosité a découragé les bienfaiteurs. Le produit des souscriptions, qui, avant 1830, « s'était maintenu entre 62,000 et 48,000 fl., a baissé à 8,476 ³. C'est-à-dire qu'il est six ou huit fois moindre! Serait-il téméraire de supposer que ce sont les bienfaiteurs hollandais qui se sont retirés, et, par conséquent, d'en conclure que la charité protestante venait, avant 1830, au secours des pauvres catholiques? On est d'autant plus autorisé à le croire, que, tandis qu'on déplore la chute de ce genre d'é-

¹ *Revue Britannique*, 1847, novembre, décembre, p. 439, 440. —
² Ramon, t. II, p. 463. — ³ *Idem*, p. 466.

tablissements en Belgique, la Hollande compte 5,851 institutions de bienfaisance qui ont un caractère public ¹. »

Puisque la question de l'agriculture soulève ici celle de l'indigence, comparons encore les deux pays à cet égard ; et d'abord à l'époque où ils étaient unis.

M. Quetelet nous donne le tableau que voici :

	Individus secourus à domicile.	Populations.
Cour de La Haye	227,501	2,262,712
Cour de Liège	128,683	1,134,350
Cour de Bruxelles.	389,468	2,616,416

Les populations indiquées ici ne le sont pas dans le tableau de M. Quetelet, mais les éléments du calcul se trouvent à la page précédente du même ouvrage. M. Quetelet ne parle pas non plus de la religion des ressortissants à ces trois cours de justice ; mais il désigne les provinces que ces cours renferment. Il se trouve que la cour de La Haye est toute protestante, c'est la Hollande d'aujourd'hui, tandis que les deux autres sont toutes catholiques, c'est la Belgique actuelle. Cette circonstance se prête donc admirablement à notre comparaison.

Si, maintenant, nous rapprochons les populations du nombre des individus secourus, nous aurons, en négligeant les fractions,

1 indigent pour 11 habitants dans la cour protestante.
 1 — 7 — dans les deux cours catholiques.

En d'autres termes, un tiers de plus d'indigents dans les provinces romaines que dans les provinces réformées.

Tel était l'état de choses avant 1830. Depuis que la Belgique est sous l'influence des prêtres, cette proportion

¹ Ramon, t. 1, p. 115.

a-t-elle changé à son avantage ou à son détriment? On lit dans la *Statistique générale du royaume de Belgique*, pour la période de 1841 à 1850, publiée par le Ministre de l'Intérieur :

Indigents secourus dans le royaume:

Moyenne, de 1848 à 1850.	942,290
Nombre des habitants pour un indigent.	4,65

C'est-à-dire plus d'un indigent pour cinq habitants ¹.

Ainsi la Belgique, sous l'influence du clergé romain, compte deux septièmes de plus d'indigents que lorsqu'elle était administrée par un gouvernement protestant; et, comparée à la Hollande protestante, cette Belgique renferme, proportion gardée, un nombre double d'indigents!

Maintenant, comment arracher le pauvre aux dangers moraux de sa position? Par la répression moralisante des coupables, ou mieux encore, par la prévention du crime. Au premier égard, la classification des prisonniers selon leur degré d'immoralité, M. Ramon de La Sagra nous dit : « Tout est encore à faire en Belgique dans cette partie ², et je n'hésite pas à assurer que l'organisation hollandaise est supérieure à celle de la Belgique ³. » Sous le second rapport, le même auteur n'est pas moins explicite : « Les établissements, pour éviter la pauvreté, dit-il, n'offrent pas, en Belgique, cet aspect de sage bienfaisance qu'ils présentent en Hollande ⁴. » Écoutons aussi M. Cousin à ce

¹ Dans ce nombre on tient compte, non-seulement des indigents secourus pendant l'année entière, mais aussi de ceux qui n'ont reçu que des secours passagers. Nous mentionnons ce fait parce que le rapport le fait ressortir. Mais, du côté de la Hollande, il n'est pas dit non plus que les individus secourus à domicile l'aient été toute l'année.

² Ramon, t. II, p. 241. — ³ *Idem*, p. 212. — ⁴ *Idem*, p. 179.

sujet : « Je m'étonnais que l'unique maison centrale de détention pour les jeunes garçons, *dans toute la Hollande*, ne contiât que soixante à quatre-vingts jeunes gens, et avec le dépôt qu'on attend de Leyde, en tout cent cinquante jeunes détenus au plus, sur une population de 2 millions 500 mille habitants ; pour trouver l'explication de ce phénomène, je n'avais qu'à songer à ces excellentes écoles de pauvres que j'avais partout rencontrées. A Rotterdam, ville de commerce de près de 100,000 âmes, toute remplie de marchandises, et où la multiplicité des canaux et des ports rend les vols et même les crimes si faciles, les vols sont rares, et ceux par effraction et accompagnés de violence le sont tellement, que nos conducteurs ont affirmé qu'il leur serait malaisé de s'en rappeler quelques-uns ¹. » On remarque, ajoute Malte-Brun, beaucoup moins de dépravation dans la classe du peuple, en Hollande, que dans le reste de l'Europe. Il est fort rare qu'on y entende parler de vols, et plus rare encore que l'on y commette des crimes ². »

De l'instruction du pauvre, passons à celle de toutes les classes de la société.

Nous avons déjà vu que la Belgique doit beaucoup au gouvernement hollandais sous ce rapport. « En 1816, l'instruction primaire, presque totalement négligée par le gouvernement précédent (le gouvernement français), et abandonnée à elle-même, était entièrement tombée ; au bout de douze ans de règne, le roi de Hollande l'avait si bien relevée, qu'en 1828, on comptait 4,030 instituteurs ou institutrices, 247,496 élèves ³. »

¹ Cousin, p. 147. — ² Malte-Brun, t. VII, p. 37. — ³ Ducpétiaux, t. I, p. 59 à 61.

Mais ne tenons aucun compte de l'intervention protestante dans ces rapides progrès ; considérons-les comme propres à la nation belge, et comparons les résultats obtenus à cette époque : d'un côté dans les provinces protestantes, de l'autre dans les provinces catholiques.

M. Quetelet nous donne les chiffres suivants :

Cour de La Haye. . .	1 élève pour	8 habitants.
Cour de Liège.	1 —	11 —
Cour de Bruxelles. . .	1 —	10,30 —

En prenant la moyenne entre ces deux derniers nombres, et tenant compte de la population double de la cour de Bruxelles, nous aurons :

1 élève pour 8 protestants.
1 — — 10 2/3 catholiques.

C'est donc un quart d'élèves en plus chez les réformés, et cela, à l'époque où le roi de Hollande secondait si bien l'instruction primaire en Belgique.

Depuis lors, la Belgique a obtenu le patronage du clergé romain ; a-t-elle conservé son instruction ? M. de La Sagra va répondre. « M. Ducpétiaux, dit-il, malgré son opinion favorable aux agents du bouleversement, avoue le désordre qui en fut la conséquence : « Qu'avons-nous fait, dit-il, depuis 1830 ? Nous avons fait autrement, il est vrai, mais avons-nous fait mieux que sous le régime hollandais ? Hélas ! non : nous avons renversé l'édifice, mais nous n'avons rien reconstruit ; le sol, depuis sept ans, est jonché de décombres, et à peine songe-t-on à le déblayer ¹. »

Mais citons directement M. Ducpétiaux :

¹ Ramon, t. II, p. 24 et 25.

« Dans un assez grand nombre de localités, les bonnes méthodes ont été abandonnées après la révolution de 1830. L'augmentation du nombre des écoles n'implique pas l'existence d'un progrès réel ; en effet, la plupart de ces écoles sont mauvaises ou médiocres ; un grand nombre d'instituteurs manquent des capacités nécessaires pour l'enseignement ¹. »

« On avait, sous l'ancien gouvernement, commencé à encourager la formation de bonnes maîtresses d'école, les institutions fondées et les projets conçus ont été renversés à la suite de la révolution.

« En 1828, le nombre des instituteurs et institutrices brevetés s'élevait à 2,145, sur 4,030 institutions. D'après les derniers relevés (après la Révolution), on aurait 3,477 instituteurs et institutrices dont la capacité n'a pas été légalement constatée ². »

C'est-à-dire qu'après six ans de progrès à rebours, le nombre des instituteurs non brevetés, qui était d'abord de moins de moitié, s'est élevé « à près des deux tiers. »

Comment expliquer l'accroissement du nombre des écoles en même temps que la perversion des méthodes et des maîtres ? « Sous l'empire des règlements anciens, dit le même écrivain, il existait des écoles dirigées par des instituteurs sans titre légal ; c'étaient des écoles d'enfants en très-bas âge ; on tolérait ces écoles, parce qu'on y enseignait le *Catéchisme*, les *prières* et les éléments de la lecture. Depuis la révolution, plusieurs instituteurs qui dirigeaient ces petites écoles ont donné une certaine extension à l'enseignement, et toutes ces écoles d'enseignement inférieur ont dû figurer dans les états de situation ³. »

¹ Ducpétiaux, t. 1, p. 68 et 69. — ² *Idem*, p. 408. — ³ *Idem*, p. 85.

Ces quelques lignes nous révèlent que les écoles qui sont venues grossir le nombre sont mauvaises, qu'elles ont de médiocres instituteurs, et qu'on s'y bornait d'abord à enseigner le *Catéchisme* et des *prières* ; c'est-à-dire que ces écoles sont précisément celles placées sous la direction du clergé. Aussi les congrégations religieuses enseignantes refusaient-elles de se soumettre à la formalité des examens ¹.

C'est donc au catholicisme que la Belgique doit l'affaiblissement de son instruction primaire. Ce que le clergé ne put pas envahir, il le laissa volontiers dépérir. En réclamant la liberté illimitée de l'instruction, c'est-à-dire en refusant de se soumettre au brevet de capacité et à la surveillance de l'État, le clergé s'affranchit lui-même de tout contrôle, et en même temps il n'était pas fâché que les instituteurs qui restaient hors de son influence enseignassent l'ignorance, sœur naturelle de la superstition. C'est ce qui ressort des citations que nous allons faire.

« Sous l'ancien gouvernement, un décret avait déterminé le genre de peine applicable à ceux qui seraient assez hardis pour enseigner sans en avoir le droit ; mais le clergé catholique se crut exempté de l'observation des conditions imposées par la loi. Se voyant donc contrarié dans le libre exercice de son ministère, et confondu avec les autres classes de la société, le clergé reçut le décret comme une attaque directe à ses prérogatives, comme une offense faite à ses sentiments. Dès lors il s'appréta à saisir le moment favorable pour la vengeance ². »

« Le gouvernement nouveau ayant abdiqué, comme

¹ Ramon, t. II, p. 21. — ² *Idem*, p. 43.

dit M. Ducpétiaux, les droits de l'influence exercés par l'autorité tombée, tout ce qui avait été créé par cette autorité se ressentit de cet abandon ¹. »

« Au milieu de cet abandon presque général de l'instruction primaire en Belgique, on doit remarquer l'activité que mit le clergé catholique à combler le vide que laissent le gouvernement et les administrations provinciales et communales. Entraînés, si l'on veut, par un louable zèle, mais aussi enflammés d'une nouvelle ardeur d'envahissement peu compatible avec leur séparation des affaires civiles, les congrégations religieuses ont pris la place des maîtres ordinaires ². »

De ces prétentions du clergé d'affranchir ses instituteurs de toute inspection et de toute preuve de capacité, qu'est-il résulté ? D'autres ont profité de cette fausse interprétation de la liberté, et des ignorants, des mercenaires, des goujats se sont faits maîtres d'écoles ! « Plusieurs ont à peine, dit M. Ducpétiaux, les premières notions des connaissances dont ils se font les professeurs ; il en est qui ne tiennent école, durant trois ou quatre mois d'hiver, que dans l'impuissance où ils sont, à cette époque rigoureuse de l'année, de continuer leur métier de maçon, de charpentier, etc. ³ »

A cela le clergé n'a point vu de difficulté ; d'abord parce que, comme l'a dit M. Poussin, le peuple entier (et les instituteurs ignorants laïcs comme tout le monde) est sous son influence, mais aussi parce que ce clergé voit sans peine de mauvais instituteurs étendre les ténèbres sur le pays. Ainsi les maçons et les charpentiers, transformés en instituteurs, et n'enseignant rien, font encore

¹ Ramon, t. II, p. 24. — ² *Idem*, p. 29. — ³ Ducpétiaux, t. I, p. 91.

son œuvre ; tandis que l'ancien gouvernement hollandais exigeant des brevets de capacité, inspectant les écoles, distribuant des livres, risquait de produire la lumière ; et c'est là ce que le clergé romain appelait de la propagande protestante.

Mais enfin, quel qu'ait été le rôle du clergé dans la révolution belge, et quelle que soit aujourd'hui son intervention dans les écoles, rapprochons, du tableau de l'instruction publique que nous venons de contempler dans ce pays catholique, celui que les mêmes auteurs, réunis à M. Cousin, vont nous montrer en Hollande.

Si nous ne voulions que faire ressortir la supériorité du nombre des élèves en Hollande sur celui de la Belgique, deux mots suffiraient.

Il y avait en Belgique, en 1836, 1 élève sur 107 habitants.

Et en Hollande, en 1835, 1 — 83 habitants¹.

Il y a donc, proportion gardée de la population, un quart d'élèves de plus en Hollande qu'en Belgique. Mais ce côté de la question, bien qu'honorable pour la Hollande, n'est pas ici le plus important : c'est sur l'excellence des écoles et à la capacité des maîtres qu'il faut avant tout porter l'attention.

« Le système scolaire des deux pays présente cette différence : dans l'un (la Belgique), la coopération et l'influence du clergé, dans l'autre, son exclusion. En Belgique, le clergé catholique dirige, ou, au moins, tend à diriger l'éducation primaire, non-seulement sous le rapport de la morale, de la religion, du culte, mais encore dans toutes les branches de l'enseignement. En Hollande,

¹ Ramon, t. II, p. 352.

il ne prend pas la moindre part à l'éducation publique, il ne visite point les écoles; la loi défend d'y traiter les questions de dogme, elle charge seulement le précepteur d'apprendre à ses élèves les règles de la morale, les vérités de l'Évangile ¹. »

« C'est à cette heureuse réunion d'éléments précieux que sont dus les merveilleux résultats obtenus par la Hollande, en ce qui concerne la moralité des familles en général, et la probité reconnue des membres de toutes les classes ². »

M. Cousin, si versé dans les matières d'enseignement, va lui-même confirmer ces assertions : « En fait, par tout ce que j'ai vu et entendu, je demeure convaincu que les générations élevées sous le régime de la loi de 1806, sont des générations honnêtes et pieuses. En Hollande, le christianisme est à la fois dans les mœurs et dans les croyances du peuple; et pourtant, dans les écoles de ce peuple si religieux, l'enseignement prescrit par l'article 22 se réduit à celui de l'histoire biblique, avec les réflexions que fait naître cette histoire ³. »

En résumé, tandis que M. Ducpétiaux se plaint de l'état de l'instruction primaire en Belgique, M. Cousin, au contraire, admire celui de la Hollande : « Ces faits, dit-il, mettent suffisamment en lumière l'état florissant de l'instruction publique, et surtout de l'instruction primaire en Hollande ⁴. »

Tandis que M. Ducpétiaux avoue qu'on voit en Belgique des maçons et des charpentiers enseigner les connaissances dont ils n'avaient pas les premières notions, M. Cousin, au contraire, affirme que « ce qui a le plus con-

¹ Ramon, t. 1, p. 64. — ² *Idem*, p. 406 — ³ Cousin, p. 470 — ⁴ Ducpétiaux, p. 450.

tribué à des résultats satisfaisants, c'est l'excellence des écoles et le talent des maîtres en Hollande ¹. »

D'après M. Ducpétiaux, bon nombre d'instituteurs découragés ont abandonné l'enseignement en Belgique ; tandis que M. Cousin nous dit : « J'ai vu partout, dans les villages comme dans les villes, les maîtres d'école contents de leur sort ; et, ce qui dit tout, l'état de maître d'école est recherché ². »

Enfin, M. Cousin résume tout le bien qu'on peut dire à ce sujet en quelques mots : « Je vis avec admiration le système des écoles hollandaises ; j'eus lieu de me convaincre qu'elles doivent cette excellente organisation au caractère du peuple, au patriotisme des citoyens, aux sentiments de bienveillance et aux convictions religieuses qui règnent dans toutes les classes de la société ³. Ces beaux résultats ont contribué à la haute estime dont la Hollande jouit en Europe ⁴. »

Le simple voyageur, ici, a pu constater ce que l'examen a révélé au savant : « Donner aux jeunes gens une éducation soignée, dit M. John Carr, a toujours été, pour les Hollandais, un soin de la plus haute importance ; ils sentent qu'en les formant à l'esprit de recherche et d'industrie, ils leur assurent, sous quelque gouvernement que ce soit, l'espoir du succès et les moyens d'avancement. Cette méthode générale a conduit la Hollande à ce haut degré de puissance, dont on juge dans les différentes périodes de son histoire. On peut attribuer à cet excellent système la rareté des exemples de barbarie qu'on a pu remarquer dans le cours de la dernière révolution. Un négociant anglais peut être surpris lui-même, dans quel-

¹ Ducpétiaux, p. 471. — ² *Idem*, p. 472. — ³ Cousin, t. 1, p. 35. — ⁴ *Idem*, p. 486.

ques comptoirs hollandais, des connaissances supérieures des plus jeunes commis en arithmétique, de la quantité d'affaires qu'ils expédient en un jour, de la tenue de leurs livres, de la rapidité comme de la certitude du calcul des changes sur différentes places de commerce, et de leur facilité à manier plusieurs langues. On peut être également étonné de la longueur et de l'assiduité de leurs services, comme de la régularité de leurs mœurs et de leur conduite . »

On le voit, l'instruction, en Hollande, a précisément la tendance que M. Ducpétiaux regrette de ne pas lui voir en Belgique; elle est morale; ce qui nous conduit à parler des mœurs des deux nations.

Le voisinage comme les rapports des Belges avec les Hollandais devaient naturellement provoquer le parallèle des deux caractères; il a été fait par M. Ramon de La Sagra, que nous aimons à citer, précisément à cause de sa foi catholique romaine.

« Il n'existe pas au monde, dit-il, deux peuples plus différents l'un de l'autre que les Belges et les Hollandais. Le caractère impétueux et entreprenant du Belge contraste singulièrement avec la patience, le calcul, la persévérance du Hollandais, dont les qualités, moins brillantes, n'en sont pas moins fécondes en nobles résultats.

« En Belgique, où le peuple ressemble au peuple français par son amour des plaisirs, on le rencontre au théâtre, dans des réunions fréquentes, dans les promenades, partout; en Hollande, le peuple recherche, avant tout, le

¹ John Carr, p. 48.

plaisir des affections intimes, la joie de la famille et du foyer domestique. Pour les uns, le mouvement, l'action; pour les autres, des émotions moins agitées, moins bruyantes. De là cette existence réglée, calculée et commode des Hollandais; de là ces tableaux de bonheur domestique dont se rassasie chez eux le regard du voyageur. — En Hollande on jouit de la vie; en Belgique et en France on la dépense au hasard. — Cette différence est, à coup sûr, un trait caractéristique qui distingue ces deux peuples. Or, si l'on me demandait lequel me semble le plus heureux, je n'hésiterais pas à répondre; celui qui le semble le moins¹, »

M. Cousin va compléter ce portrait: « En Hollande, dit-il, chacun vit dans sa famille, et l'esprit de famille est porté encore plus loin qu'en Allemagne. Le Hollandais est une créature sage et bien réglée, il ne cherche point à briller; en tout, il s'attache au vrai et au solide. Il a plus de probité que de générosité, plus de bon sens que d'esprit et d'imagination, plus de constance que d'enthousiasme. C'est un bon peuple plutôt qu'un grand peuple. Son tempérament est un certain flegme qui, dans les individus d'élite, s'élève jusqu'à une fermeté calme, mais inébranlable, capable des plus longues et des plus difficiles entreprises². C'est un des peuples les plus moraux et les plus religieux du monde³. »

Mais laissons la comparaison des deux caractères s'établir dans l'esprit du lecteur par le simple rapprochement de deux pages éloignées d'un même écrivain: « Un bel avenir, dit Malte-Brun, serait réservé au peuple belge, s'il se décidait à marcher dans la voie réelle du progrès;

¹ Ramon, t. 1, p. 30 et 34. — ² Cousin, p. 9, 40. — ³ *Ideem*, p. 36.

mais, entiché d'une vanité déplacée, il reste divisé et sans forces. La portée de son esprit ne s'étend pas plus loin que l'intérêt de sa ville. La municipalité et la religion lui ont rendu d'immenses services, il y a deux cents ans et plus ; ces idées de son enfance auraient dû grandir depuis ce temps ; elles sont restées aussi rétrécies qu'à ces époques. Toutes les villes sont rivales les unes des autres, mais elles ne sont point animées de cette rivalité éclairée qui produit le bien : c'est plutôt une haine rétrécie qu'une noble émulation. Le Belge ne vit point frugalement ; l'estaminet ou les clubs prennent une partie de sa journée, et cinq heures de travail sont, pour le fonctionnaire et l'homme d'affaires, une journée bien remplie ; les jeunes gens, surtout ceux des hautes classes, sont d'une ignorance impardonnable ¹. »

L'auteur qui parle ainsi du peuple belge ; que pense-t-il du peuple hollandais ?

« La parcimonie des Hollandais, dit-il, les porta à secouer le joug de l'Espagne qui les accablait d'impôts, à refuser de payer la dîme au clergé, et les indulgences au pontife romain ; dans la grande lutte qu'ils soutinrent au xvi^e siècle, leur esprit de calcul et leur persévérance triomphèrent de tous les obstacles. Ils sentirent que la liberté religieuse était la base de la liberté civile, que celle-ci assurait celle du commerce et de l'industrie. Cette foule de travaux et d'établissements utiles, entretenus à grands frais, laissent dans l'esprit une impression favorable. Ces digues élevées pour arrêter les efforts de l'Océan, ces canaux qui coupent leur pays dans tous les sens, ces hôpitaux, ces établissements de bienfaisance, si

¹ Maite-Brun, t. vii, p. 87.

beaux et si nombreux leur bonne foi dans les affaires, font honneur aux Hollandais ¹. »

Deux courts passages d'un autre auteur, rapprochés sans qu'il y ait songé, nous présenteront un contraste bien plus frappant : « Les Hollandais, dit M. de Rougemont, sont actifs, laborieux, économes, réfléchis, prudents, persévérants ; leur droiture et leur fidélité sont aussi bien connues que leur propreté ; l'instruction élémentaire est répandue dans tout le peuple ². » « Le peuple de la Belgique, dit le même auteur, est connu par son excessive intolérance et par ses superstitions ³. Les villes flamandes sont célèbres par leurs mœurs rudes et corrompues ⁴. »

Cependant, le peuple belge est souvent présenté comme essentiellement religieux. Quelle est donc sa religion ? M. Poussin va nous répondre : « La société belge, avec ses dehors dévots, son espèce de discipline religieuse, sa physionomie tranquille, souvent même endormie, est-elle meilleure que la nôtre, si peu religieuse, tout expansive et si souvent bruyante ? Je ne le pense pas, du moins, après tout ce que j'ai pu voir, observer, apprécier, des voies infimes et cachées que prennent les vices les plus honteux, recelés dans le sein de cette société quasi-monacale ⁵. » « Je suis prêt à déclarer aujourd'hui que, sous l'aspect hideux du vice, ces villes de 100 à 80,000 âmes ne le cèdent en rien à ce que notre capitale d'un million d'habitants est accusée d'alimenter ⁶. » Ces lignes nous rappellent, par le contraste, les suivantes de M. Ramon de La Sagra : « L'état des mœurs, en Hollande, l'organisation sévère de la société, arrêtent le développe-

¹ Malte-Brun, t. VII, p. 36. — ² Rougemont, p. 499. — ³ *Idem*, p. 505 — ⁴ *Idem*, p. 507. — ⁵ Poussin, p. 393. — ⁶ *Idem*, p. 394.

ment des passions, et conservent à la jeunesse la précieuse candeur et l'innocence ¹. »

Enfin, terminons ce parrallèle par un hommage rendu aux Hollandais par leur ancien roi, Louis Bonaparte; hommage d'autant plus honorable pour ceux qui le reçoivent et pour celui qui le rend, qu'il a été exprimé lorsque le monarque était déjà descendu du trône par son abdication, et que le prince d'Orange lui avait été préféré, aux approches d'une guerre pour laquelle il avait offert ses services. « A considérer l'aspect humide, inculte et désert de la plus grande partie du sol bas de la Hollande, inondé, et pour ainsi dire artificiel : d'un côté, miné et rongé par les principales rivières de l'Europe qui se déchargent sur lui; de l'autre, menacé constamment par la mer orageuse et violente de ces parages; à considérer le travail prodigieux nécessaire aux Hollandais pour maintenir leur sol et le faire surnager; à considérer le besoin qu'ils ont incessamment d'une activité et d'une industrie prodigieuses pour se procurer leur subsistance, sur un terroir infertile, coûteux, tremblant, dans un climat défavorable, on ne conçoit pas que ce peuple puisse aimer son pays. On le plaint de n'être pas plus favorisé du ciel, et on le comparerait volontiers à une réunion de bannis, rejetés du sein des autres sociétés; et forcés de vivre, malgré eux, sur un sol ingrat et malsain. Mais, lorsqu'en examinant de plus près ses mœurs et son caractère, on reconnaît les vertus de ce peuple, sa candeur, son bon sens, son attachement à ses devoirs, sa patience, son amour du travail, sa modération dans les plaisirs, sa gratitude et son amour envers l'auteur de tout

¹ Ramon, t. 1, p. 433.

bien ; lorsqu'on examine l'aptitude des Hollandais pour tout ce qu'ils entreprennent, les grands hommes qu'ils ont produits en tout genre, sans exception, l'état parfait de leur agriculture, de leur commerce, des sciences et des arts, le haut degré de leur civilisation et de leurs lumières, on comparerait plutôt ce peuple à une réunion de philosophes, indignés des travers, des maux et des folies des autres hommes, et cherchant à vivre dans un coin retiré, selon leur raison et leur conscience, et regardant en pitié le faste, les plaisirs bruyants, la grandeur, le luxe, la frivolité et l'immoralité des autres ; ou bien à un peuple choisi, destiné par l'Éternel à servir de modèle aux autres ¹. » « Heureuse nation, chez laquelle la raison humaine, l'équité et l'humanité règnent également ! Ceux qui te gouverneront et qui connaîtront bien ton caractère, seront les plus heureux et les plus sages des gouvernants, s'ils suivent ton bon sens et cherchent à faire ton bonheur ². »

Pour expliquer la distance morale qui existe entre la Hollande et la Belgique, nous devrions prendre ici l'état religieux de ce dernier pays, si profondément imprégné de catholicisme ; nous aurions à parler de ces inquisiteurs des consciences qui ne comptent pas moins de seize confessionnaux dans une seule petite chapelle des Jésuites, à Bruxelles ; de ces 600 couvents qui, à vingt personnes en moyenne, font un total de 12,000 moines ou nonnes ; de ce culte matériel du cœur de Jésus, de la plaie de son pied, des clous de sa croix, surtout de ces fêtes païennes christianisées. Mais nous avons déjà si souvent décrit le romanisme, et nous aurons tant d'occasions de l'exposer,

¹ Louis Bonaparte, t. 1, p. 11, 12. — ² *Idem*, p. 123.

que nous craindrions de fatiguer le lecteur, en déroulant encore ici la longue liste des pratiques d'une Église qui se vante d'être toujours et partout la même. Pour plus de brièveté, nous nous contenterons de donner un spécimen de ce qui caractérise le catholicisme belge, de ses kermesses tant aimées qu'on les célèbre sur tous les points du royaume. Les détails qui suivent sont officiels et copiés littéralement d'un programme publié par l'imprimerie de l'archevêché de Malines.

« La préface nous apprend que ce jubilé est célébré en souvenir des miracles accomplis par une image miraculeuse dite de Notre-Dame de Hanswyek. La partie principale de la fête était une cavalcade qui, quatre fois, a parcouru la ville de Malines. Elle se composait de huit chars allégoriques. Le premier était précédé de « quatre renommées à cheval représentant la *Joie* de Malines, et de trente-six demoiselles à cheval aussi, représentant *les Litanies de la Vierge*, et portant en main les divers attributs qui caractérisent les différents titres de la mère de Dieu. » Le premier char contenait « la reine des Anges, entourée de chérubins, séraphins, etc. ; » le deuxième, « la reine des Patriarches, entourée des patriarches, et assise sous une couronne supportée par quatre branches de fruit ; » le troisième, « la reine des Prophètes, les prophètes représentés dans le costume de leur temps ; JÉSUS-CHRIST, objet principal des prophéties, REPRÉSENTÉ PAR EUGÈNE HAGAERTS ; » le quatrième, « la reine des Apôtres ; » le cinquième, « la reine des Martyrs ; » le sixième, « la reine des Confesseurs ; » le septième, « la reine des Vierges ; » le huitième, « la reine de tous les Saints. » Telle était la première partie de la cavalcade. La seconde contenait « la Société philharmonique précédée de ses tam-

bours et de la Vierge de Malines, représentée par Mimi Van-Kiel, à cheval, suivie de toutes les Vertus, attributs de la ville. » La troisième partie représentait la maison du roi ; « Leurs Majestés le roi et la reine des Belges et les jeunes princes, conduits par la Providence, et suivis de la Justice, de la Religion, - etc. » La dernière partie se composait : « 1° du vaisseau à trois-mats dit le *Bien-Être de la Patrie*, sur lequel se trouve sainte Catherine ; 2° du cheval Bayard, monté par les quatre fils Aymon ; 3° de la cavalcade des Géants, le grand-père, la grand'mère et les trois petits géants ; 4° de la Roue de Fortune ; 5° de deux chameaux portant chacun un Cupidon, et 6° un détachement de chasseurs à cheval. »

« Avant de continuer, nous sentons le besoin d'affirmer de nouveau qu'il ne s'agit point d'une mascarade, mais d'une cérémonie papiste, dont, en août 1838, cent mille personnes ont été témoins, dans la fidèle Belgique. Continuons ces incroyables détails.

« Le jubilé a duré quinze jours. Dans la procession jubilaire, monseigneur l'archevêque a officié. Le conseil de fabrique, d'accord avec le bourguemestre et les échevins, a obtenu que « les cafés et les autres lieux de réunion publique restassent ouverts *toute la nuit* pendant le temps des fêtes, » deux dimanches y compris. Pendant ce temps, des tirs d'arbalète, des joutes à cheval, des feux d'artifice, le tout entremêlé de messes et de sermons, et terminé par de solennelles actions de grâces, voilà un court mais fidèle exposé du jubilé de Malines :

« Pour couronner l'œuvre, le conseil de fabrique, composé du curé, etc., a adressé, par l'intermédiaire de l'autorité ecclésiastique *supérieure*, une supplique au Saint-Siège pour *l'obtention d'indulgences* en faveur des

personnes qui célébreraient pieusement le jubilé. Le *Saint-Père*, par rescrit daté de Rome, du 11 mai 1838, a répondu favorablement à cette demande. »

« C'est parmi les meilleures familles de la ville que la commission a choisi tous les jeunes acteurs de cette pieuse représentation. »

« Un grand nombre de chevaux exercés étant nécessaire pour la cavalcade, une demande fut faite au ministre de la guerre ; M. Wilmar s'est empressé d'y faire bon et gracieux accueil. »

« Inutile de dire que les populations ont couru à ces farces indécentes, et que pendant quinze jours la ville a été le théâtre de ces scènes d'ivresse, d'impureté, de querelles et de folies que les solennités romaines favorisent toujours, et qui, cette fois, ont pu continuer sans interruption, grâce aux soins édifiants qu'on avait pris de laisser les cabarets ouverts, toute la nuit, pendant cette « pieuse représentation ».

On voit que le principal moyen du clergé pour se faire accepter par la nation belge, c'est de l'amuser, ou du moins de se joindre à ses amusements. Ce n'est pas l'Église qui convertit le monde, c'est le monde qui depuis longtemps a converti l'Église. « Se faire tout à fous, » dans le mauvais sens du mot, voilà le grand secret de Rome. Aussi l'influence de son clergé est-elle immense en Belgique : « La prépondérance du clergé catholique, en Belgique, dit M. Ramon de La Sagra, nous annonce un triste avenir pour lui-même, si, avec le temps, il ne modère pas ses prétentions. Le voyant, peu satisfait de l'influence que lui a donnée une révolution habile-

¹ *Europe protestante*, année 1839 à 1840.

ment dirigée par lui, envahir également l'éducation du peuple, et profiter adroitement de l'état d'abandon où cette instruction se trouve, nous avons tremblé pour les conséquences d'une telle conduite ¹. » « Les empiétements journaliers du clergé, ajoute M. Poussin, sa tendance au monopole, à réunir même entre ses mains la censure des journaux, en interdisant leur lecture aux fidèles, le don incessant des miracles dont il sait tirer un si bon et si lucratif parti, toutes ces tendances enfin, qui sont en désaccord journalier avec la marche des idées, nous font entrevoir que ces nombreuses exigences du parti prêtre finiront par donner une très-grande force au parti libéral ². Tout concourt donc à ce système d'envahissement intellectuel et moral, qui pour nous est le grand danger de l'éducation des Jésuites ; car il ne tend à rien moins qu'à effacer chez l'homme tout libre arbitre et toute spontanéité, c'est-à-dire la vie même de l'âme ³. »

C'est dans les Flandres surtout que cette influence du clergé romain est puissante ; c'est là que le catholicisme règne dans toute sa pureté : aussi est-ce dans les Flandres que règne l'ignorance, et des Flandres que viennent des légions de mendiants. « Les Flandres sont l'Irlande de la Belgique. Les Flandres sont tombées, depuis quelques années, dans un état de misère d'où il est difficile de les tirer. Elles sont le plus grand embarras du ministère belge ; comme l'Irlande, les Flandres souffrent d'un excessif paupérisme ⁴. »

C'est donc avec les Flandres, surtout, que la comparaison doit s'établir ; car c'est là que se trouve le *maximum* de catholicisme. Son *minimum* est chez les Wallons,

¹ Ramon, t. II, p. 32. — ² Poussin, p. 259. — ³ *Idem*, p. 240. — ⁴ *Times*.

voisins de la France, et qui ont si bien subi l'influence de notre pays, qu'ils en parlent aujourd'hui la langue et en ont à peu près les mœurs. Ici, moins d'influence du clergé romain, et par conséquent plus d'industrie, une meilleure agriculture, enfin une prospérité relative. Chez le Wallon, le catholicisme est à la surface, l'incrédulité est au fond : « Les Belges, dit M. Poussin, sont tous catholiques, unanimes dans leurs croyances, et montrent la ferveur la plus ardente dans la pratique du culte, dont ils observent avec une scrupuleuse exactitude les règles, les préceptes, les erreurs; c'est un peuple dévot, bigot et piétiste. L'esprit affranchi et la raison libre ont fait encore peu de progrès dans la société belge. Si on trouve çà et là un individu aux idées voltairiennes, on peut être sûr que cette manière de penser ne s'étend pas au-delà de son individualité; dans sa famille, ce même homme est plus strict catholique que les autres ¹. »

Ne reconnaissez-vous pas là le catholique français, nous dirions volontiers, le catholique parisien ?

Chose étrange, ou plutôt, chose bien triste ! l'absence du catholicisme, même quand une foi pure ne le remplace pas, est préférable à son action. Si nous avons comparé non pas deux, mais trois nations, la première protestante, la seconde incrédule, la troisième catholique, nous aurions vu que la nation incrédule tenait le milieu moral. On peut le constater en comparant entre eux les Hollandais, les Wallons et les Flamands, comme en rapprochant les Anglais, les Français et les Espagnols. D'où il résulte que non-seulement le catholicisme n'améliore pas l'homme naturel, mais encore il le démoralise.

¹ Poussin, p. 29.

Nous avons, jusqu'ici, comparé l'action respective du catholicisme et du protestantisme, sur des peuples déjà plus ou moins civilisés. On pourrait attribuer à des causes antérieures les résultats que nous avons constatés. Pour échapper à cette conclusion erronée, voyons ce que les deux religions ont fait, chacune de son côté, des nations primitives qu'elles ont travaillées à neuf par leurs doctrines ; en d'autres termes, comparons les missions catholiques aux missions protestantes chez les païens.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

ET

LES MISSIONS PROTESTANTES

COMPARÉES

Cette comparaison, pour être complète à notre point de vue, doit porter sur :

- 1° Les Églises qui envoient les missionnaires ;
- 2° Les missionnaires eux-mêmes ;
- 3° Enfin les indigènes qui les reçoivent.

Contemplons ces trois faces du sujet ; et d'abord comparons les deux Églises qui fournissent aux frais des missions.

L'Église romaine ne possède qu'une seule Société de missions, connue sous le nom de *Propagation de la foi* : son siège est à Lyon, sa sphère d'activité s'étend au monde entier, et ses ressources se puisent dans toute la chrétienté. Fondée en 1822, elle a eu le temps de se faire connaître, et les moyens qu'elle emploie pour collecter des fonds sont admirablement bien calculés. Approuvée par le pape,

protégée par les évêques, secondée par tout le clergé, elle recueille des fonds encore par les soins des laïques eux-mêmes. Des indulgences attachées aux dons viennent les faciliter. L'organisation des collecteurs est surtout remarquable. Ils ne demandent presque pas de sacrifices, ce n'est souvent qu'un simple abonnement. On leur paye un sou par semaine, et ils remettent en échange le *Journal de l'œuvre* qui circule parmi les souscripteurs. La vente des médailles bénies et miraculeuses fait le reste.

On le voit, la faiblesse de la souscription au *Journal* et le bon marché de la médaille permettent de descendre jusqu'aux plus petites fortunes, qui sont les plus nombreuses.

Les collectes se font dans le monde entier, puisqu'elles arrivent même du milieu des peuplades catholicisées. Or, cette vaste association, organisée depuis plus de trente ans, s'étendant à tous les catholiques de l'univers, qu'a-t-elle produit dans ses meilleures années ? Le rapport de 1850 répond : 3,082,729 francs.

Ainsi 3 millions ! voilà le fruit annuel de tout le zèle, de toute la foi, de toute la charité catholique pour l'œuvre missionnaire. Mais, comme, d'après Balbi, il y a, dans le monde, 139 millions de catholiques, si tous avaient donné, chacun aurait fourni, en moyenne, deux centimes par an ! Est-ce peu ? est-ce beaucoup ? Dieu seul peut juger la question en elle-même ; nous allons essayer de le faire par comparaison. Voyons ce qui se passe ailleurs.

Chez les protestants, ce n'est plus une seule Société de missions qu'on rencontre, mais plus d'associations que de nationalités : nous ne ferons pas entrer en ligne de compte les Sociétés de Bibles, de Traités, de civilisation,

d'affranchissement, de colonisation, etc. ; toutes ces œuvres religieuses, bien qu'ayant en vue les peuples païens, ne sont cependant pas ce qu'on appelle spécialement des œuvres missionnaires. C'est à ces dernières que nous nous restreignons. Voici la liste de ces sociétés et des sommes reçues par elles chaque année. On en retrouvera les éléments à la fin du second volume de l'*Histoire des Missions évangéliques*.

DATE de la SOCIÉTÉ.	NOMS DES SOCIÉTÉS.	MISSIONNAIRES et OUVRIERS.	STATIONS.
1701	Société pour la propagation de l'Évangile dans l'étranger.	886	341
1701	Société écossaise-pour la propag. des connaissances chrétienn.		
1705	Soc. des Missions de Hall, pour l'évang. des païens. Indes o.		
1732	Société des Missions des Frères-Unis, à Bethelsdorf.	286	61
1786	Société Methodist-Weslyenne d'Angleterre.	6,860 (*)	
1792	Société des Missions Baptistes de Londres.	351	102
1816	Société des Missions Baptistes universalistes.	6	4
1795	Société des Missions de Londres (indépendants).	250	108
1798	Société des Missions d'Écosse.	18	14
1796	Société des Missions de Glasgow.	12	
1797	Société des Missions hollandaises.	24	10
1799	Société épiscopale de Londres.	2,000	93
1800	Institut Jœnike, à Berlin.		
1810	Société générale des Missions d'Amérique.	492	97
1814	Société des Missions Baptistes.	199	48
1816	Société des Missions de Bâle.	45	12
1817	Société des Missions de l'Église presbytérienne d'Amérique..	67	14
1819	Société épiscopale Wesleyenne, à Boston.	347	67
1820	Société épiscopale des Missions de New-York.	120	29
1823	Société de Berlin pour la prop. des missionn. évang.	27	6
1824	Société des Missionn. évangél. chez les païens, établie à Paris.	40	10
1828	Société des Missionnaires de Barmen.	36	20
1820	Missions de l'Église établie d'Écosse.		
1835	Société des Missions de Hambourg.		
1836	Société des Missions évangél. luthériennes de Dresde.	9	
1837	Société des Missions de Lausanne.		
1838	Société des Missions africaines, à Glasgow.	10	3
1840	Société des Missions étrangères.		
1840	Missions de l'Église presbytérienne d'Irlande, à Belfort.		
1842	Société centrale des Missions évang. prop. parmi les païens..	101	22
1842	Société des Missions de Norvège.	2	1
1843	Missions de l'Église libre d'Écosse.	24	5
1843	Société des Missions danoises de Copenhague.		
1843	Société des Missions suédoises, à Stockholm.		
1843	Missions luthériennes d'Amérique.		

(*) Ce nombre, considérable comme quelques autres, renferme, non-seulement la famille du missionnaire, mais des aides, des ouvriers, des missionnaires indigènes, etc.

PROTESTANTES.

RECETTES.

SPHÈRE D'ACTION.

2,000,000 f.	Indes orientales, Afrique, Amérique, Australie. Irlande.
3,000	
337,000	Labrador, Amérique du Nord, Groënland, Amérique du Sud.
2,570,000	
658,000	
56,000	
1,800,000	
55,000	
130,000	Iles Moluques, Java et Célèbes.
2,570,000	Malte, Grèce, Indes or., Ceylan, Égypte, Abyssinie, Afrique occid., Amérique du Nord, Australie.
1,280,000	Grèce, Turquie, Syrie, Perse, Kurdistan, Chine, Ind. o., Afriq., Amér., Iles Sandw.
299,000	Grèce, Chine, Indes orient., Afrique occident., Amérique du Nord.
134,000	Grèce, Malte, Turquie d'Europe, Asie mineure, Jérusalem, Syrie, Indes orientales, Égypte, Afrique occidentale et méridionale, les Amériques.
300,000	Indes, Chine, Afrique occidentale, Amérique du Nord, Texas.
630,000	Afrique occidentale, Amérique du Nord et du Sud.
160,000	Grèce, Candie, Turquie, Kurdistan, Afrique occid., Amér. du Nord et du Centre.
76,000	Afrique du Sud. Indes orientales, Amérique du Nord.
100,000	Afrique du Sud.
90,000	Bornéo, Afrique du Sud.
27,000	Indes orientales et Nouvelle-Zélande.
27,000	Indes orient., Nouvelle-Hollande, Juifs, colonies allemandes de l'Amér. du Nord.
4,500	Lausanne, une station chez les Sioux.
	Indes orientales, Nouvelle-Hollande, Nouvelle-Zélande, Amérique du Nord. Afrique du Sud.
150,000	Indes orientales, Juifs. Iles danoises des Indes occidentales, Côte-d'Or dans l'Afrique occidentale.
	Amérique du Nord.

Ainsi, en face de 3 millions recueillis pour les missions, chez les peuples catholiques, il faut placer environ 15 millions recueillis pour le même objet chez les peuples protestants. C'est une somme cinq fois plus élevée, fournie par une population trois fois moindre ; multipliant cinq par trois, nous aurons, quant à ceux qui soutiennent les missionnaires, l'expression d'une foi, d'un zèle, d'un dévouement quinze fois moins développé chez les catholiques que chez les protestants.

Voilà pour ceux qui envoient les missionnaires ; voyons pour les missionnaires eux-mêmes. Prenons-les à l'œuvre.

Nous ne rapprocherons pas le nombre des missionnaires des deux communions, car il n'est qu'une conséquence des secours recueillis. Nous en disons autant du nombre des stations établies parmi les païens. Mais ce que nous avons à comparer, c'est la nature de l'œuvre qui se fait de part et d'autre ; ce sont les moyens employés et les résultats obtenus.

Pour apprécier le missionnaire et ses moyens d'action, prenons-le au moment de son départ, faisons l'inventaire et du cortège et du bagage qui l'accompagnent.

Un missionnaire protestant est ordinairement accompagné d'un maître d'école, d'un médecin et quelquefois d'un artisan capable de construire une maison ou d'imprimer un livre. Ce dernier compagnon nous fait déjà comprendre qu'un des premiers objets qu'emporte la caravane missionnaire, c'est une presse, ou du moins des livres. Maîtres d'école, médecins, artisans, on le pressent, annonceront aussi l'Évangile, tout en remplissant leur tâche spéciale.

Arrivés à leur destination, au milieu d'un peuple neuf dont la langue n'est ni connue au dehors, ni écrite au

dedans; ces missionnaires s'occupent d'abord de l'apprendre et de la fixer par l'écriture. En même temps qu'ils impriment un Évangile, ils composent une grammaire, un dictionnaire, et ainsi mettent en rapport le peuple avec la civilisation. Remarquez que cette voie n'est pas arbitrairement choisie; elle est déterminée d'avance par la nature de l'œuvre protestante, qui consiste, avant tout, à faire connaître une parole écrite, la Sainte-Écriture. C'est par l'instruction que le missionnaire se fait son chemin. Ouvrez un livre de missions évangéliques, et dans chaque station vous trouverez une école et une imprimerie; ce sont les missionnaires protestants qui ont écrit les grammaires et les dictionnaires dont font usage les missionnaires catholiques aux Indes et en Chine. Ce sont eux qui ont fixé et écrit les langues dont se servent les missionnaires romains. Partout vous trouvez des détails tels que ceux-ci : « Le docteur Milne (à Malakka) établit une presse, ouvrit des écoles. Il publia un intéressant journal, *le Magasin Chinois*, ainsi que plusieurs traités malais, chinois et anglais. Deux ans plus tard (1818), on fonda le fameux collège Anglo-Chinois; Milne mourut sans avoir pu achever sa traduction chinoise. Le docteur Morisson imprima une nouvelle vie au collège ¹. »

« Des écoles furent fondées (à Singapore), et la presse multiplia les livres traduits dans la langue du pays, qui pénétrèrent dans toute l'Inde centrale. En 1823, le docteur Morisson fonda le collège Malais ². Dès 1841, on a fondé un institut pour les jeunes Chinois (à Siam), une presse, des écoles, des services religieux. Les habitants recherchent avidement les livres et les traités. Dès

¹ *Histoire des Missionnaires évangéliques*, t. 1, p. 284. — ² *Id.*, p. 285.

1844, les missionnaires publièrent un journal mensuel¹. »

Et de même partout : toujours une presse ; toujours des écoles ; toujours l'instruction.

A côté de cette œuvre intellectuelle et morale s'en accomplit une autre philanthropique : le soin des malades et la propagation des arts de première nécessité. Il est vrai que cette seconde œuvre est mise au service de la première, on a même remarqué que ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut prospérer ; mais, quoi qu'il en soit, les bienfaits de la science et de la civilisation se répandent. Nous pourrions nommer tel missionnaire médecin qui a fondé en Chine un hôpital où sont traités des centaines d'aveugles ; tel autre constamment en voyage au milieu de peuplades dispersées. Nous ne voulons relever ni le dévouement, ni le mérite de ces docteurs, nous tenons seulement à faire remarquer que ce sont des médecins *sérieux*, guérissant leurs malades. Nos lecteurs sentiront plus tard la portée de cette observation.

Voilà donc les moyens extérieurs d'action des missionnaires protestants : l'école, l'imprimerie, la médecine et quelques connaissances dans les arts de première nécessité. Un livre, une presse, des instruments de chirurgie, voilà le bagage du missionnaire protestant. Quel est celui du missionnaire catholique ? Un bréviaire latin à son usage particulier, un missel pour son église, une patène pour la communion, des chapelets, des crucifix, des médailles et des images pour les convertis. Voilà ce que des missionnaires eux-mêmes nous ont assuré. Au reste, si le lecteur pouvait en douter, il sera bien contraint d'y croire

¹ *Histoire des Missionnaires évangéliques*, t. 1, p. 288.

quand, dans le champ de la mission, il retrouvera les traces de ce bagage, ni plus ni moins.

Ceci nous initie au genre d'action que doit exercer le missionnaire catholique au milieu des peuples païens et sauvages ; il ne s'agit pas tant pour lui d'instruire que de baptiser, d' enrôler sous la bannière romaine. Pour lui, ce n'est plus la peine de faire une étude approfondie de la langue, pour enseigner à la lire le peuple qui déjà la parle ; il suffit qu'il l'étudie assez pour la parler lui-même, et par elle, entrer en rapport avec la population indigène. Cette étude sera, pour le missionnaire, un instrument de conquête, et non pour le naturel un moyen d'instruction. On en tirera parti pour répandre ce qu'on voudra faire connaître, comme pour laisser ignorer ce qu'on voudra cacher. Quand le missionnaire sera parti, la science sera morte dans le pays ; il en remporte le germe avec lui, tandis que le protestant, laissant la langue écrite, laisse, par cela même, les moyens d'introduire dans la nation ignorante, non-seulement les connaissances religieuses, mais encore les arts et les sciences, et cela après lui, comme pendant son séjour. La semence est déposée dans cette terre nouvelle ; cela suffit pour en perpétuer les fruits dans toutes les générations.

Aussi allons-nous voir le missionnaire catholique passer à travers une peuplade barbare, dire quelques mots, baptiser à la course, mémoriser le *Pater* et *l'Ave*, faire réciter le chapelet, planter une croix à la suite d'une procession, et partir comme si tout était fini ! Sans doute il n'en est pas toujours ainsi ; mais cette méthode caractérise l'œuvre ; en voici quelques échantillons. Et d'abord, un aveu des missionnaires eux-mêmes, parlant de leurs confrères portugais : « Des prêtres de cette

nation réussirent, dit-on, à y fonder une chrétienté assez florissante ; mais, hélas ! qu'en restait-il à notre arrivée ? A peu près aucun vestige ; avec les pasteurs, la foi et la piété des brebis avaient disparu ; si quelques ministres zélés du Seigneur s'étaient montrés de loin en loin, comme ils n'avaient fait pour ainsi dire que passer, ils n'avaient aussi produit que des fruits éphémères ¹. »

Mais cette manière de convertir en passant n'est pas abandonnée. On nous parle du temps de la mission ². Ailleurs on nous en donne un exemple : « Il y avait près de deux mois que nous étions au fort d'Albany ; j'y avais baptisé plus de quarante adultes et plus de soixante enfants. J'avais fait le catéchisme à plus de cinquante Indiens. *La mission était finie* ³. » Nous ne voulons pas dire que jamais les missionnaires romains ne s'établissent à poste fixe, mais seulement constater que les missions transitoires entrent dans leurs plans, parce que ce genre de mission nous fera mieux connaître la nature des moyens qu'ils emploient, et des conversions qu'ils opérèrent. Le plus souvent, il ne s'agit ni d'instruire, ni de civiliser, mais d'inoculer une habitude, une pratique, un sacrement ; ou simplement de qualifier de catholique la pratique païenne déjà établie. « Si l'un d'eux, nous dit un missionnaire, parlant d'une peuplade barbare, est frappé par quelque accident, il va aussitôt trouver le magicien, lui fait la confession de toutes ses fautes, et lui demande une pénitence. Eh bien, ajoute le missionnaire, ce que ces infortunés infidèles font comme une pure cérémonie, les néophytes le font comme l'acte le plus indispensable de la religion qu'ils viennent d'embrasser ⁴. »

¹ *Annales*, n° 434, p. 6, 4854. — ² *Idem*, n° 435, p. 451. — ³ *Idem*, n° 436, p. 213, 4851. — ⁴ *Idem*, n° 436, p. 214.

On voit que la transition n'est pas difficile.

D'autres fois on compte sur la simple présence d'un objet catholique pour opérer ces conversions. « La vue de la croix que j'ai plantée l'année dernière, nous dit le R. P. Laverlochère, leur a fait la plus salutaire impression ¹. » Il paraît même qu'il n'est pas toujours nécessaire que cette croix soit vue, et qu'il suffit qu'elle soit tracée, fût-ce dans un lieu secret : « Avant de partir de Maugaréva, nous voulûmes au moins y laisser le signe de la croix, c'est pourquoi nous le gravâmes sur les deux petites colonnes de la case qu'on nous avait d'abord destinée, ainsi que sur deux troncs d'arbres. M. Laval eut même la hardiesse d'aller tracer une croix sur une des colonnes du temple, et de cacher, dans ce même temple, une image de Notre-Dame de Paix, patronne de notre mission. Quand tous nos effets furent rentrés dans le canot, nous dîmes avec confiance à la Sainte-Vierge : *Iter para tutum*, et nous partîmes. Nous avons trouvé (à l'île Akarnaru) les enfants tous dévorés par la vermine ; nous avons coupé les cheveux à quelques-uns, et nous leur avons lavé la tête ; nous agissons ainsi afin de pouvoir plus facilement baptiser ceux qui sont mourants, sans que les naturels s'en aperçoivent ². »

Toutefois, quand l'âge le permet, l'enfant reçoit une instruction ; mais laquelle ? Parle-t-il chinois, on lui enseigne une prière latine ! « Une petite fille, âgée seulement de quatre ans et demi, nous dit un missionnaire, sait déjà le *Pater* et l'*Ave* ³. » Au reste, le crucifix, le chapelet, les macérations tiennent une grande place dans cette propagande, comme on peut en juger par des pas-

¹ *Annales*, n° 435, p. 427. — ² O-Tatti, p. 457 à 459. — ³ *Annales*, n° 436, p. 215.

sages tels que ceux-ci, puisés dans les annales : « Je baiseraï, nous dit un converti, mon petit cadavre de bois et l'image de Marie ; je compterai les saintes graines... et je planterai une croix dans ma terre de chasse ¹. » Un autre jeûne tous les vendredis, et passe le reste de sa vie dans une abstinence continuelle, ne mangeant que du riz cuit à l'eau avec quelque légumes ; et cela, à la grande satisfaction du narrateur qui ajoute... « A la gloire de la religion que ces deux nobles chrétiens savent si bien pratiquer ². » Ailleurs c'est la médaille qu'on emploie pour persuader. « Je leur demandai si elles ne seraient pas bien aises d'être baptisées? — Oh ! non, me répondirent-elles, cela nous ferait mourir. » Parole qui témoigne de l'intelligence que ces femmes avaient du baptême qui leur était offert ! Cependant le missionnaire ne désespère pas : « Voyant tous mes efforts inutiles sur ces âmes prévenues, ajoute-t-il, je m'enfonçai dans l'épaisseur de la forêt, je supplie Marie immaculée de s'intéresser pour ces infortunées créatures qui venaient de refuser sa médaille ; je promets de dire une messe en son honneur.

« Le lendemain, les deux femmes malades dont il s'agit, ayant encore eu peur de mourir pendant la nuit, changeant d'idée, reçoivent le baptême, baisent la petite croix et la médaille... ³. »

En lisant de tels récits, nous nous demandions si les sens n'entrent pas pour quelque chose dans ces conversions ? lorsque, trois pages plus loin, nous crûmes trouver la réponse à cette question : « J'en vis même plusieurs qui versaient des larmes au chant du *Vexilla regis*. » Des sauvages pleurant en écoutant du latin, c'est chose possible ;

¹ *Annales*, n° 136, p. 210. — ² *Idem*, p. 239. — ³ *Idem*, p. 123 à 125.

mais alors ces émotions viennent-elles d'un cœur repentant ou des nerfs ébranlés ?

Évidemment le missionnaire catholique vise beaucoup moins à l'instruction, à la moralisation durables, qu'à des actes une fois accomplis : ainsi, loin de nombrer les élèves d'une école, les auditeurs d'une chapelle et les convertis d'une station, ils dressent la liste de leurs propres fonctions. Qu'on ouvre les Annales, et l'on y lira ces mots caractéristiques :

« *Catalogue des sacrements administrés pendant l'année, en Corée :*

« Confessions.	6,844
« Communions	4,929 ¹ »

On voit qu'il s'agit du nombre, non des confessés, mais de leurs confessions ; du nombre, non des communicants, mais des communions. C'est exactement le contraire chez les missionnaires protestants qui comptent les communicants pour désigner les convertis, mais qui jamais n'auront l'idée de nombrer les fois qu'ils prennent la cène, comme si le fait avait en lui-même une valeur.

Mais il y a plus et pire. Ce n'est pas même toujours un court séjour du missionnaire, une catéchisation d'une semaine, des pratiques faciles ou austères ; c'est quelquefois un simple rite accompli à l'insu de celui sur qui on le pratique, en sorte que le néophyte se trouve sauvé sans s'en douter ! Ce n'est pas à un fait isolé que nous faisons allusion, mais à des faits nombreux, qui accusent une méthode régulièrement suivie. D'ailleurs, la méthode est

¹ *Annales*, n° 134, p. 74.

une conséquence légitime du dogme lui-même, de l'efficacité du baptême pour effacer le péché originel, et conduire droit au ciel le baptisé. Aussi verrons-nous les missionnaires catholiques l'administrer avec bonheur aux petits enfants, de préférence aux enfants en danger de mort, et se réjouir presque de ce que la mort vient vite sceller le salut. Ne faisons pas un seul pas sans nous appuyer sur des documents : « C'est l'argent d'Europe, écrit un missionnaire, qui nous permet de procurer le baptême à tant d'enfants en danger de mort. Le nombre de ces petits Chinois, baptisés en 1850, est moindre que l'an dernier. Cette diminution tient à ce que vous avez été forcés de réduire vos aumônes; dès qu'il vous sera possible de nous donner davantage, notre chiffre s'élèvera dans la même proportion. Veuillez donc, je vous en conjure, nous allouer chaque année une somme de plus en plus considérable. Avec cent francs donnés à nos baptiseurs, nous pouvons régénérer trois ou quatre cents enfants au moins, dont les deux tiers vont presque aussitôt au ciel. Pressez vivement les riches d'ouvrir leurs bourses; dites à tous ceux qui désirent tirer un fort intérêt de leurs capitaux, de les envoyer au Su-Tchuen, où vingt sous produisent par an deux trésors, en servant au rachat de deux âmes.

« Ce ne sont pas nos seuls baptiseurs salariés qui ont donné le baptême à 94,131 enfants d'infidèles dangereusement malades..., quantité de pieuses néophytes, qui exercent l'art de guérir les enfants, nous procurent aussi un bon nombre de baptêmes. »

Baptêmes d'enfants d'infidèles en danger de mort, dans quelques-unes des missions de l'Asie.

Au Su-Tchuen, en 1849.	99,807
Au Yun-Nan, en 1848	4,000

En Corée, en 1847 et 1848.	1,225
Au Cambodge, en 1849	5,000
Chez les Birmans, en 1849.	127
Dans la Cochinchine orientale, en 1849.	4,074
— occidentale, en 1849.	1,688
Dans la moyenne Cochinchine, en 1848.	5,017
Àu Tong-King oriental, en 1849.	13,506
— central, en 1849.	12,439
— occidental, en 1848	9,428
Dans le même vicariat, en 1849.	9,649

En nous envoyant ces listes d'enfants baptisés, les missionnaires ajoutent que les trois quarts sont déjà morts et en possession du ciel ¹.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'on a recours à la ruse, au mensonge, pour administrer de tels baptêmes. En voici des exemples. On lit dans les *Annales de la sainte enfance*, décembre 1852, t. IV, n° 29, p. 462 : « Nos braves gens, si simples du reste, deviennent d'une adresse incroyable lorsqu'il s'agit de sauver une âme. Ceux surtout qui sont un peu charlatans, arrivent toujours à captiver les petits malades, tout en disant aux parents » (*un mensonge*) « que, s'ils ne veulent pas y consentir, c'est leur affaire, et que chacun doit respecter les intentions de la famille. On cite en particulier un brave homme qui exerce un peu la médecine, et qui a déjà baptisé plusieurs centaines d'enfants païens sans que les parents le sachent. Tantôt il baptise furtivement, avec un peu d'eau, dont il a soin d'imbiber son mouchoir, tantôt il fait apporter un peu d'eau, et, sous prétexte de laver la figure de l'enfant, pour mieux voir sa maladie, il purifie son âme de la tache originelle. Souvent aussi il se

¹ *Annales*, mai 1854, n° 436, p. 224 à 226.

sert, pour donner ses médecines, d'un petit instrument dans le manche duquel il a eu soin de mettre un peu d'eau ; il se tourne et se retourne pour se mettre mieux à la portée de l'enfant, et, au moment où personne ne voit sa main, il lance l'eau, qui, si elle paraît ensuite sur la tête de l'enfant, est prise pour un peu de médecine qu'il n'a pu avaler. »

La méthode pour convertir les âmes, chez les missionnaires protestants, est tout autre et bien plus lente. Non-seulement, comme nous l'avons dit, ils commencent par s'établir à poste fixe, ouvrir des écoles, élever des temples, mais ils instruisent souvent pendant des années, avant d'affirmer qu'ils ont opéré des conversions. Il ne leur suffit pas qu'un païen demande le baptême, suive le culte ; il leur faut encore qu'il change de vie, qu'il se soumette à des examens pour être reçu membre de l'Église. Ainsi, nous trouvons dans le rapport de la Société des Missions évangéliques, lu à Paris, en 1853, ces paroles : « Cinq néophytes, dont les impressions religieuses datent d'assez longtemps, reçoivent les instructions préparatoires au baptême ¹. »

« ... L'examen de trente-un néophytes, longuement et sérieusement préparés, a duré trois jours, pendant lesquels ils ont édifié l'Église par une confession franche de leur foi et le récit de leur conversion ². »

Il serait facile de trouver, dans le journal de cette même Société, des centaines d'exemples d'une égale exigence à l'égard des païens qui se présentent pour être reçus dans l'Église. Croirait-on que le roi d'un peuple où les missionnaires français sont établis depuis vingt ans, favorise

¹ *Annales*, p. 18. — ² *Idem*, p. 24.

leur œuvre, a suivi leurs écoles, fréquente leur culte, se conduit d'une manière irrépréhensible, aime l'Évangile, admire ses effets, se réjouit de la conversion de ses propres enfants, et cependant n'ose pas se dire lui-même converti, et n'est pas membre de l'Église¹? Quel contraste ces scrupules et des néophytes et des missionnaires protestants présente avec ces baptêmes administrés le lendemain de l'arrivée du missionnaire romain!

La largeur ou l'exigence, dans l'admission des néophytes, ne sont pas les seuls traits qui différencient les moyens mis en œuvre par les deux classes de missionnaires. L'Église catholique a toujours su tirer parti du concours de l'État. Depuis des siècles, elle s'appuie sur la France en Syrie, comme tout récemment elle s'en est aidée dans l'Océanie. En voici quelques exemples puisés dans cette dernière contrée, et ainsi faciles à vérifier.

Depuis un demi-siècle, Taïti avait été convertie à la foi protestante. Des missionnaires romains, non moins zélés contre l'hérésie que contre le paganisme, conçurent enfin le projet d'évangéliser cette île. Ils vinrent sur les vaisseaux de l'État, appuyés de cette déclaration du commandant : « Que les chefs de ces îles comprennent que persécuter la religion catholique, la flétrir du nom d'idolâtrie, et, sous ce prétexte absurde, chasser des Français de l'île, c'est insulter la France et son roi. » Aussi le capitaine demanda-t-il en même temps, non-seulement la liberté du culte déjà accordée, mais aussi un terrain pour l'érection d'une église catholique, et le dépôt d'une somme de 20,000 piastres (110,000 francs), le tout sous

¹ *Annales*, p. 48.

peine de bombardement. Dès lors la reine se soumit et le culte romain, protégé par le canon français, fut établi ¹. »

Depuis lors, les missionnaires catholiques out-ils renoncé au concours de l'autorité civile et militaire pour opérer leurs conversions ? — Voici ce que nous lisons dans *les Débats* ² ? douze ans après l'établissement qu'on vient de voir à Taïti :

« Nous recevons des nouvelles de nos établissements dans l'Océanie jusqu'à la date du 10 février. La France y a établi, en conséquence de son protectorat, un petit poste, uniquement composé d'un brigadier et d'un gendarme.

« Tous les habitants de cette île sont protestants ou mormons : depuis dix-huit mois, des missionnaires *catholiques* sont venus s'y établir et y ont fait quelques prosélytes ; mais leur zèle les ayant entraînés un peu trop loin, un conflit n'a pas tardé à s'élever. Un mormon refusait de recevoir le baptême ; *on voulut l'y contraindre, on requit l'intervention du brigadier de gendarmerie pour avoir raison de la résistance du mormon.* »

Les moyens mis en œuvre à Taïti le furent aux îles Sandwich avec le même succès ; seulement ici les missionnaires catholiques tirèrent encore meilleur parti des circonstances. Le Père Maigret voulut établir une haute école catholique, et délivrer lui-même des diplômes aux élèves. Dès lors le capitaine Mallet, envoyé par la France, vient à l'aide du missionnaire, et exige un terrain pour l'école catholique, la célébration des mariages sans le concours de l'autorité civile, et enfin l'abolition d'une loi sur la vente de l'eau-de-vie, le tout dans la même de-

¹ O-Taïti. p. 260. — ² Cité par le journal *la Presse*, du 22 mai 1853.

mande, comme pour mieux constater l'intervention de la puissance séculière dans les succès de l'Église.

Ainsi nous voyons ici les missionnaires catholiques « obtenir à la faveur d'un bâtiment de guerre, d'abord la liberté des cultes, puis le droit de propagande, puis l'expropriation pour érection d'église, puis l'expropriation pour érection d'écoles, puis la remise au clergé d'une portion de l'instruction publique sans surveillance et sans contrôle, puis enfin la substitution de l'autorité religieuse à l'autorité civile, en ce qui concerne les mariages des disciples de la Propagande, et par là, l'abandon de la famille, dans le plus essentiel de ses intérêts, à la suprématie des prêtres ! » Un tel concours ne facilite guère moins les conversions plus ou moins apparentes, que le simple baptême administré à l'insu de l'enfant et malgré les parents !

Nos lecteurs se demandent peut-être pourquoi les missionnaires catholiques choisissent ainsi de préférence, pour les évangéliser, des îles déjà converties à l'Évangile par les protestants ? M. Desgraz, secrétaire du commandant Dumont d'Urville, hasarde une explication : « On peut facilement voir, dit-il, que les efforts de nos missionnaires tendent, non pas à l'amélioration des peuples sauvages, mais à la renommée qui en résultera pour leurs travaux ; ils préféreront aussi une occasion de faire parler d'eux en allant renverser, s'ils le peuvent, l'édifice élevé par un voisin, plutôt que de s'adonner à des travaux obscurs de civilisation dans un coin caché du globe, où, quoique leurs efforts soient couronnés de succès, ils n'attirent pas l'attention publique. Bien plus, l'esprit de con-

¹ O-Taïti, p. 280.

troverse et de dispute a remplacé, en grande partie, celui de paix et de tolérance qui devrait exister ¹. »

Nous laissons à M. Desgraz la responsabilité de son explication. Pour nous, nous préférons nous en tenir aux faits, et pour les résumer nous dirons : les missionnaires catholiques ont recours, pour convertir les païens, à des moyens tout autres que ceux des missionnaires protestants. Les uns emploient des livres, les autres des cha-pelets; ceux-ci emportent une imprimerie, ceux-là des images; les premiers expliquent l'Évangile, les seconds donnent le baptême; les protestants prêchent Jésus-Christ publiquement, les catholiques tracent des croix, même en cachette. A la différence des moyens employés répond la différence des résultats obtenus; ce sont ces résultats que maintenant nous devons exposer.

Quels sont les fruits obtenus par les missions catholiques de nos jours? Ici nous éprouvons un certain embarras. Nous comprenons très-bien que la réponse à cette question doit varier selon le témoin qui sera interrogé, et même selon le point sur lequel on l'interrogera. Toutefois, nous espérons avoir trouvé le moyen de manifester notre impartialité. Pour connaître les succès catholiques, nous interrogerons les catholiques, et nous les laisserons eux-mêmes choisir leur terrain. Des missionnaires romains rendent eux-mêmes compte de leurs travaux dans un journal publié depuis trente ans. Dans ces longues *Annales* de la Propagation de la Foi, un ami de l'œuvre a choisi ce qu'il y avait de plus brillant, et l'a publié dans une brochure intitulée : *Nouveau coup d'œil sur l'œuvre de la Propagation de la Foi*. On doit supposer que cette

¹ O-Taïti, p. 495 et 496.

publication, destinée à recommander les missions catholiques à de nouveaux souscripteurs, renfermera ce qu'il y a de mieux à dire en leur faveur. C'est elle que nous voulons citer. Il n'y a plus qu'une porte ouverte à l'infidélité. Nous allons la fermer. Nous pourrions, tout en rapportant les paroles les plus favorables aux missionnaires catholiques, écourter les citations. Non, nous citerons donc d'un bout à l'autre, sans retrancher un seul mot. Nous voulons être impartial ; que le lecteur soit patient.

Voici ce que nous lisons dans cette brochure, aux pages 9 à 12 : « On se rappelle ces admirables réunions du Paraguay formées dans le dernier siècle, où vingt mille sauvages vivaient dans un état de paix, de prospérité et d'innocence, auquel on ne peut penser sans attendrissement. Quelque chose de semblable se rencontre dans plusieurs des nouvelles missions qui s'établissent de nos jours.

« Ce qui m'a touché le plus, chez les insulaires de Wallis, dit le R. P. Rougeyron, c'est la ferveur de la primitive Église que j'ai vue renaître parmi eux. Tous les soirs les habitants de chaque village se réunissent dans la chapelle pour faire la prière en commun. Un catéchiste préside l'assemblée ; les exercices finis, ils se retirent, les uns dans leurs cabanes, les autres sur le rivage, tandis que le reste demeure dans la vallée ; alors ils récitent le chapelet et chantent des cantiques en l'honneur de Jésus et de Marie. Le samedi, ces chants se prolongent jusqu'à onze heures et même minuit, en sorte que de toute part on entend des hymnes, et que toute l'île bénit à la fois le Dieu qui l'a sauvée. Le lendemain matin ces chants recommencent dès l'aurore et au lever du soleil. Le missionnaire sonne la sainte messe où tous se rendent avec empressement. Sur deux mille personnes

qui peuvent communier, près de cinq cents s'approchent, chaque dimanche, de la sainte table. Autrefois ce peuple était fourbe, voleur, pirate ou anthropophage; aujourd'hui, tant la grâce a été puissante pour changer les cœurs, la douceur forme la base de son caractère, la franchise lui semble naturelle, et il a le vol en horreur. Ici l'on n'a plus besoin de serrures; le missionnaire peut laisser fruits, vin, argent et effets sous la main des naturels, sans crainte qu'ils y touchent. Heureux peuple, d'avoir si bien goûté le don de Dieu. La mort même ne semble plus avoir pour lui ses horreurs. — Pourquoi la craindre, me disait un jour un néophyte, ne serons-nous pas plus heureux dans l'autre vie? Une autre fois je plaignais un malade qui souffrait beaucoup : Père, me répondit-il, ne me plains pas, car la souffrance est bonne pour le ciel. »

« Les mêmes prodiges se reproduisent parmi les sauvages convertis de l'Amérique du Nord.

« La charité de nos Indiens est admirable, écrivait naguère à un de ses supérieurs le R. P. Hoecken, missionnaire dans cette contrée, et leur union est telle que, de toute une peuplade, elle ne fait qu'une famille. L'obéissance, l'amour même qu'ils témoignent à leurs chefs ne connaissent pas de bornes, et ceux-ci, de leur côté, vivent entre eux dans un accord parfait. Jamais, disent-ils, nos lèvres ne demandent et nos cœurs ne désirent qu'une même chose. Celui qui est à la tête d'une tribu estime qu'il en est le père; sa voix est douce lorsqu'il donne des ordres, mais il ne parle jamais en vain, on s'empresse d'exécuter ses moindres désirs. Un Indien éprouve-t-il quelque difficulté, toujours il consulte son chef et se détermine d'après ses avis. En qualité de père, le chef pourvoit à la nourriture de la peuplade. Tout animal tué

à la chasse est porté à sa loge, là on le divise en autant de portions qu'il y a de familles; une côte de chaque animal est réservée pour nourrir, pendant le printemps, ceux qui doivent travailler la terre. Du resté, la distribution se fait avec une justice admirable; le vieillard et l'infirme, l'aveugle et l'orphelin y ont leur part tout aussi bien que le chasseur. N'est-ce pas là un retour à ces temps heureux, où, comme nous l'apprend l'apôtre, tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme! Les plaintes, les murmures, les médisances sont inconnus ici. Nos chrétiens font consister leur gloire dans leur fidélité au service de Dieu, et n'ont d'autre ambition que celle de s'instruire de leurs devoirs. C'est la pensée de Dieu qui dirige le jeune homme dans le choix d'une épouse, la jeune fille dans celui d'un mari. Pendant leurs moments de loisir, tous environnent le missionnaire, l'assiègent en quelque sorte, et il lui enlèveraient les heures même de la nuit, si ses forces pouvaient répondre à son zèle. L'orgueil, le respect humain leur sont étrangers. Que de fois nous remarquons des vieillards en cheveux blancs, assis à coté d'un enfant de dix à douze ans, prêtant l'attention d'un écolier à ces précoces instituteurs qui redisent les prières ou expliquent les figures de l'échelle catholique, avec la gravité qui convient à un maître. Dans leurs adversités, quand la pêche ou la chasse vient à manquer, et qu'ils se trouvent condamnés ainsi à un jeûne rigoureux, nul signe d'impatience ne leur échappe. Calmes et tranquilles comme auparavant, ils attribuent ces malheurs à leurs péchés. Dans leurs succès, au contraire, ils reconnaissent la main du Seigneur, et s'empressent de bénir sa miséricorde.

« Mais si le but des missionnaires est, avant tout, de

faire connaître aux peuples infidèles ce qui concerne le salut de l'âme, ils ne négligent pas, pour cela, de leur apprendre les arts qui sont utiles à la vie du corps. Il fallait songer à nourrir nos néophytes, à les vêtir, à les loger, écrivait le R. P. Liansu, supérieur de la mission de Gambier, dans l'Océanie. C'est aussi de ce côté que s'est portée notre attention. Dieu a béni nos efforts, et nous n'en sommes plus maintenant à de simples essais. Nous avons, à la grande île seulement, huit métiers de tisseranderie, lesquels ont confectionné cette année 2,300 brasses de toile. Tout le coton a été filé en deux mois et demi, et tissé en sept mois. Nos insulaires sont résolus à se bâtir des maisons en pierres, parce qu'ils trouvent que les fabriques en bois se pourrissent trop vite, et les obligent trop fréquemment à abattre leurs plus beaux arbres. Ils ont assaini tous les endroits marécageux pour y planter du taro, arraché les forêts de roseaux inutiles qui couvraient les montagnes, planté à leur place des patates douces, défriché jusqu'aux plus mauvais terrains occupés jusqu'ici par la fougère. Nous espérons donc que, dans la suite, ils seront à l'abri du fléau de la famine. »

Maintenant, résumons cette longue citation. D'abord, les missions des Jésuites du Paraguay qu'on rappelle, où sont-elles aujourd'hui ? complètement détruites. Au départ des Révérends Pères, les sauvages catholicisés sont retournés dans leurs forêts ; on les avait dressés au maniement des armes, au travail, le tout au bénéfice de la société de Jésus... et il paraît qu'ils ont si peu apprécié ces avantages, qu'après avoir goûté de la civilisation romaine, ils ont préféré la vie sauvage. Ils ont eu tort peut-être ; mais convenons que leur conversion n'était

guère profonde, puisqu'elle a laissé naître dans leur cœur une telle préférence.

Les insulaires de Wallis, nous dit le R. P. Rougeyron, récitent le chapelet, chantent des cantiques le samedi jusqu'à minuit. Le lendemain les chants recommencent dès l'aurore. Ensuite, sur 2,000 personnes, 500 communient. Certes, tout cela est bien ; mais avouons encore que ce ne sont là que des signes extérieurs que l'habitude, le besoin de distraction peuvent accomplir ; il est vrai qu'on nous dit que chez ce peuplé, « jadis voleur, pirate, anthropophage, aujourd'hui la douceur forme la base de son caractère ; la franchise lui semble naturelle ; il a le vol en horreur... » Le dirons-nous ? ces traits généraux sentent le panégyrique ; mais enfin chacun en prendra ce qu'il croira vrai.

Le paragraphe suivant nous présente les Indiens de l'Amérique du Nord doués d'une telle douceur de caractère, qu'on est quelque peu étonné de les trouver encore dans leurs anciennes habitudes de chasse et de pêche, et de voir leurs vieillards s'extasier devant des images que leur expliquent des enfants ! Mais encore ici chacun jugera par lui-même.

Enfin, dans la grande île Gambier on a fait plus : après s'être occupé de l'âme, on a pris soin du corps ; déjà huit métiers de tisseranderie ; déjà on a *résolu* de bâtir des maisons en pierre ; déjà arraché des forêts et planté des pommes de terre ; si bien qu'on *espère* être à l'abri de la famine !

Voilà donc le brillant résumé de l'œuvre catholique, exposé par des catholiques, dans toute son étendue et toute sa beauté ! Maintenant, parlons de l'œuvre des missionnaires protestants ; mais, au lieu de consulter les

agents eux-mêmes, comme nous venons de le faire pour les catholiques, écoutons, sur leurs succès, encore des catholiques. Certes, ainsi, nous serons à l'abri de tout soupçon de partialité!

Pour faire le pendant de l'île de Wallis dont viennent de nous parler les missionnaires catholiques, prenons une île de cette même Océanie, O-Taïti, civilisée par les protestants; cette même île que récemment les missionnaires romains ont tenté, mais en vain, d'arracher à l'Évangile. Qu'était-elle déjà en 1824, c'est-à-dire, 25 ans après l'arrivée du premier missionnaire protestant? Écoutons l'amiral Duperrey, dans son compte rendu au ministre de la marine : « L'île de Taïti est bien différente de ce qu'elle était du temps de Cook. Les missionnaires ont totalement changé les mœurs et les coutumes de ces habitants. L'idolâtrie n'existe plus parmi eux, et ils professent généralement la religion chrétienne. Les femmes ne viennent plus à bord des bâtiments; elles sont même d'une réserve extrême, lorsqu'on les rencontre à terre. Les mariages se font comme en Europe, et le roi lui-même s'est assujéti à n'avoir qu'une épouse. Les femmes sont admises à la table de leurs maris.

« La société infâme des arreoys (assassins religieux) n'existe plus; les guerres sanglantes que ces peuples se livraient, et les sacrifices humains, n'ont plus lieu depuis 1816.

« Tous les naturels savent lire et écrire; ils ont entre les mains des livres de religion traduits dans leur langue et imprimés, soit à Taïti, à Uljeta ou à Eimés. De belles églises ont été construites, et tout le peuple s'y rend deux fois par semaine, avec une grande dévotion, pour entendre le prédicateur. L'on voit souvent plusieurs individus

prendre note des passages les plus intéressants des discours ¹. »

Après l'amiral, écoutons le ministre de la marine, président, le 11 déc. 1829, la séance générale de la Société de géographie de Paris : « Ce n'est pas le besoin d'amasser des richesses qui vient de faire surgir à la civilisation cette vaste partie de notre globe que nous connaissions à peine avant les découvertes de l'illustre et infortuné capitaine Cook, je veux parler de la Polynésie; quel prodigieux événement que cette révolution morale, opérée comme par enchantement, dans ces archipels qui gémissaient encore, il y a dix années, sous le joug sanglant de la plus absurde idolâtrie ! Quoi, tout à coup les sacrifices humains cessent, les prêtres du mensonge se dispersent, les autels des faux dieux tombent, et à la loi tyrannique et cruelle du *tabou* succède la loi si douce et si bienfaisante de Jésus-Christ ? Quelle gloire pour le Christianisme ! Mais là ne s'arrête pas son triomphe ; en brisant les idoles de la Polynésie, il apprend à ses habitants à cultiver les arts ; il leur inspire le besoin de l'ordre et l'amour du travail. A l'arbitraire du despotisme, il fait succéder un gouvernement dont l'action devient chaque jour plus régulière ; enfin, à côté de ces nouveaux temples où des hommes à demi-sauvages viennent adorer le Dieu vivant, s'élèvent des écoles publiques où des enfants, abandonnés jusqu'alors à la plus grossière ignorance, reçoivent cette éducation première sans laquelle les nations n'ont jamais qu'une civilisation incomplète. Oh ! que ne peut la charité, quand une foi vive et éclairée la dirige ² ! »

Accrédités par ces deux citations d'auteurs catholi-

¹ O-Taïti, p. 112. — ² *Idem*, p. 115 et 116.

qués, les écrivains protestants ne pourront-ils pas maintenant se faire entendre ? Il nous semble que ce n'est que justice, puisque, sur les missions romaines, nous avons consulté exclusivement les missionnaires romains eux-mêmes. Nous choisirons nos citations de telle sorte que chacune d'elles mette en saillie un trait différent.

Parlons d'abord de la prospérité matérielle des œuvres accomplies, afin de mettre sous les yeux de nos lecteurs des preuves irrécusables. On peut nier le changement des cœurs quand il ne se manifeste que par des paroles ; mais comment le nier quand il se révèle par des faits visibles ? Citons donc ici ce qui se touche, ce qui se voit : « En 1804, Van der Kemp fut autorisé à fonder une colonie distincte (au cap de Bonne-Espérance) ; les Boers chargés de désigner l'emplacement, choisirent le pire de tous, afin, disaient-ils, que les Hottentots ne pussent y trouver de quoi vivre, et qu'ils fussent forcés de rechercher leur service. Ainsi naquit Bethelsdorp, situé dans un désert aride, sans aucune verdure, sans bois de construction, et privé d'eau. Aujourd'hui c'est un village bien bâti, ayant chapelle, écoles, de beaux jardins, une imprimerie, toutes sortes de métiers, un commerce actif ; les habitants, au nombre de 600, sont décentement vêtus et se distinguent par la pureté de leurs mœurs. En 1842, ils ont recueilli près de 3,000 francs pour les missions.

« Pacaltsdorp n'est pas moins remarquable à d'autres égards. Lorsque le prédicateur Campbell s'y rendit, en 1813, ce n'était qu'un méchant kraal ou village, composé de misérables huttes de branches d'arbres, et ayant à peine soixante habitants, plongés dans une ignorance profonde.

« Lorsqu'en 1819 Campbell retourna à ce kraal, il

eut de la peine à en croire ses yeux : tout ce qu'il voyait dépassait son attente : ce n'était plus un chétif hameau, mais un beau village, d'élégantes maisons ayant chacune un jardin bien soigné, de belles routes, et un beau mur d'enceinte tout autour du village pour le garder des bêtes féroces.

« La mission près de la rivière du Chat est encore une preuve de la manière dont les Hottentots convertis font luire leur lumière. Près de la rivière des Poissons, au-delà du district d'Albany, était jadis une tribu sauvage de Capes, nommée Gonaquas, qui, à cause de ses déprédations, avait été presque entièrement détruite en 1827, par ordre du gouvernement. Lorsqu'en 1829 l'édit de liberté fut promulgué, 30,000 Hottentots, jusqu'alors esclaves des fermiers hollandais, obtinrent leur plein affranchissement ; 25,000 trouvèrent leur entretien dans la colonie, et les 5,000 autres furent invités à se fixer dans une contrée déserte de la rivière du Chat. Là s'élevèrent peu à peu quatre-vingts petits villages, dont le principal est Philipton. Mais la plupart des habitants étaient des païens grossiers, ignorants, vicieux. Le gouvernement eut soin d'y placer cent quarante familles chrétiennes, tirées de Bethelsdorf et de Théopolis. Ce fut un touchant spectacle que celui qu'offrirent ces chrétiens qui s'intéressaient avec tant de charité et de renoncement au sort de ces pauvres sauvages ; non-seulement ils s'occupèrent de leur état matériel, mais encore ils établirent partout des services religieux, et ces misérables païens s'attachèrent à eux comme des brebis à leurs bergers. Sur tous les points s'ouvrirent des écoles, et le docteur Philipp vit des hommes et même des enfants à moitié vêtus, apprendre à lire pour enseigner aux autres. En peu de temps, le bon

levain fit tellement lever toute cette masse sauvage, que les habitants païens disparurent, et que des centaines se convertirent au Seigneur. D'élégants villages proprement construits firent l'admiration de tous les voyageurs. La population s'élève à 5,000 âmes. Plus de quinze annexes ont des services religieux; on compte sept cents communians ¹. »

On le comprend, cette mission est anglaise, et comme les Anglais se sont fait une grande réputation de colonisateurs, on pourrait attribuer à leur génie particulier les succès dont nous venons de parler. Citons donc une mission établie par des Français, qui, certes, n'ont pas la même réputation; alors on sentira que l'honneur du succès revient à la foi protestante, et non pas à telle ou telle nationalité.

Les missionnaires français ont leur centre d'activité parmi les Bassoutos-Betschuanas (au sud de l'Amérique). En 1843, les missionnaires donnaient beaucoup de détails sur ces cannibales qui enlevaient hommes, femmes et enfants, comme des animaux de chasse. Mais ces cruautés ont pris fin par l'arrivée des missionnaires. Toute cette peuplade est sous l'empire de l'Évangile, et de tous côtés on accourt pour recevoir l'instruction. Les stations françaises sont : 1° Béthulie, station tellement florissante, que le nombre des habitants s'est promptement élevé de 600 à 3,000. La prédication y a eu des résultats extraordinaires. En 1848, le nombre des communians, tous indigènes, était de 110, et la même année il se fit, dans le sein de l'église, une collecte pour les missions, qui s'éleva à la somme de 10,200 fr. 2° Béerseba.

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. 1, p. 57 et suivantes.

En 1842 on y a fondé une imprimerie. Le missionnaire Rolland a baptisé, en juin 1843, quarante-six adultes et trente enfants. 3° Morija est depuis 1833 une ville construite au pied de hautes montagnes. Le missionnaire Arbousset y baptisa, en septembre 1844, trente-cinq adultes, dont cinq chefs d'autant de villages. Dès lors l'œuvre a été en croissant. Des contributions considérables ont été faites pour construire une nouvelle église. La station française de Mekutling est de plus de 4,000 habitants. En 1841, trois convertis furent condamnés à mort, sous prétexte de magie. Lorsqu'on les amena au lieu du supplice, on voulut les lier, mais ils déclarèrent qu'ils ne voulaient pas fuir. Les bourreaux émus, à la vue d'un calme pareil, reculèrent et refusèrent de verser le sang. Alors le chef, plein de fureur, saisit une lance, et leur perça le cœur. Le missionnaire Dumas baptisa, en 1843, dix-sept adultes. Cette station a acquis depuis lors un immense développement¹. »

Après avoir reconnu que les missionnaires français n'ont pas moins de succès que les Anglais, peut-être ira-t-on chercher la cause première de la réussite des uns et des autres dans l'indolence des peuples ignorants qu'ils convertissent. On se représente volontiers ces païens, comme laissant s'accomplir une œuvre qui ne leur coûte rien. Mais, outre que nous avons vu déjà ces sauvages convertis faire volontiers des sacrifices d'argent pour soutenir les missions, et par exemple ceux de Béthulie, envoyer 10,200 fr. à Paris pour cet objet, nous allons en voir d'autres exposer leur vie plutôt que d'abandonner leur foi.

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. 1, p. 79 et suivantes.

La station missionnaire de Tinneville (en Asie) excita la jalousie des idolâtres, qui tentèrent de la détruire par des plaintes auprès de l'autorité. N'y pouvant réussir par la ruse, ils usèrent de violence. « Ils organisèrent une société dont les membres juraient, par les cendres sacrées, de rester fidèles à l'antique religion et aux mœurs du pays, et de s'opposer de toutes leurs forces au christianisme. Ils envoyèrent de divers côtés des messagers avec d'affreuses menaces, qu'ils commencèrent aussitôt à exécuter : dévastation des chapelles, incendie des maisons, expulsion des catéchistes, etc., rien ne fut épargné; mais les vrais chrétiens, loin de se laisser entrainer, s'affermirent de plus en plus. De 1841 à 1842, le nombre des indigènes convertis s'éleva de 13,000 à 19,000, et le chiffre des baptisés s'éleva de 4,500 à 5,600; 234 aides missionnaires *indigènes* prêchaient dans plus de 360 villages; maintenant l'Évangile est répandu dans six vastes districts. En 1844, il y eut 1,220 païens baptisés¹. »

Nous avons vu une persécution par le peuple, nous allons en voir une bien autrement sanglante par l'autorité.

La mission protestante, à Madagascar, remonte à 1818. « Il se répandit en peu de temps, dans toute l'île, un zèle incroyable pour tout ce que le roi Radama faisait dans le but de civiliser son royaume. Des écoles furent ouvertes. Dès 1826 on établit une presse. En 1832, 10,000 madegasses savaient lire. La prédication eut des effets moins prompts; néanmoins, les idoles tombèrent dans le mépris au point que leurs adorateurs en furent effrayés, et s'en plainquirent. Jusqu'en 1826, personne n'avait reçu le baptême; ce ne fut qu'en 1828, que le roi en

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. 1, p. 246.

accorda l'autorisation. Mais il mourut peu après. Dès lors les choses prirent une autre marche. Une des femmes du roi fortifia son pouvoir en mettant à mort des membres de la famille royale. Les écoles furent fermées pendant six mois. La reine fit mettre les écoliers parmi les soldats ; cependant les missionnaires continuèrent à imprimer les Bibles et à les répandre ; les prédications étaient toujours plus bénies. On se plaignit ouvertement de ce que les chrétiens méprisaient les idoles du pays, priaient toujours, ne juraient plus, et de ce que les femmes étaient devenues chastes...

« Enfin un affreux orage éclata. On notifia à tous les missionnaires de cesser leurs travaux. Une assemblée d'au moins 150,000 âmes fut convoquée au bruit du canon, et l'on ordonna à tous les chrétiens de donner leur nom sous peine de mort. 400 employés furent destitués, d'autres personnes condamnées à de fortes amendes, ou à l'esclavage. Toute lecture de la Bible et toute prière furent interdites. Cependant plusieurs restèrent fermes, et ne livrèrent pas leurs Bibles. Mais malheur à celui qui était surpris par les espions. Une femme fut impitoyablement mise à mort, une autre transpercée d'une lance et jetée aux chiens. D'horribles sacrifices d'enfants eurent lieu en l'honneur des idoles, etc. Des troupes de fidèles s'enfuirent dans les forêts. Dans l'espace de huit mois, en 1836 et 1837, il y eut 1,016 exécutions.

« Après ces atrocités, le missionnaire John alla à Tamalavé visiter ses frères sous la croix. Plusieurs étaient dans les fers ou cachés au fond des bois, où ils célébraient leur culte. Ils furent découverts, et le chef chargé de chaînes, refusant de trahir ses frères, fut mis à mort. En juillet 1840, seize fidèles, pris au moment où ils allaient

s'embarquer, répondirent au juge : Nous ne sommes ni des voleurs, ni des meurtriers, mais des hommes de prière ; si c'est un crime dans le royaume de la reine, nous souffrirons tout ce qu'elle ordonnera. Neuf furent percés de coups de lance ; d'autres fugitifs furent arrêtés, et cent d'entre eux brûlés à petit feu en 1841. Vers la même époque, on ordonna de ne plus amener de prisonniers dans la capitale, mais de les mettre à mort sur-le-champ. On devait les plonger la tête en bas dans des fosses profondes, et les inonder d'eau bouillante. Cependant les chrétiens aimaient mieux passer la vie la plus misérable dans les cavernes que de renier leur foi. Depuis lors le nombre de chrétiens s'est considérablement accru, et la persécution a enfin cessé ¹. »

Mais on se lasse d'entendre des faits particuliers ; on aimerait mieux avoir une idée générale de l'œuvre des missions ; nous allons donc la donner en quelques chiffres : « En 1849, les sociétés des missions protestantes étaient au nombre de 36, et comptaient 1,200 stations principales, 2,500 missionnaires, y compris leurs épouses, 3,080 aides missionnaires indigènes. Le nombre de toutes les personnes actuellement vivantes, converties à l'Évangile par les travaux de ces missions, n'est pas moindre de 800,000 ². »

En voyant ces milliers de païens arriver à la foi, ceux qui ne connaissent pas cette œuvre se demandent si les missionnaires ne disposent pas d'autres moyens que la persuasion ; si, par exemple, des secours temporels ne leur viennent pas en aide ? Pour dissiper ce soupçon, il suffira de répondre qu'après de longs services, les missionnaires

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. I, p. 93 et suivantes. — ² *Rapport de la Société des Missions de Paris*, 1852, p. 30.

ne laissent souvent pour héritage, à leurs veuves et à leurs enfants, que les ressources de la charité chrétienne ; des sociétés de secours soutiennent les orphelins, comme celles des missions ont soutenu le père. On en conviendra, si les missionnaires disposaient de fortes sommes, ils ne laisseraient pas ainsi leurs familles presque dans le besoin. Mais on peut dire plus, et montrer des missionnaires parlant à leurs frais, vivant de leur travail manuel au milieu même des païens qu'ils vont évangéliser. Ainsi, « des missionnaires de Berlin se sont établis, en 1839, dans la province de Bahar (en Asie). Ils devaient, tout en annonçant l'Évangile, pourvoir à leur entretien par leur travail, et chercher à fonder une colonie chrétienne. On crut d'abord que leur plan était impraticable. Cependant le succès dépassa toute attente, etc. » — « D'autres missionnaires de Berlin en ont fait autant à Tagbor, en Asie, et à Zionshugel, dans l'Océanie. Déjà, en 1732, des Moraves avaient donné cet exemple. Léonard Dober, potier, et David Nitschmann, charpentier, partirent pour l'Amérique, n'ayant que six écus. Arrivés à Copenhague, ils sont en butte aux moqueries ; d'autres ne voient en eux que des insensés. Ils partent. A Saint-Thomas, un planteur les reçoit sous son toit, et les nomme inspecteurs de ses esclaves ; mais leur œuvre marche avec trop de lenteur ; ils se démettent de leur charge, et ils louent une maison qu'ils ouvrent à tous les esclaves désireux d'entendre l'Évangile. Souvent ils se voient en proie à la plus grande misère ; rien ne les arrête. C'est pendant la nuit que les nègres arrivent en foule ; ces fidèles serviteurs de Dieu ont à peine le temps de se livrer au sommeil, etc¹. »

¹ *Histoire des Missions évangéliq.*, t. I, p. 241 et 255, t. II, p. 127 et 147.

Terminons sur ce sujet par l'admirable exemple que ces mêmes Moraves nous ont donné au Groënland.

« Arrivés dans cette terre de glace, ils essayèrent de pourvoir à leur entretien par la chasse et par la pêche. S'y trouvant trop inhabiles, ils durent s'accoutumer à filer. Puis de violentes maladies les firent songer au départ. Mais l'année suivante arrivèrent les missionnaires Beck et Banisck. Lorsqu'ils eurent appris la traduction des dix commandements, du symbole des apôtres et de l'oraison dominicale, ils osèrent se rapprocher des Groënländais. L'étude de la langue était d'une très-grande difficulté, et aucun sauvage ne voulait se fixer auprès des frères. L'année suivante, aucun secours en vivres n'arrivait; les missionnaires se voyaient réduits à la plus dure extrémité, et chaque jour l'inimitié des natifs s'accroissait. Ceux-ci demandaient des prix exorbitants pour ce que les étrangers voulaient acheter; souvent même ils ne voulaient rien vendre, en sorte que les frères devaient, pour apaiser leur faim, manger des animaux à coquilles et des herbes marines. Si l'un des missionnaires restait chez eux plus d'une nuit, ils cherchaient à le séduire ou à l'irriter; ils imitaient ironiquement sa lecture, ses prières, ses chants; ils l'interrompaient par des cris effroyables, ou par le son assourdissant du tambour. Quelquefois même, ils chassaient les messagers de Christ à coups de pierre, gâtaient leurs propriétés, et s'efforçaient de lancer leur canot en pleine mer.

« Ainsi s'écoulèrent cinq années. En 1738, quelques sauvages arrivent du Sud et entrent chez les frères pendant que l'un de ces derniers écrit une traduction du Nouveau-Testament. Les arrivants désirent savoir ce qu'il fait. Le missionnaire saisit avec joie cette occasion de

leur annoncer la Parole de la vie éternelle; il lit l'agonie du Sauveur en Gethsemané. Alors un des païens s'approche et s'écrie avec un grand sérieux : « Comment as-tu dit, fais-le moi entendre encore, je veux aussi être sauvé! » Ce fut avec un sentiment de joie indicible que le missionnaire entendit, pour la première fois, de semblables paroles sortir de la bouche d'un Groënlandais. Des larmes de gratitude coulèrent le long de ses joues... »

Mais abrégeons : « La première église fut bâtie en 1747, dans le nouvel Hernout, où 230 Groënlandais, dont 35 baptisés, étaient alors fixés. De nouveaux établissements devinrent alors peu à peu nécessaires, et ainsi s'éleva Lichlenfeld, en 1758; Lichlenau en 1774, et Friedrechstal en 1824. La mission a prospéré malgré la famine et les maladies contagieuses. Les Groënlandais ont maintenant le Nouveau-Testament, un livre de cantiques et quelques autres récits dans leur langue. Les élèves des écoles annoncent beaucoup de capacité. Il y a, dans les quatre stations, sur une population de 6,000 âmes, 800 communicants¹. »

On en conviendra, de tels missionnaires, obligés de gagner leur vie en travaillant de leurs mains, n'ont pas acheté des conversions.

D'autres expliqueront peut-être ces succès par le concours des gouvernements, tandis qu'en réalité les missionnaires sont, non-seulement abandonnés à eux-mêmes, mais parfois entravés par les vues temporelles de l'autorité. Ainsi la Compagnie des Indes a plus d'une fois favorisé les fêtes païennes, dans la crainte de soulever les populations, et les missionnaires ont eu pour adver-

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. II, p. 444 et suivantes.

saires ceux qu'on aurait cru devoir être leur premier appui.

On s'est dit aussi qu'il était facile de convertir des ignorants; mais on a oublié que l'ignorance est jointe à un fanatisme qui ne se laisse pas facilement dissuader. Les hommes capables de se faire broyer un membre sous le char de leur idole sont-ils bien près de se rendre à un Dieu esprit et vérité? Des femmes qui vont se faire brûler en l'honneur de leurs maris défunts, seront-elles facilement amenées à la douce piété de l'Évangile? Et cependant les Suttees ont cessé; le char de Juggurnau n'écrase plus ses stupides adorateurs...

Un dernier trait des missions protestantes, c'est de préparer les indigènes convertis à devenir eux-mêmes des successeurs des missionnaires européens, de manière à pouvoir se passer un jour du concours de ceux-ci. Nous avons déjà fait mention, en passant, de ces missionnaires indigènes, mais voici un dernier trait digne d'être remarqué: « Il s'est formé, à Hong-Kong, une société chinoise de missions. Le nombre des prédicateurs chinois, presque tous sortis de cette société, est de 112 ¹. »

Nous sentons que ces traits épars ne peuvent donner qu'une image bien pâle des missions protestantes; nous voudrions pouvoir peindre à grands traits la physionomie de chaque partie du monde; par exemple « de cette immense île de Ceylan où l'influence des prêtres païens s'en va; où les temples des idoles s'écroulent, faute de ressources pour les entretenir; les fêtes païennes y sont tellement en discrédit, que plusieurs prêtres sont plongés dans la misère. Les écoles se propagent de toutes parts;

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. 1, p. 315.

les connaissances chrétiennes sont en progrès ; des services religieux s'ouvrent partout ; les indigènes construisent eux-mêmes des maisons de prière. Les saintes Écritures y sont recherchées. L'imprimerie répand des millions de traités en quatre langues, et les missionnaires ne peuvent suffire à leurs travaux ¹ ! »

Mais le cadre étroit de notre livre ne nous permet pas d'y faire entrer une œuvre grande comme le monde : 15 millions donnés annuellement par les églises ; 2,000 missionnaires quittant leur patrie pour des terres lointaines ; 800,000 païens convertis et des peuples entiers placés sous l'influence de l'Évangile : voilà le résumé de cette œuvre que nous admirons et que nous n'avons plus le courage de comparer !

Au reste, nos parallèles se terminent avec ce premier volume. Dans le second, nous aurons à reprendre notre question générale sous des faces nouvelles et non moins lumineuses.

¹ *Histoire des Missions évangéliques*, t. 1, p. 251 et suivantes.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

	Page.
Plan de l'ouvrage	1
Vue d'ensemble.	8
Les deux Amériques comparées	23
L'Irlande catholique et l'Écosse protestante comparées	115
La Suisse catholique et la Suisse protestante comparées.	201
L'Autriche catholique et la Prusse protestante comparées	289
La Belgique catholique et la Hollande protestante comparées.	427
Les Missions catholiques et les Missions protestantes comparées.	460

On trouvera à la fin du second volume les titres complets des ouvrages qui ne sont indiqués que par un mot, au bas des pages.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT ET Cie.

Ouvrages du même auteur

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

	FR. 25
Trois mois en Irlande , 1 vol. in-12.	1 25
Véracité des Évangiles , 1 vol. in-12.	1 75
Fragments d'Apologétique chrétienne , 1 vol. in-8.	1 25

ÉDIFICATION.

Le Culte du Dimanche , ou 52 simples discours destinés aux églises et aux familles privées de pasteurs, 1 vol. grand in-8.	5 »
Le Culte domestique pour tous les jours de l'année, ou trois cent soixante-cinq courtes Méditations sur le Nouveau Testament, 2 vol. grand in-8.	8 »

POUR LA JEUNESSE.

A mes Enfants , 3 vol. in-18, ornés de grav. sur acier et sur bois.	3 »
Mon voyage en Algérie , raconté à mes enfants, 1 vol. in-12, orné de 6 gravures sur acier.	1 50
Scènes bibliques , écrites et gravées pour mes enfants, en 3 vol. in-12, renfermant 60 gravures sur acier.	6 »
La Jeunesse morale et religieuse , 2 vol. in-12, ornés de 26 gravures sur bois.	5 »
Mémoires d'un Écolier , dédiés à tous ses camarades, 1 vol. in-12, orné de 16 gravures sur bois.	1 25
Riche et Pauvre , à la recherche du bonheur, 1 vol. in-12.	1 25
Mon tour du lac Léman , raconté à mes enfants, 1 vol. in-12, orné de 4 gravures.	2 25
Les Enfants de la Bible , orné de gravures.	1 25